La Vie Intellectuelle

T. XVII — N° 1 10 Octobre 1932

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *La gangue.*
« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. »

★ ★ ★ *Les Catholiques dans la vie publique. Regards sur le passé et sur le présent.*
I. — La France coupée en deux.
II. — La Maison des riches.

M.-V. BERNADOT, O.P. *L'insulte au Pape.*
L'odieuse calomnie de l'*Action Française.*

P. HENRI-SIMON. *Psychologie de la conversion.*
Un livre de Mgr Chollet sur quelques conversions d'hommes et de femmes de lettres.

MAISIE WARD. *En Angleterre : le nouvel Institut Catholique.*
Pour l'enseignement religieux des laïcs.

DOCUMENTS

La Persécution au Mexique : I. Lettre ouverte de l'Archevêque de Mexico au Président de la République. — II. Édit diocésain de l'Archevêque de Mexico. — III. Déclarations aux fidèles de son archidiocèse.

L'organisation de la Jeunesse Catholique en Europe : Grande-Bretagne.

Le Problème catholique en Roumanie.

XIIe Congrès de Pax Romana.

La gangue

« Ce sont gens bien-pensants », dit-on souvent dan
nos milieux. — « En êtes-vous bien sûr? » est-on pa
fois tenté de répondre. Bien-pensant, en effet, cela veu
dire évidemment pensant comme nous, catholique
Mais nous-mêmes pensons-nous bien, c'est-à-dir
comme aurait pensé à notre place l'Unique Maître
Jésus-Christ?

A entendre les conseils qu'adresse parfois la press
bien-pensante à la hiérarchie de l'Église, il est permi
d'en douter. Qui confronte les opinions courantes dan
les milieux dont elle est le porte-parole avec les maxi
mes de l'Évangile perçoit d'inquiétantes dissonances e
croit entendre le Sauveur murmurer à nouveau avec
son implacable douceur : « Vous ne savez pas de que
esprit vous êtes! »

— « Comment cela se peut-il faire : les principes qui
informent l'opinion catholique ne sont-ils pas les principes mêmes de l'Évangile? »

— « Non pas, c'est un amalgame. Loin d'être à l'état
pur, les principes chrétiens y ont été mêlés à tant de
préjugés mondains qu'ils sont devenus méconnaissables.

Quand on tente l'analyse de cet amalgame, on
découvre qu'il est formé d'un noyau et d'une gangue :
le noyau, c'est la doctrine chrétienne;

la gangue, ce sont les préjugés du milieu.

ais cette gangue est si épaisse qu'elle limite le rayonement de la doctrine et parvient même à la fausser. 'Évangile des bien-pensants est un évangile falsifié.

La première source de préjugés, de ceux qui *limient* le rayonnement de l'Évangile, qui tendent à sousraire à la judicature universelle de Jésus-Christ toute ne zone immense de la pensée et de la vie humaine, st d'origine laïciste. Elle a pris naissance en dehors es milieux catholiques. Cependant, pour paradoxal ue cela puisse paraître, elle a contaminé la pensée de eux mêmes qui se posent en défenseurs intransigeants es droits de l'Église, mais qui sont plus préoccupés de a défendre à leur manière que de s'imprégner de son sprit.

Selon ces préjugés, l'Évangile n'a de droits que sur a vie privée et sur les relations entre individus. Là est a vraie place. Le reste, ce qui touche à la vie des roupements, ne peut vivre qu'à l'écart de sa lumière : monde des affaires, questions sociales, action politique, oute la vie publique des hommes en un mot, cela ne e regarde pas, disent les laïcistes. Cela ne le regarde lu moins qu'à demi, pensent les bien-pensants, et ils ont toujours portés à trouver que l'Église, gardienne le l'Évangile, s'en mêle trop.

La seconde source de préjugés, de ceux qui *faussent* l'Évangile, qui veulent l'empêcher de travailler à a réforme de notre société, est d'origine conservatrice. Elle a pris naissance dans le milieu même des bien-pensants. D'elle découle la tendance à identifier avec l'ordre chrétien que veut promouvoir l'Église l'ordre établi, et à considérer comme des révolutionnaires sacrilèges ceux qui parlent de le réformer.

Selon ces préjugés, les inégalités existantes sont

toutes providentielles; les privilèges des classes sociales, intangibles; les abus du capitalisme ou les excès du nationalisme, qu'il s'agisse de ruines ou de guerres inévitables. Ils ont solidarisé en leur esprit et mis sur le même plan les éléments divins et les éléments humains d'un type de société qui leur assure — ou leur assurait — la conservation de leurs privilèges.

De cet amalgame, où les préjugés du milieu trouvent en effet trop souvent un complaisant appui dans notre égoïsme naturel — mué pour la circonstance en égoïsme de classe ou en égoïsme national, — résulte une mentalité où se trouve presque étouffé le germe chrétien et bridé son élan. Aussi, à entendre les jugements émis sur la plupart des questions touchant à la vie publique, on a souvent peine à discerner un croyant d'un incroyant du même milieu. Les réactions spontanées de ces catholiques bien-pensants et pratiquants sont devenues, en ces questions, des réactions païennes.

Si un curé laisse entendre en chaire que la morale chrétienne est lésée par bien des pratiques courantes du monde des affaires, c'est un « utopiste » ou un « intransigeant »; si un jeune vicaire s'occupe de J. O. C., c'est un « abbé démocrate »; si un évêque ose rappeler que c'est un devoir de travailler à l'organisation de la paix, c'est un « pacifiste »; l'idée ne vient même pas à leurs censeurs que ce pourrait bien être tout simplement des chrétiens soucieux d'être des disciples pleinement logiques de Jésus-Christ.

Il y a bien les Encycliques pontificales qui rendent un son singulièrement semblable, mais on ne les lit pas, et quand on en trouve quelques paragraphes parcimonieusement comptés dans les colonnes de son journal — si ce journal ne passe pas tout à fait sous silence les paroles, jugées trop subversives, du Vicaire de Jésus-

hrist, — on murmure : « Le Pape se mêle de ce qui ne regarde pas », et l'on en appelle intérieurement du ape, que l'on a mal lu, à l'Évangile... que l'on ne lit uère, — sans se douter que c'est exactement ce que epuis trois siècles on reproche aux protestants.

La Vie Intellectuelle considère que, pour être fidèle sa mission de lumière, elle se doit de dissocier sans elâche les éléments de cet amalgame qu'est la menta-té des bien-pensants, de désolidariser le catholicisme e ce qui n'est que préjugé humain, de rejeter au aganisme la gangue qui lui appartient et de rendre à a lumière évangélique la liberté de son rayonnement.

Dans notre monde contemporain qui ne sait plus où l va, nulle tâche ne peut être plus féconde que de emettre sans cesse en lumière, à propos de l'actualité, 'orientation de pensée qu'impose l'esprit chrétien.

CHRISTIANUS.

Les Catholiques dans la vie publique

Regards sur le passé et le présent

I. — La France coupée en deux

La vie politique et religieuse, au cours de la période écoulée depuis 1870, nous est maintenant bien connue. Aux grands ouvrages d'histoire générale, d'autres travaux ont succédé. Il suffit de rappeler, parmi les plus récents, les œuvres d'auteurs catholiques comme le P. Lecanuet, le duc de Broglie, M. Piou, M. Chesnelong, et d'écrivains incroyants tels que Daniel Halévy ou Maurice Reclus. En les complétant par les vies de Mgr d'Hulst, du cardinal de Lavigerie, du comte de Mun et de Léon Harmel, en feuilletant les mémoires du Cardinal Ferrata, on peut se faire une idée exacte, pour les années comprises entre les deux guerres, de la part prise par les catholiques à la vie publique.

En marge de l'histoire, il y aurait place pour une étude d'ensemble concernant leur activité politique et sociale. Le sujet de ces lignes est plus modeste et plus limité. Leur but est de souligner les seuls aspects de cette activité, qui font voir comment elle a soutenu l'influence et les progrès du catholicisme. Si nous côtoyons parfois le

errain de la politique, c'est en raison de l'importance u'elle a donnée aux débats religieux. Nous ne nous y tarderons pas au-delà du nécessaire.

La guerre de 1870 vient de finir. La France est humiée et meurtrie. Les Tuileries fument encore. Les Prusens occupent le territoire national et demandent 5 milards pour l'évacuer. L'Empire est par terre.

L'ordre politique est détruit et l'ordre économique uspendu. L'ordre social se montre tout empoisonné des aines que la répression cruellement sanglante de la Comune vient encore d'exaspérer.

17.000 fédérés pris les armes à la main, ou dénoncés, ont té fusillés. Les « convulsions de Paris » sont terminées. Cependant, si le calme règne dans la rue, un trouble proond agite encore les âmes, où la colère gronde. La France este en état de guerre civile.

Le moment est solennel. Quel parti prendront les catholiques? Vont-ils, suivant l'exemple de Mgr Affre, monter sur la barricade et, les bras étendus, se jeter entre es combattants? Se laisseront-ils, au contraire, entraîner d'un côté de la barricade?

On se le demande.

Cependant il faut rebâtir.

Deux camps se forment.

D'un côté se rangent tous ceux qui ne voient de salut possible que dans la restauration du passé monarchique. Pour eux, l'autorité, exercée sous la forme personnelle, doit s'appuyer sur l'institution religieuse et sur le respect de la propriété, celle-ci entendue dans le sens très large des intérêts et de la primauté des classes possédantes. Après les premières élections, environ 400 députés représentent cette opinion à l'Assemblée nationale.

En face, avec à peu près 200 députés, on est surtout

préoccupé d'un ordre assuré par le contrôle du peuple sur les affaires publiques, et capable d'améliorer le sort des travailleurs manuels. La République est l'idéal à réaliser, on y dressera des autels à la science et au progrès. L'Église, ancienne alliée du trône, est tenue pour ennemie, sa doctrine étant jugée contraire aux idées nouvelles.

A partir de ce moment la France est coupée en deux. Les catholiques se sont groupés d'un seul côté, et voilà le fait grave dont les conséquences ne cesseront plus de se développer.

Au début, le parti qui s'est fait le défenseur de l'Église possède une forte majorité à l'Assemblée.

Après le 16 Mai 1877, la situation est renversée, et définitivement renversée. Désormais, la Chambre des députés demeurera partagée entre deux fractions, dont les trois cinquièmes formeront une majorité hostile au catholicisme. Ces chiffres doivent être pris en gros. Ils subiront par la suite quelques variations, en plus ou en moins, mais sans changer profondément la situation respective des partis. Vainement le parti avec lequel votent les catholiques tentera-t-il de ressaisir la majorité, c'est-à-dire d'entamer ce cinquième des voix qu'il importe de déplacer pour reprendre le pouvoir. La moitié de ce cinquième, augmentée de quelques unités, aurait suffi. On n'est pas parvenu à la conquérir. Depuis 55 ans, il a été impossible de gagner de façon durable 8 ou 900.000 voix sur 10 millions d'électeurs. Après la Grande Guerre, la situation s'étant améliorée, le Bloc national a donné aux catholiques l'illusion d'avoir atteint le but. Mais ce bloc national, il a bien fallu s'en rendre compte, n'était pas un bloc catholique, et d'ailleurs le succès du Cartel en 1924 et en 1932 a sonné un dur réveil.

Ainsi, au commencement, une majorité favorable à

Église qui s'use au pouvoir en quelques années. Ensuite ne minorité qui ne réussit pas à s'accroître assez pour ssurer une paix religieuse offrant quelque sécurité. Et ela pendant plus d'un demi-siècle.

Or, dans le même temps, le catholicisme connaissait n étonnant accroissement de vie intérieure, et ses œures se manifestaient en magnifique abondance. Son zèle nventait mille moyens de parer aux entraves d'une Loi hostile. On vit rarement circuler une sève plus généeuse dans le tronc séculaire où la hache des persécuteurs 'acharnait à porter ses coups. Des associations déclarées ou parfois d'un caractère discret, dont l'objet était de suppléer l'activité interdite aux congrégations, ont témoigné d'une vitalité dont la source divine ne tarit pas. On ne rencontra jamais, parmi les laïcs, une élite aussi nombreuse d'âmes occupées de perfection, animée d'un aussi vif souci de se porter vers les œuvres de la vie mystique, aussi prête à goûter la prière liturgique de l'Église.

Voilà des faits qui méritent réflexion. Un foyer qui ne cesse de croître en intensité, mais sans lumière et sans chaleur rayonnante. Si les progrès extérieurs du catholicisme n'ont pas correspondu à ses progrès intérieurs, il y a un puissant intérêt à connaître les motifs d'un phénomène aussi surprenant. Ils ne peuvent être uniquement dans les circonstances. Le destin du christianisme est de subsister et de progresser dans un milieu de rudes résistances. C'est son climat. Il est le soleil d'un monde qui tend par lui-même à chercher la lumière du côté de la nuit, et qui va s'obscurcissant et se refroidissant d'autant plus que le foyer de l'esprit chrétien est plus voilé, ou plus bas sur l'horizon. La tâche des catholiques est d'en aviver la clarté par leurs œuvres, et de le mettre en sa place aussi haut que possible.

Est-ce là ce que nous voyons?

Il semble bien que, pris dans l'ensemble, les catholiques aient assez peu compris leur rôle de sel et de ferment. Ils ont accepté d'être enrôlés dans un camp. En face d'une époque ennemie, ils se sont raidis dans une attitude d'hostilité. Ils ont cru suffisant de se protéger contre les inimitiés de la politique par les moyens de la politique. Douloureusement meurtris, ils ont cherché à renverser le pouvoir. Leurs ennemis s'étaient assuré l'alliance des classes populaires. Ils ont lié partie avec les classes aisées. Ils n'ont pas aperçu que sur ce terrain-là ils ne pouvaient pas l'emporter. Leurs victoires elles-mêmes auraient été sans lendemain et auraient annoncé de plus dures défaites. Pour des raisons humaines d'abord. Parce que leurs adversaires avaient pour alliés, en outre du nombre, que leur propre attitude ne pouvait que grossir, les passions toujours dressées contre la foi chrétienne. Pour des raisons spirituelles ensuite. La force du christianisme est dans son esprit. Il ne triomphe que par ses armes : ce ne sont pas les armes des partis humains.

« Tout cela, dira-t-on, est dans le passé. Ne cédons pas à la tentation d'user à son égard de la mesure qui convient au temps présent. » Oui, gardons-nous d'un jugement rigoureux, qui ne tiendrait pas compte des circonstances atténuantes. Cependant ce passé est récent. Il s'agit d'histoire contemporaine, et nous sommes encore si engagés dans les événements d'hier que leur méditation est pleine de leçons pour aujourd'hui.

L'erreur a été surtout une soumission trop docile aux influences du milieu et à la pression des circonstances. Le funeste système des deux camps a porté ses fruits.

A défaut d'un jugement, si l'on peut exprimer un regret, c'est sur le point suivant, qui est à l'origine de tout. Le « peuple fidèle », inhabile à s'adapter, ou peu

ıcieux de le tenter, est demeuré comme un corps
anger dans la société nouvelle.

Avant d'entrer dans le détail, disons cependant, si com-
ın que soit le sujet, qu'il est inique d'imputer aux
holiques les premiers torts dans la guerre qui fut
clarée au catholicisme, et qui, par la suite, absorbera
totalité de leurs forces. A ce propos, bien que la lumière
été faite à plusieurs reprises, il reste encore un doute
ns la pensée de quelques-uns.

La proclamation de la République, le 4 Septembre,
ant eu pour suite, après les élections, l'envoi d'une
ajorité royaliste à l'Assemblée nationale, il était fatal
ıe la politique constitutionnelle déterminât d'âpres lut-
s entre les Français. Par malheur, la politique religieuse
7 trouva aussitôt mêlée. On vit le sort du catholicisme
:é dans la bagarre où celui de la Monarchie se jouait.
e fut un très grand dommage. Et la vérité ne permet
ıs de l'imputer aux catholiques.

Il ne faut pas craindre à ce propos de parler franc, et
insister sur ce point d'histoire, même si le sujet est un
eu rebattu.

Nous regardons, pour notre part, comme sans fonde-
ıent et gravement injurieuse la thèse qui prétend jus-
fier, par l'opposition préalable des catholiques à la Répu-
ique, l'explosion d'anticléricalisme furieux qui a mar-
ué les premières années du régime et s'est perpétuée
ans la suite. Si les catholiques ont témoigné de la réserve
même de la méfiance à l'endroit de la République, la
ison en est dans les sentiments affichés avec ostentation
ır ses promoteurs marquants. Les plus fameux, les plus
ıflammés de ses partisans professaient ouvertement la
aine de l'Église. Ils l'avaient cultivée avec soin bien
ant 1870, dans les loges maçonniques et dans les petits
nacles où l'on préparait la chute de l'Empire. Il n'est

pas contestable, d'innombrables documents en font fo
que, dans l'esprit des vrais pères de la Républiques, so
avènement dût procurer le triomphe d'une doctrine o
l'Église était tenue pour le principal obstacle à démoli
sur le chemin déblayé de la liberté et du progrès. On l'
justement noté. Ce n'est pas simplement un parti qu
s'est poussé alors au pouvoir. C'est une secte organisé
et dont le fanatisme catholique était le ciment.

Dès le début, la politique a été infestée de politiqu
religieuse. Les plus anciens discours de Gambetta pr
nent la laïcisation de l'État et la séparation de l'Églis
et de l'État. On peut lire dans son journal *La Républiqu
Française* la polémique suscitée par ses déclarations a
cours de l'année 1872. Elle montre aux prises Mgr Dupan
loup avec les disciples du tribun qu'allait tristemen
illustrer le cri fameux : « Le cléricalisme, c'est l'en
nemi (1). »

L'histoire en mains, on ne peut douter que, chez le
premiers républicains, la volonté de nuire à l'Église ai
précédé l'avènement de la République et par conséquen
l'orientation réfléchie de la masse catholique contre c
régime.

L'anticléricalisme persécuteur a trouvé d'ailleurs tro
de profit à cette orientation pour ne pas s'évertuer à l
maintenir et à la renforcer. Il y a travaillé de tout so
pouvoir en exploitant l'alliance menaçante du trône e
de l'autel, d'un effet certain sur des électeurs faciles
émouvoir par l'épouvantail du gouvernement des curés

(1) C'est dans ces numéros de *La République Française* que l'o
rencontre une phrase bien propre à faire réfléchir. Répondant
Mgr Dupanloup qui parlait de notre Société dégénérée, le journa
de Gambetta protestait et disait : « Si la France a besoin d'êti
régénérée, qui donc l'a pervertie? Serait-ce par hasard l'enseigne
ment laïc, lequel est encore à créer? » (*Rép. Franç.*, 30 nov. 1872.)

Un jour vint cependant où la franc-maçonnerie, qui manœuvrait discrètement les pièces de l'échiquier, jugea plus avantageux de présenter la guerre religieuse, non plus seulement sous l'aspect d'un mouvement de défense contre le péril clérical, mais encore comme une représaille légitime, provoquée par l'opposition des catholiques à la constitution républicaine. En 1891, Mgr Perraud, qui s'imposait à tous les partis par la rare valeur de son esprit autant que par sa mesure et le penchant de son caractère à la conciliation, s'éleva avec véhémence contre cette calomnie. Il prouva, dans un petit livre (1), que, dès le premier jour, les maîtres de la République avaient été les agents d'une doctrine hostile au catholicisme, et que depuis ils s'étaient sans cesse appliqués à identifier le régime lui-même avec les lois dirigées contre l'Église.

La question est aujourd'hui réglée. La peur d'une révolution antireligieuse a poussé la masse des électeurs catholiques à s'enrôler, au début, contre la République, dont l'avenir était encore incertain. Ce choix était légitime. Nous dirons plus, il était naturel. Les partisans de la République mettaient tous leurs soins à lui faire un visage inquiétant pour les croyants. Cependant elle durait et s'enracinait dans le sentiment populaire. Voilà ce qu'il eût été bon de voir. On peut regretter qu'il ait fallu plus de vingt années et l'intervention, d'ailleurs médiocrement obéie, de la Papauté, pour éveiller la clairvoyance des catholiques, et leur faire saisir l'inconvénient de maintenir une opposition, dont l'unanimité, paralysant l'action de l'Église et l'expansion du catholicisme, favorisait la déplorable confusion des intérêts religieux et des intérêts politiques. Des préférences réparties eussent supprimé

(1) *La discussion concordataire,* Poussielgue, 1891.

l'obstacle. Il importait extrêmement de libérer la religio d'attaches compromettantes. Nous le voyons aujourd'hu clairement, aux conséquences d'une erreur dont le gran nombre commence tout juste à revenir. A dire vrai, pou en prévoir les effets au premier moment, un singulie pouvoir de divination eût été nécessaire. Un sens plu profond du christianisme y aurait peut-être suppléé.

La confusion, il est juste d'en convenir, s'était profon dément installée dans les esprits. Des maladresses furen commises, dont on voudrait être sûr que le temps es passé. Les historiens incroyants font grand état des pèle rinages où retentit le cri de « Vive le Roi ». C'étai dans les premiers temps. La forme du gouvernement étai en discussion et le retour du roi s'auréolait de tous le espoirs religieux. C'est une excuse. Mais plus tard d'au tres faits ne sont pas aussi excusables. L'excitation cons tante des partis intéressés à entretenir l'équivoque n'a pas été vaine. De nos jours encore, les orateurs de la Fédération nationale catholique connaissent bien la sensibilité frémissante des auditoires. Ils savent la nécessité de surveiller leurs expressions et les mouvements de leur éloquence, pour éviter que l'enthousiasme religieux ne tourne en manifestation politique. Il sera toujours délicat de condamner la politique religieuse du régime sans condamner le régime, surtout quand il se targue de s'identifier lui-même avec cette politique. La distinction des lois votées et de la forme du pouvoir est au-dessus des forces de la multitude. C'est l'affaire des chefs d'en apprécier l'importance et de la rendre populaire. Encore faut-il qu'ils en aient la volonté. Elle leur a manqué trop souvent.

Il est donc injuste d'imputer les malheurs de l'Église à l'opposition préconçue des catholiques à la République. Mais ce qui est vrai, c'est qu'ils s'y tiendront si longtemps

ar la suite, que leurs sentiments, même sincèrement
iodifiés, resteront suspects. Nombre d'entre eux, d'ail-
eurs, ont semblé prendre à cœur de justifier cette suspi-
ion. Ni le mouvement dit du « Ralliement », ni plus
ard « l'Action libérale populaire » ne grouperont la
otalité des catholiques. Il s'en faut. Aujourd'hui encore,
ans parler de l'Action Française, de combien de nos par-
ementaires, dévoués à l'Église, oserait-on soutenir qu'ils
erraient avec douleur la mort du régime républicain?
Nous ne nous chargeons pas de la réponse. Il suffit néan-
moins qu'aujourd'hui les catholiques soient ouvertement
livisés sur ce point, pour rendre tangible au regard de la
multitude, ignorante de la doctrine et seulement sensible
ux faits, que le catholicisme est indépendant des partis
'opposition constitutionnelle, et professe la soumission
ux pouvoirs établis.

Mais l'alliance prolongée avec ces partis n'a pas eu
pour seul résultat d'englober les catholiques dans le soup-
on perpétuel d'un complot contre la sûreté de l'État.
Elle a entraîné d'autres conséquences dont l'inconvénient
pour l'action de l'Église sur la Société dure encore et qui
prêtent à réfléchir.

II. — La Maison des riches

L'opinion populaire, en effet, classe ses élus selon un
chéma, trop sommaire sans doute pour être exact, mais
qui n'est pas cependant une pure fiction. D'un côté, les
défenseurs de la fortune acquise ou héritée. De l'autre,
es amis de ceux qui n'ont d'autre bien que le travail de
eurs bras, maigrement rétribué et toujours inquiet du len-
demain. Les représentants de la masse catholique ont

fait, parmi les premiers, un long séjour. Cette option servi de base au reproche calomnieux d'un accord ent les intérêts de l'Église et ceux des classes favorisées par fortune. Cette apparente familiarité entre le catholicism et l'argent, si pénible à nos regards aujourd'hui, n'a p manqué de fournir à nos adversaires un sujet de critiq inépuisable. Ils ont été heureux d'acclimater dans une pa tie de l'opinion le thème diffamatoire de l'Église sauv garde des coffres-forts et protectrice des banquiers.

Comment en sommes-nous venus là ?

89 avait supprimé l'ordre du Clergé et rompu l'unic du trône et de l'autel. La confiscation des biens d'Églis le sang des prêtres martyrs, la persécution déchaînée co tre les non-assermentés, rendaient au catholicisme liberté. Ses chaînes d'or étaient tombées. Dans l'extrêm malheur, il s'était réfugié parmi les pauvres, où il ava pris naissance autrefois.

Sous la Restauration, le trône s'appuya de nouveau s l'autel, et si lourdement qu'il faillit l'entraîner dans chute. Cependant l'aristocratie et la bourgeoisie étaie peu dévotes. Les pâques avaient été rares à l'armée Condé. Voltaire retrouva son succès du siècle précéden Sa vogue est attestée par le nombre incroyable des rééd tions de ses œuvres, propagées par la passion anticlérical Lorsque Montalembert comparut comme « maît d'école » devant la Chambre des Pairs, l'histoire nous d l'étonnement scandalisé de ses juges, vieillis dans un sce ticisme accommodant. L'ardente affirmation d'une fo pour eux incompréhensible, ne parvint pas à les émouvoi

Pendant la Monarchie de Louis-Philippe et sous second Empire, Voltaire est encore roi dans les haut classes de la société. A l'exception de l'*Univers*, autc duquel le talent de Louis Veuillot a groupé quelques mi liers d'abonnés, qui sont principalement des membres d

ergé, et de *l'Ami de la Religion*, qui polémique avec *Univers*, toute la presse professe une indifférence sourbise ou bien une brutale hostilité à l'égard du catholisme.

Ensuite, les premiers temps de la troisième République, algré la nuance cléricale de la droite monarchiste, ontrent d'abord peu de différence. *Le Temps, les Débats, Figaro,* où le catholicisme est l'objet d'un mépris uriant ou passionné, font les délices des classes riches.

Quelques années après, la situation est tout autre.

Que s'est-il donc passé?

Des influences favorables sont intervenues. Les collèges eligieux, ouverts depuis le régime de la liberté d'enseinement, ne reçoivent pas seulement les enfants des milles de vieille souche catholique. Une partie de la ourgeoisie incroyante y envoie les siens. Elle a peur des udaces politiques et philosophiques, auxquelles on fait on accueil dans l'Université. Peut-être redoute-t-elle ussi les inconvénients d'une éducation qui reçoit moins e soins que l'instruction. L'Église gagne ainsi des symathies parmi les indifférents de la veille. Elle en acquiert autres, grâce aux souvenirs de la Commune, et de la usillade des otages, dont l'horreur hante la pensée de la ourgeoisie. La clientèle des journaux religieux s'est élarie. Les campagnes du Comte de Mun, en faveur de l'œure des cercles, ouvrent les esprits à des questions nouvelles et tournent les regards vers la bienfaisante action ociale de l'Église. Enfin la mode même, souveraine sur es mondains, agit dans le même sens. La guerre a remruni les visages. Le ricanement de Voltaire est moins ien porté.

Un motif puissant entre tous est la pression des événeients politiques. De frayeur, la classe riche s'était jetée ers la droite monarchiste et conservatrice, où la classe

rurale l'avait suivie. L'une et l'autre voient maintenant dans les députés de ce parti les défenseurs naturels et exclusifs de l'ordre intérieur et de la propriété. Mais ceux-ci, par conviction, ou par simple intérêt, assument aussi la protection de l'Église. Les événements, nous l'avons vu, leur en octroient, d'une certaine façon, le monopole. Désormais, suivant l'expression consacrée, deux obstacles sépareront le camp de la tranquillité bourgeoise et celui de ses adversaires, le « mur d'argent » et le « fossé de la laïcité ». Voilà le destin du catholicisme enchaîné à celui du régime capitaliste.

Autant il y a lieu de se réjouir du revirement opéré dans les sympathies de la bourgeoisie riche, autant il faut regretter cette sorte de monopole qui va confondre ses intérêts avec ceux de l'Église, associant dans une même tâche, sous les dehors trompeurs d'une complicité voulue, deux esprits toujours différents et souvent opposés.

Comment justifier cette confusion ?

La majeure partie du peuple fidèle est de condition médiocre et gagne rudement un pain méritoire. Elle n'a rien de commun avec la richesse. Il eût été naturel que la cause de l'Église, déjà défendue par les représentants des classes aisées, le fût aussi par ceux de la multitude laborieuse, et croyante, par un parti enraciné dans le peuple chrétien. A son défaut en effet, la masse catholique, composée des grands et des petits, va subir tout entière la disgrâce d'attirer uniquement les regards, et d'être caractérisée dans l'opinion incroyante, par certains éléments des milieux aisés et mondains, qui ont peu de rapport avec la masse, et qui marquent même à l'ordinaire un évident souci de s'en distinguer. Nombre de ses défenseurs les plus empressés, beaucoup de ses représentants les plus en vue, ont appartenu par la naissance, sinon par le train de vie et les sentiments, qui chez beaucoup d'entre eux sont irrépro-

nables, à la catégorie de la bourgeoisie amie du luxe fan-
ron et de la mondanité, dont la sympathie pour l'Église
a souvent de pair avec une affligeante ignorance de son
sprit. Dans ces milieux on a réussi, pour une agréable
ommodité, l'amalgame des vanités flétries par l'Évangile
t des marques de respect prodiguées à la religion qui en
st issue. Le monde apparaît ainsi aux incroyants comme
Ambassadeur de Celui qui a vaincu le monde. L'Église,
ui est avant tout la Cité des Pauvres, est à leurs yeux la
Maison des Riches.

La masse catholique, dira-t-on, n'est pas responsable de
ette confusion. Reconnaissons cependant qu'elle n'en est
as entièrement innocente.

Il est bien vrai que la majorité des catholiques, pris
ndividuellement, échappe au reproche d'un esprit mon-
lain mêlé de religiosité (1). Un observateur du dedans,
c'est-à-dire membre de la communauté catholique, sait
voir dans toutes les classes de la société chrétienne, des
plus humbles aux plus fortunées et même aux plus tou-
chées par la contagion du luxe et des plaisirs sans frein,
des éléments nombreux qui sont l'honneur de la foi par la
dignité d'une vie modeste, la ferveur de la piété, une cha-
ritable contribution, personnelle ou financière, aux œu-
vres.

(1) La mondanité religieuse triomphe dans cette cérémonie qu'on est convenu d'appeler un beau mariage. La verve d'un satirique chrétien y trouverait ample matière à s'exercer. La pompe liturgique du sacrement y reçoit des ornements imprévus. Il y a d'abord le défilé théâtral du cortège où triomphent les couturières. Un moment solennel est celui du discours où l'orateur sacré distribue à profusion des couronnes aux ancêtres qui sont tous miraculeusement vertueux quand, par hasard, ils ne descendent pas des croisés en ligne ininterrompue de héros. Puis c'est le tour de la galante évolution des couples quêteurs, sous les effluves du violoncelle et du violon. Enfin c'est la ruée vers la sacristie, à travers les chaises bousculées. Et tout cela se passe dans le lieu saint!

Mais cette communauté catholique a trop facilement accepté d'être confondue avec la fraction voyante dont la religion, si fâcheusement mélangée, est pour les incroyants un objet de scandale. C'est par là qu'elle a sa part de responsabilité dans le jugement global injustement porté contre le catholicisme. Sur le terrain social et politique, elle a consenti à suivre en aveugle, et sans contrôler leurs titres religieux, des chefs qui savaient s'imposer à elle par les puissants moyens de la presse ou des organisations politiques, et capter les faveurs de l'autorité religieuse par un appui financier généreusement prêté au denier du culte, à l'enseignement libre et aux œuvres. Ils s'instituaient, avec une munificence parfois méritoire, les grands « Argentiers » de l'Église, réduite, par le vol de ses biens et la défaillance de l'État devant ses dettes, à une extrême pauvreté. Comment l'Église eût-elle refusé? Pouvait-elle laisser mourir des œuvres jugées par elle indispensables à sa mission? Au reste, des liens anciens l'inclinaient à renouer, dans la lutte menée contre des ennemis communs, une alliance formée jadis, à l'époque où le pouvoir temporel partagé fournissait une occasion de rapports amicaux. La coutume s'était perpétuée d'une certaine déférence du clergé pour les vanités temporelles. Aussi le curé, pour les ennemis du château, était resté l'homme du château. Il y trouvait, dans l'adversité présente, un refuge qui n'était pas sans douceur. L'hospitalité qu'il y recevait se justifiait assez souvent par d'authentiques vertus pour le rendre peu exigeant quand elles faisaient défaut. Le côté des infidèles avait assurément moins de charmes.

La foule des catholiques, petites gens sans fortune et de goûts simples, s'est laissé recruter par la richesse, sans autre motif que de suivre les défenseurs politiques de l'Église, et persuadée que toucher à l'ordre établi, com-

ce de la richesse, c'était attenter à l'ordre même. Cette conviction a été entretenue avec soin. L'ordre établi n'est cependant jamais pour le chrétien qu'un état provisoire en travail d'amélioration, livré au levain pacifique de la charité. Il est un palier en vue d'un ordre nouveau à établir. S'y complaire est toujours une preuve d'aveuglement ou d'abandon au moindre effort. Et lorsqu'il s'agit d'un monde apostat, retourné au paganisme, la complaisance est démission de l'esprit chrétien.

Il faut donc regretter le concours des faits qui ont mené les catholiques français à se voir confondus avec les profiteurs de l'ordre établi. Une pleine liberté de mouvements entre les partis leur eût donné de prendre à la transformation du monde moderne une part beaucoup plus active que ne l'a pu tenter une minorité d'entre eux, contrariée d'ailleurs et tenue en suspicion. Ils eussent fait sentir leur esprit du côté où il était le plus capable de vivifier. Le gain, pour leur doctrine, et pour la paix religieuse, eût été considérable. Au contraire, en jouant sur l'autre tableau ils ont risqué, sinon de tout perdre, du moins de tout compromettre.

Pour comble de malheur, des intellectuels dévots à l'ordre païen se découvrirent tout à coup une tendresse insoupçonnée pour le catholicisme, en qui ils étaient disposés à ne voir que l'héritier de la sagesse et de la grandeur antiques. Ils entonnèrent en l'honneur de « l'Église et l'ordre » un hymne si fervent que les croyants eux-mêmes en furent dupes. Maurras chantait : « Je suis romain », avec tant de flamme que bien peu surent flairer l'artifice qui associe, dans une pensée ennemie du Christ, la Rome de saint Pierre et la Rome de Marc-Aurèle.

En faisant du catholicisme le réduit d'un ordre qui n'est pas l'ordre chrétien, on a dirigé contre lui des senti-

ments qui devaient plutôt lui être favorables et dans le
quels il lui était aisé de reconnaître la trace de so
influence. On l'instituait en apparence gardien d'un
fausse monnaie dont il a été le premier à condamner l
mauvais aloi.

La Papauté a vu le danger, comme elle a vu l'inconv
nient d'enchaîner le catholicisme à l'opposition contre l
République. Mais là le danger était plus redoutable encor
C'est le message même de l'Évangile qui se trouvait e
cause et dont il importait de sauver le bienfait. Léon XII
a parlé. Cependant, seul le concours empressé des catholi
ques pouvait donner à sa parole tout le retentissement e
toute l'efficacité qui convenaient. Or ils ont dédaigné l
terrain de l'action sociale où le Pape les appelait, comm
ils avaient boudé le terrain de la politique.

On ne comprendrait rien à ces refus obstinés, d'où tan
de maux sont sortis, si l'on oubliait le rôle et l'orientatio
de la presse lue par les catholiques, en réalité fondée e
possédée par des groupements qui avaient surtout pou
objet de défendre l' « ordre établi ». La foule des croyant
s'est nourrie pendant un demi-siècle d'une mixture où
sous le nom de « principes », étaient offertes les opinion
fort panachées de la bourgeoisie catholique. Léon XIII
comme après lui Pie X et Pie XI, appellera vainemen
les fidèles à cette action catholique dont notre époqu
aura connu l'essor. Ils seront, pour la plupart, aussi lent
à obéir qu'ils montreront d'ardeur à suivre les mots d'or
dre des partis, et d'inaptitude à en discerner les fâcheuse
confusions. La consigne était de mettre sur le même pla
la Religion, la Patrie et la Propriété. Et personne ne s'in
quiétait de connaître la réalité qui correspondait à cett
étrange association de mots. Le zèle religieux, bruyam
ment affiché, prenait de singulières libertés avec la doc
trine de l'Église et les directions de la Papauté, quand i

e les contredisait pas ouvertement. L'amour de la patrie ouvrait les exagérations du nationalisme. Quant à la propriété, placée de façon peu décente sur le même rang que religion, ce rapprochement lui conférait une sorte de ajesté et de grandeur sacrées. Elle apparaissait armée de roits absolus, et le seul fait de lui rappeler ses devoirs ou fonction sociale passait pour révolutionnaire. Il fallait, nom du libéralisme économique, en considérer comme ntangibles toutes les formes, et se garder d'en dénoncer es abus que Pie XI vient de condamner, et qui ont précité le régime capitaliste vers le péril où il est aujourd'hui. a presse lue par les catholiques a fait ainsi tomber sur es enseignements de Léon XIII, touchant l'usure vorace t la misère imméritée des travailleurs, le silence pesant ans lequel elle a tenté d'ensevelir la leçon des dernières ncycliques.

Toutes les erreurs collectives de l'opinion catholique nt leur source dans sa docilité passive aux sollicitations les partis dominés, jusque dans leurs meilleures intentions, ar le souci politique immédiat du camp à défendre. On y ensait, de bonne foi, remplir tout son devoir en préparant le succès temporel des hommes qui servaient l'Église en se servant d'elle. Ces hommes eux-mêmes croyaient sincèrement que la meilleure façon de lui être utile était l'utiliser à leur avantage les forces de discipline, d'enthousiasme et de combattivité qu'elle entretient, et qui devaient porter au pouvoir ses défenseurs patentés.

Que pouvait faire, ainsi liée, l'opinion catholique aux prises avec les difficultés du temps présent? Certes son rôle est tout tracé. Elle doit proposer et soutenir les solutions conformes à l'esprit chrétien. Si les problèmes sont en rapport étroit avec la morale sociale, l'intervention de l'État par exemple, ou la propriété, ou bien encore les conflits du capital et du travail, la richesse mieux répartie,

les relations internationales, une tâche admirable s'offre à la bonne volonté des catholiques. Il ne s'agit pas seulement pour eux de prendre leur part d'un débat d'idées qui intéressent tous les citoyens. Non, les solutions dépendent des vérités qu'ils détiennent et qu'ils sont seuls à détenir. Leur devoir est de les crier bien haut, et sans hésiter, contre la rumeur opposée du siècle.

Mais prisonniers de la règle du camp, comment pourraient-ils parler et agir suivant l'exigence de leur foi? Tout occupés du triomphe de leur parti, comment auraient-ils le loisir de connaître cette exigence et de la servir?

Les faits ont répondu à ces questions indiscrètes.

Tout changement intéressant le monde du travail, ou traduit par de nouveaux impôts, était aux yeux des catholiques une menace pour l'autorité patronale, la situation privilégiée de la classe bourgeoise ou la sécurité de la fortune acquise. Ils ont souffert et souffrent encore d'une étrange phobie, qui voit du socialisme dans toute réforme sociale. L'État ayant dû prendre en main l'amélioration du sort des classes populaires, toute intervention de sa part, la plus justifiée aussi bien que la plus abusive, fut décriée comme le signe d'un étatisme intolérable. Ce manque de mesure, souligné par la violence des journaux, fanatisait leurs lecteurs habituels, mais éloignait tous les autres, et privait l'opinion catholique de l'autorité qui eût pu l'imposer dans le pays. L'Église de la charité universelle prenait ainsi, aux regards des malheureux, un visage dur, lointain, impitoyable à leur misère.

Qu'on le veuille ou non, puisqu'il y a une société, La Palisse lui-même en conviendrait, il y a une question sociale, qui embrasse tout le fonctionnement de l'organisme social. La politique, où s'absorbe l'attention de la plupart des catholiques, n'en est qu'un aspect. Si dignes

intérêt que soient les problèmes relatifs à l'organisation
e l'État, comment ne pas songer au pain quotidien à
agner, à gagner par le travail, à gagner dans la liberté et
ans la dignité sans que la santé soit sacrifiée, à gagner
ans une inégalité de condition qui ne doit jamais deve-
ir monstrueuse? Comment, derrière le travail intellec-
uel ou manuel, oublier la famille à protéger, la profession
organiser pour la collaboration et la paix? Comment
erdre de vue la pensée du bien commun dans lequel
ous les autres biens des individus et des institutions doi-
ent s'accorder? Voilà la question sociale. Conçoit-on
u'une opinion catholique lui demeure fermée? Son rôle
'est-il pas de travailler à refouler l'esprit païen, à com-
battre le vieil égoïsme de ceux qui ont, et à tempérer, dans
e qu'elle a de désordonné, la convoitise de ceux qui n'ont
pas?

Certes, elle s'est prononcée sans égards et sans répit
contre le socialisme. Le sens chrétien s'accorde au sens
bourgeois pour le répudier. Mais il y a la manière, et
cette manière justifie ou condamne, elle fortifie ou bien
elle ruine l'opposition au socialisme. Le vice foncier de
celui-ci est son matérialisme, son effort uniquement tendu
vers le bien-être immédiat. N'est-ce pas aussi le péché
fondamental du régime capitaliste actuel? Critiquer l'un
et absoudre ou même défendre l'autre, n'est-ce pas le
comble de l'illogisme intéressé? Et si, par ailleurs, on se
réclame du catholicisme, n'est-ce pas l'engager imprudem-
ment dans un combat avec des alliés qui le déshonorent?
Se porter au secours de la propriété en ne parlant que de
ses droits, n'est-ce pas aller contre la doctrine de l'Évan-
gile qui n'accorde de droits à la propriété qu'en raison de
ses devoirs? Et, en même temps, ne fournit-on pas de
puissants atouts au socialisme, si on ne fait voir que la
forme personnelle, despotique et jouisseuse de la pro-

priété? Le socialisme veut faire de la propriété une fonction sociale. Le coup le plus rude à lui porter c'est d'enseigner ouvertement que la propriété *n'est pas* mais *qu'elle a* une fonction sociale. Mais pour le dire, il faut en être convaincu.

Quant au libéralisme économique, et à l'attitude sociale qui s'en inspire, il serait naïf d'examiner si la masse catholique est disposée à en proclamer l'erreur. Ce serait aller contre les idées profondément ancrées de ses chefs politiques, et défendues par leur presse avec le plus de ténacité.

Mais, au moins, sous les nuages menaçants pour la paix internationale, ont-ils le courage, après les leçons de la guerre de 1870, d'annoncer la doctrine de Celui qui est le Prince de la Paix? Savent-ils faire écho de toute leur force à la voix de Léon XIII qui dénonce le danger de la paix armée et montre au fond du système de la nation militarisée le germe de la guerre inévitable?

Eh bien! non! C'est une gageure. Là aussi, là surtout, sur ce terrain, semé de mines à explosion retardée, du nationalisme, et du militarisme, le devoir de l'opinion catholique était clair. Elle s'y trouvait en vérité dans son domaine propre. Et non seulement, par une erreur renouvelée après la Guerre de 1914, elle n'a pas cherché à diriger l'esprit public dans le sens de la sagesse et de la modération, mais elle a craint de ne pas montrer un zèle assez exigeant. Elle s'est dressée contre un patriotisme qui, tendant à freiner la folie de la course aux armements, refusait de sacrifier à l'armée toutes les énergies de la nation.

Les catholiques ont donc abandonné aux anticléricaux l'immense avantage des idées qu'ils avaient l'obligation de faire prévaloir. Ils auraient dû les défendre, même en bravant l'impopularité. Mais, par un concours exception-

de circonstances, il y avait un risque d'impopularité à pas les défendre, et c'est le parti qu'ils ont préféré ! Leurs ennemis ont relevé le drapeau que les catholi-es avaient laissé tomber. Il leur a donné de triompher catholicisme !

Et voilà encore un des tristes méfaits de l'esprit de ap dans la France coupée en deux.

(*A suivre.*)

★ ★ ★

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'insulte au Pape

C'est une des plus basses manœuvres qu'aient tentées ce
gens experts en calomnie. Et, comme par hasard, il se trouv
que c'est une des plus sottes. Pareille vilenie ne va jamai
sans un peu de ridicule. Nos lecteurs connaissent par la press
l'odieuse et puérile accusation lancée par l'*Action Françai*
contre le Nonce du Saint-Siège en France. Je sais bien. O
hausse les épaules, on a un geste de dégoût, et, plus encor
de dédain. Cela ne vaut pas la peine... On a envie de « pas
ser », comme dit le poète, *guarda e passa*. Mais non. Qu
que soit l'insulteur, l'insulte existe. Elle a été lancée che
nous. Nous sommes honteux qu'une ville de France ait été
berceau de cette odieuse calomnie contre le Saint-Siège
calomnie qui blesse particulièrement le clergé français, pui
qu'on accuse — ou qu'on loue ! — un ecclésiastique d'avo
espionné le Nonce et fouillé ses tiroirs. Aussi éprouvons-no
le besoin de nous associer à la protestation indignée des Ca
dinaux et des Évêques français.

Une leçon se dégage de ce triste épisode. Quand le Pap
il y a cinq ans, condamna l'*Action Française*, certains ne con
prirent pas les motifs de la condamnation; d'autres mên
accusèrent une influence politique et des visées temporelle
Mais voici les cœurs dévoilés. Maintenant chacun peut vo
que le vieux catéchisme de leur enfance était devenu cho
assez confuse pour les disciples de Maurras; s'il en est q
s'obstinent encore à se dire catholiques, vraiment ils ne
sont plus que de nom : l'esprit chrétien n'est plus là. N'a-t-

vu, ces derniers mois, un auteur qui porte un nom resté, et qui dans sa jeunesse a livré de bons combats, écrire ıs un livre sans retenue que le Pape s'associe à l'œuvre de Franc-Maçonnerie? A force de lire les écrivains d'*Action ınçaise*, ce catholique, naguère fervent, a fini par perdre ıt sens filial à l'égard de l'Église.

Comme Pie XI avait raison, en 1926, de signaler dans le ·ti d'*Action Française* « un danger d'autant plus grave dans cas présent qu'il touche plus ou moins directement, et sans 'il y paraisse toujours, à la foi et à la morale catholiques » ! danger « pourrait insensiblement faire dévier le véritable ɔrit catholique, la ferveur et la piété de la jeunesse, et, ns les écrits comme dans les paroles, offenser la délicatesse sa pureté; en un mot, abaisser la perfection de la pratıe chrétienne, et, plus encore, l'apostolat de la véritable tion catholique ».

Paroles prophétiques. Ce qu'annonçait le Pape s'est réalisé la lettre. En ces chefs trop aveuglément suivis, il avait connu de faux bergers; en les dénonçant, il avait travaillé, ɔmme il le doit, au bien commun de la cité chrétienne. ujourd'hui les événements proclament combien fut profonde « clairvoyance de Rome », et combien précieux le service ɛndu à la France par la sentence pontificale.

Pour faire passer leurs calomnies, ces gens-là voudraient e couvrir des apparences du patriotisme. Mais nous sommes ous humiliés de voir des Français lever ainsi la main sur ıotre Père, le Souverain Pontife, et sur son représentant, ıue nous vénérons, que nous aimons, et qui a déjà rendu hez nous de si éminents services. La France ne mérite pas ɛette disgrâce d'être défendue de si honteuse façon.

Mais voilà bien la marche de l'hérésie, l'aventure des hérésiarques de l'esprit le plus vulgaire. Au commencement, quelque apparence de tenue sinon de modération, un léger effort sur soi-même. Mais bientôt la haine impatiente s'enfle, s'exaspère, crève décidément l'enveloppe, et apparaît enfin monstrueuse, grimaçante, et les injures grossières, sans goût, parfois atroces, se déversent sur Rome et sur l'Église. Aujour-

d'hui, c'est « le Pape le plus allemand de l'histoire », « le Pape tortionnaire des moribonds ». Qu'inventeront-il demain? Tels de leurs ancêtres en hérésie, quand ils se virent démasqués, se mirent à crier à l'Antéchrist. L'histoire de l'erreur est toujours la même.

Les catholiques français sont depuis longtemps fixés. Il eût été bien surprenant que l'écrivain qui parlait, en quels termes blessants! du « Christ hébreu » continuât longtemps à respecter son Vicaire.

M.-V. Bernadot, O. P.

Psychologie de la conversion

Il faut savoir gré à Mgr Chollet, Docteur en Théologie et Archevêque de Cambrai, d'avoir réuni en un petit volume (1) une série de conférences, écrites pendant les loisirs forcés de l'occupation et prononcées devant les hommes de Cambrai au cours de la dernière année de guerre. Rendons hommage, en passant, à la charité pastorale de ce prélat, qui sut, pendant quatre ans, dans sa ville occupée et bombardée, soutenir et relever le moral de son peuple par son courage et son éloquence.

Ces conférences traitent de quelques cas de conversion dans les milieux intellectuels et littéraires d'avant-guerre; elles s'insèrent donc dans l'ensemble des travaux de Mgr Chollet sur la Psychologie surnaturelle, en illustrant par des exemples concrets la construction doctrinale. Peut-être faut-il regretter, vu l'importance du problème et la complexité de certaines questions soulevées, que l'auteur, en publiant ces études, leur ait laissé leur forme primitive, très vivante, certes, oratoire et fleurie, mais un peu lâche et ne

(1) *Quelques Retours à la Foi*, Paris, Lethielleux, 1931.

lant pas toujours à l'analyse. Le discours a ses lois, et le
re a les siennes; le lecteur a d'autres exigences que l'audi-
r. C'était jadis l'erreur de Brunetière de croire qu'avec un
ueil de conférences ou d'articles, on fait un livre. Un livre
gne à être pensé, ou repensé, d'une coulée.

Sous cette réserve de forme, disons que les *Retours à la Foi*
Mgr Chollet se lisent avec agrément et profit, et ouvrent
curieux aspects sur les hésitations religieuses de Pierre
ti, sur la marche de la grâce dans l'âme d'un Coppée, d'un
ıysmans, d'un Adolphe Retté, d'une Juliette Adam. Le
éologien se laisse deviner au soin de distinguer, dans la
nversion de François Coppée par exemple, les diverses
ases définies par les auteurs ascétiques — la purification,
llumination, l'union. Le psychologue démontre avec force
plasticité admirable de la spiritualité catholique, s'adap-
nt aux intelligences et aux tempéraments les plus divers;
marque heureusement les itinéraires variés de la grâce,
ilisant jusqu'aux passions mauvaises de l'âme — mysti-
sme dépravé de l'auteur de *Là-bas* — pour y faire pénétrer
jour du Christ.

Sur les points de détail, on peut toujours discuter. Je
'accorderai peut-être pas à l'auteur que les premiers livres
e J.-K. Huysmans soient illisibles : je suis plutôt frappé du
ait que, si la conversion a modifié l'homme, elle n'a en rien
ouché l'artiste, et il est curieux de constater comme c'est la
nême plume, avec les mêmes procédés, qui écrit les *Sœurs
'atard* et *Sainte Lydwine*, les *Croquis Parisiens* et *La Cathé-
rale*. Littérairement, Huysmans doit s'admettre ou se rejeter
n bloc.

Peut-être aussi l'auteur exagère-t-il la valeur apologétique
le la conversion de Juliette Adam, revenue à l'Église par
patriotisme, catholique pour être plus parfaitement française.
Le motif est, certes, honorable, mais n'est-il pas bien exté-
rieur, et, si je puis dire, bien politique? Sur ce plan, le cas
de Péguy, retrouvant l'eau de son baptême chrétien en creu-
sant à fond le tuf de sa paysannerie beauceronne, est assuré-
ment plus curieux, plus riche et moins littéraire.

Moins littéraire — car une dernière question se pose : tou les convertis examinés par Mgr Chollet sont des gens d' lettres, et c'est en faisant le crédit le plus absolu à leur confessions écrites et publiées, qu'il argumente sur leurs cas Mais ce postulat, qui suppose la sincérité totale et même l. simplicité chez l'écrivain, est-il incontestable? Je l'entend: bien : *La Bonne souffrance* de Coppée, *Du Diable à Dieu* d Retté, *En Route* de Huysmans, *Païenne et Chrétienne* de Juliett Adam sont des livres de bonne foi. Mais ce sont des livres et comme on y sent bien, çà et là, le métier, le coup d pouce pour émouvoir ou piquer le lecteur! Encore une fois je ne nie pas la solidité des conversions littéraires : la mor édifiante de Huysmans protesterait contre cette opinion: Mais, dans l'examen d'un cas de cette espèce, si l'on veu embrasser tout le problème, il est sans doute prudent d n'être point trop charitable, et de chercher à discerner ce qu est vrai et ce qui est posé. Ce point d'interrogation, qui sub siste quand on ferme le petit livre de Mgr Chollet, trouble d'une ombre légère les analyses si sûres et les conclusions s nettes de l'éminent théologien.

P. Henri-Simon.

En Angleterre :

Le nouvel Institut Catholique

L'Institut Catholique d'Études Supérieures, fondé récemment par S. Ém. le Cardinal Bourne, est un établissement qui ne saurait se classer dans aucune catégorie : il est unique en son genre.

L'Église a toujours témoigné un vif souci de l'instruction des laïques, et quand l'enseignement était entre ses mains, elle sut en assurer le développement sous le dou-

: aspect de la culture générale et de la culture spécifi-
ement religieuse. Aux époques plus récentes, partout
la communauté catholique est forte, les écoles et les
lèges catholiques vivent à côté des établissements
igés par l'État. Mais toutes ces institutions sont desti-
es principalement à dispenser l'instruction *générale*.
eur enseignement religieux est tout au plus une part de
ur activité, et pour beaucoup de Catholiques l'éduca-
on religieuse se termine à la sortie de l'école ou du col-
ge, tandis que la formation générale continue à l'uni-
ersité, dans le cadre de la profession et à la grande école
e la vie...

Le R. P. Martindale a bien signalé les dangers, pour la
i, de cet état de choses, et de sérieux efforts ont été
its depuis quelques années en Angleterre par des orga-
isations comme la *Catholic Truth Society* et la *Catholic
vidence Guild* (1) pour compléter et poursuivre l'ins-
ruction religieuse des laïques. Mais le nouvel Institut
épasse de loin toutes ces tentatives. Il place l'Angleterre
u premier rang pour les facilités offertes à tous ceux qui
lésirent acquérir une formation religieuse vraiment
upérieure. Son enseignement est accessible aux gens les
plus occupés, puisque toutes les conférences doivent être
faites dans la soirée. Les noms des professeurs suffisent à
garantir la qualité des cours. Ce sont le Dr Arendzen, les
RR. PP. Darcy, S. J., Philip Hughes, O. P., et Jean-Bap-
tiste Reeves, O. P. Ainsi, en théologie, en philosophie, en
histoire et en Écriture Sainte, l'Institut s'inaugure avec
le concours de quatre des savants les plus compétents
d'Angleterre, des hommes qui ne sont pas seulement
des spécialistes avertis, mais encore des conférenciers
attrayants. Et ce dernier point est d'importance pour des
gens qui viennent assister aux leçons à la fin d'une jour-
née de travail.

Le sommaire des cours est publié dans le Manuel de

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, 10 décembre 1931, p. 391.

l'Institut et donne quelque idée de l'intérêt qu'il présente pour l'étudiant catholique d'aujourd'hui :

Pendant la première année, lisons-nous, on exposera en général le rôle et l'objet de la théologie en tant que science de la Révélation divine. On étudiera ses rapports avec la raison humaine et avec les autres sciences et l'on esquissera, dans ses lignes principales, le contenu de la Révélation chrétienne présentée comme un tout cohérent. L'aspect intérieur et spirituel du Christianisme, considéré comme un état surnaturel de chaque individu, sera comparé à l'aspect extérieur, institutionnel, qui apparaît dans l'organisation ecclésiastique. On montrera la place du Christianisme dans sa connexion avec la religion primitive et le judaïsme, et la place qu'il réclame parmi les autres religions que professe aujourd'hui l'humanité. La nature de la preuve en faveur de la vérité du Christianisme et la nature de l'acte de foi qui l'accepte, seront traitées en détail, compte tenu des requêtes de la Psychologie. Ce programme suffira probablement à occuper la première année tout entière.

Le but des conférences d'histoire de l'Église est de présenter une esquisse des événements principaux. Le plan en a été tracé de manière à faire ressortir le fait et la nature du développement du catholicisme et les rapports de ce développement avec les religions qui en furent contemporaines et leurs tendances.

Le cours biblique (Ancien Testament) ne promet pas d'être moins intéressant :

Tout en suivant les voies sûres de la tradition, le conférencier tiendra compte tout spécialement des progrès accomplis de nos jours dans la connaissance du Proche-Orient aux temps qui précédèrent le Christ et à l'époque du Christianisme primitif. Le résultat des fouilles poursuivies dans les pays limitrophes de la Palestine et dans la Palestine elle-même, ainsi que les études linguistiques récentes qui rendirent accessible l'histoire politique et religieuse des peuples voisins d'Israël, seront constamment utilisés. On s'efforcera de familiariser les étudiants avec des sujets qui tiennent à la philosophie sémitique, quoiqu'ils puissent n'avoir pas eux-mêmes connaissance de l'hébreu ni d'aucune langue apparentée. On étudiera le caractère général et le contenu de l'Ancien Testament et on le comparera spécialement à la pensée religieuse et à la littérature de l'Égypte ou de l'Asie. La situation unique de la foi, du culte, des

s sacrés d'Israël, sera mise en lumière. Tout en indiquant la emblance du culte juif avec les cultes environnants, on mon- ı que la dissemblance des idées sous-jacentes est telle que la gion d'Israël ne peut être considérée comme un développement nal et naturel des idées communes de l'époque, ni comme le luit de l'évolution mentale de la race sémitique. L'origine d'Is- , sa croissance, sa place au milieu des nations environnantes, ont objet d'étude dans la mesure nécessaire pour illustrer la ure spécifique des livres saints.

Pour obtenir le diplôme de l'Institut, les étudiants vront suivre les cours de théologie et de philosophie et ux, *au choix*, d'histoire *ou* d'Écriture Sainte. Les étu- ants étrangers seront les bienvenus et l'Institut devien- a bientôt ainsi un moyen de réaliser une étroite union ıtre la pensée catholique anglaise et celle du Continent. ous retrouverons en cela un des meilleurs éléments de civilisation médiévale. Bède le Vénérable nous raconte omment, dans les écoles monastiques d'Irlande, des étu- ants pauvres d'Angleterre recevaient le vivre, le vête- ıent et l'instruction. Des Irlandais, de leur côté, se met- iient en route pour la France, l'Italie et l'Allemagne, à ı recherche du savoir. C'était le désir d'approfondir l'é- ude de leur religion qui les attirait vers les centres où la octrine s'offrait plus largement. Et c'est cela enfin qui aisait la Chrétienté. Son Éminence, en fondant ce nou- el Institut, a fait un pas important vers sa reconstruc- ion.

MAISIE WARD.

DOCUMENTS

La persécution au Mexique

La récente Encyclique ramène notre attention sur le Mex que et nous rappelle que la persécution n'est pas terminé. Divers États mexicains, prétendant s'appuyer sur l'art cle 130 de la Constitution, ont pris dernièrement des mesure limitant le nombre des prêtres et même celui des églises 33 prêtres seulement pour l'État de Michoacan (plus d 60.000 km² et près d'un million d'habitants); 34 pour l'Éta de Mexico (plus de 21.000 km² et près de 900.000 habitants) dans l'État de Jalisco, le clergé serait prochainement réduit à 25 prêtres (pour plus de 80.000 km² et près de 1.200.00 habitants).

Déjà le 23 décembre 1931, l'archevêque de Mexico avai protesté, dans une Lettre ouverte au Président de la Répu blique, *contre la loi, votée la veille par le Pouvoir Législatif qui autorisait de telles vexations. Aux extraits de cette lettre que nous publions ci-après, nous avons joint quelques passages d'un* Édit diocésain *du même Prélat, et d'une* Déclaration *aux fidèles de son archidiocèse. Ils témoignent de l'attitude pleine de calme et de dignité que les catholiques mexicains savent garder au milieu de leurs dures épreuves. Le Saint-Père a voulu approuver cette attitude, encourager le clergé et les fidèles, et protester contre les persécuteurs. Ces derniers l'écouteront-ils ? Les changements qui viennent de se produire dans le gouvernement du pays apporteront-ils quelque soulagement ? Nous tiendrons nos lecteurs au courant des événements.*

I

LETTRE OUVERTE DE L'ARCHEVÊQUE DE MEXICO,
MGR PASCUAL DÍAZ, S. J.,
AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, M. PASCUAL ORTIZ RUBIO.
(*Extraits*)

México, 23 décembre 1931.

[L'archevêque proteste d'abord de son attachement à la paix entre

:glise et l'État et de son désir de collaboration. Mais son devoir de steur et de citoyen le pousse à tenter une démarche suprême près du premier magistrat de la nation, pour que le Corps législif revienne sur la décision erronée et nuisible qu'il vient de endre.]

Du point de vue juridique et, si l'on se place sur le terin reconnu par les principes constitutionnels, la loi qui nite le nombre des prêtres et même celui des églises est ettement anticonstitutionnelle. Elle viole l'article 24, qui ablit pour tous les citoyens mexicains et pour chacun d'ene eux la liberté de professer la religion qu'ils préfèrent et la pratiquer dans ses temples et dans leurs foyers; or, il t évident que tous ceux qui n'ont pas de prêtre à leur disosition — et ils forment la majorité dans le District Fédé.l — ne pourront ni professer leur religion, ni la pratiquer omme la loi leur en donne le droit. Il est dérisoire de pen:r qu'un prêtre puisse s'occuper, dans toute l'étendue de m ministère, de cinquante mille citoyens. La loi viole ncore l'article 130 de la Constitution, lequel ne donne au ouvoir législatif que la faculté de fixer le nombre maximum es ministres, *conformément aux nécessités locales*. Il est vident que ces nécessités n'ont pas été prises en considéation, et qu'on ne les a même pas envisagées, si l'on en roit les comptes-rendus sténographiques publiés par la resse. La loi qui vient d'être votée viole aussi la Constition lorsqu'elle étend la limitation au nombre même des glises.

La loi sanctionnée hier par le Pouvoir Législatif de la Fédéation excède les facultés constitutionnelles de cette Assemlée et va contre les principes mêmes de la Constitution; par onséquent elle ne saurait être regardée comme ayant valeur e loi.

[D'autre part la loi est en opposition ouverte avec les engagements ntérieurs du gouvernement, et notamment avec les déclarations ormelles du Président, M. Emilio Portes Gil, en date du 21 juin 929.]

Je juge en outre, Monsieur le Président, que, du point le vue légal et constitutionnel, la loi en question présente n autre défaut, encore plus grave. D'après les principes ré-

volutionnaires (1), *c'est du peuple seulement* que les chefs d la République mexicaine tiennent tout le pouvoir de légif rer, d'administrer et de gouverner; et, en particulier, c'es ce peuple que les législateurs sont supposés représente Leur mission et leur obligation consistent à réaliser et appliquer la volonté du peuple, et non leur idéal et leu convictions personnels ou ceux du parti politique auquel il appartiennent. Ce que le Mexique et le monde entier ont v la première quinzaine de ce mois, mieux qu'un plébiscit démontre de façon claire et indiscutable quel est le sent ment non seulement du District Fédéral, mais de la natio tout entière, et quelle est la volonté du peuple (2).

Ainsi, constitutionnellement, la loi à laquelle je me réfère n'étant pas l'expression de la volonté et des convictions d peuple, mais seulement de quelques membres d'un part politique déterminé, n'est pas une loi. Les membres d Pouvoir Législatif ont excédé les limites de leur mandat dans le cas ils n'ont pas représenté leurs commettants; auss légalement et constitutionnellement, leur acte n'a pas, n peut pas avoir de valeur.

[L'article 130 de la Constitution, d'ailleurs, viole lui-même le droits de l'Église :]

La loi votée hier, par ses articles 2 et 3, méconnaît pleine ment et totalement la juridiction épiscopale sur les minis tres du culte. Par ses articles 4 et 5, elle transforme les pré tres en simples employés du pouvoir civil. Dans son ensem ble, elle enlève des mains de l'évêque l'administration de choses du culte pour placer celles-ci sous la garde de l *Secretaría de Gobernación* (Ministère de l'Intérieur).

Cette réflexion est d'une telle force que, à la date citée elle a obligé le Gouvernement, par la bouche du premie magistrat de la nation, à prendre officiellement l'engage ment que voici :

« L'article de la loi qui fixe l'inscription des ministres n

(1) C'est-à-dire les principes qui ont inspiré la révolution mexi caine de 1910-1911, dont les éléments avancés ne regardent pa encore les aspirations comme entièrement satisfaites.

(2) Allusion aux fêtes du Quatrième Centenaire des Apparition de Notre-Dame de Guadalupe, qui furent célébrées au milieu d'u enthousiasme extraordinaire.

eut pas dire que le Gouvernement puisse inscrire ceux
ui n'auront pas été désignés par le chef hiérarchique de
eur confession religieuse ou conformément aux règles de
ette confession. »

es membres d'un parti politique pourront repousser ces
es; cela n'empêchera pas que ces idées constituent la foi
igieuse de notre peuple; et, par conséquent, cela n'em-
hera pas le peuple tout entier, ses pasteurs et ses prêtres
a tête, de considérer cette loi comme un attentat inouï de
force publique contre la religion, une ingérence de cette
me force publique dans le domaine de la conscience et
e intolérable immixtion d'une faction politique dans des
estions particulièrement délicates, car elle ébranle toute
tre vie sociale !

. . . . . .

, Pascual Díaz, *Archevêque de México.*

II

IT DIOCÉSAIN DE MGR PASCUAL DÍAZ, ARCHEVÊQUE DE MEXICO.
(*Extraits*)

Nos très chers Frères et Fils,

Dieu, Juge infaillible et inflexible des consciences, con-
aît bien la tribulation où nous sommes devant la menace
s graves maux spirituels et temporels que l'application de
loi qui réduit le nombre des prêtres et des églises fait
eser sur notre Patrie et sur l'Église. Mais, conformément à
lettre ouverte que Nous avons adressée à Son Excellence
onsieur le Président de la République, en date du 23 dé-
mbre, ni comme citoyen, ni comme Archevêque de Mexico,
ous ne pouvons accepter cette loi, pour les motifs que nous
ons exposés dans Notre lettre. En outre, les termes de cette
i, se trouvant en contradiction ouverte avec les engage-
ents officiels contractés solennellement le 21 juin 1929 par
Gouvernement Fédéral, ne nous permettent même pas
tolérance à laquelle l'Église se résigne dans des circons-
nces déterminées.

L'archevêque rappelle ensuite les principes chrétiens qui sont

violés par la loi et qui ne permettent pas de reconnaître à celle le caractère d'une loi véritable.]

Conformément à ces principes et vu les circonstances p sentes..., Nous avons été amené à déterminer et à ordonn comme Nous le déterminons et l'ordonnons, ce qui suit

A. — Au vénéré clergé de l'archidiocèse
et particulièrement à celui du District Fédéral :

Prêtres, mes Fils, revêtez-vous de cette Foi, de cette co fiance, de cette justice et de cet amour dont Nous avo parlé; restez au poste que Nous vous avons confié pour veill sur les âmes des fidèles, comme s'il n'arrivait rien fâcheux, comme si aucun péril ne vous menaçait. La violen de la force aura pour seul résultat de faire éclater la for irrésistible de l'Esprit de Dieu.

Nous vous ordonnons également de vous soumettre hum blement aux ordres que Nous vous communiquerons po atteindre la meilleure organisation dans l'accomplisseme de votre ministère pastoral.....

B. — Aux fidèles que Dieu Notre-Seigneur a confiés
à Notre sollicitude pastorale :

Comme chrétiens, Nous vous ordonnons d'être dociles au enseignements de vos pasteurs et d'obéir aux décisions d l'autorité ecclésiastique.

En politique, Nous vous rappelons que vous devez vou soumettre aux instructions réitérées du Saint-Siège, c'es à-dire tâcher, hors de tout parti et au-dessus de toute pol tique de parti, de défendre les droits sacro-saints de la rel gion, par les moyens légaux, en travaillant dans l'intér de la paix, du véritable lien social et de la Patrie. C'est un droit que vous a reconnu le Gouvernement de la Répu blique par la bouche de M. Emilio Portes Gil, quand il éta Président de la Nation : « ... La Constitution aussi bien qu les lois du pays garantissent à tout habitant de la Républ que le droit de pétition; en vertu de ce droit, les membre de toute Église, quelle qu'elle soit, peuvent s'adresser au autorités compétentes, en vue de la réforme, de l'abrogatio ou de la proposition d'une loi quelconque. »

Comme citoyens, Nous vous rappelons que vous avez l'o bligation de travailler au bien de la Patrie et de la société

que vous devez exercer vos droits civiques dans les diverses nifestations de la vie publique...

Nous déclarons donc que les fidèles ont pleine et absolue erté pour exercer et pour défendre leurs droits de citoyens, nformément aux principes de la morale chrétienne.

Toutefois, pour que vous obteniez le succès désiré, Nous nandons ardemment et en toute confiance au Seigneur e, lorsque vous exercerez vos droits de citoyens, vous gardiez seulement le bien de l'Église et de la Patrie...

Donné à México....., le 31 décembre 1931.

PASCUAL DÍAZ, *Archevêque de México.*

III

DÉCLARATIONS DE L'ARCHEVÊQUE DE MEXICO AUX FIDÈLES DE SON ARCHIDIOCÈSE.

(*Extraits*)

I. [L'archevêque commence par rappeler aux fidèles leur devoir d'obéissance au Pape et aux Évêques.]

II. En outre, le Saint-Père désire que vous sachiez — mme Nous vous le faisons savoir par les présentes décla- tions — que le *modus vivendi* ou l'arrangement, comme n l'a appelé, signé le 21 juin 1929 par Son Excellence gr le Délégué Apostolique avec le gouvernement mexicain 'a nullement supprimé la condamnation et la réprobation es lois contraires aux droits de l'Église; et que la reprise du ulte public à cette époque et celle que tolère aujourd'hui le aint-Père dans l'intérêt supérieur des âmes ne représentent as davantage une sujétion ou un asservissement de l'Église l'État; car l'Église maintient toutes ses protestations contre es lois injustes qui, imposées par la force, ont amené et ontinuent d'amener des maux très graves.....

Animé de cet esprit du Christ Notre-Seigneur et ne regar- ant que la fin unique de l'Église, c'est-à-dire *la sanctifica- ion des âmes*, désireux en particulier d'éviter que les pau- res ne restent sans le secours spirituel dont ils ont besoin t d'assurer ardemment le bien de notre peuple, le Saint- ère Nous ordonne de tolérer l'injuste restriction du culte atholique. Nous terminons donc cette considération, nos rès chers Fils, comme Jésus-Christ Notre-Seigneur termina

la réponse qu'il donna aux disciples de saint Jean-Baptiste « Bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à cause d moi », faisant allusion au triomphe apparent de ses enn mis, à l'heure de sa passion et de sa mort. Vous aussi, m chers Fils, heureux serez-vous si vous n'êtes pas scandalis de cette humiliation que, pour le bien de ses fils, souff votre Mère l'Église, car votre obéissance, votre discipline votre zèle vous mériteront la grâce de voir son Très Sai Épouse et son Divin Fondateur vous La présenter tou radieuse de gloire.

III. Que les évêques catholiques du Mexique, dûment aut risés par le Souverain Pontife, tolèrent, pour le bien de v âmes, l'injuste restriction du culte catholique, cela ne ve pas dire qu'ils aient changé le moindre mot à la doctri qu'ils vous ont exposée et enseignée dans leur Pastora Collective du 21 avril 1926, ni que nous ayons modifié rien ce que Nous vous avons déclaré dans Notre Lettre Ouvert dans Notre Édit et dans Notre Instruction Pastorale, sur doctrine, les règles et les pratiques auxquelles vous dev vous attacher tous dans les circonstances présentes. Po que vous puissiez tous comprendre clairement ce que no venons de dire, il est nécessaire que vous ne confondi jamais la tolérance forcée des lois injustes avec leur reco naissance libre, spontanée et volontaire; la première de attitudes, c'est-à-dire la tolérance de ces lois, Nous nous résignons uniquement pour le bien de vos âmes; la second jamais Nous ne pourrons l'adopter, pour quelque raison q ce soit; car, avec la grâce divine, Nous espérons ne jam trahir notre Dieu, ni notre religion, ni notre patrie.

Par conséquent, ce que Nous vous avons enseigné, reco mandé et ordonné dans ces documents, Nous voulons vous confirmer dans Nos présentes déclarations.

A. — Les prêtres resteront tous à leurs postes, en s'eff çant de faire le plus de bien possible aux fidèles que No leur avons confiés et en prenant des pauvres un soin véri blement paternel.

B. — Pour vous, fidèles, vous devez vous employer, p tous les moyens licites et légaux, à obtenir la liberté de l' glise; mais vous devez travailler avec esprit de foi, observa intégralement votre devoir de chrétiens, étroitement u entre vous, avec vos Pasteurs et avec le Vicaire de Jés Christ Notre-Seigneur par le lien très doux de la charité.

vaillant de cette manière, vous finirez par faire naître
z les ennemis de l'Église la persuasion que nous ne vou-
s ni bien temporel ni domination politique, mais, uni-
ement et exclusivement, la liberté d'adorer Dieu, confor-
ment à la Religion que nous professons et au droit que
us reconnaît et nous accorde la Constitution de notre pays.
oyez, mes chers Fils, qu'en agissant de cette manière,
n seulement nous obtiendrons la liberté à laquelle nous
ons plein droit, mais que, par notre conduite chrétienne,
r la suave odeur du Christ que nous laisserons partout,
par la lumière de nos bons exemples, nous éclairerons les
nes égarées, qui ouvriront les yeux, connaîtront et aime-
nt **Jésus-Christ et son Église.....**

Ainsi donc, Sa Sainteté, considérant l'intérêt des âmes, a
cidé que *nous endurions jusqu'à la dernière limite l'in-*
stice avec laquelle on nous traite, après une protestation
éliminaire contre les lois antireligieuses, protestation que
us avons déjà présentée, en Notre nom et en votre nom à
us, et que nous renouvelons ici solennellement.

Si, par malheur, la presse qui nous est hostile s'élève con-
: Nos déclarations, n'allez pas interpréter inexactement
otre silence; c'est qu'il n'est pas convenable pour la cause
inte que nous défendons d'entrer dans des discussions inu-
es. En outre, Nous voulons éviter tout ce qui pourrait
citer des passions sans noblesse.....

Nous avons sacrifié avec joie Notre propre jugement aux
egles de conduite que Nous avons reçues du Souverain Pon-
fe, et, en terminant, Nous vous exhortons à soumettre pa-
illement le vôtre, afin que, unis et organisés, nous nous
forcions plus que jamais de remédier aux maux très graves
ue nous subissons. Croyez-moi, mes chers Fils, nos souf-
ances seraient plus grandes encore si, n'écoutant pas la
oix du Pontife de Rome, vous aviez recours à des moyens
olents pour défendre les droits de l'Église; en effet, la béné-
iction de Dieu ne serait pas sur vous, et vous n'arriveriez à
en de solide, car le fruit de la violence est toujours éphé-
ère. Mais les résultats qu'obtiendront les catholiques ne
eront pas éphémères si, prenant conscience de la situation,
s s'instruisent solidement de leurs devoirs civiques et reli-
ieux, s'unissent étroitement et s'organisent, avec méthode
discipline, pour faire valoir démocratiquement et chrétien-
ement tous leurs droits.

México, le 5 février 1932.

L'organisation de la Jeunesse Catholiqu
en Europe[1]

Grande-Bretagne

La population totale de l'Angleterre et du Pays de Gall est évaluée à 46.901.339 habitants, parmi lesquels on comp environ 3.999.999 de catholiques, quoique leur nombre s très probablement beaucoup plus grand. En Écosse les cath liques sont environ 691.737, sur une population de 4.882.49

L'Église catholique comprend en Angleterre et dans Pays de Galles quatre provinces et dix-huit diocèses. E Angleterre, les écoles primaires et secondaires instruise environ 442.497 enfants. Malheureusement un grand nomb d'enfants catholiques fréquentent les écoles protestantes.

Il est à remarquer que fréquemment les catholiques. lieu de fonder des associations distinctes, se sont organis en groupes spéciaux à l'intérieur d'institutions d'ordre gén ral ou national. Par exemple il n'y a pas de fédération sép rée des scouts catholiques, mais seulement des groupes des organisations catholiques dépendant du mouvement g néral. Également, il n'y a pas d'universités spécifiqueme catholiques, les intérêts des catholiques étant sauvegard autant que possible dans les universités ouvertes à tous.

I. — Boys Scouts (Les Scouts)

Le scoutisme fut, dès son origine, organisé de telle so qu'il fût possible à tous d'en faire partie, quelle que s leur religion, pourvu qu'ils en aient une. Cette dispositi est due au conseil donné, dès le début, au fondateur mouvement, par Mgr Bourne, aujourd'hui Cardinal Arch

(1) Cf. *Les Documents de la Vie Intellectuelle*, 20 juin et juillet août 19

ıe de Westminster. L'application en est assurée par la sion des troupes de Scouts en troupes « ouvertes » et ıpes « fermées ». Ces dernières sont celles qui sont atta- ·s spécialement à quelque paroisse, institution, ou autre sion ecclésiastique. Le Scoutisme anglais est resté fidèle · principe, et les catholiques, toujours encouragés par le dinal, en ont profité. En conséquence, il y a beaucoup de ıpes catholiques qui fonctionnent à l'intérieur du mou- ıent général.

es groupes se composant de louveteaux, scouts, et rou- s, peuvent être fondés dans toutes les paroisses, et rat- ıés à l'association locale du mouvement général, tout en ant sous le contrôle du curé de la paroisse, qui nomme officiers du groupe.

a Société de Saint-Vincent-de-Paul, reconnue comme une indred society » (société ayant un but à peu près sembla- à celui du scoutisme), peut être chargée de la direction « groupes » locaux, toujours sous l'autorité du curé de paroisse. Il y a dans chaque diocèse une « diocesan guild » igée par un prêtre nommé par l'évêque.

l est évident que les intérêts des groupes catholiques de- ndent surveillance et protection et, à cette fin, il existe ıx organisations dont les buts diffèrent légèrement. Je sont :

1. The Catholic Scout Advisory Council

(*Conseil consultatif des scouts catholiques*)

66, Victoria Street, London, S. W. 1.

. A. — *But :*

) Coordonner le scoutisme catholique au moyen des « dio- an guilds » dont nous avons déjà fait mention; — *b*) For- r une liaison entre ces organisations et l'administration ıtrale; — *c*) Promouvoir une union plus étroite entre les uts catholiques de Grande-Bretagne et ceux de l'étranger; *d*) Conseiller l'administration centrale au sujet des affaires Scoutisme Catholique.

B. — *Organisation :*

Elle est peut-être un peu vague, mais l'élément le plus portant en est le comité central composé d'un Président tuellement Mgr Butt, évêque auxiliaire de Westminster), vice-président, quatre prêtres et huit laïques.

2. The Catholic Scout Guild (London Area)

(*Corporation des scouts catholiques de Londres*)

Association purement volontaire et sans pouvoir exéc
fondée avec l'approbation de S. Ém. le Cardinal Archevê
de Westminster.

A. — *Fonctions :*

a) Tenir une liste de tous les groupes des Scouts de L
dres définitivement enregistrés comme catholiques et obt
un recensement annuel de chaque section appartenant à
groupes; — *b*) Encourager la formation des groupes ca
liques de Scouts dans les paroisses de la région, en s'a
rant l'intérêt et la coopération du clergé et des fidèles ca
liques; — *c*) Fournir un bureau d'information où MM.
curés, ou toute autre personne voulant former des grou
nouveaux, trouveront conseil et assistance ainsi que tous
renseignements nécessaires concernant le scoutisme ;
d) Former une équipe de « Scoutmasters » (maîtres
scouts) destinés à donner des conférences et à visiter
curés désireux d'organiser des groupes dans leurs parois
— *e*) Coopérer à d'autre organisations vouées aux œuvre
secours, et à toutes les œuvres pour les jeunes gens cath
ques; — *f*) Organiser des revues de groupes catholiques
nis, et en particulier une revue annuelle en la fête de S
Georges ou le Dimanche suivant; — *g*) Organiser, suiv
les nécessités, des Conférences pour régler les questi
importantes touchant le scoutisme catholique de Londres
h) Organiser, de temps à autre, des réunions ayant pour
de rapprocher les uns des autres les membres de la « Guil
— *i*) Organiser, entre des groupes différents, des camps
autres entreprises du Scoutisme ; — *j*) Fournir à la pr
catholique documents et nouvelles au sujet du Scoutisme

B. — *Organisation :*

Officiers : Un président et un Vice-Président d'honn
un Président et un Vice-Président effectifs (Chairman et
puty-Chairman), un secrétaire et un trésorier bénévoles.
« Chairman » est nommé par S. Ém. le Cardinal Archevê
de Westminster; le « Vice-Chairman », le secrétaire et le
sorier sont élus à la réunion annuelle de la « Guild ».

Le Comité exécutif se compose de douze membres élus à réunion annuelle; en outre, le « Vice-Chairman », le trésorier et le secrétaire en sont membres de droit. Ce Comité réunit tous les mois.

Membres : Les prêtres catholiques, les officiers des scouts, routiers, les groupes de Scouts et les laïques intéressés vent devenir membres de la « Guild ». Ils versent une isation annuelle.

II. — Squires (Écuyers)

but. — Ils forment la section des jeunes dans l'association « *Knights of Saint Columba* » (Chevaliers de Saint Colomban). Cette institution, formée plus ou moins à l'exemple des Chevaliers de Colomb (Amérique), a pour but d'unir hommes catholiques pratiquants, d'abord pour s'entr'aider dans les affaires temporelles, et aussi pour faire sentir fluence de l'Église catholique dans les affaires publiques.

Membres. — Jeunes gens catholiques pratiquants de 16 à ans.

Organisation et méthodes. — Les écuyers sont divisés en seils locaux. Il y a au moins une réunion mensuelle et si des organisations de sport, des débats, cercles d'étude, etc. Les écuyers sont prêts à rendre n'importe quel service à l'Église, selon leur âge et les circonstances.

Officiers. — Chaque section a un Chef-Écuyer, un Sous-Chef-Écuyer, et d'autres officiers. Ceux-ci sont élus parmi les mêmes gens eux-mêmes. Il y a aussi toujours un « Knight-Director » (Chevalier-dirigeant) pour les conseiller et les surveiller, et un aumônier pour chaque section.

Pour autres renseignements s'adresser à : *The General Office, 81 Berkeley Street, Glasgow, C. 3;* — ou à : *The London Office, 18 Buckingham Palace Road, London S. W. 1.*

III. — Catholic Young Men's Society

(Société des Jeunes Hommes catholiques)

Cette Société fut fondée vers 1850 ; elle existe principa ment au nord et au centre de l'Angleterre, et au sud de l' cosse. Actuellement elle compte plus de 20.000 membres.

A. — *But.* — C'est principalement la sanctification de s membres. Ceci comprend le développement de toute leur v sociale, sportive, intellectuelle. Elle s'efforce d'atteindre but, d'abord par la Communion mensuelle, ensuite par s moyens d'action sociale, comme l'organisation de débats, cercles d'études, de cercles littéraires, de bibliothèques, caisses d'épargne, etc. Rien n'empêche les membres de s' nir à d'autres sociétés. De fait, des réunions sont quelquefo organisées avec d'autres associations à la même paroisse. L cercles d'études de cette société sont souvent affiliés à « *Catholic Social Guild* » (1). Une de ses œuvres spéciales e d'entrer en contact avec les jeunes gens à leur sortie de l' cole, s'efforçant de leur procurer du travail et de les lanc dans le droit chemin.

B. — *Règles.* — Celles-ci sont tout à fait simples. Oblig tion de la Communion mensuelle déjà mentionnée. U aumônier doit être nommé pour chaque section par l'aut rité compétente. La politique est tout à fait exclue de l'a tion de la société.

IV. — The Universities Catholic Federation of Great Britain

(Fédération des Groupes universitaires catholiques de Grande-Bretagne)

A. — *Histoire.* — Avant 1890, l'éducation universitai pour les catholiques n'existait pas pratiquement en Angl terre. Jusque vers le milieu de ce siècle, les membres de l'E glise anglicane pouvaient seuls obtenir un grade à Oxford o

(1) Voir *La Vie Intellectuelle* du 10 décembre 1931, p. 469.

Cambridge, et quand cet empêchement fut levé par les autorités universitaires, le Saint-Siège, agissant en grande partie sur le conseil des Évêques anglais, interdit aux fidèles de profiter de cet amendement. En 1895, ce système fut changé, le cardinal Vaughan étant Archevêque de Westminster. A certaines conditions, les jeunes gens catholiques furent autorisés à entrer dans ces universités. On exigea nommément que dans toutes les universités il y eût un aumônier pour les étudiants catholiques et une chapelle ou un oratoire particulier. La nomination de cet aumônier, comme le contrôle général (sous l'autorité suprême de la hiérarchie), est confiée à l'« Universities Catholic Education Board » (Bureau administratif de l'Éducation Catholique dans les Universités).

Dans les universités plus modernes, comme Londres ou Birmingham, il n'y a jamais eu de conditions concernant la religion des étudiants. La plupart de ces universités datent de la fin du XIXe siècle ou du commencement du XXe. L'université de Londres est la première en date, mais elle ne fut pas fréquentée par beaucoup de catholiques avant 1890.

Le besoin d'une organisation spéciale pour les étudiants catholiques ne s'est donc fait sentir que depuis cette date. Mais le développement de cette organisation a été très rapide pendant ces dernières années.

Dans presque toutes les universités il y a maintenant, pour les étudiants catholiques, des sociétés locales qui ne comptent quelquefois pas plus de 15 membres, mais dont les plus nombreuses groupent 300 ou 400 étudiants. Les étudiants catholiques en effet sont généralement une petite minorité dans nos universités anglaises. A Cambridge ils sont 150 sur 5000; à Oxford 200 sur 3700; à Leeds, 42 sur 1600, etc.

B. — *Membres.* — La Fédération des sociétés catholiques des universités de Grande-Bretagne compte environ 1000 membres répartis en vingt et une sociétés locales.

C. — *Fonctions.* — Le but d'une société locale catholique est le secours mutuel et la protection de ses membres comme étudiants catholiques (c'est-à-dire et comme étudiants et comme catholiques). Bien que la présence de ces jeunes gens dans leur université soit un bienfait et pour elle et pour eux-mêmes, ils ont besoin de sauvegarder spécialement leur

foi contre l'influence du milieu en majorité incroyant dans lequel ils vivent. Ils trouvent cette protection dans la pratique en commun de leurs devoirs religieux, dans des débats et discussions, dans les enseignements de l'aumônier, etc.

La Fédération a pour but :

1) De fournir un stimulant aux groupes locaux. Pour cela elle multiplie les contacts entre les individus et les groupes, elle provoque l'émulation dans la réalisation de l'idéal de chacun, elle met en commun les résultats des expériences ordinaires ou extraordinaires, elle forme un appui moral et fournit une revue commune, tout en laissant à chaque groupe local son autonomie, quant à ses affaires intérieures. La Fédération organise des réunions, soit entre certains groupes particuliers (« Group Council Meetings »), soit pour la Fédération entière (« Annual General Meetings »). De telles réunions donnent l'occasion d'échanger des idées et d'exprimer les désirs et les réclamations du corps entier des étudiants catholiques.

2) De s'occuper de la publication de tracts et brochures et du journal officiel, le « *University Catholic Review* », dont la publication est temporairement suspendue à cause de la crise financière, et qui est remplacée momentanément par le *Bulletin de la Fédération*.

3) D'agir comme conseil d'information compétent en ce qui concerne les coutumes et règlements des Universités, d'assister les étudiants à l'époque de leur passage des écoles secondaires à l'université. Cette fonction est remplie par le Comité d'éducation de la Fédération, qui est composé en partie de représentants des écoles catholiques nommés par les conférences annuelles des directeurs et directrices, et en partie de représentants de la Fédération elle-même. Ce travail est accompli principalement par les brochures rédigées par le Comité.

4) De faciliter les études et d'assurer l'avenir des étudiants :

a) Par un bureau de placement; — *b*) Par un bureau d'échange chargé de procurer aux étudiants des situations ou des séjours à l'étranger; — *c*) Par une agence de voyages organisant des voyages collectifs en Angleterre ou à l'étranger; — *d*) Par l'établissement de cercles ou de résidences

tinés à amener les étudiants d'écoles en contact avec leurs narades catholiques ou avec les universitaires catholiques; *e)* Par la création d'une caisse de secours destinée à avan- des fonds aux étudiants pauvres.

) L'Action de la Fédération est d'autant plus étendue 'elle est du nombre des 23 membres du Secrétariat Inter- tional de la Fédération catholique des Étudiants.

D. — *Constitution :*

1) *Membres : a) ordinaires*, c'est-à-dire membres des socié- ; catholiques appartenant aux universités de Grande-Bre- gne ; — *b) correspondants*, c'est-à-dire anciens membres une université qui sont dans l'impossibilité de se joindre quelque société locale.

2) *Officiers :* Un Président, un secrétaire, un trésorier, un ous-secrétaire, les représentants de la rédaction du « *Uni- ersity Catholic Review* » et du Comité pour les relations nternationales. Le Président et le Trésorier sont élus à tour e rôle annuellement, à une réunion générale, pour une pé- iode de trois ans; un Vice-Président est choisi par le Comité xécutif quand c'est nécessaire. Le Comité exécutif se com- ose des officiers et d'un ou deux autres membres, mais il e se réunit que dans certaines circonstances.

La Fédération a le pouvoir de s'occuper des affaires ordi- aires ou imprévues. Ses décisions doivent être ratifiées à la éunion générale du conseil du groupe. Il y a un « Eccle- iastical Assistant » (pratiquement un aumônier) nommé ar les autorités compétentes.

3) Le saint patron de la Fédération est le Bienheureux homas More (un des martyrs anglais).

Le problème catholique en Roumanie

*Nous lisons sous ce titre dans l'*Universul *du 4 juin 1932*

M. Joseph Ageorges, le chef du Bureau de Presse Catholique de Paris (1), a publié, en tête d'un récent numéro de la Revue : *Documents* de *La Vie Intellectuelle*, une étude sur le problème catholique dans notre pays. C'est en effet un problème que bien des gens ont traité selon leur compétence ou leurs intérêts confessionnels que la situation des catholiques chez nous. Il nous faut, dès le début, reconnaître que l'étude de M. Ageorges éclaircit, mais seulement dans une certaine mesure et non peut-être sans qu'il ait voulu davantage, une situation vieille et trouble, qui a été exploitée le plus possible par de nombreux personnages, dans le but de maintenir l'hostilité entre les deux religions, catholique et orthodoxe, et surtout d'accréditer la légende que l'Église romaine (papale) n'a rencontré chez nous que des obstacles à son libre développement, et que l'Église de la grande majorité de la population (l'Église dominante) a été favorisée par l'État aux dépens des intérêts légitimes du catholicisme.

Si M. Ageorges n'a pas exposé en termes explicites la vérité, des statistiques qu'il produit au cours de son étude, ressort pourtant et incontestablement que les œuvres (organisations) catholiques se trouvent en Roumanie dans une situation florissante, et que l'État orthodoxe n'a jamais manqué l'occasion de faire preuve de beaucoup de bienveillance à l'égard des catholiques et de leur montrer sa ferme volonté de se comporter de telle façon que les deux Églises tâchent de chercher elles-mêmes les possibilités d'un rapprochement, afin que, selon la parole de l'Évangile, les Églises (catholique et orthodoxe) finissent pas n'en faire qu'une.

M. Ageorges, qui connaît notre pays et qui connaît aussi et surtout les gens qui dirigent ou protègent l'Église, ne se fait pas faute de relever tout ce que les gouvernements rou-

(1) Son titre exact est : secrétaire général du Bureau International des journalistes catholiques.

ins, ainsi que les différentes et nombreuses personnali- du pays, ont accompli jusqu'à maintenant en vue de ce prochement idéal entre les confessions.

)ans un beau geste de véritable occidental, M. Ageorges te des jugements élogieux sur le chef de l'Église ortho- te : Sa Béatitude le Patriarche Miron Christea, de qui Ageorges dit qu'il est un profond connaisseur des ques- ns religieuses et qu'il préside avec beaucoup de sagesse x destinées de l'Église Orthodoxe. M. Ageorges se pro- nce de manière également élogieuse sur le directeur de *niversul*, M. Stelian Popesco, qu'il tient pour un des laïcs erçant un grand pouvoir dans l'État orthodoxe et qu'il nsidère comme animé des plus ardents désirs de réaliser armonie entre les deux Églises. M. Ageorges avoue avoir pris de M. Stelian Popesco bien des choses intéressantes r l'Orthodoxie. M. Ageorges n'oublie pas non plus de rap- ler que maints théologiens orthodoxes, ayant voulu acqué- une plus ample connaissance des doctrines catholiques, nt allés puiser aux sources des Universités Catholiques; Ageorges cite l'exemple du professeur universitaire et cien doyen de la Faculté de Théologie de Bucarest, M. Mi- alcesco, cette figure pleine d'autorité et qui apparaît ande parmi nos illustrations ecclésiastiques et que . Ageorges nous donne comme un homme de grand savoir comme un des plus solides piliers de l'orthodoxie rou- aine.

Certes, il y a dans l'étude de M. Ageorges des aperçus à eine développés, faute d'informations, quoique l'auteur 'clare s'être décidé à écrire pour faire œuvre juste et impar- ale. L'Église catholique n'a passé en Roumanie que par es phases heureuses; s'il lui est arrivé de traverser des cri- s comme le monde entier en a subies, ses souffrances ne autorisent pas à oublier que l'Église Orthodoxe a été, elle ssi, au même point malheureuse.

Ces choses sont reconnues par tous les gens sincères et quitables, qui poursuivent l'idéal divin : « Que l'Église du hrist soit une ! » C'est pourquoi, à notre tour, obéissant u même idéal, nous pensons que tous les efforts doivent endre dans le sens de la conciliation, et non pas dans celui e la dispute et de la polémique.

L'étude de M. Ageorges devrait en susciter d'autres pour ue le problème catholique en Roumanie, tel qu'il est réelle-

ment, soit mis en pleine lumière et montré sous son vra jour, car il est temps que l'hostilité confessionnelle cesse il faut en finir avec toutes les velléités des suprématies spi rituelles, quelles qu'elles soient, et qui, au lieu de nou rapprocher du but idéal, nous en éloignent et nous divisent

N. Grecu.

*Loin d'aborder à nouveau le problème auquel notre colla borateur avait consacré des pages d'ailleurs sans autre pré tention que celle d'un reportage impartial, nous nous bor nons à reproduire purement et simplement l'article d l'*Universul *parce qu'il sonne un son chrétien. Nous n'e discuterons pas le détail, bien qu'un de nos lecteurs de Rou manie nous en signale une inexactitude. Nous dirons seule ment que si l'on songe que l'*Universul *est dirigé par u homme politique qui fut plusieurs fois ministre et qui es lié, d'autre part, d'une vieille amitié, avec le Patriarch orthodoxe, Mgr Miron Cristea, l'article signé « Grecu » pren une signification particulière, et nous nous félicitons qu l'étude de notre collaborateur ait pu le provoquer.*

La Rédaction

XIIe Congrès de « Pax Romana »

Pax Romana, *le Secrétariat international des étudiant catholiques, a tenu son 12e congrès à Bordeaux, du 9 a 14 août. Le rôle d'un tel groupement est double : assurer le communications entre fédérations d'étudiants catholique des divers pays, et travailler à la paix par la formation doc trinale et « psychologique-morale » des étudiants. Le salu du* Dr Rudolf, *aumônier des Étudiants de Vienne, exprim parfaitement l'esprit qui anima le congrès :*

Le salut que je vous apporte comme représentant de l

Katholische Deutsche Hochschülerschaft Oesterreichs » tient en lui un double son : un son triste et un son clair.

n son triste :

e viens de la tombe d'un homme en qui l'Autriche perd de ses grands fils, un de ces grands hommes qui ne naist qu'une fois par siècle dans chaque nation; un grand nme en la personne de qui se réunissait avec harmonie et ueur tout ce qui est l'essence de l'âme autrichienne ;

Un grand homme qui pouvait exposer la cause de la ite Autriche aux grands de ce monde, de telle façon qu'on e entendre sa voix ;

Un grand homme autour duquel se rencontraient, durant derniers lustres, tous nos cœurs et tous nos espoirs : r Dr Ignaz Seipel.

Si Mgr Seipel n'avait été qu'un grand Autrichien, il me ait déjà permis de vous parler de notre douleur et vous vriez sympathiser avec notre deuil, car *Pax Romana* veut e la grande famille dans le Christ, dans laquelle le deuil l'un ne peut laisser indifférent les autres.

Mais Seipel est plus pour nous, pour *Pax Romana*. Il n'a s seulement connu, estimé, aidé *Pax Romana*; il n'a pas ulement fait, lors de notre Congrès de Bologne en 1925, des exposés les plus fondamentaux que nous ayons jamais tendus sur *Pax Romana*. Il a avant tout vécu lui-même déal de *Pax Romana* et l'a réalisé dans la vie.

Il aimait d'abord sa propre nation de toute l'ardeur de n âme; il la servait de toute son intelligence magnifique squ'au don de lui-même : la balle d'un fanatique l'a frappé nous l'a enlevé trop tôt. Cet amour qu'il portait à son peue, à sa nation, n'a pas rapetissé son horizon, ne l'a pas ndu étroit et mesquin dans ses jugements. C'est justeent en travaillant pour sa nation qu'il se rendait compte ue tous les peuples sont dépendants les uns des autres, que us sont solidaires. Sachant ceci et croyant avec l'optimisme la ferveur d'un prêtre dans tout ce qu'il y a de bon dans nomme, il a trouvé le courage, la force et la confiance pour appeler à l'humanité européenne pour sauver sa petite trie, l'Autriche. Il a eu un plein succès, et ce n'était pas ulement un succès pour l'Autriche, mais, dans un temps , après toutes les horreurs de la guerre, régnait encore la aine, où l'on ne voulait pas fraterniser avec l'ennemi hier, c'était le premier essai et en même temps la preuve

que l'on pouvait avoir confiance, que l'on pouvait croir
une renaissance de l'humanité européenne dans un esp
de paix que depuis nous voyons progresser de jour en jo

N'est-ce pas là justement l'idéal de *Pax Romana*, le
suprême vers lequel elle veut nous guider : aimer sa pro
nation d'un amour profond et agissant, voir en même ten
avec confiance tout ce qu'il y a de bon et de grand dans
autres nations et lui rendre hommage, et bâtir, dans la fo
de la grâce et de l'amour du Christ, un nouveau royau
de Paix parmi les peuples et les nations ! Si je puis interp
ter votre sympathie comme signe de consentement, vo
prouverez par là que vous êtes prêts à agir dans l'esprit
grand Mgr Seipel que nous pleurons.

Un son clair :

Les étudiants d'Autriche qui avaient été les premiers à
rallier à l'appel des trois Fédérations qui voulaient fond
Pax Romana et qui, lors de la fondation et dans les premiè
années de *Pax Romana*, avaient collaboré de toutes leu
forces, se sont réorganisés et ralliés de nouveau à *Pax R*
mana avec la ferme volonté d'une collaboration intens
Notre foi en la nécessité, en la mission et la valeur de *P*
Romana est plus grande que jamais.

Ce que les prêtres ont lu, il y a quelque temps, dans l
livres de Salomon, a sa valeur également pour *Pax Romana*
« *est tempus tacendi et tempus loquendi, tempus odii*
tempus dilectionis, tempus belli et tempus pacis », mên
si le vieux Salomon voulait dire que parfois les bons doiver
se taire, qu'il doit y avoir de la haine et des guerres, e
bien ! nous sommes d'avis que trop longtemps peut-être l
chrétienté a gardé le silence; il est temps de parler mainte
nant; non pas de faire de grandes paroles, mais de grand
actes tout empreints de sens chrétien. Les temps de la hain
sont révolus, le règne de l'amour est là. Nous en avons asse
des guerres : nous voulons fonder le Royaume de la Paix.

Et c'est dans cet esprit que je vous apporte le salut de
Étudiants Catholiques d'Autriche.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

VIS. *La sécurité par le désarmement.*

Faire de la paix avec de la guerre, contradiction irréductible.

ASTON RABEAU. *Les paradoxes économiques de l'Allemagne moderne.*

Le problème de l'économie allemande est au fond le même que celui de l'agitation nationaliste allemande.

Il appartenait à un philosophe (sans paradoxe) de dégager, des données techniques, les grandes lignes et les leçons de cette crise où peut-être se joue notre avenir.

AUL CATRICE. *Le problème indien en Amérique latine.*

Il s'agit d'une crise sociale et morale, contre-coup de l'industrialisation et du matérialisme modernes, et véritable ferment des révolutions. Immense champ d'action pour la doctrine sociale catholique !

EORGES RENARD. *Comment juger la sociologie contemporaine ?*

La réponse qu'apportent les *Entretiens de Juilly*.

G. C.-V. *Un manuel de sociologie.*

A. M. *République, Liberté, Étatisme.*

DOCUMENTS

La position actuelle du problème du désarmement :
Texte de la résolution adoptée par la commission générale le 22 juillet 1932.

Textes réunis et commentés par
ANDRÉ-D. TOLÉDANO.

La sécurité par le désarmemen

La politique, dont on dit qu'elle est l'art du poss ble, semble de nos jours vouée à l'impossible. L diplomatie s'ingénie à nouer des relations d'amiti économique dans un état d'inimitié politique. Faire d la paix avec de la guerre, qui ne voit la contradictio irréductible? Il n'est de salut que dans la collaboratio pacifique étendue de l'économique à la politique. Ma la bataille dure toujours, et cependant la nécessi impose le devoir d'entr'aide mutuelle, que la con munauté dans le malheur suffit déjà à conseiller. Con ment sortir de l'impasse?

Une seule solution semblait définitivement exclu celle de la paix armée, qui a fait ses preuves d'impui sance et de malfaisance. Chose curieuse, c'est de c côté qu'on s'oriente de nouveau.

On nous disait jadis, pour faire accepter son poi écrasant, que la paix armée est une assurance cont la guerre. Cette illusion n'a plus cours. Nous savo de quel prix nous avons payé sa perte. On se borne dire aujourd'hui que, de toutes les solutions, celle-là e la moins mauvaise. Elle donnerait, faute de mieu une sécurité qui diminue les risques et accroît l délais de la guerre inévitable.

A tous ceux qui se fient à la sécurité dans la pa armée, nous conseillons la lecture de trois articl

bliés, il y a un mois à peine, par le *Temps*, interète officieux des pensées officielles. Dans ce grand ırnal où l'on ne cultive pas le pacifisme exagéré, uteur, un technicien qui parle avec autorité, dénonce ›tre organisation actuelle comme beaucoup trop onéuse et cependant tout à fait insuffisante à nous proger. Il demande la création, très urgente à ses yeux, une armée plus réduite et mieux répartie.

Un système meilleur et meilleur marché! Qu'atnd-on depuis douze ans pour nous le donner? On y ırait vu un premier pas pour sortir de la paix armée. ar nous devons en sortir, nous devons rejeter cette ›surance onéreuse, qui n'assure rien.

Le beau moyen! Armer les haines pour les rendre ıoffensives!

Il est puéril de s'obstiner à faire de la sécurité et du ésarmement deux choses distinctes et successives. Il 'y a de de sécurité que par le désarmement. Tout le roblème est d'en assurer la sincère exécution, par utant de degrés qu'il faudra, en organisant, pour rotéger l'avenir, des garanties d'assistance mutuelle, e sanctions économiques, et d'abord de recours obliatoire à l'arbitrage.

Henri de Jouvenel écrivait naguère : « La paix, 'est l'établissement d'un état de société entre les ıations. » C'est bien cela. Mais dans toute société, le ›remier geste instinctif n'est-il pas d'enlever aux urieux leurs couteaux? La société des peuples n'exige ›as moins.

La paix n'est promise qu'aux hommes de bonne volonté. Or la bonne volonté pour le désarmement 'ait défaut. Voilà le vrai. Comptez les gens qui blânent dans leur cœur le brigandage du Japon en Mandchourie, ou le lyrisme belliqueux de Mussolini.

Cette complaisance est aussi funeste à la paix que l
bruit des sabres prussiens.

*
* *

J'entends bien que les façons « à la housarde » de
Allemands sont intolérables. Mais les protestations, s
justifiées soient-elles, ne changent rien aux faits. L'Al
lemagne réarmera si nous maintenons notre régim
actuel de sécurité militaire, où elle prétend voir un
menace constante pour sa propre sécurité. Or c
régime étant trop cher sans être efficace, nous n'a
vons le choix qu'entre deux solutions : le réarmemen
avec ses risques de faillite budgétaire et de guerre, o
l'essai de désarmement général, progressif et contrôlé

Vous dites : « C'est impossible. Nous avons dépass
la limite raisonnable des concessions ! » Eh bien, réar
mez ! Portez votre budget à vingt milliards et le ser
vice obligatoire à trois ans, et allez sur le Rhin o
l'Allemagne vous attaquera soutenue par les Russe
et les Italiens, nos alliés passés à l'ennemi.

Non ? Entrez donc dans la voie du désarmemen
général.

Je dis bien : « général ». Il est de nécessité absolue.
cela va de soi, que tout le monde s'y mette. Qu'un
seul se récuse et tout est enrayé. Une seule baïonnette
menaçante alerte une multitude de baïonnettes.

C'est pourquoi, lorsqu'une bonne volonté fait mine
de s'offrir, il faut se hâter de la prendre au mot, sans
s'arrêter d'abord aux réticences et aux restrictions
mentales. Chacun met en doute la bonne foi de son
voisin. Quand la France fait état de ses réductions
d'effectifs, ses adversaires objectent que depuis 1926
elle a plus que doublé son budget militaire.

a foi publique est avariée. Voilà le mal dont nous ffrons. Il n'est pas d'hier, puisque Albert Sorel en grief aux derniers siècles de la monarchie. Le ɔrdre politique international paye l'erreur d'une nce politique soi-disant autonome et séparée de la rale. Et il la juge.

n somme, le contrôle efficace et général, c'est tout roblème à poser d'abord à Genève et à résoudre en mier lieu. M. Herriot a été bien inspiré d'y porter re nouveau différend avec l'Allemagne. Mais on ıande des actes. Le monde est las des consultations s remède et des discours qui font long feu. Le con- e aidera puissamment à la restauration d'une poli- ıe saine fondée sur la bonne foi. Il sera le lien des ɔns. Il sera aussi la vertu des faibles.

CIVIS.

Les paradoxes économiques de l'Allemagne moderne

A l'heure où tant d'états de l'Ancien et du Nouve Monde sont secoués par des crises financières, nous oublio un peu celle de l'Allemagne. Ce ne sont pas seulement Républiques sud-américaines qui déclarent le morato L'Angleterre, il est vrai, a réussi en un an à rétablir situation : mais nos oreilles tintent encore des paroles M. Ramsay Mac Donald, disant que, sans le secours États-Unis et de la France, la livre sterling aurait eu sort du mark, et qu'aujourd'hui « les pensions des mu lés anglais vaudraient ce que vaut un de nos journau Imitant l'opération brillante de la conversion du W Loan, les Chambres françaises viennent de voter une tra formation aussi utile et aussi hardie. Elle réussira. Seu ment notre budget a un déficit de près de dix milliar déficit que la conversion sera bien loin de combler. allons-nous ? Ces nouvelles, ces préoccupations nous emp chent de penser à l'Allemagne. Son sort est pourtant to jours aussi incertain. De temps en temps, les pages fina cières de nos journaux renferment quelques lignes sur « crédits gelés » : nous n'y jetons plus les yeux. Cepe dant ces crédits sont toujours « gelés ». M. von Pap vient de proposer la création de deux organismes qui re draient aux banques quelques liquidités : un institut po le financement de l'industrie et une caisse d'amortis ment pour les créances irrecouvrables.

Son action ne sera-t-elle pas trop liée à certains partis, ertains intérêts, pour redresser l'économie nationale? problème de l'économie allemande, qui est au fond le me que celui de l'agitation nationaliste allemande, est-il ceptible de recevoir une solution ? Il y a de quoi nous éresser : car il s'agit là de notre sécurité et peut-être notre existence.

M. Max Hermant a exposé les données de ce problème ns un livre véritablement passionnant, qu'il a intitulé : *s paradoxes économiques de l'Allemagne moderne, 1918-31* (1).

Passionnant n'est pas trop dire. C'est pourtant une ıde sérieuse d'économie, pleine de chiffres, illustrée de aphiques : l'auteur y explique des mouvements de cours et des rencontres de courbes. Il y décrit des « conjoncres », c'est-à-dire des relations entre des courbes. Mais ne perd jamais de vue la réalité sociale et psychologique 'expriment ces documents austères : à travers ses anases on sent palpiter la vie d'un peuple. Comme ce peue nous touche de très près, que ses malheurs et ses réusıes peuvent nous atteindre et même faire de lui notre ınemi acharné, nous sommes pris : notre propre avenir t en jeu. Enfin le philosophe dégage aisément, dans le vre de M. Hermant, des idées très suggestives sur la caulité sociale.

Chacun sait en gros en quoi consistent les difficultés ıancières de l'Allemagne. Le parti socialiste qui la gouerne après l'armistice dépense sans compter : le mark, ui déjà avant la fin de la guerre avait baissé, se déprécie ien davantage. On s'imagine qu'une monnaie dépréciée vorisera les exportations : on assiste donc tranquillement

(1) 202 p., in-8°. Armand Colin, 1931.

à cette descente. Plus tard les imprudences commises la
cèrent le mark sur une voie où il devait fatalement
s'amenuiser : il était trop tard pour empêcher la catastr
phe. Après l'inflation, l'Allemagne ne possédait plus
capitaux. Naturellement, ses industriels, qui en avaient
absolument besoin, servirent aux prêteurs des intérêts
énormes. L'Amérique, l'Angleterre aussi, estimèrent avan
tageux de prêter à des taux élevés. De leur côté, les indus
triels, voyant les capitaux accourir, profitèrent de l'aubain
pour tenter un renouvellement total de l'économie ge
manique. On rationalisa, on groupa les entreprises e
consortiums immenses, on construisit des usines. Les cap
taux emprunts furent d'environ cent milliards de francs
Quand l'opération fut achevée, on s'aperçut qu'elle abou
tissait à un désastre : on avait monté des machines tro
puissantes pour qu'il fût possible d'en maintenir la march
Il était moins désavantageux de vendre à perte au dehors
que de diminuer la production. Cependant les chômeurs
augmentent toujours de nombre, les étrangers réclamen
leurs capitaux. On obtient en partie qu'ils consentent
les laisser encore ; on bien on rembourse un prêteur e
empruntant à un autre. Les choses en sont là. L'Allema
gne s'est équipée d'une manière si colossale qu'elle e
condamnée, ou à conquérir des débouchés fermés o
inexistants, ou à périr de misère devant son outillag
splendide. Comment se tirer de là ?

Cette histoire, M. Hermant la raconte en l'expliquan
par ses causes, en l'analysant suivant ses phases. Car, si
schème en est facile à esquisser, la réalité en est extrême
ment complexe, et il importe, pour la comprendre, d
déceler les diverses causes qui ont agi sur ces transfo
mations sociales. Voilà pourquoi le sociologue et le philo
sophe trouvent tellement à méditer dans les pages d
M. Hermant : ils voient agir sur un peuple des cause

[illegible] en des causes d'ordre moral. La vanité [illegible] quelques-uns agissent [illegible] la vanité [illegible] nationale [illegible] les [illegible] [illegible] l'influence [illegible] de [illegible].

[illegible] l'impuissant [illegible] [illegible] [illegible]

du rentenmark », est un bien un des « paradoxes »
l'économie allemande : le rentenmark a réussi parce qu
début il n'existait pas et était par conséquent sous
aux fluctuations du change. On se prit donc à avoir
fiance en cette monnaie qui ne variait pas, d'autant
que la Rentenbank était indépendante de l'État. Le g
vernement, parvenant vite à avoir une trésorerie ai
racheta les titres de l'emprunt-or de 1923 ; puis un a
brusque des crédits (7 avril 1924), maintenu plusie
mois, assura à la monnaie une stabilité absolue. Vin
plan Dawes : avec la confiance rétablie, les impôts dé
sèrent les prévisions de 50 0/0. On pouvait désorm
abandonner l'expédient provisoire du rentenmark.
établit le nouveau Reichsmark ; à la fin de 1924, la Rei
bank a une encaisse de deux milliards de marks-or.

Cette réussite n'empêche pas que l'inflation a laissé
traces : tous les capitaux ont été détruits, l'industrie e
besoin absolument, et cependant, pour maintenir la sa
de la jeune monnaie, la Reichsbank restreint les crédi
Où donc trouver les capitaux, sinon à l'étranger?
1926, il est vrai, l'Allemagne réorganisée forme pour s
milliards et demi de capitaux. Elle n'en emprunte
moins encore et beaucoup à l'étranger. Les causes de
investissement énorme de capitaux sont multiples.
municipalités ont pris l'habitude de faire grand, elles c
tinuent à bâtir ; le socialisme municipal y incite. Les m
res des grandes villes, qui sont d'ordinaire des hommes
premier plan, croiraient déroger s'ils n'entreprenaient
travaux gigantesques. L'industrie a conçu un plan
rationalisation : il faut tout réorganiser, tout rebâtir, t
refaire. Pour réaliser ce plan qui fera de l'Allemagne
première nation du monde, on achète beaucoup au deho
La balance commerciale est déficitaire. Qu'importe!
emprunte au dehors pour payer ce qu'on achète : p

rd, on remboursera aisément, quand le plan aura réussi. 1 1930, l'œuvre « colossale » du renouvellement de l'ou-lage et de la rationalisation est achevée : il n'est plus :cessaire d'importer des capitaux. De nouveaux problè-es se posent, auxquels on n'avait pas songé.

La concentration de l'industrie, opérée entre 1925 et 130, avait déjà commencé avant la guerre. Mais elle s'est ırtout accélérée au temps de la dépréciation du mark : il ıportait alors d'éviter que l'objet fût évalué en monnaie ı passant d'une usine à l'autre, et on l'évitait en fusion-ant les entreprises sous une direction commune. Or les :cords à conclure entre des entreprises jusqu'ici indépen-antes n'avaient pas à se réaliser seulement en une direc-on unilinéaire, mais en toutes sortes de sens. Car d'ordi-aire une usine a besoin d'acheter diverses matières pre-nières ; elle produit des pièces qui serviront ensuite à ivers types de machines. Pour représenter ces lignes qui ourent dans tous les sens, il faudrait, dit M. Hermant, le chéma d'un espace non euclidien. Les grandes Konzern le Hugo Stinnes, August Thyssen, Otto Wolff, Otmar Strauss, groupent en effet entre elles les entreprises les plus hétéroclites en apparence. Même l'une d'elles, celle le Stinnes, réunit tant d'industries d'espèce différente que la coordination en est impossible : la direction d'un eul homme s'y perd, l'œuvre s'écroule. Sauf cet accident qui est le résultat d'une erreur individuelle, les grandes concentrations subsistent après la ruine du mark et le rétablissement d'une monnaie saine. Les économistes enseignent alors que si les cartels demeurent susceptibles le se dissoudre, jamais les industriels ne spécialiseront eurs usines. Une rationalisation de l'industrie exige donc a fusion financière entre les entreprises qui collaborent. Entre 1926 et 1929, les industriels, obéissant aux économistes, fusionnent leurs entreprises ! C'est alors que nais-

sent ces sociétés gigantesques dont nous n'avon l'équivalent en France, par exemple, l'Interessenge schaft der Farben-industrie, au capital de 900.000.c mk, ou les Vereinigte Stahlwerke. Dans tous les dom se réalisent des concentrations analogues.

Cependant, il y a toujours des cartels. En ce ca chefs d'établissements restent chacun chez soi, mais i sont plus maîtres. Tantôt le cartel est établi pour ob la division du travail, tantôt pour régler les prix, t pour diminuer par des offices centraux les frais géné Un moment, les cartels furent en danger : leurs énc bénéfices au temps de l'inflation suscitant la réprob publique, le gouvernement établit un tribunal des ca qui possédait en fait un pouvoir discrétionnaire. M crise industrielle de 1924-1925 effraya si bien la n que tous en appelèrent aux chefs d'industrie pour les ver et se confièrent à eux. Désormais les chefs fu libres de faire tout ce qui leur semblait bon.

On comprend que, pour réaliser de si vastes prog mes, on avait besoin de capitaux immenses. Durant ans, l'économie allemande n'est pas dominée, co chez les peuples doués de la prudence ordinaire, p souci d'avoir une balance commerciale favorable ; ell uniquement dominée par le désir d'importer des capit Les conducteurs de l'industrie estimaient tous q relèvement subit et risqué, opéré par des emprunts, bien préférable à un relèvement lent, prudent, opéré les bénéfices réalisés et sauvegardé par des réserves. fois qu'on serait équipé, le succès permettrait d'am sûrement les capitaux engagés. Cette sorte de myst économique, de plan grandiose, envahissant les imag tions collectives et produisant une des plus étonna transformations des nations modernes, est pour le so logue un enseignement de première valeur. Nous ver

le voir tout près de nous, de l'autre côté du Rhin, ce pectacle saisissant d'une cause finale collective agissant et triomphant : l'idée d'un avenir à créer, malgré de terribles risques à courir, a déterminé une nation à changer a structure économique (1).

En trois années, en effet, la rationalisation a été accomplie. Elle exigeait : 1° qu'on supprimât les pertes de temps et de matière au cours de la fabrication ; 2° qu'on simplifiât par des « normes » les rapports entre les diverses usines, entre l'industrie et le commerce, entre le commerce et le public ; 3° qu'on divisât le travail pour obtenir le meilleur rendement. En Amérique, on y était parvenu par l'effort de chaque entreprise. En Allemagne, on voulut y parvenir par une coordination des entreprises dirigée par des autorités scientifiques : on voulut réaliser une rationalisation de la rationalisation. Les patrons s'en occupèrent : ils fondèrent le Reichskuratorium für Wirtschaftlichkeit. Le gouvernement s'en occupa : le Deutscher Normen Ausschuss est lié avec le « Conseil d'Empire pour les conditions de livraison » et avec le « Conseil pour l'administration rationnelle ». Ainsi, aujourd'hui en Allemagne, les modes de fabrication, les règles à suivre dans la publicité, l'organisation de la vente, ne sont pas seulement affaire de science, tout cela est aussi, rigoureusement, affaire d'État. Et les résultats obtenus par l'effort conjoint des hommes de science et les hommes de gouvernement furent extraordinaires : en trois ans, le rendement du mineur avait doublé, celui des hauts fourneaux avait triplé.

Seulement, ces résultats admirables, obtenus dans le domaine technique, coïncidaient avec une crise sociale redoutable, dont les effets se déroulent maintenant, et

(1) Cet exemple concret illustre magnifiquement les théories de M. Wilbois sur la causalité sociale.

dont l'aboutissement est imprévisible. On a beau av
sa disposition toutes les ressources de la science et t
celles de l'influence et du pouvoir, quand on conç
plan surhumain de transformer en trois ans l'indust
les finances de soixante-cinq millions d'hommes, c
saurait tout prévoir, on se trompe. Il semble que l'a
tion de supprimer radicalement l'irrationnel, même
le monde humain, soit une ambition inhumaine et v
à l'échec. La sagesse exige qu'on s'arrange toujou
manière à compter avec les forces irrationnelles.

C'est ce que n'avaient voulu faire ni les chefs i
triels, ni les chefs politiques de l'Allemagne. Le r
ment individuel avait été si vite amélioré que déso
il ne pouvait y avoir de travail pour tout le mond
chômage depuis lors a toujours été en croissant. La
nalisation, qui aurait dû servir aux consommateurs e
ouvriers, leur a été inutile. En effet, d'après les loi
l'arbitrage obligatoire, les salaires étaient en pra
fixés par l'État : tandis que s'opérait la déflation et
les autres prix baissaient, les salaires des ouvriers m
rent de 20 o/o en 1927-1928. Par conséquent les pr
revient augmentaient au lieu de diminuer, et avec
les prix des objets manufacturés. En 1928, les pat
inquiets de la hausse continue des salaires et des pr
revient, obtinrent que désormais la sentence de l'a
cessât de s'imposer à eux. C'était une victoire à la
rhus. Bientôt une baisse des prix leur offrait une occ
de réaliser une baisse des salaires : mais alors les ou
déclarèrent avec raison que si l'arbitrage n'était pas
gatoire pour les patrons, il ne l'était pas davantage
eux. Les salaires ne baissèrent pas, ni les prix de re
ni les prix de vente.

Cependant, en janvier 1931, une nouvelle ordon
rendait pleins pouvoirs aux commissions d'arbitr

and l'arbitre ne réussit pas à concilier les parties, il signe deux personnalités indépendantes qui, avec lui, inchent par deux voix contre une. Seulement, il était op tard : une effroyable crise était déjà déclenchée. On it que depuis (le livre de M. Hermant ne peut raconter s événements qui ne sont pas encore achevés) le gou-rnement Brüning s'est efforcé de diminuer par paliers us les prix, aussi bien salaires que prix de vente ou que aitements des fonctionnaires. Les « ordonnances de étresse » de l'automne dernier avaient pour but de réa-ser une déflation générale, d'économiser et de soulager s consommateurs. Elles étaient destinées à réparer les reurs commises entre 1925 et 1930, erreurs qui ont nsisté essentiellement à ne pas suivre les oscillations conomiques réelles : tandis qu'en 1927-1928, les matiè-s premières étaient stables et que les produits agricoles aissaient, les salaires et les produits manufacturés mon-ient ; tandis qu'en 1929-1930 les autres prix baissaient, s salaires et les prix de vente réglés par les cartels et s grandes sociétés restaient immobiles. Erreur à la fois tellectuelle et morale : erreur intellectuelle de croire u'on peut dominer n'importe quelle force économique, reur morale de n'agir que pour son intérêt propre et de nir pour non avenu l'intérêt général de tout un peuple. Avec un désintéressement, une impartialité et une telligence admirables, le chancelier Brüning a travaillé our réparer ces erreurs. Il n'avait pas au Reichstag une ajorité suffisante, et l'appui du maréchal Président, qui ait son unique force, a fini par lui manquer. Dans ces nditions, il lui était bien malaisé de réussir dans une pération que M. Mussolini lui-même n'a pas achevée. n sait que le gouvernement fasciste a entrepris lui aussi déflation. Les touristes qui reviennent en Italie après usieurs années sont agréablement surpris d'y constater

une baisse des prix. Elle est loin, pourtant, de correspondre à l'attente des consommateurs; et la lire, dont la circulation est si restreinte (1), stabilisée à la valeur or de 1 fr. 34, s'échange en réalité depuis des mois au dessous de sa valeur légale. Ne nous étonnons pas que Brüning, avec une autorité si précaire, n'ait pas fait ce que le *Duce* n'a pas fait.

Il est trop tôt pour apprécier le programme de M. von Papen et le commencement d'exécution. On peut se demander s'il ne fera pas les affaires de la grande industrie, représentée dans son cabinet par M. Warmbold. Or M. Brüning ne faisait pas les affaires d'une classe, mais celles de l'Allemagne. La crise dure toujours, et le nouveau gouvernement lui cherche de nouvelles solutions.

Et la crise est aujourd'hui d'autant plus violente qu'elle a été retardée et qu'elle renverse les prévisions des dirigeants. Cependant les causes en apparaissent si visiblement qu'on se demande comment leurs effets ont pu n'être pas prévus. L'Allemagne a voulu imiter l'Amérique, qui avait des capitaux abondants, une main-d'œuvre insuffisante, des matières premières chez elle, une consommation intérieure intense. Or l'Allemagne n'avait presque pas de capitaux; elle regorgeait de main-d'œuvre; il lui fallait chercher au dehors les matières premières, au moins en grande partie; sa consommation intérieure était faible. A imiter l'Amérique, elle devait aboutir à se ruiner. En augmentant le rendement individuel des ouvriers alors qu'on en avait tant qu'on voulait, on a produit le chômage; maintenant il faut, par l'impôt, nourrir les chômeurs. Pour avoir des capitaux, on a emprunté aux étrangers : les capitaux étrangers étant toujours défiants, on a dû les rémunérer très cher; les

(1) Environ 13 milliards de lires. En France il circule environ 80 milliards de francs.

anciers ont fini par manquer de confiance, ils ont lamé leur argent, et on n'était pas en mesure de les nbourser. Les cartels ont pratiqué des prix plus élevés e ceux de l'économie libre, ils ont élevé le prix de la et finalement diminué le pouvoir d'achat. Enfin, et st là que l'erreur a été la plus énorme, les industriels t cru qu'ils trouveraient dans le monde des débouchés mités. Le travail à la chaîne, le « sens unique » de la ccession des travaux, l'énormité des capitaux engloutis, nduisent à un accroissement de frais irréductible : pour s entreprises géantes, on perd plus à diminuer la proction qu'à vendre à trop bas prix. En somme, on a réaé une « inflation industrielle » : les capitaux engagés la machinerie exigent des débouchés quasi infinis. Si s débouchés n'existent pas, ou si pour longtemps ils nt fermés (par exemple, pauvreté de la Chine), le mal t sans remède.

On chercherait en vain, dans le livre de M. Hermant, remède à la crise allemande. Sans doute il n'avait pas faire figure d'expert appelé à donner des conseils. Mais on exposé suggère irrésistiblement l'opinion que certaies fautes se paient jusqu'au bout : les palliatifs n'empêneront pas qu'elles produisent à peu près tous leurs effets.

S'il ne donne pas de conseils, il tire une leçon, et comien importante : la conscription industrielle est une nprudence qui ne saurait donner de bons fruits. A vouoir tout régler, on s'expose d'abord aux pires malheurs ès qu'on commet la plus petite erreur ; on substitue le alcul abstrait aux exigences de la vie que, pourtant, on e peut supprimer, et, le calcul ne s'adaptant pas au deveir de la vie, la vie se venge. Aussi bien en sociologie u'ailleurs, il y a un « irrationnel » dont la pensée consructrice doit toujours tenir compte.

GASTON RABEAU.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le problème indien en Amérique latine

Les Missionnaires catholiques ont souvent parlé — tout autant que les géographes ou les romanciers — du problème indien en Amérique du Nord (États-Unis et Canada). Il s'agit là d'un problème directement missionnaire pour l'évangélisation des tribus non encore chrétiennes et aussi d'une question historique passionnante, car nous pouvons y constater le drame d'une race disparaissant peu à peu et d'une civilisation absorbée par une autre. Le problème des Indiens de l'Amérique latine, du Mexique à la Terre de feu, est tout autre : sauf pour quelques tribus disséminées en forêt, dans des régions difficilement accessibles ou même encore inexplorées, et pour lesquelles existent des Missions relevant de la Propagande (1) — la plupart de ces Indiens sont catholiques. Il n'est donc pas question pour eux d'un travail d'évangélisation proprement dite; mais pourtant les événements de ces dernières années ont montré combien il y avait à faire encore pour leur christianisation. Ce sont les conquérants espagnols du XVe siècle qui ont converti ces Indiens, mais leur apostolat — sauf quelques magnifiques exceptions, comme celle de Bartolomé de Las Casas — ne fut pas très

(1) En particulier celles où se dévouent les Dominicains et les Salésiens et qui peuvent compter parmi les plus pénibles et les plus arides du monde, mais où il se fait pourtant un très beau travail d'évangélisation et de civilisation. On lira avec intérêt à leur sujet la revue des *Missions dominicaines* et le *Bulletin salésien*.

angélique ni désintéressé. Les Souverains Pontifes de cette oque, dans de remarquables documents indispensables à nnaître encore de nos jours (les principaux ont été publiés ns les *Documents de La Vie Intellectuelle* de juillet 1930), en ême temps qu'ils insistaient fortement sur la nécessité de :vangélisation, condition et justification de la colonisation, ıt fréquemment rappelé le devoir de ne pas brutaliser les digènes et de ne pas obtenir leur conversion par des oyens illégitimes. Leurs recommandations furent bien rare- ent suivies. Aujourd'hui le catholicisme est très florissant ırmi les populations aussi bien indiennes qu'espagnoles de Amérique latine, mais c'est surtout un catholicisme de sen- ment et de dévotions traditionnelles qui ne semble pas voir vraiment conquis l'âme des foules indiennes. Du moins s événements tendraient à le prouver. L'opinion publique e paraît pas s'être intéressée beaucoup aux mouvements qui gitent cette Amérique latine et qui ne sont pour elle qu'une ollection de « pronunciamientos » sans portée profonde. es « gens moyens » sont allés voir la représentation du film arfaitement réussi que le marquis de Wavrin a pris « Au ays du scalp », chez les Indiens Jivaros, « les peuplades ndiennes les plus primitives du monde ». Les plus instruits e passionnent pour l'étude des civilisations précolombiennes, elle des Incas, ou même des civilisations « préincaïques ». Quelques musées d'Europe, en particulier le Musée d'ethno- graphie du Trocadéro à Paris (1), le Musée d'ethnographie du Parc Mon Repos à Genève et le Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, possèdent de merveilleuses collections de souvenirs de ces civilisations. M. Paul Morand nous en a donné une description sommaire mais bien agréable dans deux de ses ouvrages : *Hiver caraïbe* (Flammarion, 1929)

(1) Signalons à ce propos la complète restauration de ce Musée avec tous les perfectionnements modernes qui est en cours actuel- lement et qui en fera un des musées les plus intéressants et les plus éducateurs qu'il faut connaître. Ses directeurs, MM. Rivet et Rivière, font à tous un parfait et serviable accueil.

pour le Mexique et *Air indien* (Grasset, 1932) pour l'Amérique du Sud. M. Morand n'est certes pas une autorité scientifique, mais, outre que ses livres exercent une influence considérable sur un public très étendu, il excelle à noter en termes évocateurs ses impressions de voyages et à nous livrer, presque sans y penser, un bon résumé des connaissances présentement acquises (1). Mais ce n'est pas par l'intérêt de ses découvertes géographiques ou de ses études historiques que le problème indien en Amérique latine nous retiendra. Depuis un siècle, mais depuis quelques années surtout, ce monde ibéro-américain subit une crise sociale et morale dont les répercussions ne doivent pas être négligées. L'Indien « témoin d'époques disparues, aussi arriéré que les tribus mélanésiennes ou polynésiennes, isolé par l'altitude comme elles par la mer : une fin et non un commencement..., (dont la contemplation produit) cet indéfinissable malaise d'éternité que donne seule l'Asie » (*Air indien*, p. [illegible]), subit paradoxalement, comme tous les Asiatiques — dont les travaux ethnologiques les plus récents le rapprochent d'ailleurs étroitement — le contre-coup de l'américanisation et du matérialisme modernes. Dira-t-on qu'il évolue dans son être intime? Il réagit au moins radicalement et dans le sens le plus dangereux, faute de l'éducation que ne peuvent lui donner ni l'Eglise à l'action de laquelle il se dérobe, ni la civilisation qu'il ne connaît que par ses tendances les plus matérielles (2). A pro-

(1) *Air indien* est le récit d'un voyage en avion de Buenos-Ayres à Panama. La description des anciennes civilisations américaines forme le milieu du livre (pp. 116-182). Ce livre, qui sera — comme les autres ouvrages du même auteur — la plus vivante leçon de géographie pour des lecteurs un peu cultivés, renferme, comme les autres ouvrages, quelques pensées et expressions déplaisantes pour des catholiques, mais qui ne semblent pas être le fait d'un parti-pris chez l'auteur.

(2) « L'Université de Lima... centre intellectuel dont le modernisme n'est égalé en Amérique que par celui du Mexique... Le recteur est jeune, ardemment communiste : il a institué dans son Université de véritables soviets, où les étudiants choisissent eux-mêmes leurs programmes et leurs professeurs » (*Air indien*, p. 194).

le la persécution antireligieuse qui sévit si violemment
Mexique il y a quelques années et dont le Saint-Siège
nce actuellement la reprise plus sournoise, un éminent
ieux, bien informé de source véridique, nous disait qu'il
it y voir, plutôt qu'une persécution proprement antica-
ique, la manifestation d'une révolte brutale de la masse
enne (ou plutôt de quelques agitateurs menant la masse
enne) contre l'élément dominateur espagnol et en même
os des classes ouvrières et paysannes au sort misérable
re les classes dirigeantes à peu près demeurées au stade
a féodalité, élément espagnol et classes dirigeantes étant
heureusement trop étroitement confondus avec le catho-
me. Un agitateur indien, chef d'un parti révolutionnaire
Pérou, disait récemment (1) que le XIXe siecle avait été le
le de la reconquête de l'Amérique par le métis sur les
agnols et que le XXe serait celui de la reconquête par les
ens sur les métis. M. Paul Morand dit de même : « De
s côtés me parviennent des brochures de propagande
enne... Ce qu'il faut retenir de ces violences, c'est la
ne du Blanc et de la civilisation européenne que les intel-
uels locaux essaient de faire pénétrer dans ce peuple, l'un
plus pauvres du monde, qui n'a jamais rien pu posséder
paix depuis Pizarre... La révolution de l'Indépendance
-américaine a été faite par des métis menés par des Blancs
bles et francs-maçons contre la métropole, contre la
blesse et le haut clergé demeurés espagnols. La deuxième
tie du drame, la révolution sociale, sera faite par les
iens purs, menés cette fois par les métis, à l'instigation
a IIIe Internationale (2). » Ces opinions sont confirmées par
utres témoignages, d'origine diverse, s'accordant dans la
statation de troubles sociaux et de mouvements nationa-
es indiens en Amérique latine. La *Correspondancia interna-
nal* (organe communiste de Madrid, cité par *Lu* du 13 juin

1) Cité par le journal « *Lu* » du 5 août 1932.
2) *Air indien*, pp. 121-123.

1932) dit à propos du Pérou que « ce sont des élémen indiens — ouvriers agricoles ou fermiers ruinés — qui c fourni la plus grande partie des nouveaux adhérents (parti communiste péruvien). L'afflux des Indiens au co munisme a une importance énorme, non seulement pour Pérou mais pour tous les pays de l'Amérique latine. population indienne est la plus opprimée et elle est de pl facilement accessible à la radicalisation. » *El Socialista* (Madrid, cité par *Lu* du 8 juillet 1932) affirme qu'il « n'y pas de communisme organisé au Chili, pas plus qu'il n'y de communisme conscient dans les autres pays de l'Amériqu du Sud », mais il dénonce énergiquement la misère sociale « En fait, il n'existe au Chili que deux classes sociales : première, et naturellement la plus nombreuse, est constitu par le prolétariat minier et agricole. classe infiniment mis rable, infiniment ignorante, et qui n'a que des affinités tr lointaines avec les classes ouvrières des pays capitalistes d l'Europe. Ce prolétariat chilien informe compte de nombreu éléments indiens abrutis par l'alcool abondamment mis à leu disposition : ce sont pour la plupart des travailleurs agricol les, liés par des dettes ou par des contrats aux immense domaines sur lesquels ils vivent d'une façon qui rappelle l servitude et les conditions de travail des coolies chinois. »

Figaro publie une série d'articles sur les événements révo lutionnaires de l'Amérique du Sud, du Chili en particulier (1 Ces articles, écrits de façon à satisfaire les tendances de l clientèle conservatrice de ce journal et à appuyer la campa gne anti-communiste de son directeur, montrent eux aus le mouvement d'émancipation indienne, appuyé à la fois d'après le journal, par les bolchevistes et par la franc-maçon nerie. « De toutes les forces ethniques en présence dans ce

(1) En Amérique du Sud : *Les Latins en face des Barbares*. 1er art. L'utilisation révolutionnaire des races primitives (21 juillet 1932) 2e art. : La politique maçonnique de soutien du bolchevisme (23 juil let). 3e, 4e et 5e art. : Les événements du Chili (25, 27 et 29 juille 1932), articles signés « Testis ».

tes régions, c'est l'élément indien qui l'emporte de beau-
p par le nombre. Pas de mouvement vraiment populaire
s son concours actif. La chose a son importance si l'on
ge que la tradition sociale de la tribu indienne, encore à
près subsistante de nos jours, n'est autre que le commu-
ne primitif (1). La fondation des républiques sud-améri-
nes fut, en réalité, un recul, non de l'Espagne seulement,
is de la race blanche qui continua à former, sur le con-
ent où elle dominait absolument jusque-là, un patriciat
tivé, mais éternellement suspect aux masses et dépourvu
influence politique. — Observons maintenant qu'il existe
tains États comme le Pérou et l'Équateur qui comptent à
ne 6 o/o de Blancs de toute origine, contre 70 o/o d'Indiens
's, restés fidèles à leurs coutumes, et 24 o/o de métis à des
grés divers, mais sur lesquels l'influence indienne est net-
nent prédominante. En Bolivie, la proportion d'Indiens
rs est presque aussi forte. En sorte que dans ces trois
ubliques réputées pourtant latines, l'espagnol est moins
andu que les vieilles langues quichua et aymara. Au
aguay, c'est également une langue indienne, le guarani,
i l'emporte. Au Chili, l'araucan n'a pas disparu. Enfin,
ns une tout autre contrée, au Mexique, les statistiques éta-
ssent que Mexico, ville très moderne, ne comptait en 1920
e 5 o/o de Blancs purs : tout le reste était Indien ou
étis (2). »

(1) M. Louis Baudin l'a montré dans son volume *l'Empire socia-
te des Incas* dans lequel on retrouve avec étonnement bien des
erçus des doctrinaires socialistes ou des réalisations soviétiques.
(2) *Figaro* du 21 juillet 1932. Le Brésil, ajoute l'auteur, outre l'é-
nent indien qui est ici en minorité, compte 15 o/o de Noirs purs,
ns compter les métis de blancs et noirs (mulâtres) et de noirs et
liens (zambos). Les masses noires en Amérique du Sud et surtout
. Amérique centrale s'agitent aussi fortement. La République
rgentine est le seul Etat qui, grâce à une forte immigration euro-
enne, a absorbé son élément noir et dominé son élément indien.
cette situation déjà si complexe, s'ajoute depuis quelques années
mmigration chinoise et japonaise.

Enfin *le Temps* lui-même, décrivant « les caractères de l révolution au Chili », nous donne à peu près le même poin de vue : « Lorsque, à la fin du XIXe siècle, les procédés d culture intensive se sont généralisés dans le monde et que l demande croissante de nitrate a ouvert au Chili des perspec tives de profits inespérés, les classes dirigeantes n'ont pa su défendre l'autonomie et l'harmonie économique du pays... Dès lors commença à se répandre dans la masse populaire chez les « rotos », mélange de prolétaires blancs, de métis e d'indiens assimilés, un sentiment plus net d'une solidarit d'intérêts. Et les luttes politiques, jusque-là limitées à de querelles d'oligarchies rivales, s'élargirent et prirent u aspect social nouveau... Dès lors la lutte a continué san trêve et a pris un caractère social de plus en plus accusé. L propagande révolutionnaire, non pas soviétique comme o dit trop souvent, mais nationaliste et anti-impérialiste, s'es rapidement développée pour trois raisons principales. D'abor parce qu'elle trouva parmi les éléments indiens un terrai assez propice. Les Indiens, ayant pratiqué dans leurs clan un semi-communisme agraire, accueillent favorablement ceu qui prêchent la nationalisation des mines, la collectivisatio du sol et du sous-sol. D'autre part le triomphe partiel d mouvement indianisant au Mexique a certainement retent parmi les populations métisses et indiennes du Pacifique Enfin il faut tenir compte du développement considérable de entreprises nord-américaines au Chili depuis la guerre. E c'est là le facteur principal » (car le capitalisme américain, l surproduction et la mévente ont produit une dangereuse e violente crise économique et sociale) (1).

Les pays neufs de l'Amérique latine subissent donc la mêm crise sociale devant l'industrialisation que ceux de l'Extrême Orient, et l'on voit quel immense champ d'action est ouver

(1) *Les caractères de la Révolution au Chili*. Lettre de l'Amériqu du Sud, signée R. W. Richard et datée de Buenos-Ayres du 10 juin *Le Temps* du 23 juin 1932.

comme là pour la doctrine sociale catholique. Les Papes XVe siècle sont vigoureusement intervenus pour empêr les excès de la colonisation dans le Nouveau Monde et r susciter une nouvelle campagne d'évangélisation. C'est catholiques du XXe siècle à intervenir aussi courageuset et aussi généreusement pour enrayer les excès de l'intrialisation, pour susciter une nouvelle campagne de nristianisation et mettre tout leur idéal religieux au sere d'un nouveau monde qui n'est plus à découvrir mais, se plus difficile, à former.

PAUL CATRICE.

Comment juger la sociologie contemporaine ?

La mode n'est plus à l'irréligion, mais — ce qui ne vaut ère mieux — à une vague religiosité poétique et sentimene, déchargée de tout appareil dogmatique, et d'autant plus opre, dit-on, à nous bercer de sa musique et à nous éler, dans une tiède atmosphère de rêverie, au-dessus de nos ucis quotidiens : soucis de philosophes ou de savants aussi en que d'hommes d'affaires.

A ce compte, la sociologie contemporaine — entendez celle MM. Dürkheim et Levy-Brühl — est une parfaite religion. urquoi donc ne deviendrait-elle pas la religion de l'école iblique, — puisque tout de même il en faut une? Comend-on alors qu'elle soit devenue matière d'enseignement ns les Écoles normales « où se forment les cent vingt mille aîtres de trois millions d'enfants de France » et même atière d'examen au brevet supérieur?...

Eh! bien, non! la religion n'est pas un chapitre d'esthétie. Elle est Vérité avant d'être Beauté. Les gens d'Église ont ème coutume d'apporter, jusque dans les sciences profa-

nes, une défiance de l'esprit de système qui fait parfo défaut à ceux qui veulent leur en remontrer : le cas de l sociologie est extrêmement frappant...

Et tel fut le thème des derniers *Entretiens de Juilly*.

Les rapports qui y furent présentés ont été réunis accompagnés d'un épilogue de M. Georges Goyau, dans u coquet volume que viennent de publier les Éditions Publi roc; ils y sont suivis d'une note documentaire de M. Zdene Ullrich, de l'Université de Prague, sur « la doctrine de l'en seignement sociologique à l'étranger (1) ». Il ne saurait êtr question d'en faire ici l'analyse, mais seulement de piquer l curiosité du lecteur et de l'engager à méditer un ouvrag dont le moins que nous puissions dire est qu'il nous sembl le mieux venu qui ait été écrit dans cette direction, depui *Le conflit de la morale et de la sociologie* du regrett Mgr Deploige; et vingt années se sont écoulées depuis l première édition de cet ouvrage que du reste celui-ci ne vis ni à remplacer ni surtout à faire oublier.

Qu'est-ce que la sociologie? C'est le problème liminaire que pose le R. P. Delos. — Il n'y a point de sociologie, répond le distingué professeur de Lille, si le fait social se réduit à un enchevêtrement de relations interindividuelles : alors la sociologie se résorberait dans la psychologie et la morale l'objectivité du fait social est la condition d'existence d'une science particulière des sociétés; c'est le mérite de la sociologie contemporaine de l'avoir affirmée. Mais, par ailleurs, parce qu'en tant que science de pure observation, elle est indépendante de la morale, la sociologie doit nécessairement s'interdire toute prétention à gouverner l'avenir; elle connaît de « ce qui a été » et de « ce qui est »; elle ignore « ce qui doit être »; elle est impuissante à engendrer une morale ou à se substituer à la morale; là se trouve l'erreur de Dürkheim et des sociologues qui lui sont apparentés. En définitive « la sociologie telle qu'ils la conçoivent a besoin d'une vigoureuse épuration pour être rendue à elle-même, à la nudité de son objet et de sa méthode; c'est à cette condition qu'elle pourra se développer, et rendre aux sciences morales

(1) *Comment juger la sociologie contemporaine*, 1 vol. in-16, 245 p. Éditions Publiroc, Marseille, 53, rue Thiers.

›litiques les services qu'elles sont en droit d'en atten-
›.

terrain ainsi déblayé, le R. P. Lemonnyer et M. Robert
de abordent les fondements ethnologiques de la socio-
:. Ils opposent, l'un à propos de l'origine de la religion,
re à propos de la valeur de la raison, la science ancienne
science moderne : en vérité elles se tournent le dos.

première, hélas! est encore celle « que l'enseignement
iel, en France, tente de canoniser, dans le temps même
es spécialistes les plus qualifiés des deux mondes décla-
périmées sa méthode et bon nombre de ses conclusions
ntielles » : pour cette science complaisante, l'agréable
›ulement d'une évolution harmonieuse tient lieu de
ıve; tout postulat est acceptable, qui caresse notre intel-
nce avide. par tempérament, de belles ordonnances, et
.e notre paresse en nous dispensant des lentes investi-
ons et notre sensibilité en nous épargnant la cruelle
›ption des hypothèses qui s'écroulent : les contradictions
nes disparaissent dans la féerie des conjectures éblouis-
tes.

r « l'ethnologie moderne se désintéresse de ce genre
:ercices. Il ne s'agit pas pour elle d'établir psychologique-
ıt un ordre de valeur, mais de discerner historiquement
ordre d'apparition... C'est l'élimination de l'*a priori* et du
jectivisme... ». Et cette deuxième ethnologie s'inscrit en
x contre les conclusions élégantes et hâtives de la pre-
›re; c'est ainsi que, de son austère point de vue, le toté-
›me, qui n'est d'ailleurs point une religion, se révele
ıme un phénomème relativement tardif: la source de
ée religieuse n'apparait plus dans la conscience collective;
religion n'est pas davantage d'origine émotive : elle se
nifeste « d'abord comme une activité, élémentaire mais
·male, de la raison stimulée par le besoin de trouver une
ıse aux choses, et ensuite seulement comme une émo-
n... On peut dire, dès maintenant, que l'ethnologie
cienne, avec ses schémas évolutifs *a priori*, avec l'indisci-
ne sauvage de ses comparaisons, avec ses analyses psycho-
riques sans base scientifique, a vécu. Et tout de même, les
ıstructions philosophiques comme celles de Dürkheim qui
sont élevées sur ses conclusions ou du moins s'appuient
: elles : rien ne saurait prévaloir contre les faits. »

L'ethnologie moderne ne dépose pas moins énergiqueme contre la fameuse « mentalité primitive » et l' « homme p logique » de M. Lévy-Brühl. C'est un procès de métho qu'entame contre lui M. Troude; avec quelle netteté il expo la thèse, avec quelle richesse d'argumentation — dont il déclare modestement redevable aux techniciens — et av quelle verve, à lui bien personnelle, il l'attaque; et qu heureux choix de témoignages il accumule contre elle! compare le professeur de la Sorbonne au personnage qu revenant d'une promenade à travers nos campagnes, char d'une brassée de coquelicots, « déclarerait fièrement que sol français *ne* produit *que* de mauvaises herbes ». « De te moyens peuvent intimider les non-compétents; mais ils so dépourvus de toute valeur logique... On peut déclarer sa hésitation et sans ironie que les travaux de M. Lévy-Brü appartiennent au stade pré-scientifique de l'ethnologie con parée. La preuve, c'est qu'en usant des mêmes moyens, c démontrerait aussi facilement... la thèse inverse de sienne. »

Telle est la sociologie officielle. Mais il y a bien pis : car c'est M. Louis Doucy qui le démontre à propos de l'instit tion familiale — l'enseignement élémentaire de la sociologi à commencer par celui de MM. Hesse et Gleyze, n'offre mên pas une image fidèle des leçons des maîtres : Dürkheim e défiguré; c'est la surenchère dans la course aux systématis tions imaginatives, sous l'empire du parti pris plus ou moin conscient de faire rendre à la sociologie ce dont elle est jamais incapable : une morale, une métaphysique, une my tique; et c'est ce qui, scientifiquement, aussi bien que rel gieusement, est inadmissible... N'est-ce pas une dérision qu des enfants soient refusés à l'examen du brevet supérieu pour ignorer l'origine totémique de la famille? Cette socio logie-là à l'école : c'est une gageure !

M. Goyau voit donc très juste lorsqu'il en tient l'introduc tion dans les programmes primaires pour la consommatio du divorce de l'école et de l'Église : « Jusqu'à l'introduc tion de la sociologie dans les écoles normales, l'oppositio de l'école contre l'Église se traduisait par des manifestation épisodiques, par des passages de manuels d'histoire qui faus saient les faits, par des passages de livres de morale qui ris quaient de fausser les consciences; mais à l'heure actuell

·orps des normaliens est devenu une façon de clergé laïque possède une sorte de théologie à rebours ; et cette théo-·ie, c'est la sociologie. »

Mais, ne nous en tenons pas à un geste de majestueuse pro-tation, les attitudes négatives sont généralement stériles ; puis ne savons-nous pas que le nombre grandit des mat-s et des maîtresses laïques qui cherchent une autre nour-ure ? Concluons donc avec Mlle Trouard-Riolle, — qui, rès nous avoir livré les navrants résultats de son enquête rsonnelle auprès des normaliens et des normaliennes sur s fruits de l'initiative téméraire de M. Lapie, lance aux ciologues libres des préjugés qui empoisonnent encore la ciologie contemporaine, cet appel que nous voulons renou-ler, à l'adresse de ceux qui n'étaient pas à Juilly : « Il sem-erait urgent de provoquer la composition de manuels au urant des découvertes les plus récentes de la science objec-·e. Dégagés de tout esprit de système, ils viendraient au cours de tant et tant de professeurs et d'élèves forcés d'as-miler une sociologie incertaine de ses voies, dangereuse à titre pour des esprits encore privés aujourd'hui de toute ·me de défense. »

Nous terminons sur ce vœu, en souhaitant qu'il éveille la ocation d'un écrivain désireux de faire une bonne œuvre en ·crivant un beau livre.

GEORGES RENARD.

Un manuel de sociologie

Il y a bien longtemps que de bons esprits déplorent l'ab-ence d'un manuel de sociologie qui, traité dans un esprit atholique, c'est-à-dire humain, pût donner des notions précises, non seulement à ceux qui n'ont pas le temps d'étu-dier à fond une matière complexe, mais aux élèves des éco-les normales d'instituteurs et aux candidats au brevet supé-rieur. La sociologie est, en effet, inscrite au programme de

ces écoles et de cet examen ; elle s'impose ainsi, par un plan d'études, fixé par l'Université et tout entier inspiré des thèses fort contestables, périmées souvent et, plus fréquemment encore, erronées de la manière la plus grave, que nous devons — si c'est là devoir — à feu Durkheim. Bien pis, tous les manuels existants ont pour auteurs les disciples, plus ou moins fidèles de ce Durkheim, qui aura lourdement pesé sur les études sociologiques, en France, mais pour les dévier. De cette carence des auteurs catholiques, la semaine de Juilly relevait naguère le danger, souhaitant qu'on y mît fin.

Le R. P. du Passage vient de répondre à ce souhait, en publiant des *Notions de sociologie* (1) qui sont appelées à rendre de grands services. L'auteur a pensé d'abord aux jeunes qui doivent suivre le programme officiel pour leurs études ; de là vient qu'il s'est imposé de suivre ce programme même, malgré la difficulté que dressait sur ses pas un itinéraire tendancieux, dont M. Durkheim reste, dit-il, le guide incontesté. Il n'en faudrait pas déduire toutefois qu'il ne s'agit que d'un manuel scolaire, encore moins de l'œuvre négative d'un partisan qui aurait voulu publier un anti-Durkheim, sans plus. Les *Notions de sociologie* seront utiles, par leur clarté, leur précision et leur mesure, à tous les militants catholiques qui voudront être rapidement et sûrement fixés sur la notion de société en général, sur les principales questions de la sociologie économique, domestique ou politique, sur la vraie notion de religion. Elles constituent, en outre, une œuvre positive : l'exposé, concis et élémentaire sans doute, mais complet, de la sociologie catholique, autrement dit de celle qui prend son information à la vraie et profonde connaissance de l'homme, de ses cités et de leurs lois voulues par Dieu. La preuve en est que, tout en écartant à chaque pas, les excès de Durkheim, le R. P. du Passage n'hésite pas à lui rendre justice, lorsqu'il le faut, évitant ainsi la tactique fort maladroite, propre à l'esprit de parti, qui condamne en bloc, sans discernement et sans nuances, méconnaissant la part de vérité qui se rencontre toujours en toute théorie, si fausse soit-elle. Il rap-

(1) Un vol., de Gigord, éditeur. Prix : 10 fr.

: ainsi à ceux qu'on peut appeler désormais ses élèves le cipe dont tout catholique ne devrait jamais s'écarter : te vérité est nôtre. Ce ne sera pas le plus mince service aura rendu aux lecteurs attentifs.

:ux qui connaissent un peu les questions abordées ne nt pas ce livre sans y trouver un attrait, comme il s arrive devant une réussite. La prudence de l'auteur contre, en effet, la plénitude de l'équilibre et de la ure; certains chapitres, tels ceux qui traitent des rap- s de l'Église et de l'État, ou de la liberté individuelle, au ps actuel, sont des modèles de pondération.

G. C.-V.

République, Liberté, Étatisme

rajectoire d'une pensée qui touche à des aspects passion- ts d'actualité dans le milieu où elle se meut. Sens essen- lement politique de collaboration reconstructive. La liberté es restrictions (celles qui sont nécessaires pour la mieux vir), unies dans une orientation vers le *bien commun* à la nière thomiste. Compréhension finaliste de tout l'ordre itique. Respect du libre développement spirituel. Préoccu- ions du temps présent... et de l'avenir. Le beau petit livre M. Semprun (1) est tout cela et bien autre chose; il mar- une certaine nouveauté dans la littérature politique cou- nment lue par les catholiques espagnols, dont beaucoup trouveront un peu audacieux;... parce qu'il essaie de ıer la liberté religieuse (dont ils ont actuellement tant oin) dans un domaine moyen à égale distance de toute ièce d'intransigeance. Bien entendu, il s'agit ici de la erté politique et de l'attitude qui incombe à l'État comme

1) *République, Liberté, Étatisme*, par José M. de Semprun y Cur- , Madrid, 1931, 136 pages.

organe juridique, non de l'attitude de conscience de chaque citoyen devant les grands problèmes religieux qui se présentent à lui personnellement.

Ces autres problèmes découlant aussi de celui de la liberté de l'État, et que posent les exigences du nouvel ordre économique en gestation (ainsi que l'interventionalisme de l'État et ses limites propres, l' « économie dirigée » et la portée du droit de propriété), sont l'objet de réflexions perspicaces en quête d'une interprétation moderne, actualisée, d'idées anciennes mais non vieilles, et susceptibles de rajeunissement à condition de les appliquer à un monde qui, en général, ignore la virtualité des grands enseignements de l'Église et de ses penseurs les plus éminents. Dans ses travaux, M. Semprun met fréquemment en avant ces doctrines impérissables et s'attache à les adapter aux besoins de la société de nos jours.

A. M.

DOCUMENTS

La position actuelle du problème du Désarmement

(*Textes et commentaires*)

: 22 juillet dernier, la Commission générale de la Con-
nce du désarmement faisait sienne, sur la proposition de
rapporteur, M. Benes, chef de la délégation tchécoslova-
, une résolution mettant fin à la première phase de la
férence dont elle enregistrait les résultats, et préparant
econde phase de ladite Conférence.
'ensemble de cette résolution fut adopté, après discus-
n, par 41 voix contre 2, celles de l'Allemagne et de
R.S.S., et 8 abstentions (Afghanistan, Albanie, Autriche,
garie, Chine, Hongrie, Italie, Turquie). On remarquera
ticulièrement l'abstention de l'Italie : sa délégation avait
s en effet une part active à l'élaboration du projet de
olution, lequel contenait d'ailleurs, dans ses dispositions
nérales, une proposition de renouvellement, pour une
riode de quatre mois à compter du 1er novembre 1932, de
trêve des armements prévue, le 29 septembre 1931, par
ssemblée de la Société des Nations, sur la proposition
ème de la délégation italienne à cette Assemblée.
Comme l'expliqua M. Benes, la résolution adoptée repré-
nte « une moyenne » sur laquelle se sont mis d'accord
ıs de quarante États sur une soixantaine représentés à la
nférence. L'accord a pu se réaliser grâce à des conces-
ns mutuelles faites au cours de conversations privées
tre le rapporteur et les membres des différentes déléga-
ns. Les résultats obtenus sont modestes : ils ont cepen-
nt l'avantage de poser des principes dont l'application
rmettra d'effectuer une réduction réelle des armements.
is cette application sera elle-même très délicate, d'autant

plus que les prétentions allemandes à l'égalité — dont nou parlerons dans le prochain numéro, — sont venues jeter u trouble profond au moment où la Commission des dépens de défense nationale, puis le Bureau de la Conférence, on repris leurs travaux à Genève, le 12 et le 21 septembre re pectivement.

André-D. Tolédano.

TEXTE DE LA RÉSOLUTION ADOPTÉE PAR LA COMMISSION GÉNÉRALE,

LE 22 JUILLET 1932.

I

« La Conférence pour la réduction et la limitation de armements,

« Profondément persuadée que l'heure est venue pour tou tes les nations d'adopter des mesures substantielles et éten dues en vue du désarmement pour consolider la paix du monde, hâter la reprise économique et alléger les charge financières qui pèsent actuellement sur tous les peuples;

« Soucieuse d'éviter une course à la puissance des arme ments à la fois ruineuse pour les peuples et menaçante pou leur défense nationale;

« Rappelant ses résolutions des 19, 20 et 22 avril 1932;

« Maintenant fermement sa détermination d'accompli une première étape décisive comportant une réduction sub stantielle des armements, sur la base de l'article 8 du Pact de la Société des Nations et comme la conséquence naturell des obligations résultant du Pacte Briand-Kellogg;

« Saluant cordialement l'initiative que le Président de États-Unis d'Amérique a prise en formulant des proposi tions concrètes tendant à une réduction substantielle de armements par l'interdiction de certaines méthodes d guerre, par la suppression de certains matériels et par de réductions d'importance variable atteignant pour certain armements la proportion d'un tiers;

« Considérant en même temps le projet de convention d la Commission préparatoire, les déclarations et proposition faites à la Conférence par nombre de délégations, et le

ports et résolutions des diverses Commissions de la Con-
:nce ;

Décide dès maintenant et à l'unanimité, en s'inspirant
principes généraux qui sont à la base de la déclaration du
sident Hoover :

« 1. Qu'il sera effectué une réduction substantielle des
rmements mondiaux qui devra être appliquée d'ensemble
ar une Convention générale aux armements terrestres,
.avals et aériens;

« 2. Qu'un but essentiel à atteindre est de réduire les
noyens de l'agression.

I. Conclusions de la première phase de la Conférence

La Conférence, constatant qu'un accord a dès mainte-
ıt pu être réalisé sur un certain nombre de points impor-
ts, décide, sans préjudice d'accords ultérieurs plus éten-
s, d'enregistrer d'ores et déjà les mesures concrètes de
armement qui suivent et qui sont considérées comme
ant faire partie de la Convention générale à intervenir.
e décide en outre d'arrêter certains principes pour servir
base à de nouvelles réductions d'armements et de déter-
ner la procédure nécessaire en vue de poursuivre active-
nt ses travaux.

1. *Forces aériennes*

« La Conférence, pleinement consciente du danger que
urrait faire courir à la civilisation le bombardement aérien
ns l'éventualité d'un conflit futur, et déterminée à pren-
e toutes mesures pratiques pour parer à ce danger, enre-
.tre, dans la présente phase de ses travaux, les conclusions
ivantes :

« 1. Toute attaque aérienne contre les populations civi-
les sera prohibée de manière absolue;

« 2. Les Hautes Parties contractantes s'engageront à
ıbolir entre elles tout bombardement aérien, sous condi-
tion d'accord sur des mesures à adopter pour rendre effec-
tive l'observation de cette interdiction.

« Ces mesures devraient comprendre les suivantes :

« *a*) L'aéronautique militaire fera l'objet d'une limita-
tion numérique et de restrictions des caractéristiques
des aéronefs;

« b) L'aéronautique civile sera soumise à une réglementation et à une publicité intégrale. En outre, les aéronefs civils dont les caractéristiques dépasseraient les limites fixées seront soumis (sauf pour quelques régions où un tel régime ne convient pas) à un régime international capable d'empêcher efficacement l'emploi illicite de ces aéronefs.

2. *Forces terrestres*

« a) *Artillerie terrestre.*

« 1. Toute l'artillerie lourde terrestre dont les calibres seraient compris entre toute limite de calibre maximum fixée comme il est dit au paragraphe 2 ci-dessous et un calibre inférieur à définir sera limitée en nombre.

« 2. La Convention limitera le calibre maximum de l'artillerie terrestre.

« A la condition qu'une méthode efficace soit établie pour empêcher la transformation rapide de l'artillerie sur affûts fixes en artillerie mobile, différents maxima pourront être fixés comme suit :

« a) Une limite maximum pour le calibre de l'artillerie de côte, qui ne sera pas inférieur au calibre maximum de l'artillerie navale;

« b) Une limite maximum pour le calibre de l'artillerie des organisations défensives permanentes des frontières ou des places fortes;

« c) Une limite maximum pour le calibre de l'artillerie mobile terrestre (autre que l'artillerie employée pour la défense des côtes).

« b) *Chars de combat.*

« Le tonnage unitaire maximum des chars de combat sera limité.

3. *Guerre chimique, bactériologique et incendiaire*

« La guerre chimique, bactériologique et incendiaire est interdite dans les conditions recommandées à l'unanimité par le Comité spécial.

4. *Contrôle*

« Il sera institué une Commission permanente du désarmement ayant, d'une manière générale, comme constitution

prérogatives celles qui sont esquissées dans la partie VI du ojet de convention de la Commission préparatoire de la nférence du désarmement avec telle extension de pouvoir ti apparaîtra nécessaire à la Conférence pour permettre une plication effective de la Convention.

III. Préparation de la seconde phase de la Conférence

« La Conférence invite le Bureau à continuer ses travaux endant la période d'ajournement de la Commission géné-de, en vue de rédiger, avec la collaboration, s'il est néces-aire, d'un Comité de rédaction, des projets de textes con-ernant les questions sur lesquelles l'accord a déjà été réalisé qui seront communiqués, aussitôt rédigés, à l'ensemble es délégations. Ces textes seront ensuite soumis à la Com-nission.

« Les points qui exigent des études approfondies seront xaminés par le Bureau ou par les comités appropriés, avec 'aide des gouvernements intéressés, afin d'aboutir à des onclusions précises dès que la Commission générale sera de ouveau réunie.

« Les questions qui seront soumises à ces études sont les uivantes :

1. *Effectifs*

« Il sera effectué une stricte limitation ainsi qu'une réduc-ion réelle des effectifs.

« A cette fin, la Conférence invite le Bureau à examiner, vec le concours de telles délégations qu'il jugera utiles, la roposition du Président Hoover concernant les effectifs. Ces études devront être conduites en tenant compte pour haque pays des conditions actuelles exigées par sa défense insi que du nombre et du caractère de ses forces.

2. *Limitation des dépenses de défense nationale*

« *a*) La Conférence décidera, à la reprise de ses travaux, en tenant compte des conditions particulières de chaque État, quel système de limitation et de publicité des dépen-ses pour la défense nationale procurera aux peuples la meil-eure garantie d'un allégement de leurs charges financières et empêchera que les mesures de désarmement qualitatif et

quantitatif à insérer dans la convention ne soient neutralisées par des accroissements ou perfectionnements des armements autorisés.

« *b*) En vue des décisions à prendre sur cette rubrique, la Conférence invite la Commission des dépenses de défense nationale et son Comité technique à poursuivre et à compléter le travail dont ces organes sont chargés et à déposer au plus rapidement que possible leur rapport. La Conférence demande à son Bureau d'établir sur la base de ce rapport un plan qui atteigne le but envisagé, en prenant en considération les conditions particulières des divers États.

3. *Commerce et fabrication des armes*

« Le Bureau créera un comité spécial pour faire des propositions à la Conférence, dès la reprise de ses travaux, sur ce qui concerne la réglementation à appliquer au commerce et à la fabrication privée et d'État des armes et des matériels de guerre.

4. *Armements navals*

« En ce qui concerne les propositions faites au sujet des armements navals par le Président Hoover et les autres propositions relatives aux armements navals, la Conférence invite les Puissances signataires des accords navals de Washington et de Londres, accords qui ont déjà donné des résultats importants, à se concerter et à faire rapport à la Commission générale, si possible avant la reprise de ses travaux, au sujet de nouvelles mesures de réductions navales, qui seraient réalisables comme une partie du programme général du désarmement.

« En même temps la Conférence invite les Puissances navales, autres que les signataires des accords précités, à prendre des dispositions pour déterminer le degré de limitation navale qu'elles pourraient accepter en ayant égard aux Traités de Washington et de Londres et au programme général du désarmement envisagé dans la présente résolution.

« Le Bureau sera tenu au courant du développement de ces négociations qu'il aura pour tâche de coordonner dans le cadre de la Convention générale en vue de préparer les décisions d'ensemble de la Commission générale.

5. *Violations*

« Des règles du droit international seront formulées en onction des dispositions relatives à l'interdiction de l'emploi es armes chimiques, bactériologiques et incendiaires et du ombardement du haut des airs, et elles seront complétées ar des mesures spéciales pour le cas de violation de ces dispositions.

6. *Travaux futurs de la Conférence : Procédure*

« En attendant la reprise des séances de la Commission générale, le Bureau tiendra les délégations au courant de 'état des travaux.

« Il lui appartiendra de fixer la date de la nouvelle réunion de la Commission générale avec un préavis d'un mois. Cette réunion aura lieu dans un délai maximum de quatre mois à dater de la reprise des travaux du Bureau, qui se réunira dans la semaine commençant le 19 septembre 1932.

IV. Dispositions générales

« La présente résolution ne préjuge en rien l'attitude de la Conférence à l'égard de mesures plus larges de désarmement non plus qu'à l'égard des propositions de nature politique présentées par diverses délégations.

V. Trêve des armements

« En vue de s'assurer qu'en attendant la reprise des séances de la Commission générale, et durant la deuxième phase de ses travaux, aucune Puissance ne prendra d'initiative susceptible de compromettre la préparation de la Convention générale du désarmement, la Conférence décide de recommander aux gouvernements de renouveler pour une période de quatre mois, à compter du 1er novembre 1932, la trêve prévue par la résolution de l'Assemblée de la Société des Nations en date du 29 septembre 1931. »

COMMENTAIRE

I. — Préambule

On remarquera que le Préambule insiste trois fois su la nécessité d'adopter des mesures importantes de désa mement : ... « mesures substantielles et étendues en vu du désarmement »; « première étape décisive comportar une réduction substantielle des armements »; « ... il ser effectué une réduction substantielle des armements mor diaux ». Or l'article 1er du projet de Convention élabor par la Commission préparatoire du désarmement de 192 à 1931, et qui a été adopté par la Conférence comme bas de ses travaux, portait seulement :

« Les Hautes parties contractantes s'engagent à limiter e autant que possible, réduire leurs armements respectifs ainsi qu'il est prévu à la présente Convention. »

Nous reproduirons dans le prochain numéro les résolu tions prises par la Commission générale les 19, 20 e 22 avril, que rappelle la résolution, ainsi que les propo sitions Hoover de réductions qualitative (« interdictio de certaines méthodes de guerre, suppression de certain matériels ») et quantitative (« réductions d'importanc variable atteignant pour certains armements la propor tion d'un tiers »), dont les « principes généraux » doiver désormais inspirer la Conférence.

On notera que la réduction doit être opérée « sur l base de l'article 8 du Pacte de la Société des Nations » Or cet article 8 débute ainsi :

« Les membres de la Société des Nations reconnaissent qu le maintien de la paix exige la réduction des armements na tionaux *au minimum compatible avec la sécurité national* et avec l'exécution des obligations internationales imposé par une action commune. »

Le problème de la sécurité, s'il n'est pas expressément mentionné dans le préambule, y figure donc de façon implicite.

II. — Première phase de la Conférence

Nous constatons d'abord qu'aucun accord n'a été réalisé sur les questions navales; le statut naval reste donc régi par les Conventions de Washington (février 1922) et de Londres (avril 1930); cette dernière Convention ne sera parfaite que lorsque la France et l'Italie se seront mises d'accord sur la date de la mise en chantier du tonnage français de remplacement, l'accord à ce sujet n'ayant pu se faire à la suite de la signature, par la France, l'Italie et la Grande-Bretagne, des Bases d'accord de Rome (mars 1931).

Pour ce qui est des forces terrestres et aériennes, le texte, selon M. Benes, « tend à faire adopter définitivement un premier principe d'une importance capitale pour les travaux du désarmement, c'est-à-dire *le principe du désarmement qualitatif* », ainsi qu'un second principe, celui de « l'abolition des armes chimiques et bactériologiques, malgré les difficultés qu'il peut y avoir à humaniser la guerre ». Malheureusement — et le fait que les textes adoptés sont *au futur* l'indique avec clarté — aucune des Commissions techniques de la Conférence n'a pu se mettre d'accord sur une définition des armes offensives ou présentant un danger pour les populations civiles, sauf en ce qui concerne la guerre chimique, bactériologique et incendiaire. Ce n'est pas là une nouveauté, puisque les traités de paix contiennent tous un article commençant ainsi : « L'emploi de gaz asphyxiants, toxiques ou similaires, ainsi que de tous liquides, matières ou procédés analogues, étant prohibé... »; que l'article 5 de la Convention navale de Washington renouvelle cette interdiction en ce qui concerne ses signataires, c'est-à-dire la France, la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Italie et le Japon, et que le protocole signé en

même temps que la Convention de Genève de 1925 pour le contrôle du commerce des armes porte également le renouvellement de cet engagement. Mais comme la Convention de Washington ainsi que les traités de paix n'avaient pas une portée universelle, et que la Convention pour le contrôle du commerce des armes n'est pas en vigueur, l'engagement prévu par la résolution présente une utilité indéniable.

Le détail des clauses relatives aux forces aériennes et terrestres est subordonné à des accords *encore à réaliser* sur différentes limitations. Or, en se reportant aux travaux des Commissions compétentes (1), on se rendra compte des difficultés qui restent encore à surmonter si l'on veut réaliser ces accords : tout, ou presque tout, reste encore à faire. — Notons que, touchant l'aéronautique civile, on a adopté pour certains aéronefs seulement la thèse française de l'internationalisation de l'aviation civile, et que, en ce qui concerne la limitation du calibre maximum de l'artillerie terrestre, les experts ne croient pas possible d'établir une méthode propre à empêcher la transformation rapide de l'artillerie sur affûts fixes en artillerie mobile, transformation qui ferait d'une arme défensive une arme offensive. — Relevons, en nous en réjouissant, le fait que le principe du contrôle « pour permettre une application effective de la Convention » est adopté. De l'avis du rapporteur, cette clause « rend à l'avenir impossible la course aux armements, telle qu'on la connaît dans les circonstances présentes »... à condition que le contrôle en question soit promptement organisé.

III. — Préparation de la seconde phase de la Conférence

Il est prévu une limitation et une réduction des effectifs s'inspirant et de la proposition Hoover et du prin-

(1) Voir à ce sujet nos articles parus dans les n^os de juin et de septembre de la revue *Politique* (aux Éditions Spes).

pe de la sécurité (le mot « sécurité » n'y est pas, mais dée en est exprimée).

La Commission des dépenses de défense nationale, qui avait pu achever ses travaux, s'étant heurtée à des difcultés sérieuses quant à la présentation uniforme des iffres des dépenses, à la définition de l'expression dépenses de défense nationale », etc., a repris ses séans le 12 septembre. L'Allemagne ne s'est pas fait représenter à la Commission.

La question de la réglementation du commerce et de fabrication des armes semble s'orienter vers une solon positive. La Convention de Saint-Germain sur le mmerce des armes (1919) n'ayant pu entrer en vigueur r suite notamment de sa non-ratification par les États-nis, une nouvelle Convention a été conclue à Genève 1925, mais elle n'est pas non plus entrée en vigueur, rtains États attendant, avant de la ratifier, que la fabrition des armes ait été réglementée. Il est en effet indisnsable que si les pays qui ne fabriquent pas d'armes ient leurs achats d'armes, munitions et matériels à tranger soumis au contrôle et à la publicité, un conôle et une publicité analogues s'appliquent à la fabricon des pays producteurs; autrement les pays non-procteurs seraient désavantagés par rapport aux pays procteurs, puisque leurs armements seraient connus et ntrôlés, tandis que ceux des pays producteurs ne le raient pas.

La fabrication privée est visée par l'article 8, alinéa 5, Pacte de la S.d.N., ainsi conçu :

« *Considérant que la fabrication privée des munitions et matériel de guerre soulève de graves objections*, les memes de la Société chargent le Conseil d'aviser aux mesures opres à en éviter les fâcheux effets, en tenant compte des soins des membres de la Société qui ne peuvent pas fabrier les munitions et le matériel de guerre nécessaires à r sûreté. »

Plusieurs commissions de la S.d.N. ont, depuis 1921,

étudié la question. Deux thèses se heurtèrent d'abord celle du contrôle national de la fabrication privée, celle du contrôle international. Puis certains États demandèrent que la fabrication officielle fût incluse dans le contrôle et la publicité. Un projet de Convention, élaboré dès 1926 et remanié à plusieurs reprises, ne parvint pas à concilier les deux points de vue divergents. Comme la question était liée à celle de la publicité des matériels de guerre, qui était du ressort de la future Conférence du Désarmement, elle resta pendante jusqu'à la réunion de la Conférence. Le passage de la résolution adoptée atteste que les partisans du contrôle de la fabrication d'État ont obtenu gain de cause : ce succès fut remporté au cours de la discussion, car le projet de résolution portait seulement : « ... la fabrication (privée) » (*sic*, entre parenthèses).

Nous nous félicitons que la résolution prévoie que « des règles de droit..., complétées par des mesures spéciales », seront formulées pour le cas de violation des interdictions. Mais qui sera chargé de faire respecter ces règles et ces mesures? Sans le gendarme, le législateur et le juge resteront impuissants.

IV. — Dispositions générales

A propos de ce chapitre, enregistrons le commentaire donné par M. Benes : « La résolution ne veut ni exclure d'autres principes, ni les adopter d'avance, ni fermer la porte à des discussions sur d'autres objets qui pourraient se présenter. » Il n'est donc préjugé en rien de la proposition française relative à l'internationalisation de certains armements, et à leur mise à la disposition de la S.d.N., non plus que de la proposition allemande portant sur l'égalité des droits.

(*A suivre.*) A.-D. T.

LES LETTRES

CLAUDE JUST. *L'âme de saint Albert le Grand.*

Albert a vécu, à l'heure la plus critique — et aussi la plus féconde — de la vie intellectuelle de l'Église, le drame le plus angoissant pour un chrétien épris de sa science et soumis à sa foi. Mieux qu'une leçon d'histoire et de théologie, cet acte, d'excellente facture théâtrale, nous instruira de cette crise.

DANIEL-ROPS. *Lettres étrangères.*

I. Trois essais italiens sur nos problèmes.
II. L'école des romancières.
III. Manuel Galvez.

AUGUSTE VIATTE. *La bataille autour de la Chine.*

« C'est d'une bataille littéraire que nous voulons parler... »

JACQUES MADAULE. *Le Voile de Véronique.*

Rencontre de l'âme germanique avec Rome.

M. BORDERIE. *Quelques livres.*

L'Ame
de saint Albert le Grand

PROLOGUE (1)

Par les extrémités et le milieu du rideau de scène apparaissent, en haut des marches, trois personnages habillés de même, mais portant sur la poitrine un large écusson timbré, qui d'une rose largement épanouie — c'est SIRE-CHARNEL *—, qui d'une chouette — c'est* TOUT-SAVOIR *—, qui d'une croix nue — c'est* FRÈRE-DÉVOT *—.*

TOUS TROIS, *d'une seule voix, après avoir salué*

Nobles spectateurs, vous allez voir célébrer par personnages l'Ame et la Vie d'Albert le Grand...

SIRE-CHARNEL

Comte de Lauingen, évêque de Ratisbonne !

TOUT-SAVOIR

Docteur universel, père de la science moderne !

(1) Pour cette « célébration » la scène se prolonge en proscénium : un espace peu profond, pourvu de dégagements latéraux, relié à la scène par de larges degrés. Le rideau, en se fermant, cachera la scène, mais non le proscénium.

FRÈRE-DÉVOT

Inscrit au catalogue des Saints et déclaré Docteur de Église le 16 décembre 1931 par lettres décrétales de otre Très Saint Père le Pape Pie XI...

TOUS TROIS

Que Dieu garde !

(*Un temps. Ils descendent sur le proscénium.*)

SIRE-CHARNEL

Notre saint ne fut pas de ceux que nous montrent les gendes dorées, tout confits en sainteté dès le jour de ur naissance.

TOUT-SAVOIR

Mais il fut d'abord, comme chacun de nous, un omme complexe et partagé...

SIRE-CHARNEL

Et d'autant plus partagé que plus riche en dons aturels...

FRÈRE-DÉVOT

Et plus choyé par la grâce.

SIRE-CHARNEL

C'est pourquoi le dramaturge — pardonnez à sa madresse — pour représenter au complet son héros n'a ı se suffire avec un seul personnage. Donc, saint lbert...

TOUS TROIS, *vivement*

C'est moi.

SIRE-CHARNEL, *un pas en avant*

Pardon, je suis saint Albert, je suis sa fierté, s
courtoisie...

TOUT-SAVOIR, *de même*

Je suis saint Albert, sa science insondable...

FRÈRE-DÉVOT, *de même*

Je suis saint Albert, sa piété humble et tendre.

TOUS TROIS, *ensemble*

Nous sommes chacun et ne sommes point sain
Albert. C'est là tout le sujet de ce jeu, qui va s'efforce
de vous édifier et distraire, avec l'aide de Notre-Dame
Ainsi soit-il.

(*Ils saluent. Frère-Dévot et Tout-Savoir sortent pa
les côtés, tandis que Sire-Charnel va prendre place su
la scène, car le rideau s'ouvre pour la Première Parti
qui commence aussitôt.*)

DEUXIÈME PARTIE

LE SAVANT

Paris, 1245

(*La rue. — La cellule de Maître Albert au Couvent de Saint-Jacques*)

PERSONNAGES

IRE-CHARNEL.
RÈRE-DÉVOT.
OUT-SAVOIR.
E TENTATEUR.
N TOURISTE.
ANOTUS.
AÎTRE BAUDOUIN DE CHARTRES, Maître de l'Université de Paris.
AÎTRE ALBERT.

I. FRÈRE-DÉVOT, TOUT-SAVOIR, SIRE-CHARNE

(Frère-Dévot et Tout-Savoir paraissent sur le prosc nium en discutant; Sire-Charnel court sans cesse d l'un à l'autre et cherche à les mettre d'accord.)

FRÈRE-DÉVOT

Un religieux est avant tout un homme d'oraison.

SIRE-CHARNEL

Il est vrai.

TOUT-SAVOIR

Un dominicain est avant tout un homme d'étude

SIRE-CHARNEL

J'en conviens.

FRÈRE-DÉVOT

Albert doit être un saint, cela passe avant tout.

SIRE-CHARNEL

La sainteté est un noble état.

TOUT-SAVOIR

Albert a une vocation de savant et doit tout lu sacrifier.

SIRE-CHARNEL

La science est une chevalerie fort honorable.

FRÈRE-DÉVOT

D'abord sauver son âme !

SIRE-CHARNEL

Comment donc !

TOUT-SAVOIR

D'abord être soi-même !

SIRE-CHARNEL

Mais bien sûr.

FRÈRE-DÉVOT et TOUT-SAVOIR, *ensemble à Sire-Charnel*

Donc, j'ai raison ?

SIRE-CHARNEL

Parfaitement.

LES MÊMES, *au même, se désignant réciproquement*

Et il a tort ?

SIRE-CHARNEL

Holà ! Pas si vite !

FRÈRE-DÉVOT

Pardon ! il faut choisir.

TOUT-SAVOIR

C'est l'un ou l'autre.

SIRE-CHARNEL

Que vous êtes bouillants, mes chers compagnons ! De même que la santé consiste dans l'équilibre des humeurs, de même la vertu est faite d'un heureux tempérament, d'une aimable concorde entre les aspirations contraires de l'homme. — (*A Frère-Dévot :*) Albert est religieux, c'est entendu, il faut bien qu'il s'adonne à l'oraison.

FRÈRE-DÉVOT

Parfait !

SIRE-CHARNEL, *allant vers Tout-Savoir*

Il est dominicain et comme tel tenu de pratiquer l'étude.

TOUT-SAVOIR

A la bonne heure !

SIRE-CHARNEL

Il faut une juste dose de prière dans sa vie.

TOUT-SAVOIR

Très bien ! une légère dose.

SIRE-CHARNEL, *allant vers Frère-Dévot*

Ni trop peu... il faut rester un religieux convenable. (*Allant vers Tout-Savoir*) Ni trop : la prière ne doit pas tout envahir.

FRÈRE-DÉVOT

« Priez sans interruption. » C'est saint Paul qui le dit.

SIRE-CHARNEL, *à Tout-Savoir*

Quant à la science, il faut lui donner une bonne art de ses soucis. (*A Frère-Dévot :*) Mais là aussi, sans xagération.

TOUT-SAVOIR

Il n'y a pas d'exagération possible. On n'a jamais ıni d'apprendre.

SIRE-CHARNEL, *à Tout-Savoir*

Voyons, voyons ! On ne peut pas tout savoir; il faut ›orner ses appétits.

FRÈRE-DÉVOT

La science désordonnée dessèche le cœur !

ɔIRE-CHARNEL, *avec une patience infinie, à Frère-Dévot*

Nous mettrons des bornes à la science pour que la ɔrière puisse s'épanouir à l'aise.

TOUT-SAVOIR

La dévotion immodérée ramollit le cerveau !

SIRE-CHARNEL, *à Tout-Savoir*

Justement. Nous tiendrons la balance égale. (*Aux deux :*) Êtes-vous satisfaits ?

FRÈRE-DÉVOT

Maís pas du tout. Je ne veux pas de votre petite morale bourgeoise. Un religieux ne coupe pas sa vie en deux.

TOUT-SAVOIR

Je refuse votre solution boiteuse, humiliante pou la haute science. Nous voulons tout, tout apprendre tout savoir !

FRÈRE-DÉVOT

Nous voulons tout, toujours prier, toujours con templer !

SIRE-CHARNEL, *se montant à son tour*

Comment, comment! Je vous mets d'accord en cou pant la poire, comme on dit, en deux, et vous conti nuez à vous chamailler! Mais vous avez les dents trop longues, mes amis. J'ai reconnu que vous aviez raison tous deux... mais je puis déclarer aussi bien que vous avez tort l'un et l'autre. (*A Frère-Dévot :*) Vous oubliez que tout religieux est d'abord un homme. (*A Tout-Savoir :*) Que tout esprit vit dans un corps! Qu'Albert doit donc manger, boire, dormir autant qu'un autre, plus qu'un autre, même, car il use davantage. Il a besoin en outre de se détendre, de s'accorder des satisfactions, — légitimes, bien sûr —. Toujours prier, toujours travailler, ce n'est pas une vie !

TOUT-SAVOIR

Taisez-vous donc, bourgeois !

FRÈRE-DÉVOT

Païen !

TOUT-SAVOIR

Je ne vous permets pas de rabaisser Albert à votre médiocrité.

FRÈRE-DÉVOT

Je ne vous laisserai pas ravaler son bel idéal relieux.

SIRE-CHARNEL

Et moi je vous empêcherai de le tuer.

FRÈRE-DÉVOT

Plutôt le voir mort que relâché.

SIRE-CHARNEL

Assez, assez ! Exalté ! Mystique !

TOUT-SAVOIR, *à Sire-Charnel*

Hors d'ici, matérialiste, plein de soupe !

FRÈRE-DÉVOT, *à Sire-Charnel*

Éteignoir !

SIRE-CHARNEL, *à Tout-Savoir*

Figure de papier mâché !

FRÈRE-DÉVOT, *à Tout-Savoir*

Serpent à lunettes !

SIRE-CHARNEL, *hurlant*

Je défends les droits du bon sens !

FRÈRE-DÉVOT

Nous sauverons notre âme !

TOUT-SAVOIR

Le génie se moque du bon sens !

(Ils sortent en se disputant. Le Tentateur, qui de puis quelques instants les surveillait par une fente du rideau, descend vers le public. C'est un homme au vêtements sombres. Il n'y a de remarquable en lui que son rire, et sa façon de se glisser partout.)

II. LE TENTATEUR *seul*

LE TENTATEUR *ricanant, vers les trois personnages qui viennent de sortir*

Ah! ah! ah! ce cher Albert! (*Au public :*) Il voudrait à ce qu'on raconte, introduire la science et l'intelli gence dans l'Église des pauvres en esprit, et me païens n'auraient trimé que pour lui ? Peste ! quell prétention !... Mais aujourd'hui, mon petit docteur j'entre en campagne. Je sais maintenant à quelles pla ces te chatouiller. Il paraît que les complices ne m manqueront pas dans ce cœur multiple et sans repos. J pourrai tirer les ficelles sans me faire voir. Ah! ah! ah Le « Flambeau du Siècle » qui grésille et qui char bonne... Défense de briller en ce monde sans ma per mission. Le prince de la lumière, c'est moi.

(Il disparaît. Entrent par la gauche, ou mieux, pa la salle, Janotus et le Touriste Anglais.)

II. JANOTUS, LE TOURISTE ANGLAIS

ANOTUS, *continuant avec volubilité son boniment de cicerone*

... Enfin, Milord, voici l'illustre couvent de Saint-acques, fondé près de la porte du même nom par le ienheureux Regnaud d'Orléans, le célèbre docteur n droit canon, peu de temps après sa mort, invoqué vec succès contre les fièvres malignes et autres, a 17 mètres de long sur 147 de large avec le généreux oncours de la reine Blanche de Castille. Admirez on grandiose réfectoire avec les tombes sépulcrales sculptées en pleine pierre où sont enterrées de nom-reuses têtes couronnées. Parmi les célébrités vivan-es abritées dans ses murs, le phénisque des docteurs, e phénomène de notre siècle, Maître Albert le Grand : lbertus Magnus.

LE TOURISTE ANGLAIS

Ho ! Albertus Magnus. J'ai ouï parler, à Oxford.

JANOTUS

Ce fameux théologien attire une telle foule d'audi-teurs à ses cours qu'il a dû les transporter sur la vaste place que je vous ai montrée, et qu'on appelle pour cette raison, selon une touchante légende, la Place Maubert.

LE TOURISTE ANGLAIS

Vous connaissez Albert le Grand ?

JANOTUS

D'abord, moi, des Fossés Saint-Victor à la rue de la Huchette, tous ceux du quartier Latin je pourrais dire leur petit nom et l'adresse de leur libraire. Mais Albert le Grand, je le fréquente intimement, vu que c'est moi qui lui procure des grenouilles et des cochons d'Inde pour ses expériences.

LE TOURISTE ANGLAIS

Vous êtes entré chez lui ? Expliquez sa cellule.

JANOTUS

Peuh! Des bouquins partout, c'est connu. Mais faut voir l'arrière-boutique, un bazar : des peaux de chauves-souris piquées aux murs, des fourneaux, des bouteilles comme des ballons avec des goulots en tire-bouchon, pour la chimie. Ah ! quand je vois ça, je suis ému. C'est beau la Science !

(*Le Tentateur apparaît derrière lui.*)

IV. LES MÊMES, LE TENTATEUR

LE TOURISTE ANGLAIS

Je veux visiter.

JANOTUS

Pas moyen. Personne n'entre chez lui. A moins que vous n'ayez un phénomène à lui montrer.

LE TOURISTE ANGLAIS

Je veux voir ce Maître Albert. Je paierai le monnaie.

JANOTUS

Pensez-vous qu'il n'ait rien de mieux à faire que de e montrer aux populations ?

LE TENTATEUR, *s'avançant*

Pourquoi Maître Albert refuserait-il de contenter es admirateurs ?

(*Il disparaît par le rideau de scène.*)

JANOTUS

Encore un qui veut faire son malin ! — Il n'a pas e temps, le pauvre homme. Songez ! Il recopie tout ce qu'on a écrit avant lui — et il en rajoute, encore ! — Sur les Animaux, les Plantes, la Mer et les Poissons, la Politique, la Cuisine, l'Astrologie, la Météorologie, la Magie, la Chiromancie, la Clef des Songes, la Pêche à a ligne, la Trigonométrie, les feux d'artifice, l'Hygiène, la Pédagogie, la Géographie, la Musique, l'Orhographe, euh... euh..., et ce que j'oublie. Faut-il qu'il ait de la tête pour retenir tout ça !

LE TENTATEUR, *reparaissant*

J'ai instruit Maître Albert de votre désir si flatteur. l attendait la fin d'une expérience dans son laboraoire. Il ne tardera pas à descendre.

LE TOURISTE ANGLAIS

Que fait-il dans son laboratoire ?

LE TENTATEUR

Hé, hé, je ne sais quelles souffleries et transmutations de métaux...

JANOTUS

On dit qu'il a chipé tous les secrets du Diable !

LE TENTATEUR, *piqué*

Comme vous paraissez renseigné! Continuez, jeune homme, ça m'intéresse.

JANOTUS

Oh, tout ce qu'on raconte... Qu'il est resté une journée en Purgatoire pour savoir aussi ce qui se passe dans l'autre monde, qu'en plein hiver il a offert un balthasar à l'Empereur d'Allemagne dans un jardin tout fleuri et plein d'oiseaux chanteurs, qu'il fabrique des talismans, qu'il est allé à Rome sur le dos du Diable.....

LE TENTATEUR

Ah ! Ah !

JANOTUS

..... Pour entendre le Pape en confession. Qu'un autre jour le Diable lui a proposé une dispute publique, qu'il l'a longtemps entortillé, mais qu'à la fin des fins c'est Albert qui lui a cloué le bec.....

LE TENTATEUR, *furieux*

Je vous interdis de débiter des âneries pareilles. Ne écoutez pas, Milord..... Voici, je crois, notre grand ıvant.

LES MÊMES, plus SIRE-CHARNEL et TOUT-SAVOIR

(Par le rideau apparaissent Sire-Charnel et Tout-ıvoir, qui discutent vivement. Mais ils ne sont vus ue du Tentateur et n'auront de rapports qu'avec lui.)

SIRE-CHARNEL

Voyons, un tout petit instant, pour satisfaire un dmirateur qui a traversé non seulement la Seine, ıais la Manche, pour venir nous voir.

TOUT-SAVOIR

Non, non et non. Un vrai savant a trop de besogne our se prêter à ces exhibitions ridicules. Laissez-nous ravailler.

(Il disparaît.)

SIRE-CHARNEL, *vexé, au Tentateur*

Quelle sauvagerie ! J'ai insisté tant que j'ai pu. Il ı'y a pas eu moyen de le décider à s'accorder une atisfaction pourtant bien légitime. Quand on a re-

noncé à tous les plaisirs pour la Science, refuser encore les petites compensations que celle-ci nous offre, c'est inhumain.

(*Il disparaît.*)

LE TENTATEUR, *à soi-même*

Je m'en doutais. Puisqu'il est insensible à la vanité essayons quelque chose de plus sérieux.

(*Il disparaît à son tour, par le rideau de scène.*)

LE TOURISTE ANGLAIS

Eh bien, notre savant, il ne vient pas?

JANOTUS

Qu'est-ce que je vous avais dit, Milord? Tiens, il a filé, l'olibrius..... Je vais maintenant vous montrer l'église conventuelle avec ses tombes sépulcrales où sont enterrées de nombreuses têtes couronnées.....

(*Ils sortent.*)

VI. MAITRE ALBERT, MAITRE BAUDOUIN DE CHARTRES, SIRE-CHARNEL, FRÈRE-DÉVOT, TOUT-SAVOIR, LE TENTATEUR

(Le rideau s'ouvre sur la cellule de maître Albert. De gros livres sur des rayons et une ou deux cornues. Au mur du fond, une statue de la Vierge, honorée

une petite lampe. Une porte à gauche, vers l'extérieur; une porte à droite, menant à une arrière-cellule. u milieu de la scène et de profil, la table d'Albert. Celui-ci se tient debout, à droite, tandis que Maître audouin est assis dans un fauteuil vers la gauche. 'est un homme replet, cossu; il parle avec assurance d'un ton légèrement pompeux, comme s'il faisait n cours public. Pour l'instant, il se tait, et semble ıssembler ses forces pour l'attaque.)

LE TENTATEUR, *descendant de la scène sur le proscénium, au public*

Cette fois, le duel est engagé. Ah! ah! ah! Comptons es points.

(Il va s'accroupir au milieu du proscénium, tandis ue Sire-Charnel, Frère-Dévot et Tout-Savoir, accroupis, eux aussi, font bloc sur les marches de la scène t le plus près possible d'Albert.)

FRÈRE-DÉVOT

Ne pourrait-on s'abstenir de ces luttes fratricides, si unestes à la charité chrétienne?

TOUT-SAVOIR

Vous oubliez les droits absolus de la Vérité, qu'il aut défendre coûte que coûte.

SIRE-CHARNEL

Nous sortons d'une race exercée aux tournois. Notre ival va mordre la poussière.

TOUT-SAVOIR

Hum ! Maître Baudouin de Chartres est parmi les théologiens séculiers un des plus éloquents, et la vieille école n'a pas de champion plus convaincu. Écoutons-le.

FRÈRE-DÉVOT, *à mi-voix*

Siège de la Sagesse, donnez-nous la victoire... si nous avons raison.

LE TENTATEUR, *comme un huissier*

Silence !

(*Un temps.*)

BAUDOUIN, *lentement*

Franchement, je suis scandalisé de voir un homme d'église se coiffer, comme vous le faites, de ce païen d'Aristote. Il faut laisser cela aux Arabes. Un clerc, qui a reçu les divines Écritures en héritage, peut-il écouter — et enseigner — un maître qui ne soit pas le Christ et pas même un disciple du Christ ?

ALBERT

Dans ces Saintes Écritures, pour voir sous la glace du texte courir les eaux vives de l'Esprit, il vous a fallu sans doute apprendre par quelles lois une pensée impalpable vit sous la carcasse des mots ajustés ensemble, et pâlir sur cette science profane qu'on appelle la grammaire ? De même cette pauvre philosophie : elle nous montre la figure et les enchaînements des objets corporels dont Dieu se sert pour nous parler.

TOUT-SAVOIR

Bien répondu.

BAUDOUIN

Certes! Toute la nature est un grand miroir où Dieu ; reflète. Mais il suffit de le savoir en gros, et de nous ctasier poétiquement. Cultiver des grenouilles en bo- al pour les décortiquer peut-il nous en apprendre da- antage et surtout nous élever l'âme?

FRÈRE-DÉVOT

Ah ! Bravo.

ALBERT

Devant le jardin de la nature vous fermez à demi les eux pour admirer un beau tapis. Moi je veux tirer à part et humer chaque fleur, mettre à nu son squelette, nalyser sa sève et ses vertus et ravir le secret de leur rdonnance au milieu du parterre, calculer le rythme le leurs saisons.

BAUDOUIN

A quoi bon? Les fleurs ne nous intéressent qu'à ause du jardinier, qui est toujours le même.

ALBERT

Il est toujours le même ! Mais il invente pour cha- une de ses œuvres, comme un artisan souverain, une orme et une couleur nouvelles, un poids, un grain, ne saveur incommunicable et toujours diverse. Tou- es portent sa marque, mais chacune par son origina- té révèle à nos yeux, que la simplicité parfaite éblouit, n nouvel aspect de la richesse divine.

LE TENTATEUR, *accusant le coup*

Bing !

BAUDOUIN

Je vous le concède. Mais quel besoin d'Aristote ?

ALBERT

La maison c'est l'architecte qui la bâtit, non le médecin. Ainsi Augustin est mon maître pour la foi et les mœurs; mais pour les sciences de la nature, je me confie à Aristote.

BAUDOUIN

La théologie ne vous suffit pas ?

ALBERT

Dans son domaine.

BAUDOUIN

Son domaine c'est Dieu. Y a-t-il une seule chose qui ne soit en Dieu à l'état d'idée, et qui n'existe en elle-même comme un rayon de la lumière divine, qui se serait brisé en tombant sur notre sol ?

SIRE-CHARNEL

Il s'exprime vraiment avec charme.

BAUDOUIN

Et pour connaître tous ces êtres émanés du Souverain Bien vous attendez quelque clarté des conjectures d'un naturaliste ? Dieu est le Soleil des esprits. C'est en se baignant en Lui que notre intelligence comprend tout, puisque c'est de Lui que tout dérive. L'Écriture

dit, et magnifiquement : « Dans ta lumière nous errons la lumière » !

FRÈRE-DÉVOT

Voilà une doctrine qui favorise la piété au moins !

TOUT-SAVOIR

Elle est assez déraisonnable pour cela !

SIRE-CHARNEL

En tout cas c'est une théorie reposante.

ALBERT

« Nous verrons » : au ciel, maître Baudouin, nous verrons toutes choses en Dieu : mais nous n'en sommes pas encore là.

FRÈRE-DÉVOT

Hélas !

LE TENTATEUR

Voyez l'obscurantisme !

ALBERT

Notre intelligence est fille de Dieu, mais elle vit dans un corps et doit passer par lui pour atteindre les choses. Et il faut choquer et briser la dureté opaque de celles-ci pour libérer le rayon divin et contempler l'idée dans sa transparence. La science n'est pas une manne sucrée qui nous tombe du ciel, mais un pain laborieux qu'il faut semer, récolter, et moudre, et pétrir, et cuire à grand ahan et à grand'sueur.

BAUDOUIN

Bref, vous ne croyez pas à l'intelligence?

ALBERT

Je crois à l'intelligence qui cherche, qui obéit au lois du réel et de sa propre vie. Je ne crois pas à l'in telligence qui flâne en rêvant.

BAUDOUIN

Mais à l'intelligence que Dieu vient secourir? Ca enfin nous ne sommes pas seuls et étrangers dans l monde. L'Écriture?...

ALBERT

Elle enseigne les choses du salut. Encore ne peut-o si facilement la lire, car elle est pleine d'ombres. E pour les sciences humaines, elle nous laisse nous dé brouiller.

BAUDOUIN

Toutes les sciences sortent de l'Écriture et y retour nent, comme les fleuves à la mer. La Théologie es reine du savoir.

ALBERT

Une reine qui une fois assignée la tâche à chacun de ses servantes ne vient pas les ennuyer en faisant leur place leur besogne.

BAUDOUIN

Il n'y a qu'une vérité, n'est-ce pas? Comment aurait-il plusieurs sciences?

ALBERT

La vérité, qui est Dieu, est unique. Mais les hom-
es se placent pour la considérer à des points de vue
ultiples.

BAUDOUIN

Dieu est unique, je n'en sais pas davantage, et
nomme est fait pour Dieu.

ALBERT

Mais l'homme rejoint Dieu par mille voies. Si l'on
ance avec moins d'effort en se laissant couler au fil
u fleuve, sur la route il faut se tenir debout et mar-
ner.

BAUDOUIN, *se levant, sec*

Justement nos deux voies sont différentes, et je
rois que nous ne nous rencontrerons jamais.

*(Albert se lève pour le reconduire et sort avec lui.
e soir tombe.)*

VII. FRÈRE-DÉVOT, SIRE-CHARNEL, TOUT-SAVOIR, LE TENTATEUR

FRÈRE-DÉVOT

Je l'avais bien dit. Hélas ! ces disputes ne servent
amais qu'à envenimer les inimitiés. Quel bien en
ort-il, je vous demande un peu ?

SIRE-CHARNEL

Faut-il que vous soyez bête pour n'avoir pas cor-
pris qu'Albert est vainqueur ? Le vieux sort d'ici cor-
plètement aplati.

*(Tout-Savoir ne dit rien, il s'affaire à ranger la tab
d'Albert, apporte les livres, de quoi écrire.)*

LE TENTATEUR

Albert est vainqueur, Albert est vainqueur ! Pas
vite, pas si vite. Il y a des victoires mortelles. En tou
cas, moi je ne suis pas vaincu, au contraire. Nou
allons bien voir, ah, ah, ah !

*(Il s'écarte de nouveau. Tout-Savoir s'est retir
dans l'arrière-cellule. La scène est presque obscure.)*

VIII. ALBERT, FRÈRE-DÉVOT, TOUT-SAVOIR, SIRE-CHARNEL, LE TENTATEUR

ALBERT, *rentrant en scène*

Ces théologiens antiques et dormants qui vitupèrent
la philosophie, ils blasphèment ce qu'ils ignorent.
Mais que le temps leur durerait sans ces escarmou-
ches! Ils se consolent de leur paresse en harcelant ceux
qui produisent. En tout temps le même phénomène se
déroule, des porteurs à l'humanité d'une vérité neuve
persécutés au nom de la crasse des traditions. On verse
toujours la ciguë à Socrate, et on rendra la vie impos-
sible à Platon pour le chasser d'Athènes !

FRÈRE-DÉVOT

lbert, il faut oublier cela et se jeter en Dieu.

ALBERT, *sans l'écouter*

t l'on rencontre de ces animaux bâtés jusque parmi frères ! Quand il serait si bon de quêter la vérité s la douceur de la vie commune! Mais non! C'est mi les plus proches que l'on rencontre défiances et bûches. Cela rend la tâche lourde.

FRÈRE-DÉVOT

ourdain nous l'avait prédit jadis. Et chaque fois . souvenir rayonnant nous soulage.

SIRE-CHARNEL

Peuh ! le souvenir d'un mort.

FRÈRE-DÉVOT

Mais la prière est là, par quoi nous plongeons dans vie de Dieu.

ALBERT

Je ne sais plus prier. La dévotion est chose fragile rare que les luttes font enfuir. Et quand reviendra-lle se poser à notre fenêtre, cette farouche colombe ?

TOUT-SAVOIR

Tout est prêt, Albert, au travail !

SIRE-CHARNEL

Il est bien tard. C'est l'heure de fermer les livres et non de les ouvrir.

ALBERT

Travailler ? Pour me faire traiter de païen.....

TOUT-SAVOIR

Méprise tes ennemis, Albert, et la meilleure réponse est de travailler toujours et de plus en plus. Ils finiront bien par se taire devant la grandeur de l'édifice.

FRÈRE-DÉVOT

Une tour de Babel qui ne sera jamais achevée...

SIRE-CHARNEL

Nous avons déjà tant travaillé. Nous pourrions nous reposer.

TOUT-SAVOIR

Pas avant d'avoir fini la tâche prescrite. Toute cette science antique, comme un temple enseveli dans les sables, qu'il faut ramener au soleil du temps présent.

ALBERT

Et puis la compléter, l'adapter à notre usage et la couronner de la Croix. Toute cette vieille science païenne, ah! oui, la rajeunir, la baptiser; cette Minerve aux yeux clairs et froids, en faire une servante de la Vierge, Mère du bel Amour. — Au travail, au travail,

vite! Il n'y a pas de temps à perdre : tant à savoir, tant à savoir! Et tant à livrer au monde qui ne sait rien...

(Il s'installe à sa table, Tout-Savoir penché sur son épaule, Sire-Charnel sommeillant à ses pieds, Frère-Dévot priant, à genoux.)

TOUT-SAVOIR

Nous entamons aujourd'hui le traité des Minéraux d'Aristote, que nous avons acheté à ce Juif de Sicile...

ALBERT

Toutes les pierres dont la nature se pare, rares ou utiles, inertes ou magiquement vivantes, scellées au cœur des abîmes, ou serties dans le vif argent des ruisseaux, que de mystère en vous toutes, pierres, comme vos secrets sont bien enfermés ! Mais l'esprit de l'homme peut briser votre dure enveloppe, connaître vos vertus, vous donner des noms ainsi qu'à ses bêtes familières, et par la science vous dominer comme il domine tous les êtres.

LE TENTATEUR, *s'avançant*

Bon, bon, bon! Le voilà pris. A ce coup, la curiosité le tient. Quelle soif de savoir, mon cher docteur, et de savoir pour savoir ! Les hommes renient Dieu par amour de la chair ou de l'argent, mais la concupiscence du savoir, pour plus distinguée, est tout aussi rapace que les deux autres. Je savais que la visite du vieux Baudouin tournerait à mon avantage.

(Il se retourne et voit qu'Albert s'est mis à genoux.)

Holà, holà ! qu'est-ce qu'il fait ? Il a encore chang
d'avis, ce n'est pas de jeu. Tout à l'heure il faisa
risette à la science, grise mine à la piété, et maint
nant le contraire ! Il est insaisissable... Il faut dor
que j'y aille moi-même ce coup-ci et jette de mes tro
hameçons le plus perfidement retourné.

(*Il disparaît.*)

ALBERT, *en prière*

Je vous dédie ma recherche, ô Vierge Marie !

FRÈRE-DÉVOT

Vous fûtes conçue avant la naissance des espace
et que s'entassent les montagnes en leurs masses p
santes, avant que surgissent les sources...

ALBERT

Vous assistiez à la construction des cieux, au trac
des océans, au déploiement des abîmes...

FRÈRE-DÉVOT

Vous demeurez auprès du Seigneur, disposant tou
avec lui, vous réjouissant à longueur de temps,
jouant en sa présence sur le globe de la terre.

ALBERT

C'est vous qui m'introduirez dans les arcanes de
nature.

FRÈRE-DÉVOT

En vous la Sagesse éternelle a pris chair. De vous, comme d'un lit nuptial, s'élance le Soleil de justice.

ALBERT

Vous êtes pleine de grâce et débordante de lumière.

FRÈRE-DÉVOT

Votre tête est ceinte d'étoiles, vous brisez du talon le péché, maître d'ignorance.

ALBERT

Vous illuminez tous les anges et les hommes, car vous n'êtes qu'amour...

FRÈRE-DÉVOT

Consentement, transparence...

ALBERT

Cœur très pur...

FRÈRE-DÉVOT

Esprit exultant dans l'estime de sa bassesse.

ALBERT

Venez sourire à mes ténèbres, Étoile du matin, Rose où se résout tout mystère !

(*Un temps.*)

TOUT-SAVOIR

C'est assez prié. Travaillons.

ALBERT

Travaillons.

(*Ils travaillent en silence.*)

(*Le Tentateur apparaît derrière eux, sous l'aspect d'un religieux vénérable, tenant un masque doré devant son visage.*)

IX. ALBERT, FRÈRE-DÉVOT, SIRE-CHARNEL, TOUT-SAVOIR, LE TENTATEUR

LE TENTATEUR

Comment, Maître Albert, mon cher Frère, vous travaillez encore ? Savez-vous bien l'heure qu'il est ? Tous vos frères prennent un repos bien gagné. Et vous restez à vous brûler les yeux à la lampe. Que vous êtes rouge, mon bien cher Frère ! Vous vous rendrez malade.

TOUT-SAVOIR

Si cela nous plaît ?

LE TENTATEUR, *grave*

Un religieux n'est pas maître de son corps. Et d'ailleurs, une fois malade, quel travail pourrez-vous four-

nir ? Il faudra vous arrêter de longs mois, peut-être pour le reste de votre vie. Croyez-en ma vieille expérience.

ALBERT

La besogne presse, mon Père, et d'ailleurs j'ai l'habitude : quelques heures de sommeil suffiront à tout réparer.

LE TENTATEUR

Quelques heures de sommeil ? Mais Matines vont bientôt sonner. Tous vos frères se lèveront pour la louange nocturne, qui est si poétique. Vous, pendant ce temps, serez englouti dans un sommeil lourd et fiévreux.

TOUT-SAVOIR

Les Maîtres en théologie sont dispensés de l'assistance au chœur.

LE TENTATEUR

Hélas, hélas ! triste concession à l'esprit nouveau. De mon temps, comme le bienheureux Père Dominique, de si douce mémoire, vivait encore, on ne connaissait point ces prétextes pour déserter la prière. Les frères ne quittaient pour ainsi dire pas l'église.

ALBERT

Et quand les âmes avaient besoin d'eux ?

LE TENTATEUR

Certes alors ils accouraient au dehors, car le deuxième commandement est semblable au premier.

ALBERT

Eh bien! mon cher Père, je fais de même. C'est pour le bien du prochain, pour lui verser doctrine et lumière, que je déserte, comme vous dites, l'oraison.

LE TENTATEUR

Vous l'avouez? Cependant ne faut-il pas prier sans cesse?

FRÈRE-DÉVOT

Mais nous prions tout en travaillant.

LE TENTATEUR

Et d'ailleurs, pour éclairer les âmes, tant de science est-elle vraiment nécessaire? Ne craignez-vous pas, mon cher Frère, que toutes ces recherches abstraites et curieuses, et les interminables disputes qu'elles engendrent, n'augmentent point, au total, la charité chez les autres, et qu'elles ne finissent par l'éteindre en vous?

ALBERT

Je me suis déjà posé la question.

LE TENTATEUR

Rappelez-vous vos jeunes ardeurs, la générosité de

votre premier amour, lorsque vous entrâtes dans notre saint Ordre. Est-ce pour sécher sur les bouquins que vous avez renoncé à tout, ou bien pour vous donner à Notre-Seigneur?

ALBERT

Comme si c'était deux choses incompatibles !

LE TENTATEUR, *reculant, patelin*

Je ne dis pas cela, mais... le danger est grand, mon Frère, de perdre la dévotion, trésor aussi précieux que fragile. Je souffre de vous sentir tellement chevaleresque et tendre, d'une piété si vive, lorsque l'érudition ne vient pas l'étouffer... Il y a en vous une flamme si claire ! Nos premiers Pères tout donnés à Dieu, ces héros des temps primitifs, vous êtes de leur race, je vous le déclare, et leur pur idéal pourrait revivre en vous. Hélas, hélas, faut-il vous voir...

ALBERT, *se levant*

Mais enfin, mon Père, où voulez-vous en venir?

TOUT-SAVOIR

Dites votre affaire sans tant de discours, au lieu de nous empêcher de travailler.

SIRE-CHARNEL

Et de dormir.

LE TENTATEUR, *pressant*

Je veux sauver votre foi du danger de ces ergoteries philosophiques, sauver votre âme et la rendre à sa vraie vocation de religieux, de saint, car il y a en vous l'étoffe d'un grand saint, mon Frère !

ALBERT

Qui vous a chargé de me le dire ?

LE TENTATEUR

Mais... mais... mon zèle, mon amour des antiques traditions, ma sympathie pour vous.

ALBERT

Ce sont eux qui vous ont chargé d'exciter mon orgueil ?

LE TENTATEUR

Mon bien cher Frère, je vous en supplie, prenez mes paroles en bonne part, ayez confiance en moi, croyez-moi, renoncez à l'étude !.....

ALBERT, *se détournant, troublé*

Vous venez me tenter et me perdre.....

LE TENTATEUR, *penché sur lui, et posant, sans y prendre garde, le masque sur la table*

C'est là le secret désir, au fond, qui vous dévore : pourquoi ne pas y céder ? Vous étiez tout à l'heure partagé, inquiet, je vous apporte la délivrance et la paix.

ALBERT

Tout à l'heure..... Comment ? J'étais seul dans cette cellule..... (*Il se retourne et pose brusquement la main sur le masque :*) Ah ! tu t'es trahi. Arrière !

(*Le Tentateur s'enfuit en hurlant, et en renversant le flambeau qui s'éteint. On ne voit plus que l'image de la Vierge, faiblement éclairée par la petite lampe.*)

X. ALBERT, *à genoux devant la statue de la Vierge, et seul, car les trois autres personnages ont disparu eux aussi*

ALBERT, *plaintif*

Notre Reine, ô Mère de miséricorde, voyez comme je suis persécuté, ballotté par votre ennemi d'un excès à l'autre. Je suis une pauvre barque bouleversée par la tempête, dans la nuit mauvaise. Arriverai-je jamais au port ? Ne serai-je pas brisé bien avant ? O ma vie, ma douceur, mon espérance, quand serai-je dans vos bras et quand vous verrai-je de mes yeux sans plus jamais vous perdre ? Mais pourrai-je durer jusque-là : je suis si faible et si assailli ? Pourrai-je durer, pourrai-je vous voir, vous et votre Fils ? Voyez comme je soupire et comme je pleure : ah ! prenez-moi dès maintenant avec vous, Mère; ne me laissez pas dans cette vallée de larmes, terminez mon exil. Vous m'avez arraché au démon cette fois-ci encore, mais ne sera-t-il pas vain-

queur demain ? Prenez-moi, ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie !

(Silence. La statue s'illumine et semble s'animer. Douce musique. On comprend qu'Albert voit et entend Notre-Dame.)

ALBERT

Que vous êtes belle, Notre-Dame de lumière ! M'avez-vous déjà exaucé ? Mais non, c'est des yeux du corps que je vous vois... Comment ? Si longtemps marcher encore, travailler, souffrir, lutter ?... des jalousies, des disputes... tant d'années, tant d'années. Une gloire si pesante... je ne plierai point sous tant de gloire, sous tant de science ? Tant de science, à en devenir comme un dieu... Avec tant de science, pourrai-je garder mon cœur pur et humble, comme le vôtre, ô Notre-Dame qui saviez tout, et d'abord votre néant de créature... Eh ? Que dites-vous ? Peu d'années avant ma mort ? Je ne comprends pas... Devant mes disciples ?... Je perdrai toute mémoire, toute science ? Oh ! quel gain, quelle légèreté ! Et je serai comme un tout petit enfant, un humble petit enfant qui ne sait rien, qui ne sait qu'aimer et balbutier, et dormir dans les bras de sa mère..... Aimer, aimer, aimer et dormir..... Merci, Mère.

(L'image s'éteint.)

RIDEAU

CLAUDE JUST.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Lettres étrangères

I. — Trois essais italiens sur nos problèmes

Les trois essais dont je me propose de parler ont pour ujet les questions maîtresses de notre époque, celles dont notre humanité, en proie au trouble et au désordre, recon- naît ces temps-ci l'urgence. Les auteurs en sont différents à tous points de vue : Giovanni Papini est l'illustre pam- phlétaire dont la conversion au catholicisme fut retentis- sante, Adriano Tilgher est un des critiques et philosophes les plus influents de l'Italie nouvelle, Filippo Burzio est un jeune dont la notorité commence à s'établir. Leurs positions, le ton de leurs livres, tout les sépare, mais ils sont tous trois la même préoccupation de juger, d'amender notre temps.

Gog, de Giovanni Papini (1), est un livre de feu et de vio- ence. Quand il parut, d'aucuns commirent à son propos e pire contresens. On crut, ou l'on feignit de croire à une apostasie. Certains articles de M. Aniante dans les *Nouvel- les littéraires*, tendaient à démontrer que le fougueux polé- niste avait rejeté le catholicisme et qu'il hurlait des blas- phèmes. Je me demande, relisant dans le texte français dû à M. René Patris, ce livre étonnant, comment une telle erreur a pu être commise. Déjà dans *La Vie Intellectuelle* (10 mars 1931) le R. P. Lemonnyer, O. P., avait montré que cette interprétation ne tenait pas debout. *Gog* est un

(1) Flammarion.

livre exactement, entièrement chrétien, mais il est écrit avec un accent d'ironie amère, et ceux qui prennent au pied de la lettre les assertions du héros de Papini ne peuvent que se tromper lourdement. Au reste, Giovanni Papini l'a dit de la façon la plus expresse :

« Gog est un *monstre*, et, par là, il reflète en les exagérant certaines tendances modernes... De tout mon être, régénéré désormais par mon retour à la Vérité, je ne puis qu'abhorrer tout ce que Gog croit, dit ou fait. Quiconque a lu mes livres, surtout les derniers, s'apercevra qu'il ne peut rien y avoir de commun entre moi et Gog. » Est-ce assez net? Vraiment quelle volonté de mauvaise foi ne faut-il pas pour prendre le contre-pied d'assertions aussi décisives!

Qu'est donc Gog? Un *ilote*, aux yeux de Papini. La représentation caricaturale des défauts de l'homme moderne, de ce pauvre être sans loi, sans foi, désespéré, déchiré entre ses velléités et ses instincts, et toujours en proie à la frénésie et au désespoir. C'est un américain de sang peu pur. Enrichi colossalement, il décide de connaître la vie, de découvrir tout ce que la terre porte d'intéressant, de se faire en somme une représentation personnelle de l'humanité du XXe siècle. Giovanni Papini imagine qu'il l'a rencontré dans une maison de fous et que ce sont les papiers personnels de ce Goggius, dit Gog, qu'il publie. Le livre est fait d'une suite de notes courtes où chaque aspect de notre « civilisation » est envisagé, qu'il s'agisse de la production en grande série, du Freudisme, de la relativité d'Einstein ou des progrès du spiritisme. Il est très peu de ces fragments qui soient indifférents; quelques-uns sont franchement déplaisants, comme : le *Bourreau nostalgique* ou *Cent de cœurs*; mais la plupart sont amusants, saisissants, en particulier la visite à Wells, celle à Freud et *l'industrie de la poésie*. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce livre par ailleurs si curieux, c'est de laisser au lecteur une impression de papillotement et d'incertitude. J'entends bien que quiconque possède les princi-

es chrétiens, qui sont le fondement de la foi de Papini, ;s retrouve aussitôt dans les âpres critiques. Et les autres? 'our tout dire, un livre plus systématique que précis. Mais par son pittoresque satirique, supérieur à celui de M. Georges Duhamel, il contribue à défendre les valeurs :e l'esprit contre les forces de la bête, et il travaille à les enger. Qu'on lise plutôt cet aveu de Gog :

Le christianisme d'après le peu que j'en connais m'épouvante. Je uis prêt à reconnaître que c'est le plus parfait et le plus sublime es cultes, mais par malheur il contrarie et condamne tous les ins-incts les plus enracinés. Je déteste les hommes, et le Christianisme n'impose de les aimer; je supporte difficilement mes amis, et le Christianisme m'oblige d'embrasser mes ennemis; je suis l'un des iommes les plus riches de la terre, et le Christianisme enseigne le népris des richesses et le renoncement; je suis enclin à trouver ıne jouissance dans la cruauté, et le Christianisme m'impose la louceur et m'invite à pleurer sur le martyre de son Crucifié. Je dois lonc à mon regret renoncer à me faire Chrétien. Autrement je ne ;erais qu'un chrétien rebelle et hypocrite. Le Christianisme est une 'eligion trop élevée pour être de mon espèce.

Adriano Tilgher appartient à un autre genre d'esprits. Ce disciple de Fichte et des rationalistes français, de Descartes à M. Brunschvicg, ce commentateur de Plotin, des Stoïciens, de « la vision grecque de la vie », ce traducteur du *Discours de la Méthode* ne ressemble en rien au polémiste Papini. C'est au reste une personnalité curieuse que celle de M. Tilgher. S'il étudie Ravaisson et Fichte, il ne s'intéresse pas moins au théâtre contemporain, et telles de ses études dramatiques sur Pirandello, Crommelynck, Gabriel Marcel, Lenormand, Tchekhow, font autorité. Essayiste, il réfléchit sur le problème de l'histoire, sur celui du travail ; philosophe, il a donné deux livres d'esthétique. Son œuvre est déjà importante et variée, bien qu'il n'ait que quarante-cinq ans.

Mme Elena Bounée et M. René Maublanc viennent de publier en français son *Homo Faber*, sous le titre : *Le tra-*

vail dans les mœurs et dans les doctrines (1). C'est un livre attachant, un peu rapide, et qui, je crois, ne donne pas une idée très décisive de la valeur intellectuelle d'Adriano Tilgher. Certes des opinions y apparaissent ; on y sent son anti-dogmatisme, son amour d'une raison active et non fixée, son pragmatisme et son dynamisme, enfin son sens de la vie dans ce qu'elle a de mouvant, de relatif. Mais ses opinions personnelles s'y montrent peu, et il serait tout à fait souhaitable qu'on nous donnât une traduction de ses études d'esthétique. Nous avons lu récemment certaines affirmations de Tilgher sur l'autonomie de la création artistique et de l'expérience religieuse qui provoqueraient d'intéressantes discussions. Mais il est hors de doute que *le travail dans les mœurs et dans les doctrines* est, en soi, un travail attachant, et dont tous les chapitres mériteraient un commentaire.

Le propos de ce livre n'est pas une *philosophie du travail* à la façon de G. Séailles, non plus qu'une histoire du travail : c'est exactement la conception que se sont faite du travail les diverses civilisations et les conséquences que ces conceptions ont comportées dans la vie.

Chez les gréco-latins, chez les juifs, chez les Perses mazdéens, chez les chrétiens primitifs, et ainsi de suite, jusqu'à nos jours, Adriano Tilgher poursuit la notion du travail. Il la détermine dans les systèmes socialistes, dans le bolchevisme, dans le fascisme. Son chapitre essentiel est sans doute celui où il analyse la notion de travail dans ses rapports avec la vision moderne de la vie. Les remarques de M. Tilgher sur ce point me paraissent extrêmement justes :

> Le monde est conçu en fonction de la vie, la vie en fonction de l'action... Dans la fièvre de la vie et de l'action l'homme perd totalement de vue l'au-delà : si même il n'en nie pas l'existence. Le seul monde qui compte pour lui, vraiment, est la terre où il vit et travaille. L'éternité du temps, l'infinité de l'espace, qui pesaient de

(1) Alcan.

eur poids démesuré sur l'homme du Moyen Age et de la Renaissance, disparaissent complètement ou s'effacent... Le chemin à travers lequel l'homme moderne cherche la rédemption n'est plus la omination des passions, l'ascétique recueillement intérieur : c'est e travail, par lequel il transforme toujours davantage le monde xtérieur en l'assujétissant à ses fins... Les vrais héros du monde noderne sont les grands créateurs de richesse...

Il suffit de lire ces phrases, d'en entendre le ton, pour omprendre où vont les sympathies de l'auteur. Et quand M. Tilgher nous montre la crise de l'idée du travail, en onflit avec le sport, il indique aussi, semble-t-il, une posi- ion bien définie.

Je crois cette position fausse. Tout ce que M. Tilgher lit, je le dirais volontiers, mais j'y verrai le signe de notre déchéance. Le travail pour le travail, pour la production, ne parait une bêtise et une trahison. « Thomas d'Aquin, dit M. Tilgher, place au-dessus des travaux civils les tra- vaux ecclésiastiques, au-dessus du travail, la pure contem- plation. » Et il semble critiquer cette affirmation (qui l'ailleurs appellerait des commentaires). Mais la recon- naissance de la hiérarchie inverse, on voit trop où elle a mené le monde.

Au reste ce petit livre écrit en 1928, et qui ne tient pas compte des expériences de la crise du monde contempo- rain, est-il encore exact dans la pensée de son auteur? On ouhaite que d'autres traductions de ses œuvres nous per- nettent de mieux connaître la position de M. Tilgher sur es questions, étant en tout cas hors de conteste qu'il ous a donné sur elles une excellente documentation.

Le troisième essayiste italien dont j'ai prononcé le nom, Filippo Burzio, répondrait à Adriano Tilgher cette phrase que j'emprunte à un de ses textes) : « Il faut, au contraire, ontrecarrer l'entraînement matérialiste et l'activisme xtérieur qui dérivent de la science par une activité intéieure d'autant plus énergique. » Il ne suffit pas de don- er à l'homme comme but le travail ; il faut que ce tra-

vail ait aussi une signification psychologique et métaphysique.

Filippo Burzio est un mathématicien, professeur de balistique à l'École de guerre italienne ; ses essais sont une activité seconde de sa vigoureuse personnalité. Jusqu'à présent il n'en existe pas de publication en librairie française, mais plusieurs textes ont paru dans *La Revue des Vivants* parmi les plus significatifs. Filippo Burzio, qui est un disciple de Pareto et de Gœthe, envisage la solution des problèmes d'équilibre que sa phrase ci-dessus indiquait, problèmes qui sont d'ailleurs à la base de tous ceux de notre civilisation, comme résidant dans ce qu'il appelle la *Démiurgie*. Ses essais, *le Démiurge*, *Démiurge et Démos*, tendent à créer une vision de l'homme nouvelle :

> Si, sous les coups de la science, l'ancienne religion, si l'ancienne morale, si l'ancien bonheur ont sombré dans beaucoup d'âmes, avec les dogmes qui les soutenaient, il faut inventer une religion, une morale, un bonheur nouveaux, qui ne craignent pas la science, ni les représentations du monde et de la vie.

On voit tout de suite quelles objections préalables ferait un chrétien à cette thèse : que, pour lui, il y a une religion — ni ancienne, ni nouvelle —, une morale qui est fixe et absolue, et que le bonheur n'est pas dans la seule dépendance de la volonté humaine. On distingue souvent chez Filippo Burzio des notions qui semblent issues de Luther et de Calvin, ou de Rousseau.

Cependant il ne me paraît pas que tout doit être combattu dans les thèmes de Filippo Burzio, au contraire. Remarquant la carence des valeurs d'universalité, la dispersion psychologique de l'homme moderne, son déséquilibre intérieur, il cherche à proposer une reconstitution. Son désir est de faire de l'individu la base du nouveau monde, l'artisan de la démiurgie, non pour glorifier cet individu à la façon d'un Nietzsche (Burzio est nettement anti-nietzschéen), mais pour qu'il devienne l'élément d'une communion, d'une union. S'accomplir chacun, pour

ıccomplir, du même coup, une œuvre à portée universelle, lans l'obéissance à deux grandes lois : le détachement et l'amour.

Un des essais les plus curieux de Filippo Burzio mon- re les rapports de cette doctrine avec le fascisme, la démo- ratie, les divers systèmes aujourd'hui admis ; il y aurait, e crois, un grand intérêt à montrer en quoi cette théorie qui n'est pas sans faire penser quelquefois à la théorie du *Sinn* ou *sens* chez Keyserling) se rapproche du christia- nisme, du catholicisme en particulier, et en quoi elle s'en écarte. J'espère pouvoir le dire quelque jour, car il serait vraiment très regrettable qu'aucun éditeur ne se trouvât pour publier en France ces très intéressants essais.

II. — L'ÉCOLE DES ROMANCIÈRES

L'Angleterre a toujours été un « pays du roman », comme le dit à juste titre un de nos meilleurs spécialistes en matière romanesque, M. Edmond Jaloux. Mais depuis la guerre, cet art y connaît une floraison tout particulièrement belle, et cette floraison est due, dans une large mesure, à des femmes, à des romancières nombreuses, dont l'œuvre riche et variée s'offre à notre admiration. On peut avoir une idée de l'importance de cette « école des romancières » en considérant la liste des ouvrages publiés par M. Gabriel Marcel dans sa collection *Feux croisés* : dans sa seconde série seule, sur treize livres, cinq sont féminins. Au reste les noms de Margaret Kennedy, l'auteur de la ravissante *Nymphe au cœur fidèle*, de Mary Webb, dont *Sarn* est presque un chef-d'œuvre, de Rosamond Lehmann, dont *Poussière* enchanta tant de lecteurs français, sont bien connus de ce côté-ci de l'eau. Une recension rapide de cette production, dans les derniers mois, signalera au lecteur maintes œuvres d'un indiscutable intérêt.

Au premier rang on placera sans hésiter *Tobie et l'Ange*, de Stella Benson (1). C'est une réussite extraordinaire. La transposition, en matière littéraire, est une aventure bien périlleuse. Prendre une anecdote de la Bible ou de l'Odyssée, ou des tragiques grecs, et l'adapter au cadre moderne, c'est neuf fois sur dix engendrer un monstre. Cela ne veut pas dire que cette méthode soit absolument condamnable. *Asie*, de H. R. Lenormand, transportait, il y a peu, sur le plateau, l'antique aventure de Médée dans des conditions tout à fait acceptables. Mais il faut avouer qu'on ne connaît pas d'exemples d'une réussite aussi grande que celle de Stella Benson. C'est l'histoire de Tobie que le roman calque, et calque jusque dans les moindres détails ; mais l'allusion est maniée avec une telle délicatesse, que jamais on ne doute de la réalité des êtres que reproduisent, dans leur destinée, les gestes des héros bibliques. Ce que M. Paul Bourget appelle la « crédibilité » est respecté. On croit vraiment à l'anecdote du poisson ; on ne doute pas que Sara ait causé la mort de ses sept fiancés ; le vieux Tobie gémissant, et le jeune Tobie sportif et un peu niais, sont vrais psychologiquement. Et quant à l'ange du Seigneur, traité d'une façon un tantinet caricaturale, sous les apparences d'un Chinois, élevé par les Wesleyens, il n'en est pas moins, très respectueusement, un excellent ange qui s'acquitte à merveille de sa mission.

On ne racontera pas une intrigue que tous les lecteurs connaissent, ou retrouveraient en tout cas dans le « Livre de Tobie ». L'intérêt au reste est doublé par le témoignage neuf que Stella Benson nous apporte sur des populations dont nous ignorons à peu près tout. Le roman se passe dans le Kanto, province mandchourienne en bordure de la Corée. Les personnages sont des Russes exilés, exilés comme les Juifs du livre de Tobie. Des Chinois, des Japonais, un mélange de peuples divers, interviennent

(1) Traduite par Georgette Camille, chez Plon, « Feux croisés ».

dans l'anecdote, le tout peint avec une vérité et une simplicité également belles. Roman au sens le plus profond du mot, roman où il se passe quelque chose, où il arrive des événements. *Tobie et l'Ange* est aussi une manière de développement poétique, où l'auteur touche sans cesse « à ce monde immatériel et unique, seule patrie des poètes, des prophètes et des inspirés, où se fait entendre la grande voix de Celui qui est ». C'est en tout sens un beau livre, que Mlle Georgette Camille a traduit avec beaucoup d'art.

Le Poids des ombres, de Mary Webb, est d'un genre entièrement différent. Paru en anglais sous le titre de *The house in Dormer forest*, c'est avant tout un livre d'atmosphère. Dans un pays et un passé également enveloppés de brumes, au fond d'un vallon où la nuit l'aile feutrée des hiboux glisse dans l'air humide, la vieille maison Dormer emprisonne ses habitants. La forêt profonde l'environne ; il y a des grottes secrètes, des allées d'arbres pleines d'étrangeté. Dans la demeure à l'architecture bizarre, les pendules battent, innombrables, avec application et tristesse. Une sorte de magie inquiète pèse sur les êtres, un enchantement maléfique. C'est, en plus tragique, l'atmosphère de *Sarn* et de la plupart des livres de Mary Webb.

Le drame est celui-là. Dormer est un monde clos, cerné d'invisibles barrières. Qui les rompra ? La maison symbolise une routine mortelle, l'oppression insupportable d'un rigorisme sans spiritualité. Les parents Darke sont obtus et tyranniques ; la grand'mère est une vieille atroce, qui, en fin du livre, incendiera la maison. Il y a aussi une jeune femme diabolique, et un jeune pasteur niais et systématique. Cette coalition imposera-t-elle ses lois aux enfants de Dormer ? A Ambre, cette charmante fille laide et douce qui communie avec l'âme de la nature ; à Jaspe,

(1) Traduit par Odette Michelli, aux éditions du Siècle « Les Maîtres étrangers ».

le garçon révolté, qui ne veut pas admettre que la foi, ce soit ce formalisme, ce pharisaïsme ? Ambre s'évadera dans le bonheur, Jaspe ira au désespoir total, et la maison Dormer s'écroulera. « Rien de ce que construit l'homme pour subjuguer les âmes ne peut rester debout. » Voilà pourquoi Dormer doit crouler. Enoch, le vieux domestique visionnaire, pronostique sa ruine : « Un jour viendra où cette triste vieille maison tombera. Elle tombera, la nuit, avec un grand poids d'ombre sur elle. » On voit assez que *Le Poids des ombres* a le mérite de poser un problème poignant : les personnages, dessinés avec vigueur et pittoresque, sont très attachants. Malheureusement l'intrigue est lente au début, trop rapide à la fin.

Ce qui créerait peut-être un lien, si l'esprit de système souhaitait qu'on en établit un, entre ces romancières anglaises si différentes, ce serait une certaine façon d'envisager la vie : une façon à la fois désespérée et souriante, poétique et amère. « Quelle chose poignante est le passé ! » dit quelque part Mary Webb. Et entre Mary Webb, Rosamond Lehmann, Clemence Dane (la Clemence Dane de *Légende* surtout), il y a comme un esprit de famille. *Une note de musique* (1) vaut sans doute surtout par cet enchantement discret, mélancolique, que Rosamond Lehmann excelle à introduire dans ses livres. Il ne semble pas que ce nouveau roman ait, autant que *Poussière*, su plaire au public français. Il est retenu, plus pudique ; il a moins de trouble poésie et de doucereux poison. C'est un livre simple, uni. La vie de deux femmes dans une province anglaise. L'une et l'autre mariées, point malheureuses, point heureuses non plus ; un jeune garçon passe dans cette calme existence ; il ne se produit rien ; il s'en va, la vie continue. On voit que ce roman est tissé de bien peu de choses. Il a cependant un grand charme. Les personnages féminins, recréés par le dedans avec une vérité saisis-

(1) Traduit par Jean Talva, chez Plon, « Feux croisés ».

sante, expriment les aspects éternels de l'âme féminine. Certaines pages où est racontée une partie de campagne, aussi poétique qu'absurde, sont parmi les plus belles que Rosamond Lehmann ait écrites. *Une note de musique* ne donne pas sans doute l'impression, malgré tout consolante, qui rendait acceptable le désespoir de *Poussière* ; c'est un livre plus amer, plus douloureux. Il semble bien cependant que Rosamond Lehmann y ait fait un pas de plus dans la connaissance des êtres. On voudrait que cette romancière charmante trouvât un jour le chemin de la paix et du repos et mît au service de la joie les qualités émérites qu'elle utilise à nous peindre la tristesse de vivre. (M. Jean Talva a publié aussi, de Rosamond Lehmann, une *Lettre à ma sœur* : ce n'est rien, et c'est charmant, cette missive sans but, sans propos, écrite de façon désinvolte et un peu mélancolique.)

Point très éloignée de Rosamond Lehmann quant à sa conception de la vie, Sheila Kaye-Smith est plus lente, plus réaliste, moins poète. *Herringdales* (1) est aussi la peinture d'une vie de femmes dans la province anglaise. Il s'agit ici du Sussex. Une vie tout aussi triste, tout aussi dénuée de buts. L'héroïne Jenny qui n'a pas pu trouver le bonheur avec un homme qui ne l'aimait point, et se consacre à poursuivre l'œuvre entreprise par cet homme, ne présente en soi qu'un intérêt limité, limité surtout par la lenteur des développements. Le vrai mérite du livre est de nous montrer, en arrière-plan, les problèmes de l'Angleterre récente, les transformations industrielles, les crises commerciales et rurales. Tandis que Rosamond Lehmann, comme Mary Webb, ne se soucient de détails réels que dans la mesure où la psychologie de leurs héroïnes en dépend, Sheïla Kaye Smith a presque un tempérament d'historienne. Le vrai drame d'*Herringdales* n'est ni celui de Jenny, ni même celui du domaine qui

(1) *Iron and Smoke*, trad. par Marthe Nouguier, Plon, « Feux croisés ».

donne son nom à la traduction française : c'est bien davantage celui du Weald, pays aujourd'hui rural, jadis industriel, et qui retourne peu à peu à son destin métallurgique. En ce sens ce roman a une valeur documentaire indiscutable.

Dans la même collection Sarah Gertrud Millin a publié ce « roman de sangs mêlés » si curieux : *Les Enfants abandonnés de Dieu*. Nous n'y reviendrons pas puisqu'il en a été question ici (en juin dernier), dans la chronique de vie sociale. Au reste un nouveau livre de la même romancière vient d'être traduit en français, *L'artiste de la famille*, que le *Correspondant* a publié et qui va paraître en librairie : nous aurons l'occasion d'y revenir. Sarah Gertrud Millin, qui habite l'Afrique du Sud, possède un tempérament très différent de celui des autres romancières. Ses soucis, son interprétation de la vie, ne ressemblent pas aux leurs.

Clémence Dane, au contraire, nous ramène à la conception que nous avons dite. *Légende* était un beau livre, grave, passionné, dont le charme était fait de mystère. *Régiment de femmes* (1) ne vaut pas *Légende*, à qui il est antérieur (1917). Le sujet est, par un heureux hasard, voisin de celui du film fameux *Jeunes filles en uniforme*. C'est l'étude d'un milieu assez vivant (quoique schématisé) d'un pensionnat de jeunes filles. Un professeur, Clare Harrill, personnage curieux, très cohérent, trop cohérent, d'un bout à l'autre de l'œuvre, domine l'intrigue. C'est une héroïne en quelque sorte gidienne, ou wildienne. Elle cherche les âmes, la domination, l'influence. Elle jette son dévolu sur une de ses élèves, qu'elle abandonne ensuite, si bien que l'enfant se tue : sur une jeune maîtresse, Alwynne, qui lui échappe. Il ne lui reste plus qu'à méditer sur elle-même, et à éprouver d'elle-même une sincère horreur. Le récit trop long a de grandes faiblesses : l'épi-

(1) Traduit par J. Fournier-Pargoire, chez Plon, « Feux croisés ».

sode des fiançailles d'Alwynne est absolument insignifiant. Mais on ne saurait nier que le personnage de Clare, malgré l'excès de système qui préside à son dessin, est de ceux qui s'imposent à l'esprit. Inférieur sans doute à quelques-uns des livres que nous venons d'analyser, il est hors de doute qu'il est encore dans une catégorie de romans où l'on regrette de ne pouvoir ranger beaucoup de romans français.

Ce qu'il sied, en effet, de souligner, — c'est la magnifique prodigalité de cette école anglaise de romancières — et de romanciers aussi, pour ne pas être injuste à l'égard d'un Aldous Huxley, d'un Priestley, d'un Charles Morgan —... Le roman britannique nous donne l'exemple d'une fécondité, d'une harmonie, d'une authentique richesse. Et non seulement le roman de classe littéraire, mais ce qu'on pourrait appeler le roman intermédiaire, c'est-à-dire celui qui n'a d'autres prétentions que de distraire, et se situe bien au-dessus de son correspondant en France. A quelles causes devrait-on attribuer cette prééminence? Les réponses à cette question seraient diverses, selon les critiques. Le roman français n'a-t-il pas abusé de l'introspection, du style poétique, du subjectivisme? N'a-t-il pas trop dédaigné l'événement, l'intrigue? Cela demanderait toute une étude. Il semble bien, en tout cas, que, depuis deux ou trois ans, nous assistons, chez nous, à un renouveau romanesque, qui s'accompagne d'un retour aux véritables méthodes du roman, d'une soumission plus grande à la véritable création. Mais nous avons un long retard à rattraper, et l'exemple du roman anglais est de ceux que nous méditerons avec profit.

III. — Manuel Galvez

On assure qu'un des candidats sérieux à un des prochains prix Nobel est M. Manuel Galvez. L'Académie de

Stockholm serait, sans doute, heureuse de couronner, en un de ses membres les plus appréciés, la littérature hispano-américaine, laquelle est abondante et variée. M. Manuel Galvez n'est pas un inconnu pour les lecteurs français. Quatre de ses livres sont déjà traduits : *L'Ombre du Cloître* (1), *Nacha Regulez* (2), *Mercredi Saint* (3), *Les Chemins de la Mort* (4). Dans le gros et sérieux manuel que M. Max Daireaux a écrit sur la littérature hispano-américaine (5) quatre ou cinq pages lui sont consacrées. Si le laurier doré de Nobel couronnait son front, nous ne serions pas pris au dépourvu.

M. Manuel Galvez est jeune encore. Il est né en 1882 à Parana, République Argentine. Les critiques qui nous ont parlé de la littérature sud-américaine sont unanimes à croire que le climat de ces jeunes républiques est très peu favorable au développement de l'art littéraire. Tant en raison de l'exiguité du public, qu'à cause d'une mentalité excessivement pragmatiste, l'écrivain a les plus grandes difficultés à vivre. M. Manuel Galvez a été un des premiers à tenter d'être exclusivement écrivain ; malgré sa notoriété il ne semble pas qu'il y ait réussi tout à fait, puisqu'il est depuis quelques années inspecteur général de l'enseignement. Il écrit cependant beaucoup : son œuvre compte une vingtaine d'ouvrages. Les deux thèmes essentiels de la littérature argentine, la pampa et la grande ville, y ont alterné. On comprend assez qu'il ait connu le succès au bord du Rio de la Plata. Mais a-t-il ce qu'il faut pour être acclimaté en France ? Représente-t-il un apport original dans le sens où les œuvres d'un Conrad ou d'un Meredith, ou d'un Thomas Mann, constituent des apports originaux ? Nous le verrons chemin faisant.

C'est en 1907 que parurent les premières œuvres de

(1) Trad. par M. Gahisto, chez Albin Michel.
(2) Trad. par M. Georges Pillement, Nouvelle Société d'édition.
(3) Trad. par le même, Nouvelle librairie française.
(4) Trad. par le même, librairie Gallimard.
(5) Kra, éd.

Manuel Galvez : des poèmes. Mais son véritable début date de 1914, où la publication de *La Maestra Normale* (l'institutrice) mit soudain son nom en pleine lumière. C'était une intrigue simple, voire simpliste (les intrigues de M. Manuel Galvez sont souvent simplistes), mais une étude très poussée de la vie provinciale en Argentine : sujet sur lequel l'auteur devait revenir souvent. Le succès du livre fut dû à une bataille d'articles que se livrèrent à son propos Lugones et Miguel de Unamuno, l'un accusant l'auteur d'avoir vilipendé l'enseignement officiel, l'autre l'en complimentant. M. Galvez se désolidarisa de l'un et de l'autre : peu importe, il était désormais lancé.

Son œuvre se déroula alors à une cadence rapide, mais ne s'écarta guère des principes littéraires auxquels l'*Institutrice* le montrait fidèle... Sa pensée a pu évoluer de l'humanitarisme de M. Romain Rolland (dont il a traduit *Clérambault*) à un catholicisme mystique, sa formule d'art reste la même. C'est un naturalisme très fortement influencé par Flaubert, par Zola, plus tard par Gorki, il peint les milieux avec vigueur. Psychologue, s'il a lu Dostoïevski, il est souvent enclin à préférer l'enveloppe des êtres à leur vérité profonde. Mais il est hors de conteste qu'il a les plus grandes qualités de peintre, de metteur en scène, et que ses romans sont hauts en couleurs, pittoresques et vigoureux. Un de ses livres, *Mercredi Saint,* n'est pas sans rappeler Maupassant.

Les quatre ouvrages qu'on a traduits permettent de se faire une opinion précise de son art. On souhaitera qu'on nous fasse connaître *Le Mal métaphysique*, analyse des inquiétudes intellectuelles, *La Tragédie d'un homme fort*, étude de la lutte en Argentine, entre un spiritualisme contemplatif et quelque peu diffus et un pragmatisme d'hommes d'affaires. Mais déjà nous pouvons nous instruire.

L'Ombre du Cloître, le premier de ses romans que le public français ait connu, est, essentiellement, une peinture de la vie provinciale en Argentine. La scène est à

Cordoba, cette ville si profondément catholique, où la domination jésuite a laissé des traces profondes, et des monuments très curieux. Le thème du roman est que le jeune héros José Alberto, qui est un mauvais sujet (à vrai dire, ce qu'il fait ne me paraît pas criminel à l'excès!), se voit refuser la main de la très pure Thérésa, parce que la famille de celle-ci ne veut pas donner la jeune fille à un mécréant. Thérésa tente d'oublier son amour à l'ombre du cloître, n'y parvient point, mais comme José Alberto a retrouvé entre temps la Grâce, cela se termine fort bien par un mariage. Je n'affirmerais pas qu'on croit véritablement à cette histoire, quand on lit ce roman; il demeure assez schématique, peu « réel ». Ce qui est le plus intéressant, c'est la peinture de la ville, de la société, de la vie provinciale dans une lourdeur humide de pays quasi tropical. Telles pages comme « le prêche de l'agonie », où l'on assiste à la descente de Croix du Christ, sont très belles et témoignent d'une très authentique émotion religieuse.

Mercredi Saint n'est pas sans parenté avec *L'Ombre du Cloître*. C'est un livre audacieux, quant à son sujet, et bien dans la manière réaliste. Le simple récit d'une journée de prêtre sert de matière à un roman. Le Père Eudosio Solanas est un excellent prêtre, d'abord souriant, mais qui, nous le voyons bientôt, a une conscience magnifique. Un jour de Mercredi-Saint il est appelé, en pleine nuit, au chevet d'un moribond dont la famille le reçoit fort mal. Puis, pour écarter une image qui hante sa mémoire, il se châtie. Il s'endort, se réveille à l'aube, dit sa messe et va au confessionnal. L'essentiel du livre est là; le récit d'une série de confessions, vieilles dévotes, femmes nerveuses, hommes sincères : un défilé extrêmement vrai de personnages sur lesquels M. Manuel Galvez se penche avec une affection, un respect, qui méritent l'approbation. Mais la chaleur est lourde : le pauvre prêtre, qui est fort et gros, subit, dans l'étroit confessionnal, un véritable supplice. Une ombre tourne autour de lui, en laquelle,

en cette demi-fièvre, il croit reconnaître le Malin. Et à l'instant où une femme vient se confesser à lui, une femme dont jadis l'image l'a poursuivi, il s'écroule, frappé d'apoplexie. Le sujet avait tout pour être déplaisant, et pour choquer. Il n'en est rien. Le personnage central attire le respect et l'affection, les héros épisodiques sont bien caractérisés : quelques prudes s'indigneraient peut-être, mais il ne semble pas que l'autorité catholique argentine ait vu dans cet ouvrage autre chose qu'une étude psychologique pleine de déférence (1).

Réaliste encore, oh ! combien, *Nacha Regulez*. Comme un autre livre de l'auteur, *Histoire de Faubourg*, c'est une étude de la prostitution à Buenos-Ayres. Dans *Nacha Regulez*, prostitution assez élégante ; dans *Histoire de Faubourg*, la plus basse. Le héros, Montsalvat, est un médecin qui sacrifie sa position sociale, son argent, pour sauver une femme qui incarne « la vertu dans le vice ». Cette dernière refuse de le suivre tant qu'il est riche, mais l'épousera pauvre et devenu aveugle. C'est, on le voit, plein de bons sentiments. Le malheur est que ce thème fait irrésistiblement songer au mot fameux de M. André Gide que « c'est avec de bons sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature ». S'il n'y avait dans *Nacha Regulez* quelques pages intéressantes sur les restaurants de nuit et autres mauvais lieux de Buenos-Ayres (encore n'est-ce qu'un reportage assez facile, infiniment moins bon que celui d'Albert Londres), on n'aurait dans ce roman que la plus banale des intrigues, et une peinture de personnages aussi simplistes qu'irréels.

Les livres les plus importants de M. Manuel Galvez sont, au dire de ses admirateurs, ceux qui forment la trilogie des Scènes de la Guerre du Paraguay. On a traduit

(1) A titre documentaire, *La Revue des Lectures* classe la traduction française de ce roman parmi les livres « dont les personnes suffisamment averties pourraient se permettre la lecture, moyennant des raisons proportionnées ».

le premier, *Les Chemins de la Mort*, on nous promet les deux autres. C'est une épopée qui met en scène les étranges protagonistes de cette étrange, absurde et cruelle guerre de 1864, pendant laquelle Brésil, Uruguay et Argentine luttèrent contre les troupes paraguayennes du Maréchal Lopez. M. Manuel Galvez nous fait assister tour à tour à ce qui se passe dans le camp argentin, puis autour de l'état-major paraguayen, enfin chez les Brésiliens. Quelques personnages assurent la liaison d'un livre à l'autre. A en juger par *Les Chemins de la Mort*, le récit est conduit avec vigueur et pittoresque. On a très bien le sentiment de la cruauté invraisemblable de ces opérations militaires, dont le but précis, aujourd'hui, à nous Européens, nous échappe. Quelques personnages sont bien dessinés, et l'on attend de voir en pied dans *Humaita* (le second volume de la série) le portrait de Lopez. Le malheur est que c'est très long, et que nous ignorons tout de ces aventures. Le Français moyen ne sait rien de la guerre du Paraguay, et l'intérêt de l'intrigue n'est pas suffisant pour faire passer sur cet ennui préjudiciel. Il est à craindre que, pour cela, le succès des *Chemins de la Mort* demeure limité.

Au total, que penser de M. Manuel Galvez? Un écrivain, certes doué, mais qui avoue trop les influences qu'il subit, et les choisit assez mal. Médiocre créateur de mythes et de héros, bon peintre de milieux. Une œuvre qui n'enrichit que faiblement le trésor commun de l'humanité, mais qui nous documente, somme toute, sur une forme de civilisation qui nous est très étrangère. Est-ce assez pour avoir le prix Nobel?

DANIEL-ROPS.

La bataille autour de la Chine

C'est d'une bataille littéraire que nous voulons parler. Coïncidence ou conséquence, les ouvrages sur la Chine se sont multipliés tandis que le canon grondait à Shanghaï. Et quelques-uns d'entre eux méritent notre examen.

Mettons à part celui de M. Richard Wilhelm (1). Il n'a pas de lien visible avec l'actualité. L'auteur, orientaliste allemand, cède à la manie de ses congénères, qui étudient l'Asie en vase clos, et cessent de s'y intéresser à partir de l'heure où elle s'ouvre aux influences étrangères. Un parti-pris analogue nous a souvent contrariés dans les livres excellents de M. René Grousset. L'*Histoire de la Civilisation chinoise* compte 300 pages : nous n'arrivons à l'ère chrétienne qu'à la page 214; et toute l'histoire récente, depuis l'invasion mongole (1280) jusqu'à 1911, occupe un seul chapitre, de la page 283 à la page 289... Sans doute le monde extrême-oriental s'est fixé tôt. Ce n'est pas son moindre intérêt que de perpétuer jusqu'aujourd'hui des formes de vie plusieurs fois millénaires. Envahi, submergé à maintes reprises au cours des siècles, il a toujours fini par absorber son vainqueur et par reprendre le cours d'une tradition que sauvegarde son écriture idéographique (M. Richard Wilhelm formule à ce propos des considérations ingénieuses, montrant combien l'on aurait tort de souligner exclusivement les désavantages de ces signes compliqués). Nous admirons sa perfection; nous sommes curieux de savoir comment elle a fait pour se réaliser. Oserons-nous dire que ce tableau d'origines nous paraît quelquefois manquer de sens critique, et que l'auteur cède à ce goût du mythe, des constructions hasardeuses, que les œuvres récentes de ses

(1) Richard Wilhelm, *Histoire de la civilisation chinoise*, Payot, 1931.

compatriotes manifestent trop fréquemment? Profane en ces matières archéologiques, je ne puis en juger, ni condamner, sur de simples impressions, un livre qui a ses grands mérites : mais ces impressions sont difficiles à rejeter lorsqu'on compare l'histoire de M. Richard Wilhelm avec l'étude minutieuse que M. Marcel Granet consacrait naguère au même sujet (1).

* * *

Malgré son titre plus ambitieux, c'est de la Chine aussi que M. le docteur Legendre s'occupe dans son dernier livre (2). Il fera plaisir à bien des lecteurs.

N'est-on pas sûr de son effet en vitupérant la démocratie socialisante? Le public de l'*Ami du peuple* ou de l'*Action française* approuvera ce Japonais, mis en scène par l'auteur, qui s'étonne « de ce fétichisme nouveau-né, par trop à la mode..., le culte de la paix »; il jubilera lorsque l'auteur lui-même ridiculise « un ministre des Affaires étrangères (M. Briand) qui s'est cru la réincarnation du divin Bouddha ou du Christ »; il croira sur parole ses affirmations concernant M. Vandervelde qui aurait « reconnu dans la Chine une vraie « Terre promise » vouée au socialisme, un immense empire marxiste en plein enfantement ». Et il n'ira pas vérifier le texte où l'ancien ministre belge imprime tout au contraire, noir sur blanc : « Il y a contradiction absolue entre la démocratie socialiste, qui fonde son action sur la lutte des classes, et le Kouo-Min-Tang... (ce dernier) pourchasse avec autant de vigueur les socialistes que les communistes ou les extrémistes du nationalisme... Il n'est pas douteux qu'à l'heure actuelle le parti démocrate socialiste en Chine soit bien peu de chose (3). »

(1) Marcel Granet, *La Civilisation chinoise*. La Renaissance du Livre, 1929 (Bibliothèque de synthèse historique).

(2) Docteur A.-F. Legendre, *L'Asie contre l'Europe*, Plon, 1932.

(3) E. Vandervelde, *A travers la révolution chinoise*, Alcan, 1931, pp. 206, 226-227.

Tout le livre est à l'avenant. Il repose sur cette théorie « qu'il y a une hiérarchie des races » et que la Biologie condamne les Asiatiques à ne se moderniser que lentement. Les Chinois, tout au moins, et les Annamites ou les Malais : car les Japonais, on ne nous le cache point, ont passé « soudainement du Moyen-Age au XIXe siècle », et la nature, chez eux, a donc fait des sauts. Mais les Japonais sont notre rempart contre le bolchevisme. Eux ne cèdent point à l'illusion démocratique ; « heureusement » ils refusent d'écouter les intellectuels pour lesquels l'Empereur, « Fils de la déesse Soleil, n'était peut-être pas l'être divin qu'on pense » ; lorsqu'un homme d'État fait trop de concessions à l'étranger, il se trouve aussitôt un vengeur de la patrie qui brandit un poignard. — Tous les autres nationalismes asiatiques, sachez-le bien, sont dirigés par les Soviets. « Bolchévisant », le Congrès Pan-Indien de Lahore, et « Gandhi, l'esthète » (*sic*) ; bolchéviste, la Chine moderne. Preuve : une Constitution qui « prit un peu partout, en Amérique et dans nos pays, mais s'inspira surtout de Moscou » ; des gouvernants, les Tsiang Kai-Chek, les Feng Yu-Siang, qui claironnaient jadis les bienfaits de l'alliance russe ; et ces « abominables massacres » d'Européens qui « se multiplient (?) depuis deux ans », et ces « femmes de notre race... violées... Jamais encore la race blanche n'avait subi pareille souillure... (1) ».

La Chine, « sans unité politique depuis des siècles », n'a d'ailleurs aucun patriotisme, mais seulement « la haine de l'étranger... réelle, atavique » ; elle n'a point fait l'effort du Japon pour se transformer ; ses gouvernants

(1) On croirait, à lire M. le docteur Legendre, que de tels incidents se produisent chaque jour. Or il en cite deux : le sac de Nankin (1927) et le rapt de missionnaires américaines par les brigands. L'un et l'autre méritent notre condamnation tout comme les atrocités analogues des guerres européennes. Mais faut-il ajouter que la couleur blanche des victimes n'ajoute rien à l'horreur de pareils actes ?

actuels ne représentent qu'une faction et ne parviennent à se maintenir qu'en célant aux puissances leur manque d'autorité. Sur ce thème, M. le docteur Legendre ironise et s'indigne : les sarcasmes font toujours impression, et dispensent d'étudier les principes de Sun Yat-Sen ou d'exposer les luttes politiques récentes. Vous chercherez vainement ici — et pour cause — un historique détaillé. Mais vous y trouverez des conseils on ne peut plus simples : « laisser la Chine se scinder en deux ou trois territoires indépendants », l'occuper militairement si possible, et surtout créer une fédération des puissances coloniales dont les porte-parole à Genève comprendraient « des représentants des grandes exploitations coloniales et aussi des hommes de science familiarisés avec les milieux asiatiques et africains ». Vous m'entendez bien.

Bornons-nous. Il y aurait d'autres affirmations tendancieuses à relever, mais ce serait leur faire trop d'honneur. Et je m'attends à ce que M. le docteur Legendre, s'il vient à lire ces lignes, me traite de « voyageur superficiel » et m'écrase sous son titre d' « ancien directeur de l'École impériale de médecine de Tcheng Tou ». Aussi ne lui opposerai-je pas mon propre témoignage, ni celui de ce journaliste au coup d'œil aigu qui s'appelle Marc Chadourne (1) : mais il récusera difficilement un ancien consul en Chine tel que M. Georges Soulié de Morant ou un conseiller français du gouvernement chinois, tel que M. Jean Escarra, professeur à la Faculté de Droit de Paris.

* * *

Le premier nous donne une vie de Sun Yat-Sen (2). Je rêvais de l'écrire un jour, et n'en suis que plus à mon

(1) Marc Chadourne, *Chine*. Plon, 1931.

(2) Georges Soulié de Morant, *Sounn Iat Sènn*. Nous regretterons seulement l'orthographe particulière que M. Soulié de Morant donne aux noms chinois : elle vise à les reproduire phonétiquement, mais reste approximative (le *h* guttural, par exemple, se traduit par un *r*) et n'aboutit qu'à nous déconcerter.

aise pour rendre hommage à cet exposé sobre mais complet. Les tribulations du grand révolutionnaire chinois nous donnent la clé de l'Extrême-Orient moderne. Tout se concentre autour de lui, non seulement en Chine mais au dehors, et son apparition marque une date de l'histoire du monde. Pourtant ses écrits déçoivent l'Occidental. Nous sourions de leur naïveté et de leur bagage hétéroclite. Mais ils renferment quelques idées-forces assez heureusement exposées pour être devenues là-bas un dogme national.

Vingt fois proscrit, chassé du Tonkin, de Singapoure, du Japon, enlevé, dans les rues de Londres, par les agents impériaux, Sun Yat-Sen a poursuivi avec ténacité son but constant : émanciper la Chine en renversant la dynastie étrangère qui la paralysait et en mettant fin aux empiétements des grandes puissances. Aucune trace de xénophobie dans son œuvre. Il blâme la colère aveugle des Boxeurs et préconise l'emploi de techniciens européens. A peu de chose près, il veut réaliser ce qu'avait fait, cinquante ans auparavant, le Japon de l'Empereur Meiji. Et les Japonais collaborent longtemps à ses entreprises. Elles semblent réussir, en 1911, lorsque la République triomphe : mais, presque immédiatement, les ambitions des généraux compromettent la victoire révolutionnaire ; Yuan-Che-Kaï prétend au trône et le manque de peu ; ses épigones se livrent une bataille sans merci, jusqu'à ce que le fondateur du régime, inlassable, regroupe ses forces et marche de Canton vers le Nord avec l'appui des Russes. Il meurt, et, quelques mois après, les siens achèvent l'unification — précaire mais réelle — du vaste Empire.

« Patrie, démocratie, entr'aide sociale » : ainsi pourraient se résumer ses trois principes ; rien de bolchéviste là-dedans, on le voit, quoi qu'en ait M. le docteur Legendre, non plus que dans le système compliqué mais ingénieux où Sun-Yat-Sen essaie de fondre l'organisation de l'Europe moderne avec celle de l'ancienne Chine. Princi-

pes et système galvanisent aujourd'hui la nation. Ils engendrent un patriotisme que nous ne saurions blâmer sans réprouver du même coup le nôtre, et une hostilité peut-être excessive mais incontestable contre tout ce qui rappelle l'ancien régime. Longtemps les diplomates l'ont ignoré. Ils tablaient — certains d'entre eux tablent encore — sur la prolongation des luttes civiles et la vénalité des chefs. Ceux qui ont su reconnaître assez tôt l'ampleur du mouvement nationaliste n'ont pas eu à s'en repentir.

Sans doute nous n'avons jamais prétendu que le gouvernement de Nankin se compose d'anges. A côté des « purs », il se glisse des arrivistes — comme ailleurs — qui exploitent le nationalisme à leurs fins personnelles. Mais nul ne peut évaluer la somme d'enthousiasme généreux que dépense la jeunesse. Et ceci tuera cela : bon gré mal gré, les ambitieux même ne réussiront qu'en se conformant aux vœux populaires. Sur l'étendue et la légitimité de ces vœux, le livre de M. Jean Escarra (1) nous donne de précieuses indications.

Moins technique que son titre ne le ferait craindre, ce livre résume avec précision l'histoire et l'état présent des fameux traités que nos journaux invoquent à chaque instant. On sait qu'à tous égards les étrangers jouissent en Chine d'un statut spécial. Ils habitent des « concessions » qu'ils administrent eux-mêmes ; ils ne sont pas soumis à la juridiction des tribunaux chinois ; leurs troupes de terre et de mer peuvent tenir garnison dans les grandes villes et contrôler militairement les voies ferrées ; enfin ils se sont attribué des territoires à bail qui sont de véritables colonies. — Certaines de ces institutions trouvent leur origine dans la politique chinoise elle-même ; d'autres ont été imposées grâce à la faiblesse de l'Empire moribond. — Les unes et les autres paraîtront vite ana-

(1) Jean Escarra, *La Chine et le Droit international*, Paris, Pédone, 1931.

hroniques si la Chine se ressaisit ; elle hâte ce moment t, pour mieux dire, elle grignote morceau par morceau es derniers vestiges de ces privilèges. Une bonne moitié les puissances y a déjà renoncé. Pourquoi faut-il constater que la France persiste à figurer dans l'autre moitié, au risque de s'aliéner les sympathies persistantes que lui ont témoignées Sun Yat-Sen et ses continuateurs?

« La France, estime M. Jean Escarra, semble poursuivre en Chine une politique d'expectative prudente mais sans grande ampleur. » Cela vaut mieux que la politique japonaise, caractérisée par l' « immoralité », l' « absence de scrupules », l' « hypocrisie », dit notre auteur, qui ne mâche pas ses mots. Et l'on voit que son traité de droit soulève mainte idée générale. Paru dès avant l'affaire mandchoue, il en expose tous les éléments, et son chapitre sur l'expansion chinoise nous montre l'autre aspect du problème international qui ne se résume pas uniquement dans les influences étrangères en Chine. Aux conclusions de M. le docteur Legendre, nous opposerons volontiers les siennes : « L'appui donné à une Chine forte, équilibrant, dans le Pacifique et en Asie, les forces contraires, doit être regardé comme un objectif de plus grande envergure que la politique étriquée poursuivie au jour le jour, dans l'obsession de quelques avantages purement mercantiles. » Cela nous paraît l'évidence même. On ne saurait assez le répéter : ceux qui prêchent, en France, un rapprochement avec l'Extrême-Orient n'agissent nullement en fonction d'on ne sait quel internationalisme utopique ; ils sont persuadés que le rôle d'une grande puissance implique une politique de présence universelle ; et, sachant que l'ère des conquêtes est close, ils estiment que seule notre expansion intellectuelle peut consolider valablement et durablement notre influence mondiale. Une collaboration de l'Occident et de l'Asie serait féconde pour le genre humain tout entier. Est-ce que les Allemands et les Américains en auront le monopole ?

AUGUSTE VIATTE.

Le Voile de Véronique (1)

On a dit de ce livre qu'il est froid, et même glacé, Non, il est grave. Ce n'est pas la même chose. Grave par le sujet, puisqu'il s'agit d'une conversion. Mais aussi, mais surtout par le ton. Par le cadre où la fiction — mais s'agit-il d'une fiction? — se déroule. C'est la ville de Rome, c'est un ancien couvent de Dominicains, tout contre l'église de Santa Maria sopra Minerva, en face du Panthéon d'Agrippa. Une grande dame allemande en a fait sa demeure. Elle y reçoit tous les Allemands notables qui passent à Rome, mais surtout elle y vit dans le culte exclusif de l'Antiquité païenne. Cette dame est la grand'mère de la narratrice. C'est autour d'elle en un certain sens que le livre s'ordonne. Et, bien que cette figure soit hautement symbolique, elle n'est pas une minute conventionnelle. Veuve depuis longtemps, — à vrai dire on ne l'imagine pas autrement que veuve, et seule, et maîtresse souveraine de sa propre vie, — son existence fut traversée par l'orage d'un grand amour immolé. De ses deux filles, l'une — la mère de la narratrice — est morte folle parce qu'elle avait manqué sa vie; l'autre — tante Edelgart — est secrètement partagée entre le souvenir d'une passion qu'elle n'a pas su combler, et l'appel de Dieu à qui elle ne veut pas s'abandonner. Mais au milieu de ces tourmentes, de ces deuils, de ces incertitudes, le visage de la grand'mère conserve une héroïque majesté. Elle n'a plus de regards que pour les choses éternelles. Le calme et la sérénité des marbres antiques, même mutilés par les siècles barbares, lui paraissent contenir une suprême leçon de sagesse. Cette Allemande s'est tellement donnée à Rome qu'elle s'est identifiée avec la ville. Elle l'aime, elle la connaît et la comprend

(1) Gertrude von Le Fort, *Le voile de Véronique* (traduit de l'allemand par Jean Chuzeville), Collection « Le Roseau d'Or », chez Plon, Paris, 1932.

toute; non seulement la Rome des consuls et des Césars, mais aussi la Rome des papes, et de la Renaissance, et du cavalier Bernin. D'ailleurs, elle ne reconnaît pas la transcendance de la Rome chrétienne. Pour cette païenne, Rome est seulement un grand fait humain, le plus beau, le plus admirable, le plus exaltant des miracles humains. Elle la regarde avec les mêmes yeux que Gœthe son compatriote, lorsqu'il fit en Italie le voyage qu'accomplirent tant d'Allemands au cours de l'Histoire, cette perpétuelle traversée des Alpes qui laisse toujours en Italie, comme une marée qui se retire, quelques « grands Barbares blancs » à jamais conquis. Et je ne sais rien d'émouvant et de grave comme le contact de la Germanie avec Rome. Ceci poserait bien des problèmes historiques et psychologiques. Impossible ici de les effleurer même. Mais l'on voit tout l'intérêt que donne au livre de Mme von Le Fort cette figure si noble, et si belle, et si gravement désespérée, de la vieille Allemande en face de Rome, qui contemple Rome, et qui meurt enfin toute seule à l'ombre du Panthéon. Voulait-on que cela fût exprimé avec une émotion moins contenue? Mais alors les marbres de Phidias sont eux-mêmes bien froids...

Non, rien ici n'a été dissimulé de ce que l'idéal antique peut avoir de grand, et de noble, et d'héroïque, repensé par un esprit moderne — et coulé dans un cœur d'outre-monts. Il ne fallait pas moins qu'une pareille figure, au seuil même du livre, pour comprendre ce que le Christianisme nous apporte d'autre, et comment il est seul capable de remplir une certaine attente. A côté de la grand'mère majestueuse, il y a une petite Française, une toute petite Française : Jeannette. C'est une gouvernante qui fait partie de la famille. Elle est catholique, celle-ci, sans ostentation, sans respect humain, avec une entière droiture. Jeannette comprend tout, devine tout, apaise tout. Et ce n'est pas toujours facile dans cette famille secrètement divisée. C'est ici qu'apparaît l'inquiétante figure de tante Edelgart. Elle est au bord du catholicisme, depuis vingt ans, et sa mère lui reproche un jour durement de n'avoir que des velléités. Étrange, mystérieuse,

secrète, parlant peu — et des mots à double sens —, elle s'oppose bien plus à Jeannette, qui l'aime cependant et prie pour elle, qu'à sa mère. C'est un fruit malsain qui sèche sur la branche, un cœur faussé, une âme pleine de calculs et de reprises. Pourtant la grâce un jour l'a touchée. On la devine persécutée par Dieu jusqu'à ce qu'elle se rende. En elle se joue le drame le plus profond et le plus poignant, longtemps dissimulé. De brefs éclairs tout à coup le signalent à Véronique — la narratrice et l'héroïne principale — que Jeannette, un jour, a surnommée « petit miroir », parce qu'elle comprend tout, même ce qu'elle ne sait pas. Elle comprend Jeannette; elle comprend sa grand'mère, pour qui elle éprouve un sentiment fait d'amour et de vénération. Elle comprend Rome, les deux Romes, et elle sait que la seconde, la Rome chrétienne, est incommensurable à la première. Quelquefois elle a accompagné tante Edelgart au Salut chez des religieuses. Et l'ostensoir soudain qui s'élève au-dessus de la foule, l'ostensoir qui a la forme du soleil terrestre, elle comprend, sans rien savoir de la religion catholique, qu'il est la source de toute vie, qu'en lui sont des fontaines plus éternelles que cet incessant jet d'eau, dans la cour du palais de grand'mère, dont les notes cristallines s'accordent à la symphonie romaine; qu'il est le point minuscule où se conjoignent le temps et l'éternité; que Rome enfin n'est point éternelle pour nous avoir donné l'exemple de toute grandeur humaine; mais seulement parce qu'au-dessus de la ville s'élève, comme un gigantesque ostensoir, la coupole de Saint-Pierre, qui contient le Dieu vivant.

Et voici qu'un Barbare encore est descendu en Italie, le poëte Enzio. C'est un jeune homme blond et révolté; on l'appelle « le roi Enzio ». Il parcourt Rome, et la campagne romaine, les offices de la Semaine Sainte, aux côtés de la petite Véronique. Ils sont presque du même âge et se comprennent entre eux. Le tumultueux génie du Nord s'est une fois de plus abattu sur la ville. Il ne goûte pas la Sagesse et il méprise l'Histoire. Devant l'Ordonnatrice et la Législatrice, voici l'homme porté sur le flot du Devenir, l'homme

ans mémoire plein de tumulte, et de musique, et de prodi-
ieux éclairs. A peine si la grand'mère reconnaît en lui sa
ace reniée. Pourtant cette lumière qui brille sur le monde,
e brasier où fondent les siècles, Enzio l'a reconnu, et il
orme le centre et le Soleil de ses poëmes romains. Puis le
oëte déploie à nouveau ses grandes ailes d'oiseau migrateur
t s'en va. La grand'mère meurt, Edelgart et Véronique res-
ent face à face.

Alors le drame se précipite. Il est écrit dans l'Évangile :
« Je n'attends point de témoignage des hommes » (cité
). 203). Mais il est dit aussi que les démons eux-mêmes
émoigneront. Peu à peu, lentement, dans les deux premiers
iers du livre, l'étrange vérité se fait jour. Elle éclate à la fin
près la mort de la grand'mère : tante Edelgart est possédée.
Parce qu'elle n'a pas voulu céder à Dieu, elle a été livrée au
Prince de ce Monde. Mais si l'on ne se sauve pas comme on
veut, on ne se perd pas non plus comme l'on veut. Les prières de Jeannette soutiennent Edelgart malgré elle; et puis, entre Edelgart et Véronique, il existe un lien mystérieux, un lien qui les effraie l'une et l'autre, lorsque parfois elles l'aperçoivent, mais qui ne se laisse pas dénouer. Malgré tante Edelgart, et parce que Rome a imprimé dans son âme le même visage que celui qui se peignit autrefois sur le voile de sa sainte patronne, Véronique s'est convertie au catholicisme. Il semble d'abord que la joie surnaturelle qui la soulève, par une sorte de choc en retour et de compensation mystique, va précipiter sa tante au fond de l'abîme. Un jour même Edelgart, au comble de la démence, décroche la lourde croix qui dominait son lit. Elle la brandit sur Véronique effondrée. Mais c'est sur sa propre tête que la croix se brise en morceaux. Edelgart blessée, mourante, non de cette blessure du corps qui aurait pu guérir, mais d'une autre blessure plus ancienne, et qui ne lui laissera que quelques jours de répit, demande à faire devant Véronique et Jeannette sa confession générale. Elle s'accuse de trahison, et de désespoir, et de ce péché qui ne peut pas être remis, le péché contre l'Esprit-Saint. Pourtant non! il n'y a pas de carapace si dure qu'elle

résiste à l'Amour. Et les prières d'Edelgart autrefois n'ont pas été vaines, puisque Véronique s'est convertie avant elle ; les prières de Véronique, toute envahie par la joie divine, ne seront pas vaines non plus, et la rebelle s'endort dans la paix du Seigneur. Ces deux âmes, portées l'une et l'autre sur les ailes de cette espèce d'ange humain que fut pour elles l'humble Jeannette, se sont sauvées l'une par l'autre. L'histoire est finie, car on n'entre pas plus avant dans les conseils de l'Amour.

Tel est ce très beau livre, qui fait un immense honneur à l'Allemagne catholique. Il serait scandaleux que la critique ne saluât pas comme elle le mérite une œuvre de cette qualité. D'excellents esprits se sont demandé et se demandent peut-être encore si un roman catholique est possible. Je crois que Mme Gertrude Von Le Fort vient de leur faire une définitive et victorieuse réponse. Seulement réussir un roman catholique est peut-être le comble de l'art... Il faut enfin remercier M. Jean Chuzeville d'avoir traduit ce beau texte avec une telle perfection que cette version française a presque tout le charme d'un original.

JACQUES MADAULE.

Quelques livres

Mercredi, par Denise van Mappès (Bernard Grasset)

Du talent, un sens psychologique assez fin, un art délicat. Beaucoup de choses charmantes autour de ces Bergue en silhouettes.

L'ensemble laisse une paradoxale impression de lenteur appuyée et de charme un peu vide. C'est que l'auteur fait un sort à toute pensée qu'il croise et disserte aisément : c'est qu'il prétend n'abandonner aucun trait — pas même les plus conventionnels — de la lycéenne et du jeune inquiet : c'est aussi que l'idée de ce jour tout simple, pour n'être plus toute neuve, n'en est pas moins bien venue.

Ce ne sont, espérons-le, que des prémices. Nous décou-

rira-t-on, un jour, le foyer même d'où s'élève la mince umée qui dérive dans l'air de ce Mercredi?

Au Secours! par Marc Bernard (N.R.F.).

« Si Mme Soler avait lavé mon linge, m'aurait-elle appelé son aide? » Un dimanche matin, posez-vous cette question, ecteur de Marc Bernard.

Par ailleurs, au-delà de ce qu'il y a dans ce livre d'un peu hrasé, d'un peu facile, vous apparaîtra le vrai drame qui 'est pas tant celui du travail forcené, de la misère, de la naladie, que celui de l'effrayante, de la monstrueuse solitude l'un être humain.

Ames russes 1910, par Francis de Miomandre (J. Ferenczi et fils).

Chœur à deux voix sur ce thème : un auteur qui a réussi.

Première voix. — Une gageure! Cette âme russe, ondoyante, superbe et passionnée, plus secrète que jamais alors qu'elle se désagrège, un occidental l'a pénétrée tout entière et sa plume légère et forte a prétendu nous peindre son charme comme ses outrances. Il y a réussi!

Seconde voix. — Un homme d'esprit, dégoûté de son temps, a prétendu trouver, pour une manière de divertissement où, dans l'atmosphère la plus plate, la grossièreté le dispute au burlesque, un éditeur et des lecteurs. Il y a réussi!

Porte-Malheur, par Pierre Bost (N.R.F.)

Toute la complexité, la sensibilité affolée, la subtilité obtuse, l'absence de raisonnement et la déconcertante rapidité d'action de ce qu'il est convenu d'appeler « les simples ».

On a la gorge serrée. Mais l'esprit se défend. C'est bâti comme un film, par photographies successives. Un bon résumé de l'impression générale, p. 80 : « Mais un quart d'heure plus tard sans avoir du tout compris comment ni quand le changement s'était produit... »

Le lecteur ne comprend pas davantage.

Et Pierre Bost?

Commencements d'une vie, par François Mauriac (Bernard Grasset).

Ce petit livre de souvenirs nous apporte ce même élément

essentiel qui, à travers chaque roman de M. Mauriac, atteint si directement le lecteur : l'humain.

Que M. Mauriac ait du talent, et qu'on lui doive de beaux livres, certes; mais il n'est pas le seul. Tandis qu'il n'est pas aujourd'hui un écrivain qui, sans parti-pris intellectualiste ou réaliste, rende mieux — âme, esprit et corps — ce complexe merveilleusement unique : l'humain.

L'Antigyde, par Francis Jammes (Mercure de France).

Bien des lecteurs de ce livre en voudront ferme à Francis Jammes! Et pas les disciples d'André Gide, au contraire. Ah! *M. Rustique*, pourquoi quitter la *Vallée Heureuse*? Nous aimons égrener avec vous le *Rosaire au soleil*, pleurer sur la tombe de *Clara d'Ellébeuse*, vivre des heures sereines *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*; mais voilà que vous nous menez au spectacle des Tuileries. Dangereux! Le rôle du Gendarme n'est ni esthétique, ni sympathique, ni convaincant.

Paris-Saïgon dans l'azur,
par Jérôme et Jean Tharaud (Plon).

L'émouvante beauté de la terre : ciel, mer et rivages, vue par un homme de chez nous, qui a sa manière à lui dont il sait la force et les déficiences. Une pensée qui épouse toutes les courbes du paysage sans jamais cesser d'être elle-même. Et toujours cette langue où s'allient si uniquement harmonie et dépouillement : comme un groupe de châtaigniers, sous un ciel limousin, au bout du pré gorgé d'eau.

Le livre de raison, 3e série, par Joseph de Pesquidoux.

Un beau discours académique. Mais qui M. de Pesquidoux veut-il ramener à la terre? les Quarante?

M. Borderie.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

TABLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Christianus. *La gangue* 6

★★★ LES CATHOLIQUES DANS LA VIE PUBLIQUE. Regards sur le passé et sur le présent. 10

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'insulte au Pape, par **M.-V. Bernadot, O.P.** 32

Psychologie de la conversion, par **P. Henri-Simon.** . 34

En Angleterre : le nouvel Institut Catholique, par **Maisie Ward** 36

DOCUMENTS

La Persécution au Mexique. 40

L'organisation de la Jeunesse catholique en Europe : Grande-Bretagne 48

Le Problème catholique en Roumanie 56

XIIe Congrès de Pax Romana 59

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Civis . . *La sécurité par le désarmement*. 62

Gaston Rabeau LES PARADOXES ÉCONOMIQUES DE L'ALLEMAGNE MODERNE . . . 66

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le Problème indien en Amérique latine, par **Paul Catrice** 78
Comment juger la sociologie contemporaine? par **Georges Renard**. 85
Un manuel de sociologie, par **G. C.-V.** 89
République, Liberté, Étatisme, par **A. M.** 91

DOCUMENTS

La Position actuelle du problème du désarmement. Textes réunis et commentés par **André-D. Tolédano** . . 93

LES LETTRES

Claude Just. L'Ame de saint Albert le Grand. Prologue et Deuxième Partie. . . 106

NOTES ET RÉFLEXIONS

Lettres étrangères, par **Daniel-Rops** 143
La bataille autour de la Chine, par **Auguste Viatte** . 161
Le Voile de Véronique, par **Jacques Madaule** . . . 168
Quelques livres, par **M. Borderie** 172

Les Catholiques dans la vie publique

(*Suite*)

III. — L'esprit de camp

Le propre de l'esprit partisan est de se confiner dans la contemplation satisfaite du moi et de jeter l'anathème sur tout ce qui n'est pas lui. Il se produit à l'intérieur des partis une déformation de jugement analogue à la déformation corporative ou professionnelle. Tout le bien qui se fait de l'autre côté, vu par le mauvais bout de la lunette, est rapetissé et réduit à rien. Mais, s'il s'agit de nous, les verres grossissants avantagent notre vertu.

Aucun des partis n'échappe à ce travers. On pourrait dire que c'est la condition de leur existence. Un peu d'intelligence réciproque jetterait un pont par où des partisans céderaient sans doute à la tentation de s'évader. C'est le danger qu'il importe avant tout de conjurer, car les partis ne valent pas tant, semble-t-il, par la netteté et la qualité des idées, que par le nombre croissant des partisans. Et plus les idées des partis deviennent voi-

sines, c'est-à-dire plus la raison d'être de ces partis diminue, plus aussi on les voit déployer de subtilités pour en accentuer les différences. Il faut avant tout sauver la vie du parti, et principalement quand il perd la raison de vivre. Pour subsister, il est indispensable qu'il entretienne ses membres dans la conviction qu'en face, les idées et les hommes forment un tout abominable.

La vérité est à l'opposé. En convenir serait déjà du bon travail pour la paix intérieure. Il est sans exception que des hommes, séparés par un mur de préjugés, ne les aient pas sentis diminuer quand les événements les ont contraints de s'approcher et de se connaître. C'est la leçon de l'expérience quotidienne, et singulièrement pour notre génération, de celle des tranchées.

Qui donc saura tenter cet essai de charitable compréhension et de rapprochement fraternel? Il y faut un sentiment qui domine l'esprit de parti. Les catholiques sont prédestinés à jouer ce rôle. Mais dans un camp, fût-il le plus digne de leur choix, comment pourront-ils le remplir?

C'est cependant, nous l'avons vu, la détermination qu'ils ont prise.

Ne craignons pas de montrer combien peu elle se justifie par leur esprit et leur tradition. Le christianisme est le contraire de l'esprit partisan. Il a pour objet de désagréger les partis, ou de les rendre meilleurs, quand il juge bon d'en respecter les cadres.

Un double souci le possède. Il importe d'abord de garder intact un message dont l'intégrité seule garantit la force divine. Mais il est essentiel d'en faire agréer l'expression aux intelligences que sa nouveauté pleine de rigueur épouvante. Tandis que l'Église, veillant avec un soin jaloux sur son dépôt, serre autour de lui les rangs du

peuple fidèle, elle emprunte aux infidèles leur langage et leurs coutumes, comme s'il fallait traduire en termes qui leur soient familiers la parole de Dieu. Sa mission c'est d'ouvrir les portes du bercail, et de chercher sans cesse, à travers les troupeaux éloignés, d'autres brebis pour le remplir. Le bercail est le contraire du camp. Il est l'endroit où deviennent amis les hommes de tous les camps.

Cette adaptation de ses moyens, par de constants emprunts au milieu, est un des traits qui marquent l'activité de l'Église. Sans cesse tournée vers la vie profane à sanctifier, elle fait le triage du bon et du mauvais, du perfectible et de l'imperfectible. Dans l'apport de la tradition, elle distingue entre le caduc et le durable. Dans le flux du progrès, elle accueille les nouveautés qui portent un germe de vie et dédaigne les vieilleries renouvelées, qui ont une odeur de mort.

Tout le long de son histoire, on la voit prendre, en vue de les transformer, les idées des autres. Exemples classiques, la philosophie grecque de son temps lui a procuré le nom même du Verbe, et saint Thomas a mis la doctrine d'Aristote au service de la vérité chrétienne. Elle agit pareillement à l'endroit des institutions et des mœurs. Ses ennemis ont cru faire une découverte accablante pour elle, en relevant partout dans les enseignements, les institutions, les cérémonies et monuments de la religion, les souvenirs et les survivances manifestes de l'époque païenne. Sans le vouloir, ils rendent hommage au sens merveilleux d'adaptation et d'opportunité qui lui fait utiliser, dans la lumière de l'Esprit, les œuvres d'une nature humaine où le bien est mélangé de mal. Ayant à gagner le cœur de l'homme et sa raison, elle estime, avec le poète, que rien d'humain ne lui est étranger. L'amour chrétien est le creuset où tout se purifie, se refond, ou tombe en cendre. Plus une erreur est répandue, plus il y

a chance qu'une part de vrai y soit incluse. On sait bien que nombre d'erreurs sont des vérités déformées, déséquilibrées en quelque sorte. Au fond de l'engouement qui fait le succès des plus grossières, il est fréquent de retrouver la convenance d'une âme naturellement chrétienne, un appétit perverti de la vérité.

Sa méthode, l'Église la propose à l'imitation de ses enfants. Il est vrai que le péril d'erreur, où la nature les incline, leur fait une obligation de ne pas s'abandonner sans réserve à leur sens propre, et de garder avec la Mère divinement assistée le lien étroit d'une fidèle soumission. Mais cet humble retour sur eux-mêmes ne les dispense pas du devoir des contacts à chercher, et à établir, parmi les non-croyants, indifférents ou ennemis.

Est-il rien de plus contraire aux habitudes des partis?

Les catholiques, en consentant à s'y plier, sont donc tombés dans un piège redoutable pour leur action sur la société, l'acceptation sans examen des opinions en cours d'un côté, et le rejet sans réserve de ce qui est professé du côté opposé. Ils ont d'ailleurs accoutumé de commettre cette erreur.

Dès les premiers jours de la Restauration tout fut remis en question. La plupart des idées politiques et sociales se trouvèrent livrées à la controverse des partis. L'héritage de la tradition était dispersé, on se hâta de le rassembler en regardant comme une impiété de distinguer entre les débris recueillis. Le fait d'avoir appartenu au passé était un gage d'excellence. Devant ce monument, reconstitué avec plus de hâte que de sens critique, les partisans des idées modernes se firent un point d'honneur d'élever un autre édifice aussi composite, où fut inséré avec un soin pieux toute l'idéologie des encyclopédistes et des doctrinaires de la révolution.

L'esprit partisan a tout compromis.

Les guides de l'opinion catholique, écrivains, penseurs, hommes politiques, s'évertuaient à la persuader qu'il était déraisonnable de concevoir une restauration religieuse indépendante de la restauration politique. Elle s'est laissée prendre longtemps à l'équivoque du mot légitimité. La légitimité n'était pas seulement la monarchie bourbonnienne héréditaire; on voulait que ce fût l'ordre social tout entier réalisé suivant les lois éternelles de la nature par l'union du trône et de l'autel. Nous ne pouvons imaginer aujourd'hui la force de cette conviction, et la profondeur du sentiment qui associait les lys à la Croix.

L'avènement de Louis-Philippe, fils voltairien du régicide Philippe-Égalité, divisa les catholiques. Il ébranla dans l'esprit de beaucoup le prestige de la construction intellectuelle et sentimentale où l'Église était prisonnière. Mais auparavant déjà, une ardente jeunesse, groupée autour de Lamennais, avait pressenti sa fragilité, et l'inconvénient de lier le sort de la religion aux choses périssables. Malheureusement l'esprit de système, si puissant sur Lamennais, emporta la jeune école au-delà de la voie droite. Elle pensa ne pouvoir rompre pratiquement l'union de la Monarchie et de l'Église qu'en brisant théoriquement d'abord celle de l'Église et de l'État. Mais sur ce point elle touchait avec imprudence à la doctrine. Son erreur fut condamnée. Ce coup interrompit la tâche à laquelle elle s'était vouée pour établir une sage continuité entre le présent et le passé. L'erreur, d'ailleurs, avait paru redoutable à beaucoup par les préjugés qu'elle menaçait, plus que par les principes qu'elle blessait. La condamnation fut interprétée comme la victoire des uns et des autres. Et les préjugés en reçurent une force nouvelle.

A son tour l'admirable Ozanam reprit en sous-œuvre

l'étude, laissée sur le chantier, du mouvement qui avait abouti à la Révolution. Il en distingua les causes profondes. Il aperçut un lot confus d'aspirations compromises, dont il fallait écarter une partie mais où le reste devait être maintenu et servi.

Le résultat de son effort fut cependant très limité. L'esprit de camp l'emporta encore une fois. L'opinion catholique en est demeurée, après comme avant, au système, commode et satisfaisant pour l'esprit de parti, d'une Révolution tout entière démoniaque et abominable, fruit d'une savante machination, et qu'un peu de fermeté de la part du roi eût infailliblement réprimée (1). On trouve plus simple d'incriminer l'action secondaire des loges et des sociétés de pensée, que d'étudier les défauts et les responsabilités d'un ordre social où toutes les institutions, par leur fléchissement coupable et consenti, préparaient l'écroulement général.

Plus un événement s'impose par la grandeur tragique des douleurs, des secousses et des changements, plus il importe d'y être attentif et non pas seulement pour en maudire les horreurs, mais surtout pour y découvrir la leçon qui s'en dégage. Cette leçon est destinée à tous, mais elle s'adresse particulièrement aux victimes, soit parce qu'elles l'ont méritée par leurs fautes, soit parce qu'elles sont plus aptes à en tirer profit. Se borner à maudire est l'attitude la plus vaine. Il y a toujours dans cette ivraie sanglante assez de pur froment pour ensemencer l'avenir. Peut-être a-t-il fallu l'ombre étouffante de la mauvaise herbe, et le sol arrosé de sang pour sauver le bon grain et lui rendre sa vigueur. Les témoins de

(1). De même elle est [illegible] au sujet de la révolution bolchevique, qui tient [illegible] au fait que les Allemands ont transporté Lénine en Russie dans un wagon plombé.

cataclysmes tels que la Révolution, la Commune, la Grande Guerre, l'avènement du soviétisme, la disparition de l'empire autrichien, l'effondrement de la monarchie espagnole, doivent y réfléchir. S'ils ne cherchent pas à lire ce que la Providence écrit, même par des mains criminelles, ils deviennent responsables de la plus grande faute, qui est de rendre sans effet une leçon promulguée au milieu du tonnerre et des éclairs.

On voit combien est médiocrement chrétienne l'attitude qui se borne à l'esprit de parti et se cantonne dans un sentiment de malédiction.

« Le premier devoir, pour les chrétiens, disait, il y a cent ans, Ozanam, c'est de ne pas s'effrayer, et le second de ne pas effrayer autrui, de rassurer au contraire les esprits troublés par la crise politique et financière que nous traversons, en leur montrant que la Providence est là. » C'est dans le même esprit qu'il invitait, par une apostrophe fameuse, les catholiques figés dans les regrets de l'ordre ancien à passer aux Barbares, c'est-à-dire aux inquiétants défenseurs du monde moderne.

L'occasion en fut offerte pendant la seconde République. Occasion perdue, et, vingt ans après, la Commune fusillait les otages.

Un moment, on put espérer que cette leçon nouvelle de la Commune ne serait pas vaine. De Mun a raconté comment il fut amené à réfléchir. Les débuts, d'abord florissants de l'œuvre des Cercles, autorisaient l'espoir de grands changements dans l'état d'esprit des classes aisées catholiques. On les vit s'incliner avec générosité vers la condition misérable des travailleurs manuels. Mais ce beau zèle se lassa vite, et il y entrait trop de condescendance autoritaire pour que la multitude consentît à en devenir l'obligée. L'image d'un bloc révolutionnaire à rejeter tout entier continua à obséder les cerveaux,

entretenue par la ferme volonté du camp opposé d'en maintenir à son profit l'unité indissoluble. Clemenceau publia pendant quelque temps son pamphlet anticlérical *Le Bloc* pour défendre ce point de vue si propre à perpétuer la guerre civile.

Les lois votées entre les deux guerres forment un ensemble considérable. Les catholiques y trouvent de très nombreux et de très graves motifs de plainte. Elles ne se bornent pas cependant à la politique religieuse anticléricale. Sur les autres terrains, des sujets de mutuelle compréhension et de collaboration pouvaient être recherchés, si l'on avait partagé la bonne volonté, illuminée de sens chrétien, d'un Harmel ou d'un de Mun, par exemple. Ce dernier s'exprimait ainsi à la fin de sa carrière : « La grande peine de notre âge, et son labeur nécessaire, est d'accorder les invincibles lois de la tradition avec l'irrésistible mouvement du temps, les fondements éternels de la société avec les formes mobiles des sociétés nouvelles (1). »

Inversement, on s'étonne de l'appui donné dans certains cas à des textes législatifs, à des mouvements d'opinion dont un catholicisme réfléchi aurait montré l'inconvénient ou l'erreur. L'enthousiaste assentiment des catholiques ne saurait trouver d'autre explication que la solidarité de parti.

On comprend qu'une défiance, trop fréquemment justifiée, les mette en garde d'instinct contre tout projet à l'origine duquel on devine l'initiative ou la faveur de la Franc-Maçonnerie. Il est naturel aussi que toute démarche des adversaires de la religion soit regardée d'abord comme suspecte. Et cependant s'en tenir là, c'est déserter la place publique aussi longtemps que ces adversaires

(1) *Echo de Paris*, juillet 1910.

l'occupent en force. Faire opposition aux idées à cause des hommes, sans y regarder de plus près, c'est courir le risque de laisser en leur possession des parties de notre bien.

Il y a là un écueil à éviter.

Un parti qui occupe le pouvoir pendant plus d'un demi-siècle ne s'y maintient pas en bornant sa pensée à la guerre religieuse, quelque place qu'il lui accorde. Il s'est créé des titres à la sympathie par sa gestion du bien commun. La multitude estime lui devoir une condition supérieure, dans l'ensemble, à ce qu'elle attend de ses adversaires. Elle sent le pays dans ses mains plus certain de sa sécurité et même de sa prospérité que dans d'autres mains. Et somme toute, après soixante ans, c'est un fait que la France, malgré des tourmentes affreuses, est la nation que le monde envie pour sa victoire, la solidité de son crédit, sa paix intérieure et l'étendue de son empire colonial. Ce n'est pas rien. Et cela prouve au moins que le sens populaire, si sujet à l'erreur soit-il, a eu de bonnes raisons de penser comme il l'a fait.

Faisons-y attention, s'il était prouvé que la Franc-Maçonnerie a été l'Égérie constante des partis qui ont occupé le pouvoir, il faudrait lui reconnaitre une certaine clairvoyance à propos des intérêts du pays. Si elle n'y est pour rien, son influence, si grande cependant, a été plus limitée qu'on ne le dit.

Dans les deux cas nous aurions eu tort de lui abandonner toute initiative. Il faut renoncer à cette conception que le bien n'est jamais fait que par les bons — et il y a toujours un peu de pharisaïsme à se flatter d'être de ceux-là — et le mal par les mauvais. Il est difficile d'espérer que cette conception soit jamais étrangère aux partis. Mais pour les catholiques elle est irrecevable.

Il y aura toujours une Franc-Maçonnerie, ou son équi-

valent. Cette intrigante minorité est à la fois le refuge de la haine dont nous savons que l'Église sera, jusqu'à la fin, l'objet, et le groupement d'entr'aide et de courte échelle destiné à ceux qui ne veulent pas de l'amitié catholique, et qui cependant l'envient sans accepter de s'y soumettre. L'homme seul est trop faible pour parvenir, ou seulement pour agir utilement, dans la vie publique. Il a besoin de sentir le réconfort d'opinions proches de la sienne, et le secours de sympathies dévouées. C'est, entre plusieurs, une explication de l'existence et du succès d'une église laïque opposée à l'autre, et dont la raison d'être est son opposition.

Dans notre société, qu'elle a soin de dire issue de la Révolution, son prestige et sa force tiennent à sa prétention affichée d'en être l'héritière. C'est vrai et c'est faux. C'est vrai seulement dans la mesure où nous y consentons. Nous venons de dire combien il est attristant de voir enfermer l'événement qui a bouleversé l'univers dans le raccourci puéril d'une conjuration patiemment ourdie et par hasard couronnée de succès. Notre société est-elle issue de la Révolution? Oui, de même que la Révolution est le fruit de quinze siècles d'histoire et la manifestation des plus vieilles tendances ennemies qui se disputent le cœur de l'homme. Elle incarne l'éternel conflit de l'autorité maladroite et de la liberté déréglée, au travers d'institutions usées où perce déjà le germe des nouvelles. Si l'on veut, c'est aussi un réveil fanatique de paganisme au sein de la civilisation chrétienne, à moins que ce ne soit un obscur sursaut de christianisme au cœur d'une civilisation qui tendait à redevenir païenne. Notre part d'héritage est certaine dans les ruines à relever et dans les fondations à poser. Ne le verrions-nous pas, qu'il faudrait savoir l'y trouver encore.

Il y a donc une grande maladresse à laisser la Franc-

Maçonnerie s'attribuer le monopole des réformes qui con-viennent à la société moderne. Que, pendant la période 1870-1914, les catholiques, liés par la consigne du camp politique, y aient, en majorité, prêté la main, on imagine sans peine combien cela fut nuisible au rayonnement de leur foi. Et d'autant plus que pendant ce temps ils se laissaient entraîner aux aventures les moins capables de réparer leur erreur. Faute d'élire pour chefs des hommes d'un esprit chrétien éprouvé, ils cédèrent à leur penchant singulier, mais qui semble bien incurable, de donner leur confiance, leur enthousiasme et leur argent, aux plus compromettants aventuriers de la politique ou du journalisme. Pour ne parler que des morts, Boulanger se suicida sur la tombe de sa maîtresse; Syveton, « chef de la Patrie française », s'asphyxia pour échapper aux suites judiciaires de mœurs inavouables; et le vieux Drumont, défenseur de l'Église et du mariage chrétien, mourut marié civilement avec une divorcée. Le seul cas de ce dernier mériterait une étude et des jugements qui ne ressembleraient guère aux dithyrambes de ses récents panégyristes. Son talent d'une variété et d'une fougue étonnantes, son érudition et son esprit, un fonds de tendresse pour les petits, n'excusent pas la passion presque frénétique d'un si grand nombre de laïcs et de prêtres pour sa *Libre Parole*. Ne ménageant personne, il y faisait pleuvoir les coups avec une telle prodigalité qu'il ne se trompait pas toujours. Même dans ce cas cependant la violence et l'outrage étaient la note ordinaire de sa polémique et la disqualifiait. En outre il couvrait d'ignominie, sans épargner le Pape et les Évêques, quiconque avait l'air de contrarier ses prétentions politiques. Enfin son thème habituel était l'urgence d'une guerre sans quartier menée contre les Juifs.

Le châtiment de ses lecteurs catholiques a été leur rôle dans l'affaire Dreyfus, dont Drumont, qui fut un des pre-

miers rôles, reste un des plus grands responsables. Sous son impulsion, le gros de l'opinion catholique s'est précipité avec une fureur, inimaginable aujourd'hui, du côté opposé aux vrais intérêts de la justice et de la charité. On ne peut que plaider pour elle aujourd'hui les circonstances atténuantes, qui sont dans les torts réels des amis de Dreyfus. Il s'en faut, en effet, que toutes leurs intentions aient été pures (1).

L'affaire Dreyfus a rendu si évidents les ravages produits dans nos rangs par l'esprit de camp, elle a tenu dans l'histoire des récentes destinées du catholicisme une telle place, qu'il est impossible de la passer sous silence. Elle est le résumé de nos erreurs, de même qu'elle en a été la punition visible. Si, comme nous l'avons vu, il est certain que la volonté persécutrice des partis de gouvernement n'est pas imputable à l'opposition politique des catholiques, il est non moins certain que la loi de Séparation est la conséquence de leur attitude dans l'affaire Dreyfus. Dans cet événement, de nature purement judiciaire au début, la passion antisémite, puis politique et nationaliste, a fini par entraîner les catholiques, le clergé, les congrégations elles-mêmes, dans un tourbillon de violence sans fin. Les camps, dont les frontières tendaient à s'ouvrir, sont devenus plus étroitement fermés que jamais. La guerre civile a pris un aspect de sauvagerie qui faisait prévoir le triste sort des vaincus. Ceci soit dit sans innocenter les vainqueurs, qui se posèrent en justiciers. Ils sai-

(1) A ce propos on doit citer, encore avec tristesse, un dernier trait de l'humeur partisane. La victime de cette erreur judiciaire, réhabilitée par le suicide de son principal accusateur, par la fuite et l'aveu du coupable réel, par ses juges naturels et par la confession posthume de l'agent diplomatique de Berlin, est toujours vivante. Elle attend encore l'amende honorable de la presse lue par les catholiques, médiocrement empressée à réparer l'injustice d'une accusation infamante entre toutes.

rent avec joie le prétexte qui leur donnait l'occasion de ontenter leurs rancunes. Mais sans la faute des catholiues, qui leur servit de levier, ils n'eussent jamais soulevé opinion, au point qui leur a permis de réaliser leurs couables desseins.

Cette affreuse bagarre, où l'Église innocente paya d'un rix cruel cette faute de ses fils, les éclaira-t-elle sur l'inonvénient d'engager dans les débats temporels le bon enom du christianisme? Les événements qui ont suivi e permettent pas de l'affirmer.

Puis, la guerre est venue. La leçon reçue par l'humaité a été marquée d'une telle horreur et d'une majesté barbare, que les catholiques, comme les autres, n'ont as manqué de faire un retour sur eux-mêmes.

Reconnaissons que la fausse idée d'une union nécesaire dans le même camp politique est en train de dispaaître. Mais d'autres bergers, aussi peu qualifiés que les récédents, ont cherché de nouveau à s'emparer de l'oinion catholique, à la pousser en troupeau dans leurs âturages. Ils n'y ont qu'en partie réussi. La guerre a léveloppé un sens nouveau de la communauté qui est, our des âmes croyantes, un puissant rappel de l'esprit ième de l'Évangile. L'esprit de camp a pâli, devant l'esrit chrétien. Sans l'effacer toutefois. Sur le palimpseste ratté et râclé par la guerre, l'ancienne écriture a toujours endance à reparaître. Cependant, pour la première fois, es catholiques en majorité n'ont pas suivi toutes les conignes de l'ancien camp politique. A propos de la loi de uit heures, à propos des assurances sociales, à propos de a Société des Nations, on a été heureux de les voir prêer l'oreille à d'autres mots d'ordre d'une plus saine insiration. Certes, ils ne s'y sont point décidés d'un cœur oyeux, et l'on n'oserait pas affirmer qu'ils n'en ont aucun egret. Trop de faits sont là pour montrer le contraire, et

les tentateurs donnent trop haut de la voix pour ne p recueillir quelques succès. Cependant le charme est rompu L'erreur des uns ne paraîtra plus l'erreur de tous, et l catholicisme, au regard de ses ennemis, n'en portera pa la honte.

IV. — Erreurs de méthode

Faisons réflexion sur un point, maintes fois signal d'ailleurs, mais auquel nous ne croyons pas qu'on ai apporté l'attention qu'il mérite. Il nous paraît cependan offrir un exemple typique des inconvénients d'une politi que religieuse qui se réfugie dans un camp. Voilà le fait A chaque élection, et parfois au lendemain d'une mission suivie par toute la paroisse, un grand nombre de parois siens, souvent la majorité, votent sans hésitation pour le candidats anticléricaux. Une telle contradiction entre la vie privée et la vie publique est incompréhensible pou des étrangers. Je ne sais si elle ne demeure pas égalemen impénétrable aux Français. Pourquoi en prennent-ils s aisément leur parti? Songe-t-on que si, par hasard, tous les électeurs qui sentent le besoin du catholicisme, et lui gardent une confiance traditionnelle, voulaient bien donner leurs voix à ses défenseurs, toute notre politique religieuse, et peut-être toute notre politique générale en seraient changées?

Pourquoi, sur un point capital, cet absurde illogisme?

Religion peu éclairée, disent les uns. Routine superstitieuse et sans fondement réel, ajouteront les autres. Et dans ces deux essais d'explication, la part de vérité saute aux yeux. Mais on pourrait alors demander s'il est normal que subsiste, dans un si grand nombre de consciences

attirées encore par la lumière chrétienne, une obscurité assez épaisse pour fausser gravement les démarches de la vie publique. Laissons cette piste, nous sortirions de notre domaine.

Au surplus, ces raisons données n'expliquent pas tout. On connaît dans tous les partis des adhérents qui n'éprouvent qu'une sympathie routinière et qu'il ne faudrait pas pousser beaucoup sur les idées. Néanmoins le sentiment imprécis d'un accord sur le fond leur suffit pour s'enrôler.

Mais ici, on dirait qu'on se trouve en présence d'un sentiment précis de désaccord. Des hommes vont sans répugnance à l'église, rencontrent volontiers le prêtre, reçoivent de sa main les Sacrements, et cependant ils ne se sentent pas à l'aise dans la communauté catholique dont ils sont membres. Ils la redoutent, ils la fuient, et même on voit bien qu'ils n'hésitent pas à la combattre. Il leur semble qu'ils n'y trouvent pas pour le pays la sécurité de ses intérêts, et pour eux non plus la liberté, reconnue légitime par l'Église même, de leurs convictions politiques. Certes nous voyons bien que chez eux le temporel l'emporte sur le spirituel, et qu'en votant pour des francs-maçons par exemple, ils se font une coupable idée des libertés légitimes. Et, sans doute, s'ils s'éloignent de l'Église au moment où les événements la mettent en péril, c'est preuve qu'ils lui sont attachés par des liens sans force réelle. Mais voilà précisément ce qu'il convient d'expliquer. Pourquoi l'Église, dont ils ne consentent pas à nier le caractère divin et la souveraine utilité, est-elle à leurs yeux de citoyens l'ennemi qu'on doit contenir, qu'il faut asservir, et dont il importe de vaincre les défenseurs rangés en bataille ?

Il est clair que ce n'est pas à l'Église elle-même qu'ils en ont, mais à la formation civique de ses champions, à ce

peuple nombreux de militants qu'ils croient dangereux pour la société moderne. Et pour eux, ce terme vague enferme le progrès, la science, la liberté dont ils jouissent, et cette moindre inégalité à quoi ils tiennent par-dessus tout. L'Église sur le plan humain, par le fait de ceux qui font son entourage, représente l'ordre ancien dressé contre l'ordre nouveau. Il y a là un désastreux malentendu qu'il est essentiel de dissiper. Il faut au moins le tenter.

Ne revenons pas sur ce qui a été dit de l'opposition politique des catholiques à la forme républicaine, et de l'alliance apparente de l'Église avec la richesse. Ce sont des griefs importants. Nous avons vu qu'en raison des circonstances peut-être pouvait-on difficilement y échapper. Mais d'autres étaient plus évitables.

Un examen de conscience rétrospectif nous rendra sensibles certains travers, certaines erreurs d'attitude ou de tactique grâce auxquels la minorité catholique a pris, au jugement de l'opinion publique, un aspect plus propre à éloigner qu'à séduire. On l'accuse d'être méprisante et maussade à l'égard de notre temps, boudeuse et revêche en présence de tout projet qui n'émane pas d'elle. Elle montre peu d'enthousiasme pour le progrès scientifique et pour la science. Craintive, elle songe plus à préserver sa vie temporelle qu'à étendre sa vie surnaturelle. Dans le vent qui souffle sur la flamme du sanctuire, elle voit plutôt la menace de l'éteindre que la possibilité de la propager. Elle incline à s'isoler dans le mouvement des institutions et des idées. Elle cultive sa douleur. Elle aime à s'en délecter en épaississant autour du présent et de l'avenir des nuages de catastrophes et de panique. Les signes funestes sont à ses yeux comme des symptômes de temps plus heureux. Plus il y aura de ruines, et plus l'univers sera tenté, pense-t-elle, de rebâtir selon le mode ancien. Mais le monde aime la vie et la joie. Il se retire devant

on immobilité et sa tristesse. Il ne peut en outre supporer la conception de l'autorité qu'il se figure y voir fleurir, et qui serait en effet, si ce reproche est exact, bien peu conforme à sa doctrine.

On objectera que tous ces traits ne sont pas également accusés dans l'ensemble de la communauté catholique. C'est vrai. Plusieurs résisteraient peut-être mal à une étude critique des faits, ou ne se justifieraient qu'en partie. Il reste qu'une impression générale se dégage assez semblable à cette peinture. Elle suffit à épouvanter un grand nombre de braves gens. Si nous l'examinions avec soin, nous arriverions peut-être à prendre en défaut une méthode d'autorité, une méthode de formation, une méthode d'action.

Saisissons à bras le corps le spectre, toujours terrifiant, du « Gouvernement des curés ». Est-ce pure imagination ou délire de cerveaux intoxiqués par la presse anticléricale? Ne croyons pas que la presse ait assez de pouvoir pour créer une image sans consistance et sans fondement dans la réalité. Elle peut grossir un danger, en prolonger indûment la menace, elle est incapable de l'inventer et d'en imposer l'obsession imaginaire. Il y a au moins un noyau de vérité dans l'épouvantail du gouvernement des curés. Quel est-il?

Il faut entendre par là, croyons-nous, une façon de concevoir et de pratiquer l'autorité, caressée avec satisfaction par l'opinion catholique. Disons tout de suite qu'elle n'est pas propre au clergé, qui cède plutôt à la tendance générale. Il pourrait, il est vrai, la redresser, et sans doute il s'y efforce. Mais il est lui-même prisonnier d'un état d'esprit et d'habitudes qui ne datent pas d'hier. Pourquoi le nier? La déformation de l'absolutisme qui marque si fortement notre activité civique, a faussé notre conception de l'autorité. Elle a frappé de discrédit la définition chré-

tienne du commandement dont le rôle, selon l'Évangile, est de servir. Commander c'est servir. Mais l'opinion chrétienne voit surtout dans le commandement l'idée de force, de contrainte, de pouvoir dont la jouissance est le privilège des uns, tandis que les autres en portent le poids. Pour nombre de catholiques, l'autorité a pour seul objet d'imposer, du dehors, par la brutalité des moyens, s'il le faut, l'ordre qu'elle a conçu. La hiérarchie, selon les vœux qu'on leur prête, serait non pas la juste ordination des valeurs sociales à l'avantage du bien commun, mais principalement l'hommage rendu au rang social, acquis ou hérité, qu'il ait pour origine le mérite, la naissance, la fortune, ou bien le hasard et la faveur. La notion du bien commun est elle-même étrangement obscurcie, et rétrécie à la mesure des classes dites dirigeantes.

Comment cette conception du pouvoir et du bien commun ne serait-elle pas suspecte aux masses populaires? Ce pouvoir leur semble bien peu soucieux du secours qu'il doit sans doute à toutes les catégories de la société, mais singulièrement aux plus éprouvées par le dur travail ou la pauvreté. Nous sommes au moment où toute autorité, si légitime et mesurée qu'elle soit, se supporte avec peine. L'ivresse de la liberté sans limite a tourné les têtes. Quoi d'étonnant si la forme d'autorité qui accentue le désaccord avec les tendances de notre temps est impopulaire? Dans le cas présent, elle n'a même pas l'excuse des principes puisque nous voyons qu'elle a perdu le sens chrétien de sa fonction. Elle manque en outre de doigté, qualité élémentaire du commandement.

Pourquoi cette notion chrétienne de l'autorité, si banale qu'on ose à peine la rappeler, est-elle aussi peu en faveur auprès des membres de la minorité catholique? Entre patrons et ouvriers, entre maîtres et domestiques, le malentendu est notoire. Il s'aggrave encore lorsqu'une pression

ligieuse plus ou moins indiscrète, est exercée sur les onsciences des subordonnés ou des obligés. S'ils cèdent ar nécessité, leur révolte intérieure en est plus exaspérée. On a blessé à l'endroit le plus sensible le sentiment de eur dignité et de leur indépendance spirituelle.

La contrainte au service du zèle religieux est un expédient qui n'a jamais été autant qu'aujourd'hui maladroit t dangereux. Elle est à la base de l'horreur inspirée par n éventuel « gouvernement des curés ». On aimerait ouvoir affirmer que cette crainte est de pure imagination t qu'on n'a jamais vu de curés céder à leur penchant our le maniement temporel et politique de leur paroisse. Toutefois, le temps n'est pas fort éloigné où un pasteur ui n'avait pas son conseil municipal « dans la main » se croyait privé d'un moyen capital pour travailler au Royaume de Dieu. On retrouve là une idée commune à nombre de catholiques, pour qui tout effort d'apostolat est vain tant que la conquête du pouvoir reste à faire. Cette véritable trahison à l'égard des forces spirituelles dont on dédaigne la vertu propre, infiniment supérieure à celle des moyens humains, est une des erreurs qui ont pesé le plus lourdement sur nous. Comment ne voit-on pas que, par un secours maladroit des puissances terrestres, on rend l'esprit complice de leurs fautes, et responsable de leur faiblesse. On lui a coupé les ailes pour lui mettre une cuirasse. C'est la sûre façon de paralyser son élan.

L'autorité, pour ceux qui pouvaient être tentés d'en abuser, se justifiait à leurs yeux par le louable motif de ramener les égarés, ou de maintenir les hésitants, dans le droit chemin. De bonne foi, beaucoup estimaient devoir faire pression sur les fermiers, et menacer les fournisseurs, afin de peupler l'école libre, ou d'assurer le triomphe électoral du bon parti. Erreur de psychologie qui vient d'une

confiance excessive en l'infaillible sagesse des classes dirigeantes, et d'un dédain à peine dissimulé pour le jugement de tous ceux qui n'y appartiennent pas. Nous comprenons que ces derniers aient aussi peu goûté cette sagesse présomptueuse, que ce dédain condescendant. Pourquoi s'étonner s'ils s'éloignent des milieux où on les cultive?

Disons-le, il est de mode dans la minorité catholique de professer, au sujet des classes populaires, une méfiance de bon ton. Non seulement on leur refuse tout bon sens, toute aptitude à pressentir les dangers qui menacent la société, mais on nie même qu'elles soient propres à discerner leurs vrais intérêts. On veut faire leur bonheur à l'encontre de leurs vœux, et les persuader qu'elles ne seront heureuses qu'en assurant la situation confortable et favorisée des classes possédantes. On ne leur pardonne pas d'en douter. Cependant leur ténacité a obtenu, contre toutes résistances, certains avantages. On les leur pardonne encore moins, parce qu'elles tendront à outrepasser la mesure et à exploiter jusqu'à l'excès les gains obtenus, exactement comme en face d'elles on profite abusivement des privilèges de l'argent. Sans doute, il y a un risque de démagogie, aussi bien que de l'autre côté un risque de ploutocratie. Est-ce une raison de refuser en bas l'effort d'indulgence qu'on prodigue en haut sans compter?

Si nous nous refusons à penser que la condition des classes populaires leur enlève toute capacité d'agir utilement sur la chose publique, nous accordons volontiers que l'infériorité intellectuelle diminue cette capacité. Cette opinion, d'ailleurs, vaut pour les autres classes de la société, dans la mesure où elles souffrent aussi, chose moins rare qu'elles ne le croient, d'un défaut d'intelligence et de culture. Dans tous les milieux, sans en excepter les plus reluisants de santé matérielle et d'autorité sociale,

es primaires sont le grand nombre. Mais alors comment n sens vraiment chrétien du bien commun ne souhaite-ait-il pas le développement de l'instruction populaire? Comment les catholiques n'en seraient-ils pas les avocats es plus déclarés? C'est cependant le contraire que nous voyons.

Ils semblent redouter qu'on étende à tous, par l'ins-ruction, la faculté de contrôle et de collaboration qui fut ier la monopole de quelques-uns. Ils craignent qu'en nultipliant les participants au pouvoir, on multiplie les bus. Mais ils ne voient pas que c'est aussi multiplier les noyens de contrôle. Ils ferment surtout les yeux à une vérité évidente. L'homme tendant par nature au déve-oppement de sa personnalité, au progrès, à la perfection, l s'ensuit que l'instruction est un des biens qui lui ont dus, et dont l'octroi bienfaisant sera vainement etardé. A ceux qui seront responsables de ce retard, la nultitude aura de justes raisons de garder rancune. Au ontraire, elle paye en sympathie les services des partisans le l'instruction populaire.

Sur ce point, certains croyants, qui malheureusement lonnent matière à un reproche général, se croient si sûrs l'être dans la vérité qu'ils font ostentation de leur pré-ugé. Nous avons devant nous, en ce moment où nous crivons, une petite revue religieuse qui paraît sous le ontrôle de l'autorité ecclésiastique et passe pour livrer a pensée. Le vénérable rédacteur déclare ne pouvoir se enir de citer, pour leur justesse, deux réflexions des Gon-ourt, qu'on fait bien cependant de ne plus lire, déclare--il. Nous ne donnons que les premières lignes des deux itations. Elles suffisent à en montrer la tendance.

Première réflexion : « Le jour où tous les hommes sau-ont lire, et où toutes les femmes joueront du piano, le nonde sera en pleine désorganisation... »

Deuxième réflexion : « De nos jours (déjà en 1861, remarque le rédacteur de la Revue) toute mère du peuple veut donner, et, à force de se saigner aux quatre veines, donne à ses enfants l'éducation qu'elle n'a pas eue, l'orthographe qu'elle ne possède pas. De cette folie générale, de cette manie partout répandue dans le bas de la société de jeter ses enfants par-dessus soi, de les porter au-dessus de son niveau, etc., etc. »

Ces réflexions nous sont proposées comme « marquées au coin d'un profond bons sens ». On s'explique aisément que cette admiration ne soit pas éprouvée par les lecteurs de la classe populaire, et qu'ils aillent porter leur vote aux partis qui ne demandent pas aux Goncourt la formation de leur sens politique.

Nous ne citons ce fait isolé que parce qu'il trahit l'état d'esprit trop répandu qui regarde comme un grand bien l'ignorance, et l'instruction comme la source des pires tentations. Pour la même raison l'imprimé doit se garder de propager des vérités qui jetteraient un doute sur le sain jugement des « autorités sociales ». L'antidote du communisme est, paraît-il, le silence absolu touchant les progrès du machinisme et de la production en pays soviétique. Il suffit de laisser ignorer les faits pour qu'ils cessent d'être dangereux.

Cette méthode « de préservation » qui fut si longtemps à l'honneur et dont on a fini par sentir la faiblesse, aujourd'hui souvent dénoncée, est abandonnée peu à peu par les éducateurs religieux. Elle reste cependant sympathique à la masse catholique. L'état d'esprit qui a engendré le fameux « paternalisme » s'y apparente. On sait qu'il faut entendre par là cette disposition du patronat à instituer, en dehors de l'influence et du contrôle ouvrier, les œuvres de bienfaisance annexées à l'usine. On y retrouve les deux erreurs conjuguées d'une fausse notion

: l'autorité qui croirait capituler en s'effaçant derrière service rendu, et de la méthode de préservation qui se ıtte, en maintenant un contrôle étroit sur l'ouvrier, d'é- ırter de lui le danger des idées dites avancées. Harmel t le premier le danger de ces erreurs, et on sait avec ıelle constance audacieuse il les dénonça. Mais il fut ınu pour un novateur redoutable, et après bientôt qua- ınte ans on ne peut affirmer que sa devise « Le bien de ɔuvrier par l'ouvrier » ait accès couramment dans les ilieux patronaux.

En réfléchissant, on ne s'explique pas la faveur dont la éthode de préservation a pu jouir. Le chrétien est tou- ırs destiné à vivre dans un milieu plein de périls pour ı foi. Penser qu'il suffit de le mettre à l'abri de quelques- ns de ces périls et que tout est là, c'est préparer infailli- lement sa défaite dans le combat qui l'attend. Sa forma- on est essentiellement un entraînement progressif, un ɔntact, proportionné aux forces qu'il acquiert, avec le ıal inévitable. Sans doute, tant qu'il est irrémédiablement ıible comme l'enfant, il faut l'entourer de la barrière e son petit parc. Tant que la jeune fille connaît des ris- ues sans rapport avec les forces de son âge, quelque sage éveloppement qu'elles aient reçu, on ne saurait entourer e trop de précautions une pudeur délicate et une sensi- ilité fragile. Mais la vie est là toute proche, à travers ıquelle il va bien falloir se jeter pour une lutte quo- idienne. Comment l'aborder sans danger de mort, si athlète n'a pas été formé à vaincre par ses propres ıoyens? Cette préparation, qui tend à durcir la volonté, t à former le jugement, suppose un si long et si rude ffort qu'il devra être commencé, même chez l'enfant et a jeune fille la plus frêle, dès le temps de la préservation igoureuse. A plus forte raison, comment ne voit-on pas ıue l'adolescent et l'adulte ne peuvent se passer de la

poursuivre dans la liberté de mouvement qui met en jeu leur responsabilité?

On s'est étonné de voir tant de jeunes gens, au sortir du patronage chrétien, céder aux sollicitations des syndicats anticléricaux, tant d'ouvriers chrétiennement élevés grossir l'armée du désordre. Il y en a trop pour que l'humaine faiblesse ait seule à en répondre. Les lacunes de la formation humaine et chrétienne sont certaines. Elles apparaissent aussi bien dans la crise qui triomphe facilement de la dignité et même de la foi de nombreux jeunes gens, au lendemain de leurs dix années passées dans l'école chrétienne.

Au fond de cette méthode, qui met le plus gros de son effort dans la préservation, on aperçoit deux excès pareillement fâcheux. Excès de confiance dans l'infaillible sagesse des prétendants au rôle de dirigeants. Excès de méfiance à l'égard des dirigés, ou de tous ceux que l'on regarde comme d'éternels dirigés. Mais, dans le domaine de la vie publique, il n'y a plus ni classes dirigées, ni classes dirigeantes.

Cette méfiance a pour base une crainte sur le changement possible d'un état de choses où l'on s'est fait une place agréable. Qu'adviendra-t-il si les inférieurs, en apparence soumis, et respectueux des opinions reçues, prennent conscience de leur devoir de penser par eux-mêmes, et s'émancipent? C'est cependant ce qui est arrivé, et le mal a été d'autant plus grand que les émancipés n'avaient l'expérience ni de la liberté ni du jugement personnel. Un mouvement naturel de réaction contre un tutelle devenue insupportable les a portés aux extrêmes.

Chez nous l'ordre ancien, et ensuite l'ordre établi, plus ou moins issu de l'ordre ancien, restaient la norme suprême. Non pas certes qu'on se complût dans la forme présente. Au contraire, il est d'un bon esprit « dirigeant »

e gémir et de bayer aux catastrophes. Mais si maussade ıe soit ce présent, il serait terrible d'y changer quelque ıose. C'est encore un des traits de la méthode de préser-ıtion. Elle engendre l'immobilité.

Sur le plan de l'initiative civique, nous sommes hypnosés par la pensée presque uniquement défensive de nos ıtérêts religieux. Quelle différence avec nos œuvres pleies de ressort et d'avenir! Nous faisons des tranchées endant que le monde souffre et geint. Cependant plus ıeure est chargée d'inquiétude, plus vaste est le champ ıvert à la bonne volonté des catholiques. Le moment résent nous offre une rare occasion de prendre position d'attirer, sur la salutaire valeur de la religion, l'espé-ınce désorientée de l'humanité. On a peine à croire que nous avions pris parti jadis sur la question des salaires e famine, ou si depuis quarante ans nous nous étions its les animateurs d'une politique du logement pour la sparition du taudis, le gain n'en aurait pas été considé-ıble pour la société et pour le catholicisme.

Aujourd'hui le monde est pâle d'angoisse devant les ffets de sa propre folie. Il paye cruellement sa démence e surproduction, sa fureur de nationalisme. Or c'est pré-sément dans cette direction que l'Action catholique a eçu ses objectifs. La Papauté lui prescrit de travailler à la éforme du régime capitaliste et à la restauration de la paix ans la famille humaine. Imagine-t-on quels seraient les uits d'un effort général tendu jusqu'au résultat par toutes es forces spirituelles du catholicisme et tous les moyens e son organisation temporelle? En se dépensant au ser-ice des maux les plus pressants, il se construirait un rem-art dans la sympathie de la multitude. C'est sa défense ı plus active. Mais quelle tristesse si nous laissons passer heure en faisant des patiences avec les cartes des partis olitiques, ou en savourant les joies empoisonnées de la olitique du pire!

Comment ne pas parler de ce goût morbide pour mauvais travail fait par les autres? Nous nous refuso à justifier ce cruel plaisir d'immoler les intérêts de société à la vengeance de griefs personnels. La politiq du pire sera la pire politique, aussi longtemps que Gr bouille n'aura pas été canonisé. Elle ignore le bie commun. Elle compromet l'avenir, prépare des repenti inutiles, et ne peut récolter que le mépris. C'est le ges rageur de l'impuissance et l'aveu d'un penchant malsa pour le moindre effort de l'immobilité.

Comment les catholiques peuvent-ils être les homm de l'immobilité?

Leur foi leur permet de suivre à la course, et d'attei dre toujours, un monde qui est en perpétuel mouveme et qui ne parvient pas à étancher sa soif de progrès. vie est pour lui chaleur et rayonnement. L'immobili évoque dans son esprit le froid de la mort. Elle est vieillesse, comme le progrès se présente à son regard av tous les avantages de l'âge charmant. Les avocats de tradition l'ont si maladroitement défendue par la parc et par les actes, qu'ils lui ont donné l'aspect d'un obstac sans vie jeté sur le chemin du progrès. Quelle faus image! La tradition porte en soi les germes de la vie pe pétuelle. Mais, pour la bien servir, il faut être prêts chercher ces germes, et à favoriser leur croissance, sa s'arrêter avec regret aux écorces desséchées. Le malhe est que le catholicisme s'est trouvé rapproché de cet image refroidie et sans vie de la tradition. L'erreur est plus énorme encore, puisque en lui tout est vie, tout e progrès, tout est immortelle jeunesse et fécondation l'avenir.

Nous savons bien que le progrès représente une pe spective de dangers nouveaux. Le sage ne l'envisage p avec un enthousiasme sans mélange. La frénésie de

jouissance matérielle déforme à l'avance le profit qui naîtra du progrès. Mais on ne commande pas à la terre de tourner, et le progrès n'attendra pas pour paraître d'en avoir l'autorisation. Il est un réflexe vital. Une seule chose paraît certaine. Il sera d'autant plus malfaisant que les puissances du bien l'auront tenu en suspicion. Quel progrès plus étonnant et plus funeste dans certains de ses effets que la découverte de l'imprimerie ! Pense-t-on qu'il eût été possible de l'enrayer, et que la volonté providentielle n'est pour rien dans la révolution qu'elle a déchaînée ? Mais il faut croire que le bien qui en est sorti a une valeur immense. Nous oublions toujours que, dans les sociétés, le progrès, si lourd soit-il de bas matérialisme, reste la condition sociale du progrès moral, et que ce progrès moral est sans prix. A quoi bon s'effrayer de la machine, de l'avion, du cinéma ? Ce sont des forces données qu'il faut dresser pour le bien. Le progrès n'est digne ni d'adoration, ni d'exécration. Laissons ceux qui en font une idole, ou un épouvantail.

— Mais il est barbare ce jeune progrès.

— Eh bien ! il faut baptiser ce jeune barbare.

*
* *

Pour clore ces réflexions, il semble bien que si nous avons laissé mettre le catholicisme à la remorque d'une classe ou d'un parti, c'est par une erreur dont il a souffert.

Le citoyen catholique dans la Cité ne cesse pas d'avoir en charge les intérêts du catholicisme. Il est le témoin de son esprit et le gardien de son indépendance. Le servir et ne pas s'en servir, telle est la règle. Elle pose dans la pratique des problèmes délicats. Il arrive en effet que le

choix du parti est dicté par des préférences politiques, une certaine solidarité sociale, la poursuite ou la protection de biens communs. Riches ou pauvres, employeurs ou employés, se trouvent distribués dans des partis différents suivant les opinions sociales ou politiques. Cependant pour tous le devoir reste d'en juger la doctrine, et d'y faire prévaloir celle de l'Évangile.

« La parole de Dieu ne doit pas être liée. » Pas plus à un parti qu'à une classe. Aux regards des catholiques français, c'est une nouvelle façon de concevoir l'activité civique, et qui contraste avec leur tradition historique. Le sentiment qu'ils commencent à en avoir autorise un regard plus confiant sur l'avenir.

NOTES ET RÉFLEXIONS

La crise du sacerdoce (1)

Un livre de statistiques! Tout en graphiques, bourré de ıiffres et de nomenclatures.

Ennuyeux, terne et gris? — Pas le moins du monde! Un vre émouvant, au contraire, et même poignant.

Ces chiffres nous disent le dépérissement du clergé de rance et nous mettent en face d'un mal qu'il faut connaître vec précision, si l'on ne veut pas en mourir.

De 1903 à 1930, pour le *clergé paroissial*, quel est le bilan e nos pertes? — 11.635, soit un déficit annuel de 431 prêres de paroisse, l'équivalent d'un diocèse moyen par année. 't ceci n'exprime pas encore toute la réalité, puisque la opulation s'étant accrue de près de trois millions — exacement 2.834.000 — ses besoins religieux ont également ugmenté; de sorte que, prenant pour base la proportion e 1903, à savoir 1 prêtre pour 887 habitants, il faudrait valuer à 549 prêtres le déficit annuel du clergé paroissial.

Encore est-il que la dépopulation des campagnes et l'augıentation invraisemblable des centres urbains aggrave le roblème de l'évangélisation de la France.

Nous voyons certains curés de campagne chargés de 300 t 400 paroissiens, et par contre des curés de ville à qui sont

(1) Par le R. P. Doncœur, S.J., un vol. chez Flammarion. Biblioıèque d'études catholiques et sociales, Paris, 1932.

confiés des groupes de 3000 et 4000 fidèles. Ici péril de surmenage, là péril de désœuvrement.

Ayant diagnostiqué le mal, le P. Doncœur préconise avec courage les remèdes. *Création d'innombrables centres religieux, suppression ou compression des centres désertés, organisation de centres missionnaires, modernisation des équipements d'apostolat, modernisation du personnel, réagencement du concours entre clergé séculier et clergé régulier, concours des laïques, auxiliaires du clergé*, ces sous-titres nous disent assez combien sont actuelles et pressantes les questions abordées par l'auteur.

Œuvre immense et qui attend des maîtres ouvriers! Dieu ne ménagera pas sa grâce, mais il veut notre concours. Et le livre se termine sur cette pensée de Péguy :

« Les Croisés, entre tous autres saint Louis, qui faisaient une Guerre Sainte, qui se battaient littéralement pour le corps de Dieu, ne s'y fiaient pas pourtant. Ils ne priaient pas comme des oies qui attendent la pâtée. Ils priaient mieux que nous, et ensuite, si je puis dire : en exécution de leur prière, ils se battaient tant qu'ils pouvaient, de tout leur corps... Quand ils avaient prié, ils bouclaient leur ceinturon. »

Tous ceux qui sont d'Église, en France, et qui ont une place marquée dans le champ de ses luttes, feront comme ces croisés.

Nous offons à leur méditation ce fait constaté par M. le Supérieur du Séminaire de Vannes : « Les plus grandes fécondités se rencontrent dans des paroisses qui n'ont jamais eu d'école chrétienne de garçons, tandis que tous les centres sans exception qui font tache... ont des écoles libres très florissantes. Il est même des paroisses importantes où l'école très fréquentée n'a pas donné un prêtre en 50 ans! »

Et le savant rapporteur de conclure : « Le seul agent certain qui mesure la fécondité de sa paroisse, *c'est le curé.* »

E. L.

Le Judaïsme (1)

Le nouveau maître de conférences à la Faculté de théolo-
e catholique de l'Université de Strasbourg publie, à peine
ıtré en fonction, un livre sur le Judaïsme qui confirme une
putation scientifique déjà solidement établie. Pour traiter
gnement un sujet aussi ample que délicat, il fallait, en
fet, plus qu'une érudition livresque, une longue expé-
ence des problèmes que soulèvent l'histoire et la doctrine
ı Judaïsme tout autant que l'Ancien Testament dont il
ıt issu.

Le Judaïsme, tel qu'il est ici étudié, s'étend de la destruc-
on de Jérusalem en 70 après Jésus-Christ jusqu'au Khassi-
sme et au Sionisme contemporain. L'auteur poursuit sur
ı autre plan, non technique, *Le Judaïsme avant Jésus-
hrist* du P. Lagrange, auquel il se réfère maintes fois ; et
est suggérer la valeur de cet ouvrage que de pouvoir le rap-
ocher, quoique dans un ordre différent, de telles études.
ar ailleurs nous avons là un exposé catholique parallèle au
ecent *Judaïsme* de M. J. Weill.

M. Vincent expose d'une part l'institution du Judaïsme
ans son origine historique : la fin de l'autonomie juive, et
ans ses documents littéraires la littérature rabbinique et la
orah; puis une seconde partie est consacrée à l'analyse du
ogme, de la morale, de la mystique et du culte du ju-
aïsme.

On admirera l'ampleur et l'exactitude de l'information de
auteur et la clarté avec laquelle il a su tracer une histoire
ès complexe ; les précisions données sur la formation du
almud (Michnah, Gemara, etc.), par exemple, n'ont guère
'équivalent, à notre connaissance, dans les ouvrages simi-
ıires de langue française; une copieuse et judicieuse biblio-
raphie annexée à chaque chapitre permet au lecteur de
oursuivre ses recherches plus avant.

L'un des principaux mérites de M. Vincent a été de tenir

(1) *Le Judaïsme*, par A. Vincent, 234 pp. ; Bibliothèque catholique
es sciences religieuses. Paris, Bloud, 1932.

compte de l'évolution chronologique dans l'exposé de la doctrine. On ne pouvait songer, dans un ouvrage de ce genre à préciser davantage les diverses écoles ou courants doctrinaux; ceux du judaïsme contemporain, libéral ou conservateur, sont bien notés; à peine eût-on pu distinguer plus nettement, à l'origine, les nuances propres du judaïsme palestinien et de la diaspora.

La conclusion générale de ces recherches est que, « s'il y a encore dans Israël d'admirables vertus et une piété qui nous touche », on constate sur bien des points de doctrine un rétrécissement et un appauvrissement de la religion juive : celle-ci, au moins dans son intégrité, est inaccessible aux non-juifs; à l'espérance du Messie personnel s'est substituée celle de l'avènement du Règne de Dieu; la morale s'éloignant des sources vivifiantes de la révélation cherche son fondement dans la raison des philosophes; le rabbinisme enfin a minimisé les germes de vie mystique contenus dans l'Ancien Testament.

Bref, « le Judaïsme moderne poursuit son évolution vers une rationalisation de la religion de plus en plus visible » et aucune autorité indiscutable ne saurait imposer à ses fidèles une doctrine commune. Il est douloureux pour nous de constater que c'est par opposition au Christianisme, que les Juifs ont été maintes fois amenés à minimiser tel ou tel dogme contenu dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, mais développé et précisé par l'Église.

Puisse ce livre d'information, écrit avec sympathie et objectivité, éclairer « les Israélites à qui appartiennent l'adoption, et la gloire, et les alliances, et la loi, et le culte, et les promesses, et les patriarches, et de qui est issu le Christ selon la chair » (S. Paul, *Ep. aux Rom.*, IX).

C. Spicq, O. P.

DOCUMENTS

Les enfants athées en U.R.S.S.

A la veille de la reprise de l'Année scolaire, les journaux antireligieux insistent beaucoup sur la nécessité d'une propagande méthodique dans les œuvres pré-scolaires et les écoles. A ce sujet, on ne lira pas sans intérêt le récit que deux jeunes institutrices soviétiques font de l'expérience qu'elles ont tentée près des enfants qui leur sont confiés.

Le présent article donne une expérience de travail antireligieux fait avec les enfants de la bibliothèque et de la salle de lecture de la « Maison centrale des jeunes Pionniers », dans le **rayon de Khamonik** (1).

Tout ce travail antireligieux a été accompli et mené par le cercle antireligieux d'enfants, organisé en dépendance de la bibliothèque. Les membres du cercle furent les premiers auxiliaires dans l'organisation du travail d'ensemble de la bibliothèque, du travail avec les parents, etc.

Passons tout de suite au travail du cercle, comment il était organisé et quels en furent les résultats.

Le travail du cercle se divisait en élaboration de différents thèmes, exploitation des éléments fournis par les journaux, composition d'affiches, de sentences, etc.

Les thèmes à élaborer étaient indiqués par les enfants eux-mêmes, questions qui les intéressaient le plus. Les thèmes étaient les suivants :

1. Comment l'homme a-t-il créé Dieu ?
2. Est-ce Dieu qui a créé l'homme ? (théorie de Darwin et descendance simiesque).
3. La lutte de la religion contre la science (Bruno, Galilée, l'Inquisition).
4. Histoire de la Papauté (Le Vatican au moyen-âge et aujourd'hui. Le fascisme).

(1) Banlieue de Moscou.

5) La croisade (antisoviétique) : causes ayant amené la croisade, la crise du capitalisme, les progrès du mouvement révolutionnaire, le succès de la restauration économique en U.R.S.S.

6) La collectivisation et la lutte des popes dans les campagnes.

Les membres du cercle se divisaient en groupes qui prenaient sur soi l'élaboration du thème donné. On distribuait ensuite la littérature. De certains livres les enfants n'étudiaient que les pages qui leur avaient été indiquées comme intéressantes pour le thème choisi.

De tous les thèmes, le plus difficile à étudier fut celui de l'origine de la religion. On l'étudia sous forme de conférence avec projections.

Les conférences avaient lieu une fois tous les dix jours; les séances étaient publiques. Invitations et annonces étaient faites quelques jours auparavant.

Après la conférence on lisait des récits littéraires. Ceci excitait l'attention des enfants pour le thème étudié. Le récit permettait aux enfants de vivre avec plus d'intensité les événements et les rapprochait de l'époque et des héros.

Nous avons utilisé les récits suivants :

Jakovlev : *La mort de la pierre de Nicolas ;* Jguél : *La fin d'un vieux conte.*

Zamcalov : *Le marécage* (du recueil : *Le vivier*).

Serafimowic : *Les deux mères de Dieu, Le miracle*, etc.

Quelques contes furent pris du recueil de Flérov : *Nous, Bezbojnik.*

Le sujet : la science et la religion, fut traité avec un grand succès, les enfants écoutèrent avec grand intérêt le récit d'Areskskij : *L'ennemi de Ptolémée*, et des chapitres de son livre : *Les martyrs de la science.*

Mais l'étude des différents thèmes choisis par les enfants ne doit pas laisser inoccupés les autres membres du cercle. A ceux-ci nous avons remis les journaux : *La Vérité des Pionniers, Les Étincelles léninistes, L'Athée, La Gazette Ouvrière*, pour les dépouiller, y relever les informations concernant l'athéisme, et pour rédiger des informations sur les travaux du cercle.

Les enfants ne peuvent pas toujours comprendre le contenu des journaux, tandis que les informations qui leur sont présentées sous formes de résumés athées, ou agrémentées

'illustrations, leur sont immédiatement intelligibles. Les ıfants découpent les journaux et les revues et en font des bums et des collections intéressantes au point de vue athée. otre expérience nous a montré que ces albums et ces col-ctions intéressent au plus haut point les enfants. Ces bums athées, ils ne les confectionnent pas seulement chez ous, à la bibliothèque, mais en détachement et à la maison, t ils les apportent ensuite au cercle. Les albums se sont ıontrés les meilleurs livres de route.

Le cercle a fait écho à toutes les questions du jour. La croisade » a excité la plus vive animation. Presque tous les ıembres du cercle suivaient les journaux et dessinaient des aricatures sur le Pape Pie XI. D'un commun accord on dé-ida : il faut que tout le monde soit au courant de la « croi-ıde ». L'activité du cercle battit son plein... Les enfants pportaient des découpures de journaux et les collaient sur es feuilles de carton en y joignant des dessins pris égale-ıent dans les journaux. On apporta un compte-rendu athée.)es comptes-rendus semblables, on décida d'en donner tous es cinq jours et de les afficher le plus en vue possible.

Les enfants du cercle aidèrent à l'organisation d'un coin thée. Ils dressèrent une vitrine avec de la littérature anti-eligieuse. On placarda des affiches, des devises. Quelques levises furent prises dans les journaux : *La Vérité des Pion-ıiers, Les Étincelles léninistes* ; d'autres furent composées ıar les enfants eux-mêmes, celles-ci, par exemple : La lutte est impossible à celui qui s'est rendu prisonnier du « kou-ič ». Excitons à la lutte toute notre marmaille, contre les ıopes et les dieux. Le koulič et la paskha (1) sont des poi-sons qui intoxiquent la raison des enfants. Ce n'est pas le Christ qui nous donne le pain, mais la machine et le kol-hoze.

Les enfants eurent vite appris à confectionner des placards pour les journaux illustrés. La bibliothèque prit un nouvel aspect athée. Tous les cinq jours on affichait le communiqué des affaires de l'athéisme.

Ayant ainsi organisé une équipe solide de militants, la bibliothèque passa au travail en nombre.

En premier lieu on rendit plus vivant le travail d'infor-mation de la bibliothèque. On renforça le groupe des enfants

(1) Gâteaux traditionnels de Pâques. (N.d.T.)

du cercle. Ce groupe, sous la direction du bibliothécaire, et avec le concours d'un dictionnaire antireligieux, répondait à toutes les questions. Chaque jour des questions étaient tirées de la boîte, et le lendemain les enfants affichaient leur réponse. En un seul jour on traita jusqu'à 16 questions. Voici, à titre d'exemple, quelques-unes des questions posées par les enfants : « Un pionnier ou un écolier peuvent-ils manger le koulič et la paskha ? Est-il permis à un pionnier d'entrer dans une église, non pour y prier, mais pour y entendre le chant ? Qu'est-ce que les sectaires ? Le Christ a-t-il existé ? » etc.

Le concours, oral ou écrit, prit un grand développement. Les enfants eux-mêmes l'organisaient. On distribuait à un groupe de bezboznik la littérature nécessaire à la préparation, et les enfants marquaient eux-mêmes les questions. A la réunion du cercle, les questions étaient collationnées, le directeur ne faisait que les systématiser.

Le sujet du concours, nous l'écrivions sur une grande affiche que nous pendions à l'endroit le plus en vue. Les jeunes bezboznik faisaient du bruit autour du concours. Nous décidâmes de donner des prix aux meilleures réponses, et cela fut affiché. A côté du sujet du concours nous placardions une affiche indiquant les livres que les enfants devaient lire pour répondre exactement aux questions, et sur cette affiche nous collions les couvertures de ces livres. Un membre du cercle devait recueillir les réponses. Quand les réponses étaient rassemblées, le bureau du cercle les examinait attentivement, portait son jugement, et les meilleures réponses étaient récompensées par un livre antireligieux.

Les prix furent distribués à la séance de clôture. Nous transportâmes alors notre concours dans le coin rouge de la compagnie voisine (7 Rostovsk. n° 12), nous y fîmes une conférence et recueillîmes également des réponses.

Le concours oral des enfants eut lieu dans une salle où se trouvaient près de 200 personnes.

Toutes les questions étaient posées par les enfants. A cet effet, on avait au préalable travaillé le sujet dans les réunions du cercle. Les questions avaient été auparavant distribuées entre les enfants, et à leur tour ils les donnaient ensuite devant un public nombreux. Le bureau du cercle examinait les réponses et donnait des points aux meilleures. Toute

ponse exacte recevait deux points, une réponse approchée
1 point.

A la fin de la séance on comptait les points, et le nom de
lui qui avait le mieux répondu de tous était proclamé à
ute voix. En récompense on lui donnait un livre antireli-
eux.

Nous citons ici quelques questions du concours, composées
ir les enfants de la maison centrale des jeunes pionniers :

1) Pourquoi la bourgeoisie organise-t-elle la croisade contre nous ?

2) Qui est l'inspirateur de la croisade ?

3) Qu'est-ce que le Vatican ?

4) Quels savants connaissez-vous qui eurent à souffrir de la Papauté ?

5) Pourquoi la religion lutte-t-elle contre la science ?

6) Comment les ouvriers de chez nous et de l'étranger ont-ils répondu à la croisade ?

7) Qu'ont écrit les astronomes soviétiques dans leur lettre ouverte au pape Pie XI ?

Outre ce travail d'ensemble, on avait organisé aussi des
scussions. Il y en eut une, par exemple, sur ce sujet :
Pourquoi un pionnier ne peut-il pas manger du koulič et
la paskha ? » On s'était arrêté à ce sujet parce que, dans
boîte où sont déposées les questions, les demandes rela-
ves à ce thème se comptaient par dizaines.

Avec ceux qui désiraient prendre part à la discussion on
availlait au préalable le sujet à l'aide des ouvrages sui-
nts : Amosov, *Contre les fêtes de l'ivrognerie*; Alexandrov,
ontre le koulič et la paskha, Recueil antireligieux pour les
oles.

Au moment de la discussion un groupe d'enfants se déta-
a, des incroyants, il est vrai (ils le déclarèrent), qui dirent
'ils allaient manger le koulič et la paskha, car ce sont des
iandises et il n'y a rien de blâmable à cela. Après un chaud
ngagement, le groupe qui s'était préparé à la discussion
nit par vaincre le groupe précédent. Les enfants se rendi-
nt et abandonnèrent leurs convictions.

La discussion fut des plus animées et souleva toute une
rie de nouvelles questions amorçant un nouveau travail.

La bibliothèque se livra aussi à un travail sur les parents
es enfants; on fit des conférences avec projections, des
ances littéraires antireligieuses, des lectures publiques, on

organisa une excursion au musée antireligieux. On recruta, parmi les parents, des membres de l'Association des Athées militants.

Les membres du cercle conclurent avec leurs parents un traité, les engageant réciproquement à ne pas fréquenter l'église. A l'heure actuelle, la campagne faite en faveur de ce genre de traité a gagné tous les détachements de pionniers, et nous avons inséré dans l'engagement un nouveau point relatif aux parents athées. Dans le coin du bezbojnik les enfants ont affiché un modèle de pareil traité conclu avec les parents. Voici le traité rédigé par les enfants de la Maison centrale des jeunes pionniers :

Moi, Pierre Ivanovic Burlinov, ouvrier de la fabrique La Rose Rouge, je conclus avec mon fils Nicolas Burlinov un accord par lequel je m'engage à me faire inscrire dans l'avant-garde de l'usine, à travailler de façon régulière et sans jamais chômer, à réduire mes dépenses personnelles de tant pour cent, à réduire le travail saboté de tant pour cent, à ne pas boire de vodka et à ne point fréquenter l'église.

Moi, Nicolas Burlinov, je conclus avec mon père le présent traité par lequel je m'engage à ne pas faire l'école buissonnière, à étudier avec soin mes leçons et à ne pas avoir de mœurs d'apache.

Trois enfants du cercle furent chargés de promouvoir cette campagne. Dans le même coin du bezbojnik nous affichions aussi les noms des enfants qui avaient conclu ce traité. Chaque traité conclu était une victoire pour nous.

Il faut surveiller l'exécution des traités. Le moindre fait manifestant un renoncement aux anciennes coutumes était enregistré et affiché : non-fréquentation de l'église, non-accomplissement des rites, etc.

Il serait bon que dans les soirées antireligieuses les parents prennent une part active et témoignent de leur incroyance devant les enfants.

S. Kopyrina et A. Cernes.

(Extrait de l'*Antireligioznik*, organe du Conseil Central de l'Association des Athées Militants.)

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Genève 1932.*

Crise mortelle?

.-T. DELOS, O.P. *Le Désarment moral et la pensée chrétienne.*

Discours prononcé à Notre-Dame de Genève par le professeur de droit international à l'Université catholique de Lille, à l'occasion de l'ouverture des travaux de la XIIIe assemblée de la Société des Nations.

.UGUSTE LEMAN. *L'Église de France et le Second Empire.*
Doyen de la Faculté de théologie de Lille.

La thèse de M. Jean Maurain, ancien élève de l'École Normale et agrégé d'histoire, ne nous amène guère à regretter la politique religieuse du Second Empire.

DOCUMENTS

La position actuelle du problème du désarmement (suite).

Textes des résolutions adoptées par la Commission générale es 19, 20 et 22 avril 1930 — Exposé des instructions du présient Hoover à la délégation des États-Unis d'Amérique à la onférence (22 juin 1932).

Les Revendications allemandes.

Textes réunis et commentés par
ANDRÉ-D. TOLÉDANO.

En Allemagne : Élections futures et désarmement.

Textes réunis et commentés par
A.-H. DELORME, O.P.

Genève 1932

En marge de la XIIIe Assemblée de la S. D. N.
La IVe Semaine Catholique Internationale

1932. — Depuis un an, l'horizon s'est bouché. L'an de
nier, les orateurs de la XIIe Assemblée dénonçaient à l'en
le péril grandissant. Il suffisait de leur prêter attention pou
voir de tous les points de l'horizon politique monter les nu
ges sombres. Mais l'observateur embarqué sur le vaissea
genevois ne perdait pas le sentiment de la sécurité. Les nué
s'amoncelaient, sans doute, mais il les voyait comme l'e
fait le passager d'un navire dont le sort n'est pas en jeu.

Aujourd'hui, le péril s'est aggravé. Ce n'est pas encore
danger précis et immédiat, mais ce n'est plus la menace di
tante et indécise. Dislocation de l'institution de Genèv
Non, certes. Elle n'apparaît ni prochaine, ni probable; ma
on sent qu'elle a cessé d'être une impossible hypothès
— Quel signe du désarroi profond où se débat le monde, so
l'effet de la crise politique et économique, dont il porte, c
reste, avec le faix douloureux, la responsabilité!

∴

Crise de croissance de la S. d. N., a-t-on dit. — Oui, ma
crise aux raisons profondes, et qui témoigne de l'importan
même de l'institution. Combien, au début, dans les cha
celleries et parmi les dirigeants de l'opinion publique y o
adhéré avec une foi éclairée ou un sens profond du dev
international? Sacrifice inoffensif consenti à l'idéologie w

nienne, disaient les uns; satisfaction adroite accordée à des ctions aventureuses de l'opinion publique, pensaient les tres. Mais à l'expérience, la S. d. N. s'est trouvée répondre des nécessités impérieuses; le déroulement de la vie internationale a montré que les peuples et les États ne connaîaient ni sécurité ni prospérité tant que la communauté ternationale ne se serait pas donné des organes qui corresondissent aux besoins nouveaux de la civilisation. Les rêves jà anciens d'arbitrage et de justice internationale, de limition de la course aux armements, de coopération économiie, financière ou spirituelle cessaient de faire figure d'idéals sceptibles d'être différés, pour devenir des besoins vitaux imédiats, auxquels il fallait aviser d'urgence.

Toute l'histoire de ces douze dernières années le prouve : uvent dédaignée ou bafouée par les hommes, la S. d. N. a é prise au sérieux par les événements; la réalité s'est monée plus forte que le scepticisme des uns, plus exigeante que déologie des autres. La vie a pris au piège les idéologues aporeux comme les sceptiques condescendants; et la S.d.N. est trouvée chargée de tâches croissantes. Elle est aujourhui condamnée à grandir jusqu'à ce point où elle pourra onner satisfaction aux besoins profonds qui ont provoqué a création. Depuis dix ans, l'exacerbation des nationalismes iropéen et asiatique, les exigences de l'impérialisme écoomique continental et transcontinental, la double crise ui sévit sans pitié, ont rendu plus impérieuse la nécessité e recourir à un organisme régulateur, compensateur et isticier. Malheureusement, les mêmes causes qui faisaient oparaître sa nécessité, entravaient son développement et on action. Elles créaient à la S. d. N. un contexte psycholoique, politique et économique défavorable, à l'heure où les vénements exigeaient qu'on lui demandât plus : c'est la ison de la crise de croissance de la S. d. N., et de son ngoissante gravité.

*
* *

Angoissante, en effet. La mise en sommeil des institutions

genevoises, à plus forte raison leur dislocation, susciterait plus d'un cri de triomphe et de joie. Des peuples entiers, peut-être, y applaudiraient. Presque partout, en tout cas, des fractions agissantes de l'opinion, qui ont toujours considéré cette disparition comme une fin en soi, en éprouveraient un sentiment de libération.

Soyons sans parti-pris. Aimons la joie d'autrui, partout où elle se trouve. Si cependant celle-ci était une joie folle? C'est un beau spectacle, vraiment néronien, qu'un grand effondrement salué d'acclamations. Mais tout de suite succède la nécessité de vivre dans les ruines. Si nous renonçons à organiser le monde sur la base de la solidarité et de l'entr'aide, quel principe directeur adopterons-nous? Il faudra en revenir à la vieille conception de l'individualisme étatique; et ce sera, avec le « fara da se » dans le domaine de la sécurité, la course aux armements, et ses conséquences inéluctables en l'état présent du monde : la guerre, ou la ruine financière; et pour échapper à la ruine, encore la guerre. Il faudra en revenir à la souveraineté inconditionnée des États, qui est la forme juridique de l'égoïsme national. Il faudra renoncer à tendre vers l'organisation d'une justice internationale obligatoire et donc déchirer les pactes de renonciation à la guerre au lieu de leur « donner des dents ». Dans une Europe (pour ne pas parler du reste du monde) où dix nations au moins se sont fermement convaincues que la justice est lésée à leur égard, il faudra rendre à l'État le droit de se faire justice à lui-même, sans tenir compte des exigences du bien commun international; dans une société internationale travaillée par des appétits sans nombre, on substituera la loi de la jungle à la loi de la raison et au principe de la priorité du bien commun. Régresser ou progresser : il faut choisir, a-t-on dit. Mais nous n'avons même pas le choix : accepter une régression, c'est, — particulièrement pour la France, mais, qu'on s'en rende compte, pour toute nation, — accepter sa perte.

⁂

On le perçoit mieux dans l'atmosphère de Genève. Car elle

iste, même en cette année d'angoisses et de difficultés ternationales. « Curieuse atmosphère que celle de Genève. n a beau y être habitué, elle vous donne toujours un cer-in choc psychologique », note dès son arrivée M. Wladi-ir d'Ormesson, — une tête solide et qui ne tourne pas au emier vent —. Et le nouveau venu, qui débarque à Genève, mmençant son tour du monde, y est sensible, lui aussi.

Ici, les problèmes internationaux apparaissent sur leur ritable plan : mondial. Ils se montrent dans leur enchevê-ement : tous se tiennent comme sont interdépendants tous s peuples. Ailleurs, chez soi, on le devine, on s'en convainc ırfois ; ici, on le sent, on le voit, on en a l'impression phy-que.

C'est pourquoi sans doute cette atmosphère est libératrice. eu à peu elle agit sur les esprits, sinon sur les cœurs. Non ıs que la solution des angoissants problèmes flotte dans son r léger ; — grand Dieu ! Non. — Mais les termes dans les-uels les problèmes se posent, le jour sous lequel ils se mon-ent, sont *vrais*, et c'est un immense soulagement pour l'es-rit. Qui sait si cet allègement n'est point l'élément le plus ıbstantiel et le plus sain de ce complexe qu'on appelle par-ıis, fort improprement, l'optimisme de Genève?

*
* *

Ne manque-t-il pourtant rien à cette atmosphère de enève? On a reproché jadis aux augures du lieu d'être ans foi. C'est, selon moi, une injure gratuite. Beaucoup, inon tous, adhèrent d'une foi sincère à un idéal internatio-al dont ils aiment la grandeur et sentent la nécessité. Il erait injuste de ne pas reconnaître que cette foi confère à eur personne et à leur action une indéniable noblesse. Mais 'est une foi qui manque de nerf et de muscle. Il n'est point ans l'ordinaire de notre condition de nous comporter en éros ou en martyrs. Quelle foi humaine ne replie ses ailes ous la menace, ne diffère d'agir, quand agir contrecarrerait es intérêts ou heurterait des passions? Comment la foi

d'un homme politique résisterait-elle aux clameurs d'un parti ou d'un peuple savamment excité, comment dominerait-elle la peur des responsabilités, à l'heure des décisions grosses de risques? La foi ne meurt pas, mais elle se réfugie dans l'intime de la conscience et le chef se met à la remorque.

Ce qui manque, c'est bien plutôt le sens profond de l'obligation et du devoir.

Les peuples et les gouvernants sont liés, devant Dieu et devant les hommes, par le devoir international. Fidèle à une tradition chère aux catholiques, Mgr Besson, l'éminent évêque de Genève, a célébré, lors de l'ouverture de la XIIIe session de l'Assemblée de la Société des Nations, un office pontifical qui a fourni l'occasion de rappeler cette vérité salutaire et de la mettre sous l'égide de la religion. C'est à bon droit. La religion seule, en fait, peut ancrer dans l'âme des peuples et des gouvernants ce sens du devoir et de son caractère d'inéluctable nécessité morale. A l'autorité de la raison le christianisme joint celle de Dieu; aux satisfactions du devoir accompli, la promesse des récompenses supérieures; au bon vouloir humain, l'énergie du secours divin; à l'altruisme philosophique, la charité et l'amour dont la preuve par excellence est de perdre sa vie pour autrui.

*
* *

Comme chaque année, la Semaine Catholique Internationale, inaugurée par cette cérémonie religieuse, a siégé durant le temps de l'Assemblée de la S. d. N. Elle avait pris pour thème de ses travaux le Désarmement moral en face de la pensée chrétienne. Une fois de plus, elle a su faire converger vers un problème considérable les efforts d'une élite d'esprits chrétiens, et les noms de Mgr Besson, des Professeurs de Munnynck (Fribourg), de la Brière (Paris), Hermann Platz (Bonn), de Halecki (Varsovie), sont un gage de l'élévation et de la sûreté avec lesquelles il a été traité. Dans la modeste salle Carry, qui abritait la Semaine Catholique, on

uvait à bon escient parler de devoir, parce qu'on parlait
ıt ensemble au nom de la raison et au nom de la foi. —
âce à la IVe Semaine Catholique Internationale, la voix de
morale et de la politique chrétienne s'est donc fait enten-
e dans l'atmosphère de Genève 1932. — Quels échos lui
ɔondront? Quels esprits attentifs, quelles âmes ouvertes
cueilleront les idées qu'elle sème? — Verrons-nous un
ır tous ceux qui travaillent à Genève sans adhérer à notre
edo se rendre compte de l'apport considérable et nécessaire
'il fournit à leur effort? — Verrons-nous un jour tous les
tholiques comprendre que contribuer généreusement à
œuvre commune est un devoir que leur impose leur foi? —
ns doute ce jour semble-t-il lointain aux organisateurs des
maines Catholiques Internationales, comme à tout specta-
ır du drame mondial actuel; mais ce sont gens de volonté
i aiment mieux être acteurs que spectateurs; ce sont gens
foi à qui il suffit de connaître leur devoir pour persévérer
ns l'effort. Plus que le succès croissant qu'ils rencontrent
dont il faut se féliciter avec eux, le sens de leurs respon-
bilités les guide et les presse de se dévouer au service
une institution, qui commence à avoir un passé, mais qui
a pas encore dit son dernier mot. Elle aussi, est entraînée
r son propre mouvement; elle doit croître, multiplier ses
urs, susciter des travaux, attirer des auditeurs. Un essor
i est promis que seule entraverait la passivité de l'opinion
tholique internationale; est-ce là un danger qui soit encore
craindre aujourd'hui?

CIVIS.

Le Désarmement moral et la Pensée chrétienne

Les peuples, qui forment au regard du Christ un grande famille aimée d'un seul amour, constituent a regard des hommes une vaste communauté, et ce n'es pas à vous, Messieurs, qu'il faut rappeler quels liens d dépendance économique, politique et spirituelle en unis sent indissolublement les membres. Les peuples mène aujourd'hui une vie de société dont ils ne peuvent plu s'affranchir, car elle est synonyme de civilisation.

Mais qui d'entre nous, Messieurs — parmi ceux d moins qui, sans avoir à participer à la direction des affa res internationales, ont cependant à leur égard cette sen sibilité, qui est, aujourd'hui, l'une des formes de l'in tinct de conservation, — qui d'entre nous ne s'est sent depuis quelques années, adossé à l'abîme? C'est un mo ment poignant, avouons-le, que celui où, membres d'un société que nous sentons nécessaire à notre stabilité, nou voyons se multiplier les signes avant-coureurs d'une d sagrégation sociale. La joie du travail collectif s'efface première, puis la foi en l'efficacité de l'effort. Chacu enfin retombe sur soi-même, et ce reploiement, qui re taure provisoirement le sentiment de sécurité indiv duelle, ne laisse bientôt plus que les amères déception de l'égoïsme. Tandis que le progrès, la paix et la pro périté des peuples sont visiblement suspendus à l'effo qui les porte en avant vers l'organisation et l'entr'aid une lassitude, un découragement, parfois des passion

nauvaises et des ignorances pénibles sont venus détendre · ressort intérieur qui assure à la masse internationale on équilibre dynamique.

L'observateur le moins avisé n'ignore plus quelles difcultés nombreuses, complexes, dramatiques, ont provoué ce relâchement. Loin de moi la pensée de les soustimer. Mais peut-être leur action n'a-t-elle été aussi issolvante que parce qu'un élément psychologique et noral nous a fait défaut. Car l'obstacle, qui décourage, urait pu aussi bien galvaniser les énergies ; au lieu de issoudre le corps social, il aurait pu le contracter. — uelque chose nous a manqué. Ce sont, je crois, des conictions, c'est-à-dire des idées devenues vie, et servies ar une volonté forte.

Les sociétés en effet, — et la communauté internatioale comme les autres —, ont pour ressort interne un élénent spirituel, la foi en un idéal social dont la valeur 'emporte sur celle des biens particuliers. Les égoïstes iront que la vie sociale comporte une part d'illusion et e chimère, et c'est pourquoi ils s'en détachent comme .'un jeu; mais en réalité cette foi commune, qui donne ux énergies individuelles leur stimulant, à l'action priée son efficacité, assure aux intérêts particuliers leur meilleure garantie.

Ce sont donc nos convictions qu'il faut réaffermir aujourd'hui, et avec elles reviendront la confiance en la 'aleur de l'action et la joie du travail constructif; ce sont les convictions qu'il faut substituer à ce goût inné du miracle dont les peuples se dépouillent difficilement, parce qu'il satisfait leur immortel besoin d'espérance ans bousculer leur paresse. Un moment l'on a cru tout proche le miracle de la paix internationale, et l'on a xulté; on l'a vu s'éloigner, et l'on s'est découragé, sans 'esser malheureusement de croire que si l'objet de ces 'spérances se rapprochait un jour de notre terre, ce serait par l'intervention d'un démiurge, — homme, mythe, ou 'ormule. — Pour nous, Messieurs, nous savons que la paix internationale ne requiert point le miracle; elle ne

se réalise point en marge des lois ordinaires de notre condition; elle résulte de l'application de ces lois, devant lesquelles l'homme est laissé à ses responsabilités.

Mais encore faut-il que, avant de les appliquer avec droiture, il les discerne avec clairvoyance. Il n'y a de convictions fécondes que celles qui portent sur un objet vrai. Il faut donc, pour asseoir fortement les nôtres, voir la réalité avec un regard sain, interpréter ses besoins réels, aiguiller la vie sociale vers des formes de civilisation authentiques. C'est la condition de l'optimisme salutaire dont ont besoin les hommes et les sociétés : il n'est point fait d'illusions ou de silences, mais il ressort de la vue directe de cette nature sortie des mains de Dieu et appelée à lui faire retour : il est l'expression de notre foi en la valeur de la raison et en la Providence.

Aussi est-ce à l'ombre de l'Église catholique que les convictions agissantes se développent comme en leur lieu naturel. Si l'Église connaît mieux que personne les défaillances d'une nature qu'elle est venue guérir, les incertitudes d'une raison qu'elle prolonge par la Foi, elle en apprécie plus que quiconque les ressources, parce qu'elle est venue, non les détruire, mais les épanouir.

C'est pourquoi, auprès d'elle, notre agir quotidien retrouve cette robustesse et cette alacrité qu'engendre la certitude de travailler à un idéal non seulement beau, mais concret et positif; la raison prolongée par la Foi donne au monde les lignes d'une politique qui, mieux connue des peuples, leur rendrait, avec des convictions fermes, le goût des réalisations internationales. Il est bon que dans la lumière divine qui émane de cet autel, sous la direction de l'Église et de ses pasteurs et dans l'absolue bonne volonté de nos âmes, nous nous efforcions de nous en rappeler les traits essentiels.

I

Cette politique apaise et rassure la conscience des peuples, parce qu'elle met l'homme au premier rang de ses

réoccupations. Elle le prend comme but de ses efforts, t comme fin de l'ordre social qu'elle établit.

« Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des Idoles »,

hante, dans son *Magnificat*, le poëte et diplomate fran- ais Paul Claudel. Les peuples sont inquiets parce qu'ils e sentent entraînés, sinon contraints, à servir des divi- ités sous le nom desquelles se cache trop de vérité pour que leur culte soit une imposture, mais trop d'erreur ussi pour que ce culte satisfasse les âmes et les ache- nine, non pas à la colère et à la haine, mais à l'équilibre t à l'harmonie.

La pensée chrétienne ne divinise ni l'état, ni la nation, ni le sang, ni la race; pour elle Dieu seul est Dieu, et eule la personne humaine faite à l'image de Dieu, enri- chie de sa grâce, possède une valeur absolue.

Certes, c'est un grand mystère que celui des races qui se partagent l'espèce humaine et transmettent de génération en génération, avec un sang riche de vie, des énergies primitives que l'éducation épanouira en cultures et en civilisations originales; — certes encore, les liens nationaux créent entre les hommes une fraternité spiri- tuelle profonde, indélébile, source des plus hauts dévoue- ments et des plus pressants devoirs; ils les assemblent en un corps qui ne peut plus être démembré sans impiété ni sans crime, car ces liens sont trop conformes à la nature pour n'être pas providentiels ; — assurément enfin, l'État, promoteur du bien commun, assume une fonction trop haute pour n'avoir pas, dans les limites de sa compétence, une juste souveraineté dont les ordres s'imposent en conscience à ses sujets; — mais la pureté de la race, la cohésion nationale, l'organisation étatique, ne s'imposent jamais à la conscience humaine comme des idéals de valeur absolue : ils ne sont jamais, au regard de la raison, que des conditions à utiliser pour le service du seul idéal valable : la perfection de l'homme et l'épanouissement de ses dons spirituels.

La politique, nous dit l'Église, est l'exercice d'une fonction; elle dirige les hommes vers leur bien temporel ordonné à leur fin surnaturelle. Le bien de l'homme, voilà le but; l'utilisation des forces sociales, le moyen, et toute doctrine qui adopte une autre idée directrice, fût-ce l'unité de la race, la grandeur de la nation, la force et la gloire de l'État, renverse l'ordre des valeurs; infailliblement, elle est amenée à utiliser l'homme comme instrument périssable au service de fins qui n'ont point sa valeur d'éternité.

C'est un des phénomènes les plus marqués du XIXe et du XXe siècle, que la divinisation de ces grandes réalités, la race, la nation, l'État, qui ont un rôle naturel et providentiel à remplir, mais qui, de moyens devenus fins, se transforment en Molochs auxquels sont sacrifiés les vrais intérêts de l'homme et de la civilisation. — Aujourd'hui encore, où tant de penseurs et de politiques s'évadent heureusement du positivisme matérialiste, rendent à la nation et à l'État leur valeur éthique, voient en eux un ensemble d'énergies spirituelles, la manifestation et la réalisation supérieure d'une conscience et d'une idée, nombreux sont ceux pour qui cette réhabilitation du spiritualisme politique s'accomplit au bénéfice des *groupes* et au détriment de la *personne* humaine. C'est l'homme collectif et historique qu'ils exaltent et qu'ils élèvent au-dessus de l'homme individuel et personnel: ils reconnaissent la valeur de l'individu, mais à condition que sa conscience coïncide avec la conscience historique de la nation et de l'État, et leur exemple prouve qu'il y a une exaltation des valeurs morales collectives qui peut tourner au détriment de l'homme.

La politique chrétienne, au contraire, repose sur l'éminente dignité de la personne, douée d'initiative, de liberté, et d'immortalité. Elle ne néglige pas pour autant les valeurs collectives : œuvre de raison et de foi, elle veut être intégralement humaine, et c'est dans ce dessein qu'elle tient compte des besoins ethniques, culturels, nationaux et étatiques; elle sait que l'homme, être social

: peut vivre et s'épanouir que s'il s'insère dans un ilieu organisé, qui est le bien commun de tous, parce ı'il est la condition normale de la vie civilisée de cha- ın. C'est pour cette raison qu'elle s'attache à ce bien ımmun; elle proclame sa transcendance, car il profite tous, présents et à venir, et ne s'épuise au service de ersonne. Il est, en toute collectivité, la raison d'être et justification de la discipline sociale; il est, sur le plan olitique, le fondement de l'autorité, le but de la loi, idée directrice du gouvernement. Mais les qualités qui ındent sa transcendance le courbent à son tour devant . personne humaine et le subordonnent au service de es intérêts vitaux : le bien commun ne joue un rôle irecteur dans l'organisation politique, que parce qu'il st le moyen, l'intermédiaire, par lequel la fonction gou- ernementale sert efficacement les intérêts supérieurs de ı personne humaine.

Fidèle à son principe, la pensée chrétienne transporte ur le plan international son souci du bien commun. ./État est la première des sociétés politiques qu'appelle iotre nature, la première qui ait pris conscience d'elle- nême et sur qui pèse le devoir de procurer le bien social. Mais qui estime aujourd'hui qu'un État isolé puisse s'ac- quitter de cette charge et mettre à la disposition de ses citoyens tout ce qu'exige la vie civilisée? A mesure que s'élargit autour de l'individu le cercle des relations qui ui donnent accès au monde extérieur, le cycle de vie sociale enfermée dans les frontières de l'État apparaît sous son véritable jour : trop étroit pour satisfaire à lui seul aux exigences de la vie humaine. Qui aujourd'hui parlerait avec sincérité, et sans atténuer le sens de ce terme, d'autarchie économique, culturelle ou politique? Je sais bien que ce mot a résonné de nouveau à nos oreilles depuis quelques mois, mais n'est-ce pas précisé- ment avec un sens limité, ou sous l'empire d'une crise dont personne, je pense, n'identifie les effets avec le pro- grès de la civilisation.

Il s'établit donc un ensemble de relations, d'institu tions, d'offices, d'organismes, de règles, qui donnen corps à la solidarité internationale et permettent de satis faire à ses exigences; il offre à chacun des États, avec dé garanties d'ordre, des possibilités d'action fructueuse; i est la condition nécessaire de la prospérité individuell des États, et l'expression de la sociabilité à laquelle le ser vice de la personne humaine les oblige. — Le bien com mun joue, dans la communauté des peuples, le rôle qu lui est dévolu dans l'État particulier : c'est par son tru chement que la politique internationale se met au ser vice de l'homme.

II

Mais, en proclamant la transcendance de l'homme, l pensée chrétienne introduit dans la communauté inter nationale un principe d'ordre, d'obligation et d'autorité

L'affirmation est grave. Elle heurte des habitudes d pensée invétérées. Avant même de l'avoir méditée, o pressent qu'elle est grosse de conséquences. Mais com ment l'éluder ?

Il faudrait pour cela renverser l'échelle des valeurs, e c'est à quoi se refusent notre raison et notre foi; il fau drait remettre au sommet de la hiérarchie l'une de ces di vinités idolâtriques que nous avons exclues au nom d vrai Dieu. Si l'on admet qu'une vie de société organisé est nécessaire aux États, et que cette nécessité résulte d leur nature, que pouvons-nous faire, Messieurs, sino accepter de nous laisser lier par le devoir, et reconnaître que nous nous trouvons en présence *d'une loi de natur* à laquelle nous ne pourrions nous soustraire sans *dénatu rer* l'œuvre de Dieu ?

Je le sais : c'est le problème du droit et de sa force d'obligation morale qui se pose ici à notre conscience.

La pensée contemporaine montre sur ce point une heu reuse évolution. « Le fondement de toute règle de droit nous dit-elle, est la solidarité ou interdépendance social

xistant entre les hommes. » Cette conception générale, ui vaut pour toute société, s'applique parfaitement aux ıpports internationaux. Le droit international n'est pas expression, momentanément fixée par un contrat, des olontés des États, toujours libres de se reprendre comme lles l'avaient été de s'accorder. Expression des exigences e la sociabilité qui unit les États civilisés en une com-ıunauté véritable, le droit international est un droit au ens précis du mot : « Il s'impose aux États, il crée une égalité internationale, il condamne le recours à la force utrement que comme mesure de défense individuelle u de sanction sociale, il rend possible l'organisation de a communauté internationale, et par elle, le règne de a paix dans la légalité. »

Si l'homme politique et le juriste éminent que je viens le citer, — M. Politis, — a raison d'ajouter que « sur ous ces points l'accord est aujourd'hui à peu près géné-al », nul plus que nous, catholiques, ne peut se réjouir l'une pareille évolution.

Que manque-t-il en effet à ces paroles, pour que nous reconnaissions le langage même de la philosophie chré-ienne ? Une seule chose : qu'elles nous disent quelle soli-larité est source de devoirs sociaux, et pourquoi ? — Or, à ces deux questions, le christianisme fournit une réponse et vient ainsi compléter l'effort récent de la pensée juri-dique.

Pourquoi les solidarités sociales sont-elles sources d'o-bligations morales, qui nous lient devant Dieu et devant les hommes ? Parce qu'elles découlent de cette nature de l'homme, dont les aspirations foncières expriment la volonté créatrice de Dieu. Il est des biens dont l'acquisi-tion est un devoir en même temps qu'un besoin, parce que l'homme n'y peut renoncer sans se désister de son idéal. Ces biens sont-ils du nombre de ceux qui ne s'ob-tiennent que par l'entr'aide et l'effort collectif ? Alors la collaboration et ses lois participent de la force obligatoire de ce même idéal ; les liens de solidarité revêtent un caractère de devoir, et la collectivité, intéressée à cette

collaboration, dispose sur ses membres d'un pouvoir impératif.

Je sais bien qu'une société ne naît pas en un jour; elle se constitue par étapes successives, et la période d'évolution peut se prolonger des années ou des décades, durant lesquelles le caractère nécessaire des liens sociaux ne fera que d'apparaître ; les besoins sociaux n'y seront pas encore cristallisés en règles de droit ou incarnés en institutions, et tel est sans doute le cas de la société internationale. Mais le devoir de conscience n'en subsiste pas moins, disons même qu'il requiert un sens d'autant plus aigu des nécessités du bien commun, une volonté d'autant plus résolue d'y satisfaire, que ces devoirs moraux n'ont pas encore le soutien d'une règle de droit positif ni la sanction d'une autorité contraignante. La morale chrétienne fait appel à la conscience des membres du corps social pour discerner, par leur intelligente initiative, les lignes d'organisation dans lesquelles il faut progresser, pour collaborer à la formation des institutions naissantes, participer à leur fonctionnement, pousser l'organisation positive jusqu'à la limite de ce que permet l'état social de fait. Rôle délicat, fort éloigné du doux *farniente* qu'une société fortement constituée permet parfois à la paresse de ses membres, mais le devoir est là, et quel homme, quel chrétien oseraient se plaindre qu'une tâche virile soit confiée à l'initiative et à la responsabilité individuelle ?

La pensée traditionnelle, et j'ose dire, depuis l'Encyclique *Quadragesimo Anno*, la pensée chrétienne, expriment cette obligation d'un mot, précis et sévère, dont juristes et moralistes, nous comprenons la portée, un de ces mots qui marquent le point de rencontre du juriste et du moraliste. Il faut appliquer aux États, dans la communauté internationale, les règles de la *justice sociale*, cette vertu fondamentale des sociétés, qui courbe, en conscience, au regard de Dieu et des hommes, chacun de nous devant le Bien commun de tous. Forme de la justice, elle crée un lien de droit et de devoir réciproque

rce que ceux dont la destinée est providentiellement ie à la nôtre ont droit d'exiger que nous nous acquit- ons des charges qui pèsent sur nous; mais justice spé- ale, véritable règle d'or des sociétés, parce qu'elle ne ous oblige pas tant envers un individu qu'envers la ciété elle-même, envers le bien commun qui en est le en.

On a cherché longtemps, on cherche encore parfois, uel est le fondement moral des obligations juridiques ui s'imposent aux États dans la communauté internatio- ale. Il est là : dans l'affirmation de la transcendance du en commun, à laquelle répond le devoir de justice ociale qui s'impose aux États, et les soumet à ses exigen- es. Sur cette double base doit se construire tout l'édifice 'une vie internationale raisonnable et chrétienne ; les onceptions les plus audacieuses sont permises sans témé- té aux architectes, pourvu que ce double fondement soit ssuré : d'une part le bien commun comme but, d'autre art, parmi les peuples, la droite conscience des obliga- ons de justice qui les lient envers ce bien commun. insi, la politique chrétienne, qui est essentiellement rganisatrice, parce qu'elle met au premier plan les soli- arités humaines, est aussi foncièrement morale; par l'in- ermédiaire de la notion de justice sociale internationale, lle fait appel à la conscience des peuples et des gouver- ants et à leur sens des responsabilités; elle fait confiance leur liberté; ce trait est trop important pour ne pas etenir quelques instants encore notre attention.

III

La liberté des peuples! Qu'ont-ils de plus cher? Pour la conquérir, ils ne reculent devant aucun sacrifice; pour la défendre, il n'hésitent devant aucun héroïsme. — Or, sur e plan des rapports internationaux, cette liberté porte n nom : celui de souveraineté étatique. Ne l'avons-nous pas, sous cet aspect particulier, sacrifiée d'un cœur léger,

alors qu'une longue tradition, fortement ancrée dan l'esprit des peuples et la pratique des gouvernants, vo en elle le rempart de l'indépendance, la ligne de défens salutaire derrière laquelle les intérêts vitaux de la natio sont à l'abri ?

A vrai dire, il n'en manque point parmi nos contempo rains, — et j'en pourrais citer parmi les représentants le plus éminents de la politique et du droit, — qui estimen abusive, mal fondée en droit et malfaisante en pratiqu l'extension accordée à cette notion de souveraineté état que, et qui, avec une impressionnante franchise, ont d noncé cette fausse interprétation de la liberté des État comme un obstacle à l'organisation internationale et l'avènement de l'ordre et de la paix entre les peuples.

La querelle est ouverte, et il faut reconnaître que sou son couvert se débat le problème fondamental de not civilisation. Son sort, a-t-on dit justement, dépend d l'issue du conflit actuellement engagé entre le princi de la contrainte sociale et celui de la liberté individuell et ce sont bien ces deux principes qui, appliqués au États, s'affrontent sous les noms de droits de la souvera neté étatique, et de devoirs de solidarité international

Comment ce conflit se doit-il résoudre ? Vous estimer sans doute, Messieurs, qu'il ne doit pas aboutir à la vi toire de l'un ou de l'autre des deux principes et à l'écr sement, à l'élimination de l'autre, mais bien à leur co ciliation. C'est au moins ce que pense la doctrine chr tienne, et elle s'offre à les unir en une vraie et féconc conception de la liberté.

Elle professe, — nous avons vu avec quelle force d'a firmation et quelle rigueur de raisonnement, — qu'a cune société basée sur la nature humaine ne se constitu sans que la nature même ne lui fournisse une fin, u but, un bien commun à promouvoir, qui sont la sour des obligations sociales, et, si cette société se donne d formes organisées, d'une autorité gardienne du bi commun. Mais en face de cette affirmation, elle en dres une seconde, un principe qu'elle considère comme esse

l : là où des êtres conscients, libres et maîtres d'eux-êmes, sont obligés de recourir aux formes de la vie ciale, le soin d'aménager ces formes et de procurer le en commun est confié à leur liberté, laissé à leur res-onsabilité et à leur initiative.

Les États sont des sociétés libres et égales entre elles, ais assujetties à une fin qui les oblige. Ils ont une des-née à remplir ; et cette destinée est sociale ; elle exige action concertée, l'organisation et l'union. Mais c'est ar l'exercice de leur liberté que les États satisferont à ce evoir, et s'achemineront vers ce but obligatoire.

Nous touchons ici au fond du débat qui a divisé la ensée moderne. Au regard de la philosophie chrétienne, liberté n'est point le pouvoir de vouloir ce qui plaît, u ce qui sert nos intérêts, sous la seule réserve de l'égale berté d'autrui; c'est la faculté psychologique et le pou-oir moral de se porter de soi-même, en personne con-ciente et volontaire, vers un but obligatoire, et de s'ar-êter de sa propre initiative aux moyens que la raison ous montre les plus aptes à y conduire.

Telle est la liberté de l'individu, et celle des États 'est pas d'autre nature.

Elle ne s'affirme pas dans l'arbitraire de décisions dé-achées de tout devoir, inspirées par le seul intérêt natio-al, mais elle se manifeste dans la spontanéité de l'ac-ion, dans le pouvoir d'initiative qui confère à la volonté on caractère de force originale et créatrice. Son champ, 'est l'immense domaine qu'offrent à l'activité des États 'agencement et le fonctionnement des institutions que equiert la vie internationale. Car si le but ultime de la olitique internationale est fixé par la raison, sous les oms de « bien commun » et de « civilisation », il s'en 'aut que les voies et moyens soient déterminés; ils sont ibres au contraire, c'est-à-dire que les États doivent se déterminer eux-mêmes à une action constructive qui implique une série de choix intelligents dont aucun ne se fixe que sur un arrêt du libre arbitre.

La liberté des États subit-elle une contrainte? Oui,

nous l'avouons sans ambages, mais c'est d'abord la con trainte *morale* qu'exerce sur la conscience l'idéal de civi lisation sans lequel la vie humaine perd sa raison d'être sa grandeur et le sens de ses vrais intérêts; — c'est ensuit la contrainte *sociale* exercée par les organismes qui, n cessaires au bien commun, commandent en son nom, c sont le gage de la prospérité spirituelle ou matérielle d chacun.

Mais appellera-t-on encore contrainte ce qui n'est, e dernière analyse, que la force impérative du bien? Ca c'est dans cette notion de bien humain, à la fois indivi duel et social, que se fait la synthèse des éléments, con tradictoires en apparence, sur lesquels repose une authen tique civilisation.

Aussi, le grand bénéficiaire de la synthèse qu'offr la pensée chrétienne est-il l'homme. Il est au term comme il est au principe. Tout est *pour lui*, dans l société, par l'intermédiaire du bien commun qui courb devant lui la puissance des États et vient ranger à son service le vaste organisme de la vie sociale. Tout est *d lui*, personne dotée de liberté et de responsabilité; et qu n'attend-on pas de lui : — de sa rectitude morale, pou se mettre tout entier au service de son idéal social, san s'en laisser détourner par les passions nationales ou le appétits politiques ; — de son intelligence inventive e de sa volonté réalisatrice, pour construire à la lumière d son idéal ce monde meilleur, où une civilisation vrai ment humaine chantera à sa façon la gloire de Dieu e en propagera la pensée parmi les générations successi ves. Sur ses épaules repose l'édifice de cette civilisation qu'il crée. Grandeur de l'homme qui nous semblerai incompréhensible, si nous nous ne nous rappelions que cet immortel est à l'image de Dieu qui l'appelle à partag er son éternité. Mais sa responsabilité aussi, contrastant avec le juste sentiment de sa faiblesse, nous écraserait tragiquement, si la foi ne nous assurait qu'un Dieu très bon et très puissant, chef des peuples, mais aussi soutien aimant des âmes individuelles, donne, par sa grâce, à nos

sprits une lumière, à notre action une force, à notre re tout entier une vaillance joyeuse, qui nous soutien- ent indéfectiblement. Daigne ce Dieu ancrer en nous ces ons, et les faire rayonner sur ceux qui, sans partager otre foi, sont cependant nos frères de travail, et beso- nent avec nous à l'œuvre commune de paix et de salut nternational !

J.-T. Delos, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'Église de France et le Second Empire

M. Jean Maurain, ancien élève de l'École Normale et agrégé d'histoire, a publié, il y a quelques mois, deux thèses dont l'une a pour objet : *La politique ecclésiastique du Second Empire de 1852 à 1869*, et la seconde, introduction à la première, publie des documents inédits, sous le titre : *Le Saint-Siège et la France de décembre 1851 à avril 1852* (1).

M. Jean Maurain a étudié les documents sur les relations de l'Empire avec le Saint-Siège, aux Archives des Affaires Étrangères, et les fonds provenant des ministères de l'Intérieur, de l'Instruction publique, de la Justice et des Cultes, conservés aux Archives Nationales. Il est regrettable qu'il n'ait pas eu accès aux Archives ecclésiastiques, notamment aux Archives Vaticanes, mais on sait que la section concernant cette époque n'est pas encore ouverte aux chercheurs. Pour y remédier dans la mesure du possible, M. Maurain a utilisé les biographies d'évêques, de prêtres, de religieux et de laïques dont la vie a marqué de quelque manière. Ajoutons les ouvrages d'histoire se rapportant au Second Empire, sans traiter directement de questions religieuses, et l'on verra combien l'information de M. Maurain est sûre, et la Bibliographie dressée dans l'Introduction, précieuse aux travailleurs.

Dans sa thèse principale, M. Maurain expose la politique du Second Empire envers l'Église catholique.

Cette politique est tout d'abord celle de l'empereur, qui n'a cessé de jouer un rôle prédominant au temps de l'Empre libéral aussi bien qu'à l'époque de l'Empire autoritaire. Elle ne fut pas inspirée par une hostilité préconçue à l'égard

(1) Paris, Alcan, 1930; 2 vol. in-8 de LII-982 p. et 258 p.

l'Église. Napoléon III pouvait connaître mal les ques-
ns religieuses et s'y intéresser peu, mais il était assez clair-
ant et perspicace pour se rendre compte du concours
était susceptible de lui apporter l'Église catholique con-
la propagande révolutionnaire; il avait en outre besoin
son appui pour consolider son trône en apaisant les res-
ntiments causés par le coup d'État, et en gagnant à sa
ise ceux qui désiraient un gouvernement d'ordre et d'au-
rité. Aurait-il été tenté d'oublier les services rendus et
ux qui étaient à espérer, il y avait à côté de lui, pour les
rappeler, l'impératrice, qui jouissait sur lui d'une
luence considérable et ne manqua jamais d'attirer, autant
e cela dépendait d'elle, la bienveillance de l'empereur sur
coreligionnaires.

Mais, en même temps qu'il était sincèrement désireux de
ttacher le clergé et les masses catholiques, Napoléon III
ait animé du plus vif désir de réaliser l'unité de l'Italie :
tait admettre que fussent éventuellement lésés les droits
Saint-Siège, que fût démembré et même détruit l'État
nporel; c'était du même coup blesser au vif les sentiments
igieux de beaucoup, pour ne pas dire de l'immense majo-
é des catholiques français; c'était se mettre en opposition
ec eux. Aussi longtemps que ne se posa pas la question de
nité italienne et que l'empereur sembla disposé à tenir la
omesse de protéger l'État pontifical, promesse qui lui avait
lu en 1848 les voix des catholiques pour la présidence de la
publique, il eut pour lui le plus grand nombre d'entre
x. Mais, du jour où il favorisa les ambitions sardes et où il
cepta avec l'annexion de la Romagne le commencement
démembrement de l'État pontifical, surtout quand fut
nclue la Convention du 15 septembre 1864 entraînant l'é-
cuation de Rome par les troupes françaises qui s'y trou-
ient depuis 1849, laissant de cette façon la capitale du pape
la merci d'un coup de main, l'opinion catholique se
tourna pour ainsi dire tout entière contre lui. Si, comme
montre M. Maurain, des masses catholiques demeurèrent
certaines régions indifférentes, leurs chefs ne le demeu-
rent pas et dénoncèrent violemment la politique impériale.
tramontains et libéraux, qui étaient profondément divisés,
ent front contre elle et la combattirent, sinon avec les
êmes armes, du moins avec la même vigueur.

La polémique ne commença à s'apaiser que lorsque l'at-

taque de Garibaldi contre Rome en 1867 eut provoqué l
renvoi d'un corps expéditionnaire et eut déterminé celui q
apparaissait comme le vice-empereur, Rouher, à déclar
solennellement à la tribune du Corps législatif que *jamc*
l'Italie ne s'emparerait de Rome. La confiance en l'emp
reur ne réapparut pas cependant chez les catholiques q
avaient cru la lui devoir accorder avant 1859. « Le gouve
nement impérial en protégeant le pape, lisons-nous da
l'ouvrage de M. Maurain, se préserva de l'irréconciliable ho
tilité des cléricaux, mais ne s'assura ni leur reconnaissanc
ni leur confiance, ni leur dévouement. Ils restèrent comn
auparavant prêts à le soutenir ou à le combattre, selon q
sa politique serait ou non favorable aux intérêts de l'Église.

Or, il s'en fallait que, même la question romaine mise
part, les catholiques n'eussent eu qu'à se louer des procéd
du gouvernement impérial. Certes, surtout dans les début
ils bénéficièrent de certaines faveurs du pouvoir; mais d
difficultés ne tardèrent pas à surgir qui amenèrent des co
flits parfois graves. On vit se perpétuer sous le Secor
Empire les traditions étatistes des régimes antérieurs, trad
tions que prétendaient garder l'empereur et des ministr
jaloux de tenir l'Église étroitement enchaînée, non seul
ment par les clauses du Concordat, mais encore par l
fameux Articles organiques que Bonaparte avait ajoutés a
traité du 15 juillet 1801. S'inspirant du plus pur gallicanism
Napoléon III et ses collaborateurs tendirent à retenir le plu
possible dans ses initiatives une Église qui, depuis le mou
vement mennaisien et les grandes secousses de 1848, se rés
gnait de moins en moins à être paralysée par des règlemen
décidément désuets.

Fortoul, qui fut le premier ministre des Cultes sous l'En
pire, commença par marquer sa faveur au catholicism
mais il le trouva récalcitrant du jour où, inquiet des progr
des idées ultramontaines, il entendit l'empêcher de s'affra
chir de la mainmise de l'État. « Même à l'époque où il ava
le plus besoin du concours de l'Église, écrit M. Maurain, a
lendemain du coup d'État et lors du rétablissement d
l'Empire, le gouvernement refusa toujours de faire au
catholiques les principales concessions qu'ils attendaient d
lui : il maintint et renforça l'autorité du pouvoir civil su
l'assistance et l'enseignement publics; il refusa d'impos
l'observation du repos dominical et la consécration rel

euse du mariage; il n'abrogea pas les Articles organiques. 1852 à 1859, il chercha de plus en plus à restreindre l'in- pendance et la puissance de l'Église; mais il évita cepen- nt de prendre des mesures qui l'eussent mis en conflit ivert avec le clergé » (p. 82).

Après la mort de Fortoul, survenue le 7 juillet 1856, son ccesseur, Rouland, continue sa politique avec plus de gueur encore. Défenseur acharné de ce qu'il considère mme les droits essentiels de l'État, il entend en imposer respect. Dès son arrivée au ministère il envisage les oyens de restreindre l'emprise du Saint-Siège sur l'Église France et celle du clergé sur la société civile; il veille plus rictement à l'application des Articles organiques; il s'op- ose à l'intervention des congrégations romaines et du once dans les affaires de France; il nomme des évêques ostiles au progrès des doctrines ultramontaines; il limite développement des ordres ou instituts religieux en même mps qu'il fortifie l'enseignement public et laïque. Des nflits survinrent, d'autant plus vifs qu'ils se produisent u temps de la politique italianisante de l'empereur. Inquiet u succès des doctrines romaines en France en dépit de ses fforts, effrayé de l'augmentation croissante des religieux t de leur influence, des progrès de l'enseignement libre, ministre dresse, en 1860, un véritable plan de campagne ontre « les envahissements de l'Église ». Les conclusions le ce *Mémoire* de Rouland, dont M. Maurain montre l'au- henticité, inspirèrent dès lors la politique impériale, poli- ique de tracasseries et de vexations : les congrégations reli- gieuses y furent particulièrement en butte. Maintes nomina- ions épiscopales furent l'occasion de graves difficultés avec e Saint-Siège. La Société de Saint-Vincent-de-Paul fut dis- oute.

Les catholiques applaudirent au départ de Rouland en 863. Baroche, son successeur, leur inspirait plus de con- iance. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les principes gallicans continuaient à être défendus sur tous les terrains; e gouvernement ne modifia pas sa politique ecclésiastique; l se contenta d'adoucir les formes. Ce qui inquiéta surtout, ce fut la présence, au ministère de l'Instruction publique, le Victor Duruy, « ouvertement libre-penseur et anticlérical » (p. 676), et animé d'une « hostilité radicale contre l'Église » (p. 678). Son plan d'action, qui se découvrit peu à peu,

prévoyait l'instruction primaire gratuite et obligatoire pou ruiner l'enseignement congréganiste, le développement e la défense de l'enseignement laïque. L'enseignement secon daire public des jeunes filles, qu'il créa, fut organisé par lu de telle manière qu'il suscita la plus vive réprobation de l part d'un bon nombre d'évêques. Aussi une âpre lutte s'en gagea-t-elle sur le terrain de l'école, lutte où le ministre s trouva aux prises avec presque tout l'épiscopat, qu'il fût d tendances ultramontaines ou gallicanes. Elle ne prit fi qu'avec le départ de Duruy.

C'est toute la suite de cette politique ecclésiastique au aspects si divers, c'est l'histoire de l'opposition des chefs d l'Église, opposition plus ou moins vive et plus ou moin habile suivant leur tempérament, que nous présente M. Mau rain. Il en étudie les répercussions dans les diverses partie du pays. A propos de chaque renouvellement du Corps légi latif, il entreprend un véritable tour de France, départe ment par département, où se dresse, surtout d'après le rapports des préfets, le bilan des forces respectives du clerg et de ses adversaires; on y mesure le degré de son influenc sur les habitants des villes et des campagnes, sur les esprit cultivés, les progrès et les pertes du catholicisme devant l mouvement antireligieux. L'historien rappelle, au cours d son récit, les nombreux incidents qui marquèrent les rela tions des évêques avec les autorités administratives, les con flits qui les mirent aux prises, conflits souvent grotesques e parfois graves. Des affaires auxquelles la religion se trouv mêlée passionnèrent une opinion savamment excitée par de adversaires de l'Église; des procès au civil ou au crimine furent intentés en certains cas contre l'un ou l'autre mem bre du clergé séculier ou des congrégations religieuses; rien d'important n'est oublié, peut-on dire, et tout réappara dans son cadre. Je crains toutefois que M. Maurain n'a accordé un trop grand crédit aux documents trouvés dans le fonds de l'un ou de l'autre ministère. Il nous dit, des bio graphies épiscopales, que même les meilleures ne sont pa entièrement objectives ; les rapports des préfets, des procu reurs et même des ambassadeurs le sont-ils tellement ? Dan le procès Bluth par exemple, procès qui agita tout le nord d la France en 1860, et qui aboutit à la condamnation du cha noine Mallet de Cambrai, M. Maurain considère comme éta blies les accusations d'immoralité portées contre ce prêtr

imprudent sans doute mais estimable et de mœurs irré-
ochables »; ainsi s'exprime Mgr Laveille dans la biographie
M. Debrabant, le fondateur des Dames de la Sainte-
nion (1). S'il eût consulté cet ouvrage qui manque à sa
bliographie, pourtant si riche, l'historien aurait entendu
n autre son de cloche que celui donné par les documents
ficiels.

*
* *

L'œuvre de M. Maurain est incontestablement une impor-
nte contribution à l'histoire religieuse et politique du
econd Empire. Elle nous instruit de ses procédés de gouver-
ement en matière ecclésiastique, elle nous apporte sur beau-
up de personnages des renseignements très précieux. Peut-
re, pour éviter l'apparente monotonie du récit, eût-on aimé
oir apparaître ici et là un portrait de l'un ou l'autre des
incipaux acteurs de cette histoire ; ces portraits sont trop
res. Mais évidemment l'auteur préfère, à la méthode syn-
étique, l'analytique; je ne l'en blâmerai pas. Ce que j'au-
is souhaité surtout, c'est que, se dégageant davantage des
ées rationalistes et étatistes des ministres du Second
mpire, il eût apprécié plus exactement certains faits, jugé,
n particulier, avec plus de sympathie l'effort accompli par
s chefs de l'Église de France qui ont voulu échapper à la
telle que prétendaient leur imposer les représentants du
ouvoir. En tout état de cause, le spectacle qu'il nous pré-
nte des progrès de l'irréligion et de l'impiété, tandis que
action catholique est étroitement surveillée et paralysée,
est pas de nature à nous faire regretter la politique ecclé-
astique du Second Empire.

AUGUSTE LEMAN,
Doyen de la Faculté de Théologie
de Lille.

(1) *L'abbé Debrabant, fondateur de la Sainte-Union des Sacrés-Cœurs.*
aris, 1922, p. 269.

DOCUMENTS

La position actuelle du problème du Désarmement

(*Textes et commentaires*)

(*Suite*)

TEXTE DES RÉSOLUTIONS ADOPTÉES PAR LA COMMISSION GÉNÉRALE DE LA CONFÉRENCE,

LES 19, 20 ET 22 AVRIL 1932

« Vu les opinions exprimées, au cours du débat, à la Conférence pour la réduction et la limitation des armements

« La Commission générale estime que la réduction des armements, telle qu'elle est prévue à l'article 8 du Pacte de la Société des Nations, devra être réalisée progressivement par des revisions se succédant à des intervalles convenables après que la présente Conférence aura accompli la première étape décisive de la réduction générale au niveau le plus bas possible. » (19 avril)

« Dans la recherche des applications du principe du désarmement qualitatif, la Conférence est d'avis qu'il convient de faire examiner par les commissions spéciales compétentes la série des armements de terre, de mer et de l'air en vue de déterminer les armes qui ont les caractères les plus spécifiquement offensifs ou qui ont le plus d'efficacité contre la défense nationale ou qui sont les plus menaçants pour les populations civiles. » (20 avril)

« Vu les propositions présentées par diverses délégations concernant les critères de la limitation et de la réduction des armements,

« La Commission générale déclare que, pour déterminer critères, les dispositions de l'article 8 du Pacte de la Sté des Nations doivent être appliquées et que, par conséent, il faut réduire les armements au minimum compale avec la sécurité nationale et avec l'exécution des obligans internationales imposées par une action commune.

« Il y a lieu, en outre, de tenir compte de la situation géoaphique et des conditions spéciales de chaque État.

« La Commission générale décide également que l'exaen de l'application de ces critères et des méthodes par lesielles la réduction et la limitation des armements devront re effectuées sera incessamment poursuivi sur le terrain atique. » (22 avril)

EXPOSÉ DES INSTRUCTIONS DU PRÉSIDENT HOOVER A LA DÉLÉGATION DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE A LA CONFÉRENCE

(22 JUIN 1932)

Les délégations à la Conférence générale du désarmement nt engagé des discussions quant aux méthodes qui permetraient d'entreprendre des efforts plus étendus en vue du ésarmement.

Les instructions données par le Président à la délégation es États-Unis, pour la guider dans les discussions actuellenent engagées, sont, en substance, les suivantes. On les fait ublier afin que le peuple américain soit tenu complètement exactement au courant des événements.

« Le moment est venu pour nous de couper court aux déails et d'adopter une méthode large et concrète pour la réuction du fardeau écrasant des armements qui pèse actuelement sur les travailleurs de tous les pays. Ce serait la nesure de caractère mondial la plus importante qui pourrait tre adoptée en vue de hâter la reprise économique. Nous deons prendre des mesures pour lutter contre la crainte et es malentendus réciproques résultant des armements qui

tuent la confiance dans le monde entier. Nous pouvons rester sur un terrain pratique, tout en maintenant pour chaque nation les moyens de défense adéquate. Nous pouvons accroître les assurances pacifiques, tout en évitant, pendant les dix prochaines années, un gaspillage qui, pour tous les peuples du monde, s'élèverait de 10 à 15 milliards de dollars.

« Je propose que nous nous guidions d'après les principes suivants :

« 1. La seule signification possible du Pacte Briand-Kellogg dont nous sommes tous signataires est que les nations du monde entier ont convenu de n'employer leurs armes que pour la défense nationale ;

« 2. On doit procéder à cette réduction non seulement en opérant de larges économies dans l'ensemble des armements, mais aussi en augmentant les forces comparatives de défense par des diminutions dans les forces d'attaque ;

« 3. Les armements sont maintenant relatifs les uns aux autres. Il faut donc, en établissant les réductions, respecter cette relativité.

« 4. Les réductions doivent avoir un caractère concret et positif. Elles doivent aboutir à un réel soulagement d'ordre économique.

« 5. Les armements terrestres, aériens et navals constituent les trois problèmes à étudier. Ils sont interdépendants. Aucune partie des propositions que j'ai faites ne peut donc être dissociée des autres.

« En me fondant sur ces principes, je propose que les armements mondiaux soient réduits d'environ un tiers.

Forces terrestres.

« Pour réduire le caractère offensif de toutes les forces terrestres, en tant que distinct de leur caractère défensif, je propose l'adoption des projets déjà soumis à la Conférence de Genève et visant à l'abolition totale des chars d'assaut, de tous les moyens de guerre chimique, et de toute artillerie lourde mobile. Cette proposition n'empêcherait pas l'établissement ni l'accroissement de fortifications fixes de toute nature pour la défense des frontières terrestres et maritimes. Elle leur donnerait un accroissement relatif d'efficacité défensive, par comparaison avec l'attaque.

« Je propose, en outre, une réduction d'un tiers dans les

fectifs de toutes les armées terrestres dépassant l'élément ppelé « force de police ».

« Les armements terrestres d'un grand nombre de nations ont considérés comme devant remplir deux fonctions. L'une st le maintien de l'ordre intérieur, en tant qu'il intéresse s forces régulières maintenues en temps de paix par le ays. Les effectifs nécessaires à cet effet ont été appelés « force e police ». L'autre fonction consiste à défendre le pays con- re une attaque de l'extérieur. Les effectifs supplémentaires écessaires à cet effet ont été appelés « force de défense ». n ne suggère pas que ces éléments différents soient séparés, nais il est nécessaire, en proposant un plan pratique de ré- uction des forces terrestres, de tenir compte de cette dis- nction quant aux fonctions des armements terrestres. En ertu du Traité de Versailles et des autres traités de paix, les rmées de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie et de la ulgarie ont été réduites à des proportions considérées omme adéquates pour le maintien de l'ordre intérieur. insi, on a alloué à l'Allemagne, qui possède une population 'environ 65 millions d'habitants, une force armée de cent ille homme. Je propose que nous acceptions, pour toutes les ations, comme force de police de base une force armée pro- ortionnelle à la moyenne qui a été ainsi allouée à l'Allema- ne et aux autres États susmentionnés. En y apportant les nodifications nécessaires dans le cas des Puissances ayant les possessions coloniales, cette formule devrait suffire à ssurer, chez toutes les nations du monde, le maintien de 'ordre intérieur. Après avoir ainsi analysé les deux éléments récités, je propose, comme il a été dit ci-dessus, une réduc- ion d'un tiers dans les effectifs de toutes les armées de terre lépassant la « force de police ».

Aviation.

« Tous les avions de bombardement seront abolis. Cette uppression empêchera la possession par les armées de types 'avions susceptibles d'attaquer les populations civiles ; elle levrait être complétée par l'interdiction absolue de tout bom- ardement aérien.

Forces navales.

« Le nombre et le tonnage des cuirassés, fixés par traités, eront réduits d'un tiers; le tonnage des porte-aéronefs, croi-

seurs et contre-torpilleurs, établi par traités, sera réduit d'un quart; le tonnage des sous-marins, établi par traités, sera réduit d'un tiers, et aucun État ne conservera un tonnage en sous-marins supérieur à 35.000 tonnes.

« En ce qui concerne les cinq principales Puissances navales, le Traité de Washington a fixé les limites relatives de leurs forces navales en cuirassés et en navires porte-aéronefs.

« Pour les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Japon, le Traité de Londres a fixé leurs forces relatives en croiseurs, contre-torpilleurs et sous-marins. Pour les fins visées par la présente proposition, les forces navales de la France et de l'Italie en croiseurs et en contre-torpilleurs pourraient être calculées comme si ces Puissances s'étaient ralliées au Traité de Londres, sur une base se rapprochant de ce que l'on a appelé l'accord du 1er mars 1931.

« La délégation américaine à Genève soumettra diverses considérations techniques relatives à ces réductions navales.

Observations générales.

« La mise en pratique de ce plan aurait pour résultat d'apporter des réductions énormes dans les dépenses consacrées à de nouvelles constructions et au remplacement de navires de guerre. Elle permettrait également à toutes les nations d'effectuer de sérieuses économies sur les frais d'entretien des forces terrestres, navales et aériennes. Elle réduirait sérieusement la puissance offensive par rapport à la puissance défensive de toutes les nations.

« Ces propositions sont simples et directes. Elles demandent à toutes les nations d'apporter leur contribution. Cette contribution sera relative et mutuelle. Rien, à mon avis, ne ranimera les espoirs de l'humanité mieux que l'adoption de ce programme, avec les modifications de détail que les circonstances pourraient exiger. C'est folie pour le monde que de continuer à s'épuiser en dépenses militaires, et les États-Unis sont prêts à assumer leur part de responsabilité en formulant des propositions précises de nature à apporter un soulagement au monde. »

Commentaires de M. Hugh Gibson, délégué des États-Unis à la Conférence

La portée de la déclaration du Président des États-Unis paraîtra clairement à tous. Elle est nette, concrète et déillée. Je suis sûr que toutes les délégations désireront l'édier en détail. Toutefois, il y a certaines explications et rtains éclaircissements que je puis donner immédiatement ur préciser un ou deux points.

En ce qui concerne les forces en croiseurs, la déclaration opose que la réduction de 25 % du tonnage global des ats-Unis et de la Grande-Bretagne soit calculée sur la base tonnage total que le Traité de Londres a alloué à la ande-Bretagne, à savoir 339.000 tonnes. En outre, le tonge global fixé par le Traité pour les croiseurs à artillerie un calibre de huit pouces (203 millimètres) devra être nité à 150.000 tonnes chacun pour les États-Unis d'Amérie et pour la Grande-Bretagne, et à 90.000 tonnes pour le pon.

J'estime également devoir apporter une précision au sujet s sous-marins. Pour qu'une réduction aussi sérieuse puisse e acceptée, le Président, dans sa déclaration, prend pour se le principe qu'aucun pays, qu'il soit ou non partie aux ités navals existants, ne conservera plus de 35.000 tonnes sous-marins ni plus de 40 unités sous-marines, dont cune ne devra dépasser 1.200 tonnes.

Étant donné les réductions suggérées dans la déclaration Président, pour les cinq principales Puissances navales, semble évident que les autres Puissances devront accepter des sacrifices correspondants, par la réduction ou la limion de leurs armements navals.

e n'ai pas collaboré pendant toute cette longue période ec mes collègues présents ici aujourd'hui sans m'être conncu qu'ils sont fermement décidés à obtenir les plus nds résultats possibles dans le domaine du désarmement. suis donc sûr que le principe du maximum que chaque s peut faire dans la contribution qu'il apportera au démement, ainsi que le fait mon pays en déposant le texte e je viens de lire, sera accueilli favorablement. En ce qui acerne la marine, notre arme la plus puissante, nous som-

mes prêts, en application d'une partie de ce programme général, à détruire plus de 300.000 tonnes de vaisseaux existants et à renoncer au droit de construire plus de 50.000 tonnes. En ce qui concerne le matériel terrestre, notre proposition porterait sur plus de 1.000 unités d'artillerie lourde mobile et environ 900 chars d'assaut; en ce qui concerne l'aviation, elle affectera environ 300 avions de bombardement.

La délégation américaine est à la disposition des membres de la Commission pour toutes explications et précisions complémentaires qu'ils pourraient désirer avoir ; ces explications seront sans doute nécessaires à mesure que se poursuivront les conversations actuellement en cours. Les sacrifices très réels que les États-Unis sont disposés à faire dans l'une de leurs armes les plus importantes, dans le cadre d'un plan mondial, ne manqueront pas, j'en suis convaincu, de provoquer en réponse des propositions aussi généreuses.

Commentaires

Les propositions Hoover n'ont pas été discutées. Si tel avait été le cas, on n'aurait pas manqué de signaler les graves lacunes qu'elles comportent.

Ces propositions sont muettes en effet sur des questions de toute première importance, comme le contrôle, les sanctions en cas de violation, la limitation budgétaire, le commerce et la fabrication des armes, munitions et matériels de guerre, et l'institution d'une Commission permanente du désarmement. Elles admettent cependant le principe de l'interdépendance des armements et ont l'avantage de proposer des chiffres de réduction. Sur ce dernier point, elles rappellent les propositions faites à plusieurs reprises, à la Commission préparatoire du désarmement, en 1927, 1928 et 1929, par la délégation des Soviets, et portant sur une réduction mathématique des armements (1). — A.-D. T.

(1) Voir à ce sujet notre livre *Ce qu'il faut savoir sur le désarmement*, Paris, Pedone, 1932, p. 118-125.

LES REVENDICATIONS ALLEMANDES

'émotion soulevée en France et ailleurs par la note nande adressée « confidentiellement » à la France o août, par laquelle le gouvernement du Reich tait le cabinet de Paris à s'entretenir de la question 'égalité des armements, était certes justifiée, en raide la gravité de la question posée, mais on pouvait oir une telle démarche. Dans toutes les Commis- s techniques de la Conférence comme dans sa Comion préparatoire et à la Conférence elle-même, l'Algne n'a cessé de réclamer avec force l'adoption de rincipe. Les déclarations suivantes, faites à la Comion générale le 22 juillet, par le délégué allemand, adolny, ne laissaient d'ailleurs aucun doute à cet d :

Le Gouvernement allemand est prêt à continuer sa colation aux travaux de la Conférence du désarmement contribuer de toute sa force aux efforts faits en vue de er un pas réellement décisif vers le désarmement géné- 1 sens de l'article 8 du Pacte. Cependant, sa collabora- n'est possible que si les travaux ultérieurs de la Confé- se poursuivent sur la base d'une reconnaissance claire tte de l'égalité de droit entre les nations.

'égalité de droit est le principe fondamental sur lequel ent la Société des Nations et la communauté des États néral. Si la Conférence voulait établir les règles et prin- du désarmement général des États en excluant en e temps l'Allemagne ou d'autres États de ces règles et ipes généraux et en soumettant un État quelconque à gime d'exception discriminatoire, une telle attitude ne pas compatible avec le sentiment d'honneur national justice internationale. Elle serait aussi contraire aux contractuels qui appartiennent à l'Allemagne et auxelle ne saurait point renoncer. A son profond regret, le rnement allemand doit constater que la présente réso- ne tient pas compte de ce point de vue. Les travaux

de la première phase de la Conférence, et notamment les conversations des derniers jours, lui ont, au contraire, donné l'impression que cette condition nécessaire n'est pas encore comprise, ou pas encore admise par tous les gouvernements. *Le Gouvernement allemand considère que cette incertitude sur une des questions fondamentales du problème du désarmement rend tout travail utile impossible. Il doit, par conséquent, insister pour que ces doutes soient éliminés par une reconnaissance, sans autre délai, de l'égalité de tous les États en ce qui concerne la sécurité nationale et l'application de toutes les dispositions de la convention. Pour autant que les différentes questions découlant de l'application du principe de l'égalité de droit exigent un éclaircissement, le Gouvernement allemand est prêt à entrer immédiatement dans des négociations avec les États intéressés. Le Gouvernement allemand doit toutefois faire remarquer, dès aujourd'hui, qu'il ne peut pas s'engager à continuer sa collaboration dans le cas où une solution satisfaisante de ce point décisif pour l'Allemagne ne serait pas intervenue jusqu'à la reprise des travaux de la Conférence.* »

On sait que le Reich, n'ayant pas obtenu satisfaction avant la reprise de ces travaux, a décidé de s'abstenir de toute participation à la Conférence. Au moment où nous écrivons ces lignes, la France et l'Angleterre s'efforcent de trouver les moyens de faire revenir l'Allemagne sur sa décision, tout en évitant de faire droit à son espèce d'ultimatum. — **A.-D. T.**

En Allemagne :
Elections futures et désarmement

La situation politique en Allemagne est très confuse : il mble bien que les derniers événements, tant de politique ;térieure que de politique intérieure, n'aient pas été favo- bles aux hitlériens, dont les forces paraissent décliner. Les :utsch-nationaux remporteront sans doute un succès, mais ; se remettront difficilement des échecs qu'ils ont essuyés ux dernières élections. Les socialistes maintiendront à 'and'peine leurs positions : le peuple allemand n'a pas ncore oublié les scandales qui ont été la conséquence de administration municipale des villes où ils régnaient en aîtres; les communistes, malgré leurs derniers succès, sont ncore en trop petit nombre pour prétendre à jouer un rôle nportant dans la conduite de la politique. Les petits partis nt écrasés. Le Centre catholique demeure, inexpugnable, plus solide, le plus honnête et le plus raisonnable des par- s. Que pense-t-il des événements actuels? et plus particu- èrement comment prépare-t-il les nouvelles élections? A- il pris dans cette question de l'égalité des droits d'arme- ents, à laquelle l'Allemagne est si attentive, une position ette et laquelle? Les documents que nous publions ci-des- ous donneront à nos lecteurs quelques renseignements.

Au lendemain de la dissolution du Reichstag, le 17 sep- mbre, le Centre publiait l'appel suivant :

Pour la paix intérieure, l'union nationale et sociale !

Hommes et femmes d'Allemagne !

Les manœuvres d'un gouvernement irresponsable, insou- ant des droits du peuple, en qui le Parlement n'avait ucune confiance, ont conduit à la dissolution du Reichstag. Le 4 juin dernier, il a été dissous par le pouvoir suprême, ous prétexte qu'il ne correspondait pas, dans sa composi- on, à la volonté politique du peuple allemand. Le 12 sep- mbre, il l'est de nouveau, parce que, prétend-on, on craint,

comme un grave danger, qu'il réclame la suppression de certains décrets-lois.

Mais dans les deux cas, le motif et le but ont été les mêmes : il fallait que se maintînt un gouvernement qui, contrairement à la Constitution, s'affirme indépendant des représentants du peuple et n'a à aucun degré leur confiance.

Le résultat du scrutin le démontre irréfutablement. Sur 560 députés, 42 seulement ont voté pour lui, 513 contre.

L'article 48 de la Constitution donne au Reichstag le droit d'ôter toute force exécutive aux décrets-lois. Le décret qui a dissous le Reichstag le 12 septembre a rendu impossible l'exercice de ce droit. C'est pourquoi cette dissolution se trouve en contradiction avec la constitution du Reich.

Le Reichstag contenait les éléments et les forces suffisantes pour assurer une collaboration entre le Président du Reich, le gouvernement et la représentation populaire ; il était prêt à s'y consacrer, conformément à la pensée du président du Reich, telle qu'il l'a exprimée en son temps, et que son serment a répété en la soulignant : « Je suis élu par le peuple, et le Reichstag est élu aussi par le peuple; le Président du Reich et le Reichstag font un ensemble : l'un n'est pas sans l'autre. »

En fait, le gouvernement von Papen agissait contre l'union des forces prêtes à travailler au Parlement. Son effort allait à déclarer le Reichstag incapable d'un travail quelconque, dès ses débuts, et, pour y parvenir, à l'en rendre, en fait, incapable. Cela lui était nécessaire pour pouvoir vivre.

Les pourparlers du chancelier et des représentants des principaux partis ont été pour lui le prétexte d'un double jeu bien étrange : au lieu d'unir les groupes, il s'efforçait de les élever l'un contre l'autre. Le parti du Centre a essayé, avec une persévérante ténacité, de créer une base de travail : pour atteindre à ce but, il était prêt à entrer en contact avec chacun des partis prêts à accepter un commun partage des responsabilités communes. Les droits de M. le Président du Reich devaient être sauvegardés, en même temps que ceux de la représentation populaire. Mais le problème devant lequel nous nous sommes trouvés était d'empêcher, de toutes nos forces, le gouvernement de suivre un chemin dangereux, qui conduisait notre politique intérieure à un complet désarroi.

Le gouvernement von Papen est arrivé à ce qu'il voulait. Le peuple allemand tout entier devra en supporter les con-

quences, avant tout, dans le domaine économique, car une nélioration dans ce domaine exige d'abord une situation litique stable et normale. La faute en est au gouvernement.

Le gouvernement von Papen a amoindri le peuple allemand, en mettant à l'écart la représentation qu'il avait élue; ais le moment viendra où son incapacité et son mépris du euple apparaîtront en pleine lumière à tout le pays. Être mé pour cette heure, préparer tout ce qui, à cet instant, ra nécessaire, dans la claire vue des responsabilités à porr pour le salut de la patrie, c'est la tâche du parti du entre.

Notre voie nous est indiquée, par notre fidélité aux prinpes fondamentaux de l'État et notre union avec le peuple, ue rien ne pourra rompre. Nous saurons remplir notre deoir de garantir sa liberté, ses droits civiques, sociaux et ulturels.

Si, maintenant, dans une situation dont le gouvernement orte toute la responsabilité, les citoyens allemands vont à ne guerre civile, nous, parti chrétien démocrate, nous rasemblerons autour de nous ceux qui dans l'autorité et la berté, le droit et la justice, veulent, à l'intérieur et à l'exérieur, rendre leur force à l'État et au peuple.

Pour la paix intérieure, l'union nationale et sociale!

Pour la vérité, la liberté et le droit!

Berlin, le 13 septembre 1932.

Le comité directeur du parti du Centre allemand.
Le groupe du Centre au Reichstag.

On le voit, le parti du Centre se présente comme le défenseur de la constitution républicaine et des droits du parlement. Il est exact que, si M. Brüning s'est servi des décrets-ois, il a toujours eu soin de faire approuver sa politique par e Reichstag.

Ne quittons pas le domaine de la politique intérieure allemande sans signaler un nouvel état d'esprit qui risque de réer au mouvement hitlérien des difficultés auxquelles, ans doute, il ne s'attendait pas. La Märkische Volkzeitung *onstate dans son numéro du 28 septembre que « les instincts la Kulturkampf » n'ont pas disparu dans certains milieux*

protestants, qui ont encore l'espoir de faire de la Prusse-Allemagne la puissance protestante d'avant-garde :

On a pu croire, écrit-elle en substance, que les milieux protestants resteraient sans voix lorsqu'ils apprirent que les nationaux-socialistes envisageaient une entente politique avec ce Centre dont ils attendaient l'écrasement par Hitler, entente ayant pour but de mettre la situation gouvernementale en accord avec la constitution; ils ont crié à une « coalition noire-brune », à laquelle personne n'a jamais pensé.

Les mêmes hommes qui jadis se jetaient au cou de Hitler s'aperçoivent, après l'avoir élevé, que la patrie est en danger parce que le Centre — et non pas M. Hugenberg — s'entretient avec lui.

Le front commun contre les « Noirs » (catholiques) se trouve donc menacé. D'où cette grande colère : on lance des menaces d'apostasie au national-socialisme s'il ne se décide pas à mettre fin à des combinaisons contraires au programme « national ».

Et le journal catholique cite un article de la revue : Fränkische Kurier :

Il faut dire ouvertement que l'on en finirait avec les nationaux-socialistes, si une collaboration noire-brune devenait une réalité..... Il est impossible aux protestants de collaborer avec un parti dont un des dirigeants disait : « Le centre de notre pensée est à Rome. » A Rome, il est vrai, on parle parfois des intérêts communs du catholicisme et du protestantisme, mais, dans les actes, on nie cette communauté. Bismarck ignorait au début du Kulturkampf la puissance de l'Église catholique. Que Hitler se garde de sous-estimer la force de la conscience protestante, qu'a réveillée la lutte contre l'union du Centre et des socialistes. Autrement il risque de voir baisser considérablement ses actions, malgré les sentiments profondément nationaux qui unissent le peuple protestant au national-socialisme.

La question du désarmement et les catholiques

On vient de le voir, les protestants s'efforcent de se réserver le monopole du patriotisme. Les catholiques craignent quelque peu cette manœuvre. Il ne faut donc pas s'attendre

les voir prendre dans la question du désarmement une sition qui pourrait les faire soupçonner de manquer à l'a- our de leur patrie.

D'ailleurs, nul parti, sauf naturellement le parti commu- te, n'oserait, en Allemagne, désapprouver la réclamation gouvernement au sujet de l'égalité des droits à la sécu- é.

Citons deux articles de la Germania, *le premier (15 sep- abre) au sujet de la réponse française, le second (19 sep- abre) au sujet de la note britannique :*

Les Français, qui réclament l'organisation de la paix nme avant-condition du désarmement, doivent se dire 'ils sont coupables de ce que cette organisation n'est pas is avancée. Mieux encore, ils doivent se rendre compte que ette organisation si peu développée n'a pas la force qu'elle rait avoir, c'est à cause de la France, qui ne veut pas oncer à son idée du maintien de l'Allemagne dans un ime de moindre droit.

Et plus loin :

'our que cette organisation de la paix, qui existe déjà, soit ante, il faut qu'elle trouve partout une approbation uni- selle, ce qui ne peut être que si les peuples ont des droits ux vis-à-vis d'elle. A cet effet, il est indispensable que tes les Puissances donnent tout d'abord leur assentiment 'égalité des droits de l'Allemagne. Cette question ne doit être l'objet de négociations qui doivent avoir pour sujet considérations générales sur l'organisaiton de la paix. que l'on peut raisonnablement exiger de l'Allemagne, que l'Allemagne ne refusera certainement pas, c'est sa ticipation et sa collaboration loyale à la solution des nds problèmes que posent la reconstruction de l'Europe a crise mondiale.

Voici ce que l'on peut lire dans l'article au sujet de la e anglaise :

ucun doute, la diplomatie française a tenu la plume de John Simon lorsqu'il a écrit sa note à l'Allemagne. Ce ion rappelle exactement un certain ministre des affaires angères, du nom de Chamberlain, qui aimait la France omme une femme » et savait encore mieux la langue de

cette femme que celle de son pays. Mac Donald a ajouté encore quelques passages d'un vrai maître d'école, et quelques mots de gentils reproches, et ainsi fut achevé le document où l'Angleterre, quatorze ans après la guerre mondiale, donne clairement et officiellement son appui à la paix la plus brutale que le monde ait jamais vue.

Il ne faut pas se laisser impressionner outre mesure par des formules de journaliste en mauvaise humeur. Mais il est évident que le gouvernement allemand a pour lui, quand il réclame l'égalité des droits, toute l'opinion publique de son pays. Il n'est pas possible que les catholiques n'apportent pas leurs voix à cet unanime concert.

A. H. D.

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

E MAÎTRE D'ÉCOLE. *Perdrons-nous l'école?*

La position de nos adversaires est nettement définie. Et la nôtre?

UGÈNE DÉVAUD. *La pédagogie bolchevique.*
Professeur de Pédagogie
l'Université de Fribourg
(Suisse).

« Depuis la Renaissance, époque à laquelle remonte en somme notre système scolaire, on n'a jamais présenté une organisation des écoles aussi radicalement nouvelle. »

IERRE MESNARD. *Autour de l'Ecole Normale avec Lucien Herr et Édouard Herriot.*

Charles Andler nous raconte la Vie de Lucien Herr, le bibliothécaire inamovible, dont l'influence de 1888 à la guerre sur les normaliens est incontestée.

Dans un livre récent, Édouard Herriot décrit les fastes de l'école depuis sa fondation.

DOCUMENTS

Les journées franco-allemandes de Bonn.

Perdrons-nous l'école ?

Les grandes manœuvres militaires viennent d'avoir lieu en France, on nous permettra de leur emprunter une image. Deux partis sont opposés, le rouge et le bleu. Celui-ci doit résister à la marche du premier. Or il s'est enfermé dans une citadelle, d'où il lance régulièrement des proclamations contradictoires. Cependant, le parti rouge avance patiemment, méthodiquement, silencieusement; de temps à autre, il se contente de définir ce qu'il vient de faire, les progrès accomplis, le but vers lequel il tend.

Nous trouvons ici la figuration exacte de la question scolaire en France.

L'école primaire a été arrachée aux catholiques qui n'en ont conservé qu'un lambeau, en même temps qu'ils contribuaient à payer le reste, dont ils ne voulaient pas. Ils gardaient néanmoins une part importante des établissements secondaires et supérieurs. Depuis, après une trêve apparente, prolongée par la guerre, durant laquelle les positions de l'école laïque ont été consolidées et élargies, un objectif nouveau a été dressé devant l'opinion publique : l'école unique. Voici douze ans qu'on s'en approche continûment, douze ans, au cours desquels les catholiques la regardent venir en se querellant.

Les uns la critiquent âprement et rappellent les :hecs passés. Ils n'y opposent qu'un principe : la répar-tion proportionnelle scolaire, et un projet : l'office ational des bourses. Ils résistent... en paroles.

Les autres sont attirés par ce qu'ils trouvent de rai-onnable et d'équitable dans l'école unique. Ils approu-ent, qui plus, qui moins, et proposent des ajustements ivers. Ils pensent, en général, que les catholiques oivent entrer dans le jeu, y prendre place et faire res-ecter les exigences de la justice. Tout cela ne va pas, ion plus, plus loin que le discours ou l'écrit.

Durant ces palabres, l'école unique se fait. Organi-ation autonome des instituteurs laïques, gémination, accordements du primaire supérieur au secondaire, quivalence des diplômes, investissement de l'enseigne-nent technique, gratuité du secondaire, filtrage, enfin, ar ébauche d'une sélection : tels sont les principaux noyens, les étapes qui nous ont conduits aux portes de l'école unique.

Nous ne discutons pas, ici, des solutions proposées en milieu catholique, nous ne recherchons pas la meil-leure. Nous posons une question d'ordre tout pratique : *Oui ou non, les catholiques de France abandonnent-ils l'école ?*

Qu'on ne réponde pas qu'ils s'en inquiètent. L'in-quiétude ne suffit pas. En fait, depuis douze ans, les choses se passent à peu près comme s'ils s'en désinté-ressaient. Car les projets, les études, les propositions, les discours, les écrits n'ont rien changé au cours des événements ; à peine l'ont-ils un peu retardé. Et tandis que, dans leur citadelle, les catholiques discutent de la meilleure école, le parti rouge, nous voulons dire les promoteurs de l'école unique, font... ce qu'ils veu-lent. Il ne s'agit donc plus de rechercher le meilleur

dans le royaume du possible; il s'agit — bien tard — de se mettre à l'œuvre au milieu des réalités.

Si une tactique unique n'est pas adoptée, suivie, imposée, il n'y aura plus, avant dix ou quinze ans, ni enseignement primaire, ni enseignement secondaire d'inspiration chrétienne. Or, en ce domaine de l'agir, les principes généraux sur lesquels tous sont d'accord ne servent à rien, si on n'en tire les conséquences pratiques. Il faut un but, un itinéraire pour l'atteindre, un plan d'action, ne fût-il pas le meilleur, une discipline et l'unité. Alors que le problème a été tourné et retourné sur toutes ses faces, on ne saurait admettre qu'il reste encore quelque nouveauté à découvrir et que tous les matériaux ne soient à pied d'œuvre.

Mais ce qui ne permet plus aucun doute, c'est que la partie sera gagnée ou perdue dans les mois prochains, peut-être avant l'été de 1933; c'est que, dans les conditions actuelles, la carence des catholiques est pratiquement complète, parce qu'entre eux ils annulent leurs efforts contraires. Oublieront-ils si vite l'exemple vainqueur de Montalembert et de Lacordaire, dont le souvenir fut évoqué, un an durant, à travers le pays?

La Pédagogie bolchevique

Le communisme a une doctrine du monde, de l'homme : de la vie; plus exactement, le communisme *est* une ɔctrine du monde, de l'homme et de la vie, réfléchie, ɔhérente, et même, en sa diabolique grandeur, puis-ınte. Il est naturel qu'il ait conséquemment une doc-ine de l'éducation, de la formation de la jeunesse en vue e cette vie, selon cette conception de l'homme et du ıonde. J'ose affirmer que cette pédagogie est originale : forte, donc redoutable. Depuis la Renaissance, époque laquelle remonte en somme notre système scolaire, on 'a jamais présenté une organisation des écoles aussi radi-ılement nouvelle. Cette pédagogie se place, comme tout : bolchevisme, aux antipodes de la pédagogie chrétienne. Iais les fils des ténèbres ne manquent ni d'intelligence i d'habileté, le Christ nous en a avertis. Il n'est de pire rreur de tactique que celle de sous-estimer un adver-ıire. Si la théorie de l'éducation en Russie soviétique st contradictoire à la nôtre, à celle que nous devrions voir plutôt qu'à celle que nous avons, elle est ni négli-eable, ni méprisable.

Et cependant on ne la connaît guère. Les journaux ne ous renseignent que sur les abominations dont les éco-:s russes sont le théâtre. Je ne nie point les abomina-ons; il est entendu que je les tiens pour... abominables. Iême si les abominations étaient écartées, les écoles olcheviques n'en constitueraient pas moins un danger

sérieux. Nous ne saurions ignorer les principes dont elles s'inspirent, car la pédagogie du communisme, comme le communisme lui-même, prétend devenir mondiale, donc la nôtre. C'est de ces principes que je vous entretiendrai, plutôt que des écoles que les bolchévistes ont ouvertes, des analphabètes qu'ils ont entraînés à déchiffrer les gazettes murales, des exploits des brigades de choc au service de la « révolution culturelle ».

Voici les trois points que je me propose de vous exposer : 1. Tandis que nous disons que la production matérielle est un moyen au service de la personne humaine, les bolchévistes soutiennent que la personne individuelle est ordonnée à la production matérielle et que l'éducation a pour tâche dernière de faire de l'écolier un agent de production socialement utile. — 2. En conséquence, l'élève doit être exercé au travail collectif, au travail organisé collectivement. — 3. Il y est entraîné moyennant une formation technique et non générale, polytechnique, comme ils disent, voilà pour la main : moyennant une formation communiste de la conviction et de la conscience, voilà pour l'esprit. — Après quoi nous porterons un bref jugement sur cette pédagogie par rapport aux écoles de notre monde occidental, école réceptive, école active, école chrétienne.

I

Pour le matérialisme marxiste, la chaine des rapports de dépendance qui lie les phénomènes humains entre eux aboutit toujours à des rapports de production. Les actions des hommes, les individuelles comme les sociales, sont déterminées en dernière analyse par des conditions de production et de répartition des richesses. C'est la

ıatière et non l'esprit qui est « chose première et fon-
amentale » (Boukharine). La matière commande l'es-
rit ; ce qui mène le monde, ce sont les conditions maté-
elles et non les idées ; tous les phénomènes sociaux
ıpérieurs, les institutions sociales, la civilisation, la
:ience, l'art, la philosophie, la religion, le langage, ne
ont que des « superstructures » dont la « structure éco-
omique » impose les lignes maîtresses, comme les fon-
ations imposent à une maison la distribution des appar-
ements. Or, l'économie du moment exprime l'actuel
quilibre entre la production des biens matériels et leur
épartition, leur consommation. Comme on ne peut
épartir et consommer que ce que l'on a produit, la pro-
uction est l'axe central de la vie du monde, et c'est
utour de la production que se livre cette lutte indéfinie,
quilibre momentané, rupture d'équilibre, rétablissement
'équilibre, qui est le mouvement de la vie et du progrès,
énommé matérialisme dialectique par les disciples de
énine à la suite de Marx. C'est pour mieux faire face
ux nécessités matérielles de l'existence que les hommes
nt créé la culture ; ils l'ont créée afin que leur travail et
eur effort fussent mieux productifs. C'est pour mieux y
ıire face qu'ils se sont groupés en société. La nécessité
e produire les lie à la terre et à la nature, qui seules
euvent leur fournir ce qui leur est indispensable ; la
écessité de manufacturer les matières premières tirées
e la terre et de la nature, afin de les transformer en pro-
uits utilisables, agrège les hommes en corps social. Le
ravail productif lie donc l'homme à la terre d'une part,
ses semblables d'autre part. L'école du travail productif
pour but précisément de ne laisser l'homme isolé ni de
a terre ni de la société.

Et aussi de donner un sens et une fin à son existence
ndividuelle. Pour que la société humaine continue à

subsister, il est nécessaire que le « processus » de la production se renouvelle constamment. La machine tisse le drap; on en fait des vêtements; mais les vêtements s'usent; il faut que la machine continue à tisser, que les moutons continuent à donner de la laine; il faut que les usines continuent à fabriquer des machines à tisser, que les paysans continuent à élever des moutons. La production ininterrompue est une condition vitale de l'existence de la société; aussi le travail ne remplit-il son rôle que s'il est productif. Que la production diminue, tombe au-dessous des besoins, il faut produire davantage, donc s'efforcer, donc diminuer et les loisirs et les capacités humaines, par suite la possibilité de culture. Que la production dépasse au contraire les besoins courants. On peut, si l'économie est dirigée, si la société est fraternellement organisée, réduire les heures de travail; les loisirs augmentent, avec eux les possibilités de culture; les loisirs permettent de pousser plus loin les acquisitions scientifiques et techniques, de créer de nouvelles facilités de production, donc de mieux faire face aux besoins vitaux, donc de bénéficier de plus de loisirs encore et de plus de satisfactions. Poussons jusqu'à leur limite et les facilités de travail et les possibilités de production, nous obtenons un état social où la production est si abondante et si bien répartie que chacun obtient satisfaction à la mesure de ses besoins, si bien qu'il n'a plus rien à désirer, — mais l'on oublie que le cœur de l'homme est infini dans ses désirs. C'est ce que Lénine appelle le stade supérieur du communisme. Ce stade est précédé d'un stade inférieur, celui où l'État s'empare de la production ainsi que des sources et des moyens de production, pour la diriger et la répartir fraternellement, période de socialisation, de lutte de classe, de suppression, fatalement violente, de la différence des classes, puis de réorganisation du travail et des richesses.

Nous voici bien loin de l'école? Non, nous sommes au entre de sa pédagogie. Car toute l'éducation tend à ce ut : créer le producteur à la fois collectif et fraternel qui éalisera au cours des années, au cours des siècles plus robablement, le stade supérieur du communisme. Pen-ant cette période lentement transitoire, l'État dictato-al n'a pas seulement la tâche de détruire la bourgeoi-e; il a celle aussi d'éduquer le prolétariat. Avili par esclavage millénaire, peu homogène, peu souple, indivi-ualiste encore, infecté du virus petit-bourgeois, le pro-étaire n'acquerra qu'au prix d'efforts prolongés pendant lusieurs générations l'esprit de solidarité communiste, 'acquiescement absolu à la volonté générale, de soumis-ion parfaite et spontanée aux intérêts de la collectivité. l faudra étouffer dans les cœurs prolétariens eux-mêmes es convoitises égoïstes qui ne les poussent que trop vers appartement privé, la cuisine privée, les jouissances ndividuelles, vices contractés au contact des bourgeois. On devra périodiquement épurer le Parti et les cadres de 'État prolétarien, pour y maintenir l'intégrité doctrinale et la vigueur réalisatrice. Mais, plus que sur tout autre noyen, on compte sur l'éducation pour refondre les habi-udes et les mentalités. Il faut donc exercer l'enfant dès e berceau à la foi marxiste, aux mœurs marxistes, par 'emprise du milieu, par l'influence de l'enseignement, et 'est à l'école qu'est dévolue la tâche de créer cette umanité nouvelle, travailleuse et fraternelle. L'école est comme un prototype, un spécimen, de ce que sera la ociété future, dans le stade d'un communisme plus évolué. L'école doit être toujours en progrès d'un degré sur le village ou le quartier, et la jeunesse en avance d'une étape sur la génération adulte, vers l'idéal de la ociété communiste, vers le paradis rouge.

Mais l'école ne formera le travailleur socialement utile

que si elle ne demeure pas elle-même en dehors de la société productrice. Elle doit contribuer pour sa part au volume de la production du pays. Ce sur quoi les écoliers s'exercent, ce ne sont pas des pièces d'essais, mais des pièces qu'une fabrique peut utiliser, des objets qu'on veut vendre, des cultures dont on peut approvisionner le marché, si tant est que l'on ose encore parler de vente et de marché. Les autorités soviétiques souhaitent que l'école puisse subsister par son propre travail, suffire à ses besoins, à l'entretien du maître, — pardon, de l'ouvrier scolaire, — par sa production, ou qu'elle soit attachée à une usine, à une entreprise, à un kolkhose. L'enseignement est donné pour la fabrication par la fabrication dans un milieu de fabrication. Si bien que, selon une anticipation hardie d'un économiste soviétique, Sabsovitch, on devrait pouvoir compter, à la fin de la seconde période du *Piatiletka*, sur une production scolaire des enfants de sept à quinze ans telle que quatre écoliers fournissent l'équivalent productif d'un ouvrier : « Il y aura (en 1938) environ 40 millions de ces enfants, dont le travail peut être évalué à environ un quart de celui d'un adulte. Ainsi, ce groupe donnera 10 millions d'ouvriers qui, avec les 80 millions des autres catégories, formera 90 millions, soit la moitié environ de la population » totale de l'U.R.S.S., car au-dessus de 50 ans, il sera loisible à chacun de prendre sa retraite.

Certains fanatiques ont même proposé de supprimer les écoles. Dès les langes, les petits auraient été distribués dans des institutions annexées aux usines, fabriques, entreprises collectives, sovkhoses, kolkhoses ; on les y aurait élevés, instruits, formés, dans une ambiance de production socialement utile qui leur aurait paru le plus naturel des milieux.

C'est en quoi l'école du travail russe diffère de l'école

travail allemande. L'*Arbeitschule* allemande, celle de
erschensteiner par exemple, veut perfectionner la *per-
ne* par le travail intelligemment manuel. L'école du
vail russe veut perfectionner la *production*. Les bol-
evistes ne reconnaissent quelque valeur à la personne
e pour autant que celle-ci est mieux à même de pro-
ire une œuvre utile à la société. L'école communiste
e non pas à la formation intellectuelle et profession-
lle d'une personne, comme telle, mais à sa capacité de
oduction ouvrière dans le cadre de l'économie d'un
ys, puis du monde, quand elle sera dirigée. C'est pour-
oi nous ne devons point, sous peine de confusion,
nommer l'école soviétique une école de travail, mais
e école de travail productif, ou plus brièvement une
ole de production.

Voilà ce que nous rencontrons encore, au seuil du
onde nouveau, la vieille opposition entre l'agir et le
re. L'agir, entendu dans son sens large, c'est toute l'ac-
ité ordonnée au perfectionnement du sujet, de la per-
nne. Le faire, c'est toute l'activité ordonnée à la pro-
ction d'une œuvre. Apprendre une langue pour en
sséder la littérature et le génie, c'est de l'agir; l'ap-
endre pour gagner de l'argent dans le commerce, c'est
faire; et l'un ou l'autre but commande une méthode
fférente d'enseignement.

L'école doit-elle se proposer d'exercer l'agir ou le faire?
ous disons : l'école est ordonnée à la personne, elle doit
nc exercer l'agir. Les bolchevistes protestent : la per-
nne individuelle ne nous intéresse qu'en tant qu'elle
t productrice; le travail n'est caractérisé ni par l'effort
par l'intention du sujet, mais par son résultat effectif;
cole doit exercer le faire. Certes, on ne néglige nulle-
ent en U.R.S.S. de cultiver les qualités d'intelligence,
volonté, d'entreprise, d'endurance, chez les jeunes,

mais ces qualités ne sont estimées que pour autant qu'elles sont avantageuses à la production, à la vie sociale déterminée par la production...

II

Une production considérée dans son utilité pour la société et non pas relativement à l'individu qui la produit, dont les intérêts ne comptent pas. L'école doit entraîner l'écolier au travail collectif, à celui qui est entrepris par tous pour tous, à celui qui lie les hommes entre eux et les agglomère en société. La société n'est pas un entassement d'hommes : « Il ne suffit pas d'additionner tous les Pierre et toutes les Marie pour obtenir une société » (Boukharine). Les hommes s'unissent sous l'empire de besoins à satisfaire et de jouissances à obtenir au moyen d'un travail commun, qui détermine et définit les rapports qu'ils ont entre eux. Prenez une montre; démontez-la; tenez-en les divers pièces dans le creux de la main. Est-ce encore une montre? Assurément non. Une montre est une montre quand chaque pièce est à sa place et fonctionne exactement, d'un mouvement parfaitement adapté au mouvement de l'ensemble. Tel est le rôle du travail social. Si le « système social » n'est ni une « somme » ni un « tas », c'est parce que le travail productif attribue à chacun sa « situation », à chacun sa fonction. Le travail fixe les relations des individus avec la nature d'une part, avec la société d'autre part. Avec la nature, « garde-manger » de l'homme, mais à laquelle il faut arracher ce dont l'humanité a besoin; on le lui arrache par le travail. L'homme isolé ne saurait suffire à cette tâche, ni à cette autre de transformer les produits bruts en production utilisable; son travail doit s'harmo-

ser avec le travail de ses semblables et s'ordonner au ıvail de l'ensemble. La production utile est fatalement llective ; nul travail n'aboutit à quelque production ile s'il n'est collectif. Qu'est-ce qui lie un homme aux tres hommes? ceci : de quelle utilité lui est leur con-ct et leur collaboration ; de quelle utilité il leur est par n contact et sa collaboration, — collaboration qui est ute tendue vers ce seul but : produire. Le travail pro-ctif situe l'homme et dans la nature et dans la collec-vité humaine ; il lui assigne exactement quelle fonction doit remplir dans le mouvement vital de la collectivité, ıon quel système et pour quel résultat.

Voilà ce que doit apprendre l'écolier par le double oyen de l'enseignement et de l'exercice. Voilà ce que i apprend le fameux programme scolaire de 1923, gné par Nadejda Konstatinowna Kroupskaïa, femme de énine, en un temps où Lénine vivait encore. Le pro-amme lui enseigne qu'il est fatalement dépendant de la ıture, mais qu'il la dompte par le travail ; il ne peut la ompter cependant et en tirer parti qu'en s'unissant aux tres pour produire comme pour jouir ; le travail produc-finira bien par assurer à l'homme et la maîtrise du onde et le paradis terrestre, moyennant que l'activité chacun soit parfaitement coordonnée à l'activité de nsemble. C'est ce qu'exprime le programme dans ses ois colonnes parallèles ; au centre, la colonne maîtresse : avail ; à gauche, la colonne nature ; à droite, la colonne ciété.

L'introduction résume clairement l'esprit et la teneur ce document :

A la base du programme se trouve l'étude du travail humain cessaire au développement de la vie sociale et dont le fond n'est e la soumission de la nature aux besoins de l'homme.

L'école commence à étudier le travail que l'enfant voit tous les

jours — le travail à l'école et celui de sa famille — en relation avec les changements du temps et des saisons. Pendant la deuxième année, le programme est un peu plus vaste : on étudie avec l'enfant le travail de son village (ou de son quartier en ville) en relation toujours avec le changement des saisons; pendant cette année on arrête son attention sur les végétaux et les animaux domestiques. Pendant la troisième année, on étudie la contrée : notre campagne, notre ville, les relations entre la campagne et la ville, notre contrée. Quelles sont les limites de l'étude de la contrée? Ce dépend des matériaux que l'école aura en sa possession, du pays, du département, du canton, etc... Pendant la quatrième année, on étudie le monde, l'humanité. Il est évident qu'on ne peut poser des limites absolues pour les études de chaque année; tantôt on pourra aller plus loin; tantôt il faudra retourner dans le passé. Pendant la troisième et la quatrième année, il faudra procéder par la méthode de comparaisons (les différentes contrées de l'U.R.S.S., les différents pays avec la contrée habitée par l'enfant, etc.).

Les programmes proposés ont ceci de caractéristique que l'étude du pays se base toujours sur le principe internationaliste; ceci se comprend : nous vivons à une époque telle que la vie du village le plus perdu peut dépendre d'un événement non seulement national mais mondial quelconque.

On a plaisanté ces programmes. A tort, à notre avis. Ils sont au moins plus cohérents, plus organiques que l'entassement chaotique de « matières » que sont les nôtres; ils sont animés d'un esprit et d'une foi qui les vivifient et leur prêtent un intérêt puissant. Ils ne sont pas réalisables? Il me paraît que si. Disons qu'ils n'ont pas été réalisés, faute de paix, faute de ressources, faute de maîtres entraînés. De fait, l'idée d'organiser l'enseignement primaire tout au moins, autour du travail, n'est pas dépourvue de sens. Les Soviets ont repris à leur compte la devise chrétienne *Ora et labora*, en l'amputant du premier terme. Dès lors, le travail a cessé d'être de l'agir, pour devenir du faire. Il n'est plus resté l'exécution d'un commandement de Dieu, la participation à l'œuvre de sa création, la glorification de son nom, le moyen normal, que

ière surnaturalise, pour tout homme de réaliser sa fin r la terre dans le milieu où la Providence l'a placé, de nner à son existence l'efficacité, la dignité, la valeur ciale dont elle est susceptible ; on réduit son rôle à l'exoitation de ressources matérielles. Ce programme, avec travail comme centre, est une laïcisation d'une vieille ée chrétienne, pareille à celle de ces vieilles églises que s bolchévistes ont transformées en édifices d'utilité ciale ; entendez : garages, entrepôts, théâtres, clubs, némas et dancings.

Moyennant quelle méthode ces programmes auraient-dû être appliqués ? On apprend à forger en forgeant. n apprend à travailler en travaillant. Puisque le but de éducation soviétique est le travail productif collectif, on exercera à produire une œuvre socialement utile par le avail collectif de la classe.

Le travail, qui constitue la partie centrale du proamme, est distribué en un certain nombre de travaux rticuliers sur lesquels on s'exerce pendant un laps de mps plus ou moins long, par exemple l'habitation, la otection contre le froid, la culture du blé, un tracteur, c... C'est un ensemble d'activités laborieuses qui se succdent et se coordonnent aux fins d'obtenir une production, une fabrication socialement utile. Cet ensemble, les édagogues russes l'ont appelé un « complexe ». Le « comlexe » correspond approximativement à ce que nous ppelons le centre d'intérêt. Le centre d'intérêt n'est pas n procédé nouveau, nous l'employons dans nos écoles ccidentales depuis environ trois quarts de siècle. Il y a ependant une différence essentielle entre notre centre 'intérêt et le complexe russe. Prenons comme exemple habitation. Dans une école d'aujourd'hui, les élèves ont difié une maison en carton, puis une autre en briques inuscules, modelées par eux dans des boîtes d'allumettes.

A ce propos, ils se sont exercés à lire des textes qui le rapportent à la maison ; ils se sont exercés au calcul su les matériaux de leur construction, sur ses dimensions ils ont parcouru sur la carte les différents pays et se son informés du type de maison qu'on y rencontrait (géogra phie) ; ils se sont demandé comment on se logeait autre fois (histoire) ; ils se sont montrés curieux des conséquen ces sociales et juridiques que comporte la constructio d'une maison (instruction civique), etc., etc. Mais tou cela, ce sont des exercices exclusivement scolaires.

Les Russes, eux, auraient cherché autour d'eux un maison en construction, ils auraient même entrepris l construction d'un grenier, d'un hangar, d'un pont, qu sais-je ? Sur ce travail réel et non scolaire, socialemen utile et non didactique, ils se seraient exercés à travaille manuellement sans doute, mais également à lire, à écrire à dessiner ; ils auraient appris de la géographie, de l'his toire (à leur façon), de la sociologie. Ils auraient travaillé dans « l'actualité », comme ils disent. Travail effecti aboutissant à une fabrication utilisable, travail autou duquel s'agencent les diverses branches et les divers acte d'apprendre, selon les prescriptions mêmes du programme de 1923 : « Le devoir de l'école est avant tout d'aider le enfants à découvrir le travail socialement utile accessible à leurs forces, la possibilité d'y participer et le moyen de s'organiser pour que son exécution soit plus productrice » A ces exercices relativement simples, succèdent des tra vaux de plus en plus complexes qui conduisent le jeune homme, la jeune fille, jusqu'au sein d'une organisation travailleuse, jusqu'au seuil d'une entreprise de production collective. « Les enfants observent attentivement une forme définie du travail socialement utile, déterminent sa nécessité sociale et scientifique, ses formes sociales et économiques, s'exercent et s'entraînent méthodiquement

ans le but de pouvoir le plus tôt possible participer fectivement à ce travail des adultes. » Faire partie de la lasse des travailleurs, travailler lui-même en parfait synronisme avec eux, tel est l'idéal de l'écolier soviétique. Il veut et il doit faire en sorte qu'il puisse, ne serait-ce ue dans plusieurs années, entrer comme membre régulier ans les rangs de ceux qui bâtissent activement la vie ociale. » Car ce n'est point seulement le labeur de ses ains qu'il harmonise avec celui de la masse travailleuse, est l'intention de son esprit et la passion de son cœur : Je veux travailler avec les ouvriers et les paysans, je eux lutter avec eux contre les ennemis communs, œuvrer vec eux pour la cause commune : je veux être un collaorateur fidèle et utile des camarades aînés ; c'est pourquoi, avant tout, je dois apprendre à travailler. Voilà ce u'un enfant devrait se dire avant de commencer son traail systématique suivant les nouveaux programmes. »

« Il ne faut pas oublier, avertissent « les instructions éthodologiques » qui leur sont annexées, que nous ne evons pas préparer des citoyens individualistes modèle ourgeois, mais des membres de la collectivité laborieuse u'est l'U.R.S.S. C'est pourquoi l'école doit développer es instincts sociaux, des habitudes de travail collectif, de ies collectives et d'émotions collectives. » Et, comme l s'exerce à vivre en vivant, l'école est organisée en publique soviétique minuscule, avec une abondante ureaucratie et des commissions aux palabres nombreux... La prospérité de la République des travailleurs et le ogrès du communisme vers son stade supérieure exigent ue le travail soit exécuté par des camarades à la fois alifiés et convaincus. La qualification leur donnera ntelligence du travail et le savoir-faire ; la conviction, rdeur et l'élan au travail. Qualités qui couronnent l'œue d'éducation.

III

A. — « La génération qui a maintenant cinquante a
ne peut espérer voir la société communiste, s'écria
Lénine dans son célèbre discours à la jeunesse, pronon
le 4 octobre 1920. Elle sera morte avant. Mais la génér
ration qui a aujourd'hui quinze ans verra, elle, la socié
communiste et travaillera à la construire. Elle doit savo
que tout le but de sa vie est la construction de cet
société... La génération qui a aujourd'hui quinze ans
qui d'ici dix à vingt ans vivra dans une société comm
niste doit organiser son éducation de façon que, chaq
jour, dans chaque ville ou village, la jeunesse résolve p
tiquement tel ou tel problème de travail communis
fût-ce le plus minuscule, fût-ce le plus simple. »

La première tâche que le chef demande de ceux a
quels il incombe de « construire le communisme »
peut définir « d'un mot : apprendre ». Apprendre qu
La science, et, par ce mot, Lénine et les péda
gues bolchevistes entendent les sciences physiques
naturelles, la science de la nature matérielle, et au
mais corrigée selon les principes marxistes, la science
la société. On veut jeter bas la vieille société capitali
mais on doit tirer d'elle d'abord tout ce que l'es
humain a pu, au cours des siècles, acquérir des con
sances sur le monde et la vie. « Pour devenir commun
il faut avoir enrichi sa mémoire de tout le trésor de sci
amassé par l'humanité..., car le communisme serait ré
à une façade vide, le communiste ne serait qu'un var
sans consistance, s'il ne possédait pas une somme
sante de connaissances apprises et bien digérées. »
doute, ces connaissances, il faut les comprendre ; il fa
plus les posséder dans sa mémoire, afin de pouvo

référer facilement et sûrement toutes les fois que les besognes pratiques l'exigent. Apprendre, c'est aller jusque-là. « La culture prolétarienne n'est pas donnée toute faite ; elle ne jallit pas du cerveau de je ne sais quels spécialistes en culture prolétarienne. Ce serait pure bêtise de le croire. La culture prolétarienne doit apparaître comme la résultante naturelle des connaissances conquises par l'humanité sous le joug capitaliste et sous le joug féodal. »

« Pour bâtir la société communiste, il faut absolument partir de la science contemporaine », mais « partir » signifie qu'on n'en reste pas à la science. La science est ordonnée à l'action ; cette action, pour le communisme, n'est et ne peut être autre que le travail qui produit. La science doit aboutir à la technique qui produit scientifiquement. La terre est aujourd'hui labourée au moyen de machines que meuvent des tracteurs ; le blé est sélectionné ; il est ensemencé selon les données d'une agronomie que la science éclaire, que des expériences ont rendue sûre, que des statistiques contrôlent. Les écoles doivent initier les jeunes travailleurs à la technique du travail scientifique. On les mettra donc en contact journalier avec les machines ; on leur en fera connaître la construction et le fonctionnement ; on les dressera à en calculer le rendement. C'est une raison encore pourquoi on souhaite que les écoles soient rattachées à une usine, à une station de machines et de tracteurs, à une ferme collectivisée, grâce à quoi « l'enseignement familiarise l'enfant avec les opérations fondamentales du travail humain ; l'enfant participe à la fois au travail de production et au travail social et politique de l'entreprise donnée ».

C'est ce qu'on appelle en U.R.S.S. l'éducation polytechnique. Le Programme du Parti pour 1931 la définit en ces termes : « La polytechnisation signifie que l'école soviétique met en relation l'éducation communiste avec

l'apprentissage théorique et pratique du travail productif, l'étude des éléments fondamentaux de l'économie sociale et du processus de la production avec la maîtrise actuelle des principaux outils modernes de cette production, et, vue de la préparation d'ouvriers qualifiés et partaitement dévoués à la construction socialiste... Cette fin peut et doit être réalisée : *a*) en ce que les écoles seront raccordées avec les entreprises industrielles, les stations de machines et de tracteurs, les sovkhoses et les économies collectives, *b*) en ce que l'enseignement théorique sera étroitement lié avec le travail productif des écoliers, *c*) en ce que l'ensemble des élèves seront entraînés à prendre une part active à la construction de la société socialiste. » Car « le rôle de travailleur de l'Union soviétique ne ressemble à celui d'aucun autre travailleur du monde... Il est le créateur et l'architecte du monde nouveau. Pour cela il faut qu'il connaisse les principes fondamentaux de la production, ses lois fondamentales, et qu'en même temps il s'entende au travail pratique. Il faut qu'il ait une culture assez large, qu'il ait reçu un enseignement assez orienté dans le sens de la production pour savoir faire servir son initiative, sa puissance créatrice à l'amélioration de la production, à son perfectionnement » (Choulguine).

Mais un problème surgit, qui n'a pas été résolu, ce me semble. On ne saurait enfermer l'esprit du futur citoyen soviétique, dont on attend qu'il prenne part à la direction de l'économie du pays, comme de sa politique, dans ce système clos d'un seul métier, encore moins l'attacher au maniement d'une seule machine. Par ailleurs, à l'exercer à la connaissance théorique et pratique de plusieurs techniques fort différentes, on risque fort d'en faire un bousilleur, un gâte-métier. Toujours est-il que les pédagogues bolcheviques tiennent à leur formation polytechnique,

(qu'ils en font la base de leur école de quatre ans (8 à 2 ans), obligatoire depuis 1930, de leur école de sept ans urtout (8 à 15 ans), obligatoire depuis octobre 1931, que on réalise actuellement dans les villes et les contrées ndustrielles : ils l'opposent avec orgueil à notre formation générale, à laquelle ils reprochent d'être trop verbale et nnémonique ou, à tout le moins, trop cérébrale et théo-ique, ne menant à aucun « faire ».

Voici une objection plus grave : il est contraire à la aison, comme au développement même de la culture, de ubordonner ainsi la science à la fabrication. La science 'est sûre et n'est féconde que si elle est désintéressée : lle doit être poursuivie pour elle-même selon ses métho-les rigoureusement rationnelles, avec l'unique souci de aisir le réel et les raisons profondes des choses. Mais les édagogues bolcheviques, à la remorque des philosophes narxistes, nient qu'il soit une science désintéressée ; la royance à la science pure est un préjugé bourgeois. Leur cience, comme aussi leur enseignement, est toute tour-ée vers la production ; l'existence et l'alimentation du avant ne se justifie que pour autant que ses recherches t ses découvertes contribuent à intensifier, à perfection-er la production. Grave menace pour l'autonomie de la ience spéculative, pour la formation de l'esprit scientifi-ue, et même pour le progrès de cette technique de la brication de laquelle on attend le salut en société com-uniste.

B. — La science est donc communiste en U.R.S.S. Le vant doit être communiste, et de même tous les citoyens ui sortent des établissements soviétiques d'éducation. La alisation des fins du communisme exige impérieusement ue le pays entier, que le monde entier, devienne com-uniste, non pas seulement de régime et d'organisation, ais d'esprit et de sentiment. « A la place du dressage

imposé par la société bourgeoise contre la volonté de
majorité », dans ses écoles, s'écrie Lénine encore, dans u
discours de 1920, « nous mettons la discipline conscient
des ouvriers et des paysans, joignant à leur haine cont
l'ancienne société la décision ferme et la science d'unir e
d'organiser leurs forces, afin de créer, avec des millions e
des centaines de millions de volontés éparses à trave
l'immense étendue de notre pays, *une volonté unique*, ca
sans elle nous serons inévitablement défaits ». Il faut qu
la foi communiste actionne chacun des individus d
l'U.R.S.S. vers un seul but ; il faut que la personn
entière y soit gagnée, corps et âme, si bien que toutes le
pensées, toutes les images, toutes les affections, toutes le
démarches en soient inspirées. Avant d'être une polit
que, avant d'être une économie, le bolchevisme est un
vie. On n'arme l'enfant pour cette vie que si l'on pétri
sa jeune personnalité en l'imprégnant de levain marxiste
si l'on crée en elle une âme nouvelle et un cœur nou
veau. Aussi bien, le premier article du code scolaire de
R.S.F.S.R. déclare sans ambages : « L'école soviétique
pour but d'éduquer la génération montante dans l'espri
du communisme et d'en faire un membre actif pour l
construction socialiste et la lutte de classe du prolétaria
international. » L'école soviétique est une école de classe
de la classe « prolétarienne et révolutionnaire ».

Or, la génération actuelle n'a pas été élevée dans cett
foi ; elle n'a pas été exercée à ces mœurs ; c'est une géné
ration sacrifiée. Les plus ardents des bolchevistes adulte
gardent en eux, à leur insu, des résidus bourgeois. « Il es
clair, assure Lénine, que la génération élevée sous l
régime capitaliste est tout au plus capable d'anéantir le
bases du vieil édifice capitaliste fondé sur l'exploitation. L
plus qu'elle puisse faire, ce sera d'arriver à organiser un
société permettant au prolétariat et aux classes laborieu

ses de garder le pouvoir et de poser les fondements sur lesquels pourra seule bâtir la génération qui entrera dans la vie active dans des conditions nouvelles, après la suppression de toute exploitation parmi les hommes. » Et Lénine d'exposer la tâche que le bolchévisme réserve à la jeunesse :

La nouvelle génération a devant elle une tâche beaucoup plus complexe. Il ne vous suffit plus d'unir toutes vos forces pour soutenir le gouvernement des ouvriers et des paysans contre les attaques des capitalistes. Cela vous devez le faire et vous l'avez admirablement compris, comme doit le comprendre nécessairement tout communiste conscient. Mais cela ne suffit pas.

Votre rôle c'est d'édifier la société communiste... Le problème pour vous consiste à bâtir, et, pour le résoudre, vous êtes obligés de posséder tout le savoir moderne. Il faut changer ce communisme de formules toutes faites, de recettes, de prescriptions et de programmes en un communisme vivant qui coordonne votre action immédiate et qui soit le guide de votre travail pratique... Toute l'éducation, tout l'enseignement et toute la formation de la jeunesse contemporaine doivent se donner dans l'esprit de la morale communiste.

Mais existe-t-il une morale communiste? Existe-t-il une moralité communiste? Certainement oui. On prétend souvent que nous n'avons pas de morale. La bourgeoisie nous reproche fréquemment, à nous autres communistes, de nier toute morale. C'est là une manœuvre pour troubler les idées et jeter de la poudre aux yeux du peuple.

En quel sens nions-nous la morale et la moralité?

Nous les nions dans le sens bourgeois, où cette moralité découlait des commandements de Dieu..., ou bien se tirait de phrases idéalistes ou semi-idéalistes qui, finalement, ressemblaient fort aux commandements de Dieu. Toute cette moralité empruntée à des conceptions extérieures aux classes ou même à l'humanité, nous la nions.

Notre humanité à nous est entièrement subordonnée à l'intérêt du prolétariat et aux exigences de la lutte de classe du prolétariat... Nous disons : « La moralité, c'est ce qui sert à détruire l'ancienne

société d'exploitation et à grouper tous les travailleurs autour du prolétariat pour la création de la nouvelle société communiste. »

La moralité communiste, c'est ce qui sert à cette lutte, c'est ce qui groupe tous les travailleurs contre toute espèce d'exploitation et contre la petite propriété, car la petite propriété livre à un individu ce qui a été créé par le travail de toute la société... Pour le communisme, la moralité consiste tout entière dans cette union, dans cette solidarité disciplinée et dans cette lutte consciente des masses contre les exploiteurs.

On parlait de la lutte contre la bourgeoisie, sous Lénine ; on en parle encore ; mais on propose, sous Staline, à l'ardeur conquérante des jeunes, l'exécution du plan quinquennal ou les expéditions d'assaut sur le « front culturel ». C'est toujours l'impératif léniniste : « Mettre son travail et son intelligence au service de la communauté, voilà la vraie éducation communiste ; voilà ce qui fait d'un jeune homme un véritable communiste. S'il obtient dans son action des résultats pratiques, alors il sera communiste. » La foi ne va pas sans les œuvres. Au reste, la foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère? A l'école de trouver pour ses élèves des occasions d'agir : dans l'usine, pousser les ouvriers à dépasser les prescriptions du Piatiletka ; au village, organiser des expéditions d'hygiène, édifier des installations d'utilité publique ; à la maison, convertir leurs parents à l'irréligion officielle ou les amener à lire tout au moins la *Pravda* locale. Veuillez noter cette définition du jeune homme tel que l'éducation soviétique doit le livrer à la société, définition qui clôt une brochure du Komsomol, parue en 1931, intitulée : *Qu'est-ce qu'être un homme cultivé?* « L'homme cultivé est celui qui réalise une haute culture théorique en travail productif de valeur, qui identifie ses intérêts personnels avec ceux de la collectivité, qui voue son intelligence et sa compétence spécialisée au progrès de la société sans

asse conformément aux lois de l'évolution de cette ociété. » Est donc moral celui qui s'ordonne à la fin iatérialiste et collectiviste ou l'humanité ; est cultivé elui qui voue son esprit et son cœur, son effort et sa cométence, à la réalisation de cette fin.

L'école est l'institution sur laquelle on compte pour btenir l'unanimité dans la foi et les mœurs, dans les onvictions et les actions. L'école n'est donc pas neutre ; est pourquoi elle éduque vraiment et contribue à former es personnalités vivantes. Car, si les bolchevistes font eu de cas d'une vie humaine, surtout s'il s'agit de upprimer un gêneur, ils font grand cas des personnaliés convaincues et entreprenantes ; ils aspirent à susciter u sein de la jeunesse une élite généreuse, prête à se ouer à son idéal jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort s'il e faut.

Il est, en effet, une ascèse bolchevique ; il est comme une piritualité bolchévique ; il est comme une sainteté bolhévique.

Le bolchéviste doit vivre pauvre, se contenter de 6 archines carrées (18 m²) de logement, de 300 roubles de raitement par mois, dont il versera même une partie aux contributions volontaires » en faveur du Parti.

Le bolchéviste doit obéir aveuglément aux ordres du 'arti, exécuter sans discuter ce qui lui est commandé, et i on l'en sollicite, s'exécuter lui-même, se démettre et isparaître.

Si la chasteté est peu considérée, encore son contraire 'est-il pas exalté ; les besoins sexuels sont des besoins omme les autres qu'on satisfait rapidement, pour être ieux à même, libéré, de se livrer aux besognes sociales ; n verre d'eau apaise la soif et rend plus dispos. Encore 'image du verre d'eau tombe-t-elle dans le discrédit ; on equiert maintenant de la jeunesse une discipline de soi-

même qu'inspire le souci de conserver à la communauté des forces intactes, qu'on ne saurait gaspiller à l'assouvissement de caprices individuels, alors que le plan quinquennal et la production les réclament tout entières.

Pauvre, renoncé, méprisant les appétits de la table et de la chair, le bolchéviste se voue, au sens latin du mot, au dieu-humanité, en vue de lui procurer, dans quelques siècles, un bonheur dont lui-même ne jouira pas. Sa récompense est d'y avoir contribué pour sa part, et c'est l'unique raison de son existence, d'être jeté comme un obscur grain de sable dans les fondements de l'édifice où l'humanité jouira de la félicité, quand le stade supérieur du communisme aura décidément instauré « le règne du bien-être général », le paradis terrestre. Jean-Jacques Rousseau plaçait au commencement du monde l'ère de l'homme naturellement bon ; Marx et Lénine la situent à la fin des temps ; les uns et les autres affirment semblablement que « tout est bien qui sort des mains de la nature ».

Est-il besoin de montrer combien une telle conception de l'homme et de sa fin est radicalement antichrétienne ? Déchristianiser l'âme des enfants russes, c'est une des tâches principales de l'école soviétique. On trouve partout en face du « coin de Lénine » le « coin des sans-Dieu ». Pour y mieux réussir tous les moyens sont bons, voire les plus abjects et les plus odieux, comme aussi toutes les leçons y servent depuis l'hygiène jusqu'à la sociologie. La sociologie, qui doit toujours être confiée à un communiste pur, éprouvé, a remplacé le catéchisme. *Politgramota*, disent-ils en leur jargon ; ce *Credo* bolchevique, on le fait réciter, on le fait affirmer, dans toutes les occasions. Le souci de la liquidation de l'analphabétisme passe bien après le souci de la liquidation de Dieu.

Nous sommes à même de comprendre maintenant la

finition assez complexe du but que le Conseil officiel s Savants assigne à l'éducation scolaire, par laquelle termine un exposé qu'elle résume excellement : « Le t de notre école est la formation d'un membre utile de société, de bonne santé, apte au travail, pénétré de sens cial, conscient de sa place dans la nature et la société, chant se débrouiller dans les circonstances de la vie, ilitant indéfectible en faveur de l'idéal de la classe vrière, constructeur judicieux et compétent de la ciété communiste. »

*
* *

Il ne m'a pas été possible d'exposer en détail la péda-gie bolchevique. Je ne puis donc la critiquer en détail. De même, néanmoins, que j'ai signalé les idées que je ois maitresses, et qui sont demeurées invariables mal-é la variété de leurs applications, j'essaierai de for-uler un jugement sur cette pédagogie par rapport aux stèmes occidentaux, école réceptive, école active, école rétienne.

L'homme est un être enseigné, parce qu'il est un être cial et raisonnable. Ne pouvant compter, comme l'ani-al, sur l'instinct pour l'instruire par le dedans, il est struit par le dehors, par son expérience que sa réflexion laire et décante. S'il reste isolé, son expérience et sa flexion le laisseront bien empêché pour résoudre les plus émentaires problèmes de l'existence. Il a besoin des sultats de l'expérience et de la réflexion d'autrui. Au urs des âges, un trésor spirituel s'est constitué, que les énérations se lèguent les unes aux autres, contenant l'es-ntiel de la spéculation et de l'habileté inventive des ommes. Que contient cette tradition? D'abord une gesse : ce que c'est que le monde, et l'homme, et la vie ;

pour nous, chrétiens, cette sagesse humaine est couronnée par une sagesse divine que Dieu, par un don gratuit de sa bonté, nous a octroyée, par les prophètes d'abord, puis par son Fils fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ensuite une technique : comment suffire par une industrie de mieux en mieux experte aux nécessités de la vie terrestre, puis à son bien-être? La technique fut réservée à l'apprentissage de la jeunesse au contact direct des adultes dans les champs et les ateliers, dans les mines et sur les mers. La sagesse, que d'abord les prêtres furent chargés de transmettre, parut un patrimoine si précieux qu'on créa, pour en faire bénéficier la génération montante, une institution spéciale : l'école. De l'antiquité au XVIe siècle, la sagesse fut presque l'essentielle discipline enseignée dans l'école, les autres n'étant considérées que comme des préparations de l'esprit à l'accueil de la sagesse.

Mais, au XVIe siècle, on estima bon d'adjoindre à son enseignement des savoirs divers dont on jugeait la connaissance utile aux diverses démarches d'un homme dit cultivé, d'un « honnête homme » : mathématiques, latin et grec; puis, le long du XIXe siècle surtout, l'énorme amas des « matières » qui encombrent nos programmes, gonflent nos manuels, écrasent nos capacité mnémoniques, au grand dommage des aptitudes, des *habitus* intellectuels.

Et nous avons l'école *réceptive*. L'école réceptive est celle où l'élève reçoit le savoir que le professeur lui propose, l'apprend et le récite ; il a pour complément logique l'examen qui mesure la quantité des « matières » absorbées, c'est sur cette « quantité » que l'on évalue la culture d'un esprit. Quant à la sagesse, on l'a écartée du programme des écoles neutres, ou bien l'on étale diverses pseudo-sagesses contradictoires, parmi lesquelles l'étudiant choisit ce qui lui plaît ou ne choisit rien du tout,

ais il est tenu de les apprendre pour pouvoir répondre l'examen. Ainsi, la sagesse a-t-elle été rabaissée au rang 1 savoir, et d'un savoir ennuyeux. L'instruction reli- euse que nos établissements ont conservée n'est-elle pas op devenue, elle aussi, une « branche du programme » ?

L'école réceptive a suscité la réaction de l'école *active*. arce que la première accordait toute sa sollicitude au ·ogramme, la seconde le néglige pour vouer tous ses ›ins à l'écolier ; elle vise à le rendre débrouillard et vant, et, développant en lui les aptitudes innées, enfer- .ées dans l'instinct, dans le « germen » dont l'individu st sorti, elle aspire à expliciter ce qui y est implicite ; ıais elle reste confinée dans les étroites limites du moi. on idéal est l'éducation sur la mesure du moi.

L'éducation *communiste* me paraît singulièrement plus .rge et plus haute que celle de l'école active, car elle ropose à la jeunesse un idéal qui domine par son ampleur : développement mesquin, borné et périssable du moi ıdividuel ; l'enfant est invité, assez rudement, il est vrai, élargir ses vues, son cœur et ses ambitions jusqu'aux mites de l'humanité, à dépasser, dans ses intentions et on effort tout au moins, la brève existence de son moi our se survivre, par le résultat de son travail, dans la uite indéterminée des siècles. A l'infini de Dieu, la doc- rine bolchevique substitue ce qui peut le plus y ressem- ler, la grandeur et la puissance indéfinie de l'humanité ollective. Le dernier mot du bolchévisme est le culte de Humanité, culte qu'ont entrevu Benson et Dostoïewski n deux anticipations fameuses.

L'éducation communiste me paraît singulièrement plus renante et plus vivante que notre morne école réceptive. .a vie est mouvement, mouvement vers le futur. La édagogie bolchéviste jette l'enfant dans le mouvement e la vie et tourne tout son désir vers l'avenir ; elle satis-

fait son besoin d'espérer et de créer. Elle lui donne su tout ce que ni l'école active ni l'école réceptive ne l donnent : une sagesse et une technique, en quoi elle se la vie en l'enfant. Quant au savoir, qu'elle ne méprise pa qu'elle exige, Lénine nous en a prévenu, elle le fond intimement avec cette sagesse et cette technique, qu' ne reste plus en dehors des intérêts profonds de l'homme il devient lui-même fécondité et vie.

Mais, tandis que l'école chrétienne fait du corps le se viteur de l'âme et de la technique la servante de la sagess l'école soviétique met l'esprit au servir du corps, de se besoins, de ses satisfactions ; elle asservit la sagesse à l production, donc à la technique.

De plus, la doctrine communiste ordonne la personn entière à la cité, et à la cité productrice de biens matériels Il y a sans doute en l'homme quelque chose de terrestre en tant que l'homme est terrestre, il est assurément par tie de la cité ; il est, sous cet aspect, pour la cité avan que d'être pour lui-même. Mais il y a autre chose, e l'homme, quelque chose de céleste et d'ordonné à Dieu son âme immortelle avec sa destinée surnaturelle ; en tan qu'esprit, en tant que fils de Dieu, l'homme est au-dessu de la cité terrestre ; celle-ci n'est plus pour lui qu'u moyen de réaliser sa fin selon les normes fixées par Dieu dont l'une est, à vrai dire, de vivre de vie sociale parm ses semblables. A titre d'individu périssable, l'homme es bien la partie du tout que constitue l'humanité ; à titr de personne, il est lui-même un tout supérieur à l'humanité terrestre ; nul pouvoir, fût-ce le pouvoir absolu, illimité, de la dictature prolétarienne, ne peut lui demander de se dissoudre dans la société politique ou dans quelque classe économique. Le mépris de la personne humaine est l'erreur fondamentale de la pédagogie communiste, comme elle est celle de sa philosophie, de sa politique et

: son économie. On ne se moque pas impunément de la ıture foncière de l'homme et de la volonté du Créateur. ɜ régime en est déjà rendu caduc ; on peut prédire qu'il ı mourra.

Mais quand ? mais moyennant combien de souffrances ? : sang répandu ? de ruines spirituelles ? de jeunesse ·ilie et corrompue ? La perversité humaine suffit-elle à ut expliquer ? « Nous avons à lutter, lit-on dans saint aul, non pas contre la chair et le sang, mais contre les incipautés et les puissances, contre les dominateurs du onde de cette nuit, contre les esprits de perversité qui nt au-dessus de nous. » On ne peut que se remémorer s paroles, quand on réfléchit sur la surhumaine ingé-osité des méchants qui s'acharnent sur la pauvre Russie, sainte Russie d'hier.

Notre Europe occidentale sera-t-elle épargnée ? Quel ra son sort, déchirée comme elle est, affaiblie, aussi certaine dans ses desseins que dans ses convictions, ıand la jeunesse ardente, unanime et fanatisée, formée ıns les écoles bolchévistes, sera devenue le peuple russe, ı peuple de 180 millions dans quelques années, à la fin : la période du second plan quinquennal ? Les bolchévis-s sont forts d'une doctrine et d'une foi bien plus que de ur armée rouge, de cette spiritualité à rebours, de cette ystique satanique, à laquelle ils doivent cet élan, ce cou-ge d'entreprendre et de souffrir, qui peuvent faire pré-ger le pire. L'avenir est sombre et, ce que nul n'aurait ı prévoir, il y a moins de vingt ans, c'est pour qu'ils ient peut-être des martyrs du Christ, comme sous Néron Caligula, qu'il faut que nous élevions nos enfants.

Mais aussi nul temps, plus que le nôtre, n'est propice à ıltiver la vertu d'espérance.

EUGÈNE DÉVAUD,
Professeur de Pédagogie
à l'Université de Fribourg (Suisse).

Le plan d'éducation révolutionnaire en Russie Soviétique

Lénine, vers l'âge de seize ans, eut un jour l'intuition nette que Dieu n'est pas. Aussitôt il arracha la croix qu'il portait à son cou, cracha sur elle et, la jetant sur le sol, la piétina... Sur cette terre, où la croix était foulée, l'homme devait édifier seul la cité heureuse.

A l'heure actuelle, dans toutes les écoles de la Russie soviétique, une jeunesse immense est conviée à refaire le geste de Lénine. Vers quel idéal ces millions d'enfants élèvent-ils leurs pensées et tendent-ils leurs volontés? M. Eugène Dévaud, professeur de Pédagogie à l'Université de Fribourg, nous le dit en un petit livre dense, consciencieux et bien informé (1).

Par des citations abondantes, puisées aux bonnes sources, il nous met en face du plan d'éducation révolutionnaire que le Bolchévisme réalise avec une décision implacable. Il a surtout voulu saisir « la philosophie incluse dans les programmes et les méthodes communistes ». A la base le dogme marxiste, interprété par Lénine, la religion du travail productif : l'homme parcelle de la nature matérielle, l'homme lié à la nature et à la société par le travail, le culte de la production, l'école de la foi marxiste, la révolution culturelle, la liquidation du divin, chacun de ces termes sert de base à une analyse objective et claire du programme d'éducation bolchévique.

Ouvrage précieux, qu'on ne résume pas et qu'il faut lire.

(1) *La Pédagogie scolaire en Russie soviétique*, par Eugène Dévaud. 1 vol., Collection *Questions Disputées*, chez Desclée de Brouwer.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Autour de l'École Normale avec Lucien Herr et Édouard Herriot

Au moment où l'École Normale Supérieure s'apprête à ire peau neuve et à donner aux promotions nouvelles un ile moins misérable, plusieurs ancêtres de marque se pen- ient vers son passé, en recueillent les fastes lointains et saient, par le truchement de quelques silhouettes, d'en défi- ir l'esprit et la mission.

Ce serait déjà un signe distinctif de l' « archicube » que t intérêt passionné pour tout ce qui concerne la rue d'Ulm. ussi grand qu'on soit parvenu, académicien, diplomate ninent, savant notoire, vieux professeur de lycée ou sim- e président du Conseil, c'est toujours avec une crainte gueilleuse que l'on se reconnait son fils et que l'on cherche, evant une postérité aussi nombreuse que diverse, à reven- quer la dignité suréminente de « branche aînée » pour le roupe où l'on s'est inscrit, la profession, la coterie d'idées 1 de doctrine auxquelles on s'est rattaché. De là, sur les oments importants de la vie de l'École, des témoignages pposés, des conflits de docteurs où la critique a peine à se econnaître et dont la solution peut pourtant projeter quel- ue lumière sur bien des tournants décisifs de notre histoire ontemporaine.

***

S'il est un homme dont l'influence sur l'École ne soit con- estée par personne, c'est assurément Lucien Herr. Biblio- nécaire inamovible de 1888 à 1926, il a pesé de tout son oids sur la conscience normalienne pendant ces deux crises

capitales, l'affaire Dreyfus et la guerre : dans l'histoire d l'Ecole, son nom est intimement mêlé à deux noms célèbres celui de Jaurès et celui de Péguy. C'est surtout à propos d ce dernier que le grand public apprit l'existence de Lucie Herr. Il y a une querelle Péguy-Herr. Notons que Herr lu même n'y prit jamais la parole. Mais Péguy, dans l 5e *Cahier de la quinzaine*, *IIe série*, a, suivant son habitude plaidé longuement sa propre cause et démasqué celui qui n'é tait plus que son antagoniste; les frères Tharaud, dans *Notr cher Péguy*, ont repris le débat et prononcé contre la tyranni larvée du bibliothécaire de dures et mordantes paroles Paul Dupuy y répondit naguère par des diatribes non moin vives. Aujourd'hui, CHARLES ANDLER verse au débat un importante *Vie de Lucien Herr* (1), tandis que paraissent che le même éditeur deux petits volumes : *Choix d'Écrits*, dus à l plume de Herr lui-même et destinés d'ailleurs à donner d lui la même idée que la biographie.

Quel était donc cet énigmatique personnage? Charle Andler nous l'apprend. Fils d'un instituteur alsacien émigré après la guerre, d'Altkirch à Vitry-le-François, entré à seize ans à Sainte-Barbe, à dix-neuf à l'École Normale, après une enfance austère et rude, sans influence féminine, il apparaît à l'Ecole comme une sorte de bourreau de travail, paysan féru de lectures et de musique, aux projets gigantesques, aux conceptions originales et ambitieuses. Ne soumet-il pas à Boutroux, dès sa deuxième année d'école, un vaste mémoire « sur les rapports de la pensée française et allemande au XIXe siècle »? Une telle sécurité inquiète un peu. Elle valut à Herr beaucoup d'admiration parmi ses condisciples, mais le jury d'agrégation ne le classa que second, ce qui resta toujours pour lui une humiliation relative.

Cependant, le Boulangisme se déchaînait. Non seulement le jeune philosophe se déclara pour la République pacifique contre le tribun de la revanche, mais il conçut alors cette haine du militaire qui devait être la faiblesse de toute sa

(1) Rieder, éditeur, in-8°. 30 fr.

nération et dont il reste encore quelque trace à l'Ecole. ıel était donc le rêve de ces jeunes gens, rêve commun à ute cette équipe, au point que le biographe oublie souvent n modèle pour nous conter ses propres sentiments? Développer en France la République et la démocratie, y installer r l'Université une sorte de pouvoir spirituel capable de écipiter l'évolution du pays dans ce sens, puis tendre la ain aux démocraties voisines en voie de formation, abattre, : concert avec elles, les derniers restes de la tyrannie et les :stiges de la superstition — enfin, dans la réconciliation :nérale des peuples poser quelques questions précises quant ıx droits de la France sur les provinces arrachées. Pro-'amme immense, où la générosité et le sectarisme, la ience et l'utopie se coudoyaient étrangement : programme ɔnt nous avons peine aujourd'hui à saisir l'unité vivante. *: progrès intellectuel et l'affranchissement*, sorte de *propos d'A-ıin* sur la réforme de soi-même, s'épanouit tout naturelle-ıent en considérations politico-historiques. La nécessité de ıater ses passions montre immédiatement l'obligation de éaliser la révolution permanente et de mettre la democratie n marche.

Le malheur est que ce monde intérieur et extérieur à har-ıoniser, cette génération le considérait trop souvent avec es lunettes uniquement germaniques. L'Allemand, vain-ueur récent, devait sa supériorité non pas à son excellente rmée, mais à sa culture scientifique. Il fallait l'imiter et romouvoir en France cet esprit minutieux et encyclopédi-ue, ces conceptions dynamiques qui ne décèlent leurs secrets u'aux initiés de la germanistique. M. Renan avait déjà .onné le ton pour l'histoire et la religion; la génération de lerr suivit dans les autres disciplines. Le malheur de notre ɔays est à ce point de vue le manque de discrimination des :xplorateurs juvéniles que nous exportons outre-Rhin. Ceux qui ne devraient être que des informateurs, des agents de liaison, se croient des chefs et des réformateurs. Partis en Allemagne à peine sortis des internats et des concours, igno-'ant tout de leur propre pays, ils découvrent de l'autre côté

du Rhin une réalité vivante, une culture fortement implantée : ils sont bientôt surpris, conquis, et, comparant cette terre embellie par l'enthousiasme de leur vingt ans à la France des dortoirs et des collèges, ils reviennent avec des allures messianiques et se gardent, leur vie durant, de se confondre avec la masse amorphe de leurs anciens compatriotes.

Pour Herr, pour Andler, que leur origine alsacienne mettait dans une situation très particulière, le problème était plus délicat encore. Pénétrés de culture allemande jusque dans la fibre la plus profonde, mais animés du meilleur patriotisme français, ils étaient plus que personne aptes à se laisser séduire par les méthodes germaniques, — mais aussi les premiers à discerner l'écart entre le rêve et la réalité et à souffrir des désillusions répétées que leurs enthousiasmes rencontraient dans l'existence. Cette lutte entre l'admiration de l'Allemagne et la déception croissante imposée par son contact, c'est le drame de la vie de Herr et peut-être le secret de sa stérilité littéraire, et de sa réserve finale. Il commence dès son premier voyage en Allemagne (1886-1887), où il s'étonne de voir l'impérialisme croître et le caporalisme prussien s'emparer des esprits. Ce n'est donc plus l'Allemagne entière qu'il faut directement admirer, mais le parti puissant qui lutte pour la paix et la collaboration internationale, la Social-Démocratie. Et voici Herr tendant sa main loyale aux socialistes d'outre-Rhin, et poussant Jaurès dans cette voie de concessions confiantes qui devait donner à l'Allemagne la direction de la IIe Internationale et la possibilité de manœuvrer à son gré ce paravent pacifiste. Non que Herr ne souffrît (1) de cette orthodoxie rigoureuse au sein du parti « unifié », de cette discipline internationale. Mais il y allait du programme de sa génération : il ne recula pas et sacrifia tout, les yeux fermés, à son rêve illusoire.

C'est là que se place le heurt avec PÉGUY.

(1) Cf. les émouvantes lettres à Andler, *op. cit.*, p, 209-213, et en particulier celle du 10 septembre 1913.

Péguy lui aussi était socialisant : il avait marché dans l'af-
re Dreyfus, avec quelle fougue on le sait. Mais il pensait
'il suffisait de sauver la France d'un régime de dictature
litico-militaire et de justice inégale, et d'instaurer la Répu-
que véritable, faite de libéralisme loyal et d'égalité abso-
e. D'autres n'avaient combattu la Raison d'État que pour
ablir sous le couvert des nécessités politiques la raison de
rti. Ils avaient un programme, des hommes à placer;
guy n'avait qu'une mystique. Le heurt devait éclater : il
lata. Le malheur voulut que ce fût à propos d'une affaire
argent.

Péguy avait acheté, avec la dot de sa femme, un fonds de
rairie : il en tira une maison d'éditions socialistes. C'est là
e parut l'*Action socialiste* de Jaurès qui d'ailleurs se vendit
al, ainsi que les autres volumes. Péguy en difficulté se
urna vers Lucien Herr son ami et conseiller. Herr sut
unir les fonds nécessaires pour créer *La Société nouvelle
librairie et d'édition*, 17, rue Cujas. Il est très difficile d'ap-
écier exactement le fait. Péguy était sauvé des affres de
chéance, mais **complètement écarté de la nouvelle
ciété**. Il n'avait pas place au conseil d'administration et
rtait, sans pouvoir commercial, le titre de « délégué à l'édi-
on » qui ne lui assurait qu'un salaire dérisoire : pour le cou-
ir de ses apports, on lui reconnaissait 250 actions de la
ciété nouvelle. Péguy continua cependant à s'occuper de la
rairie : mais on lui fit bientôt comprendre que son titre de
délégué à l'édition » n'était qu'une pure façade : ayant
ulu critiquer les tendances guesdistes du nouveau congrès
cialiste, il se heurta au veto absolu de Lucien Herr, Blum
Mario Roques. « Ce n'était pas dans ce sens que la librai-
commençante pensait devoir s'engager », dit Charles
ndler (p. 157) confirmant involontairement la déposition
Péguy. La rupture eut donc lieu sur le terrain idéologique.
guy n'avait plus rien à faire dans cette maison qu'il avait
ndée dans un but et où l'on en poursuivait un autre : il s'en
a et réclama ses actions d'apport qui lui furent, après pro-
s, remises dans les formes prévues. Peu de temps après,

parurent les pages justificatives des Cahiers : on ne peu donc à leur sujet partager l'opinion de Paul Dupuy quand parle, à propos du silence émouvant de Herr, « des outrage publics de *celui qui l'avait ruiné* ». C'est confondre ici deu choses très différentes. La société nouvelle de librairie n'éta pas atteinte financièrement par le retrait de Péguy. Elle pou vait vivre et vécut, grâce au talent de toute une équip dévouée et compétente, le « *groupe de l'unité socialiste* », et l caisse se remplit assez pour tenter le directeur commercia amené par Herr lui-même en 1902. Ce camarade unitair s'éclipsa en Amérique avec les fonds de l'entreprise : *c'est lui et à personne autre* que doit être imputée la ruine, d'ailleur très relative, de Lucien Herr.

*
* *

Entre temps, Lucien Herr collabore à la *Revue Blanche*, d'o il arrive à évincer Barrès. On retrouvera dans le « *choi d'écrits* », la Lettre ouverte où il signifie à celui-ci la ruptur définitive : c'est un modèle de style dreyfusien, où l'on ne s pique de littérature que pour abandonner à d'autres ces jeu enfantins, et où l'on condamne avec gravité ces divertisse ments indignes d'un bon citoyen : « La vie est là, difficile prenante et sérieuse, et nous n'avons le loisir ni de jouer n de nous complaire à vos jeux » (p. 50). La lettre entière toute sur ce ton mi-électoral, mi-académique, donne un excellente idée du poncif invraisemblable qu'on appelai alors « la grande polémique ». Puis Herr est, quelque temps un rouage important de la *Revue de Paris* qui demeure encor aujourd'hui d'inspiration normalienne : mais ses principau articles sont donnés à la *Volonté* et plus tard à l'*Humanité*.

Ils concernent surtout la politique étrangère. Herr avait par quelques grands voyages en Europe centrale et orientale lié de solides amitiés et acquis sur bien des pays une information peu banale. Il assiste avec intérêt au rapprochemen franco-italien auquel il consacre d'excellentes lignes ; il essaie après Fachoda, de calmer les esprits surexcités et de montre

ıtérêt de l'amitié anglaise; il chante les progrès du socia-
me allemand et essaie de diminuer l'effet des incartades de
iillaume II. Mais surtout, averti et documenté par ses amis
volutionnaires, il mène contre la Russie impériale une
mpagne acharnée. Sans doute les actes criminels de la
lice tsariste, les fusillades tragiques de Saint-Pétersbourg,
éritaient-ils une énergique réprobation; mais Herr pousse
ıs loin, se réjouit des représailles et s'élève avec vigueur
ntre l'alliance franco-russe, pourtant si nécessaire à notre
ys menacé. C'est la même erreur de jugement qui lui fera,
pleine guerre, saluer la révolution russe et croire au
triotisme véritable de Gorki et des mencheviks.

Herr, de concert avec Jaurès, avait fondé l'*Humanité*, il lui
ait donné son nom et son premier état-major : il dut pour-
ıt s'en retirer quand cette feuille devint la seule tribune
la démagogie ouvrière et que la doctrine y fut remplacée
r la « grande information » adaptée au nouveau public.
n dernier article y vante le pacifisme de Guillaume II :
:tait pousser un peu loin l'abdication nationale et le man-
e de bon sens. Jaurès, après la capitulation de 1911 et celle
us grave de 1913 devant le bellicisme de la social-démocra-
:, devait payer pour toute l'équipe cet aveuglement volon-
ire. Charles Andler ne peut s'empêcher d'opposer à cette
titude la courageuse clairvoyance de M. Lanson : lui-même
ait depuis longtemps sur ses gardes. Mais cet ami fidèle,
disciple enthousiaste, ne peut croire à l'erreur de Herr et
Jaurès : il leur impute, à côté de leur politique officielle,
ıe « vraie doctrine secrète » qui « n'a jamais pu être déve-
ppée parce que les partis n'étaient pas mûrs pour l'accep-
r » (p. 180). C'est oublier qu'en politique le courage con-
ste à proclamer la vérité, dût-on de ce fait renoncer à toute
nbition de commander ou diriger. C'est là toute la diffé-
nce entre un Jaurès et un Péguy : ici la sauvegarde des
incipes dans une solitude gauche et magnifique, là la capi-
lation systématique des faibles et des habiles dans le pres-
ge des premiers postes. Pourquoi faut-il que Herr — au
nd plus proche de Péguy — se soit fait un devoir de suivre
squ'au bout Jaurès?

On devine quelle catastrophe fut la guerre mondiale pou celui qui s'obstinait à croire à l'innocence de Guillaume II pour celui qui avait écrit : « Nous détestons la guerre parc qu'elle est stupide, mais nous ne la craignons pas, parce qu nous la savons impossible (1). » On aperçoit facilement l trouble de ce cœur où tombaient l'un après l'autre tous ce événements tragiques : la mort de Jaurès, la défaillance de socialistes allemands, la délivrance d'Altkirch le pays natal l'invasion, la victoire, la mort de Péguy! La guerre fit plu que ruiner son idéologie, elle endeuilla cruellement ce cœu si sensible et si largement ouvert à ses amis. Herr, cependant continuait à suivre d'un œil critique les événements et le hommes. Il fut contre l'union sacrée, car il croyait au régim de salut public, contre Clemenceau qu'il jugeait réactionnaire et cependant il s'efforçait de bien servir son pays, à s manière, en entretenant le moral des normaliens disséminé le long du front, en éclairant dans la mesure du possibl l'opinion russe. La fin honteuse des mencheviks lui fut pén ble; le wilsonisme lui apporta par contre l'espoir de voir se rêves réalisés. Puis ce fut l'après-guerre, la réorganisatio pénible du parti socialiste jusqu'au jour où Léon Blum e refit l'unité menacée, dans la tradition normalienne d'avan guerre!

*
* *

Le principal de la vie de Herr n'est cependant pas, d'aprè nous, dans cet effort politique souvent malheureux, mai bien plutôt dans son activité de bibliothécaire. Seul ou pres que seul, démuni de crédits, bataillant contre bureaux e commissions, Herr sut faire de la bibliothèque de l'École u instrument de travail unique, contenant la plupart des livre indispensables, classés avec un ordre et une clarté tels qu le conscrit le plus ignare s'y débrouillait tout seul, dès l second jour. Ceci représentait 38 années de labeur ininte rompu, de lectures préliminaires et même d'effort musculaire

(1) *Choix d'écrits*, t. I, p. 20.

l'on pense que Herr, lors des reclassements, aidé du seul
mon, manipulait parfois des milliers de volumes dans une
ule journée. Ses livres, dont il a porté le nombre de 100 a
00.000, non seulement il les choisissait, les classait, mais
les connaissait : il a ainsi pu conseiller trois générations de
ormaliens, non seulement dans le travail scolaire mais pour
s recherches les plus érudites. On devine aisément le pres-
ge qu'une telle technique, mise au service d'une grande
onté, procurait au bibliothécaire. Le bureau de Herr, n'en
éplaise aux Tharaud, devenait ainsi au moins le moteur de
École, et quel que fût le doigté du vieux lutteur, l'influence
nsi acquise était visiblement profitable à son parti. C'est
ar là que l'École fut et resta longtemps socialiste. Édouard
erriot, dont nul ne contestera l'impartialité, a très bien
ampé l'homme et jugé l'influence : « Plus influent que tous
s maîtres, Lucien Herr, anticlérical et socialiste, régnait, son
oupe-papier à la main ; nous saisissons ici l'un des plus nets
xemples de la cordiale et sarcastique tyrannie exercée sur
s normaliens par un esprit violemment critique, déconcer-
ant parfois pour des sensibilités trop fines, mais dominateur
n vertu de son agressive bonté (1). »

Les années d'après-guerre virent le déclin rapide de cette
nfluence. Les promotions démobilisées ne goûtaient pas ce
ue Charles Andler appelle « ses élégants germanismes ». Je
ne rappelle la scène suivante, très significative. Herr, à la
ibliothèque, interroge un de mes carrés sur la nature de ses
avaux : « Sur quoi donc êtes-vous? — Sur ma chaise »,
épond froidement le plus aimable des Corses! Et puis les
rédictions de Herr étaient trop souvent malheureuses : il
onsidérait en 1920 Poincaré comme définitivement condamné
t contribuait fortement à la sournoise campagne lancée plus
ard sous le titre de Poincaré-la-Guerre. Il considérait avec
népris la *Nouvelle Revue Française*, il prédisait à Gilson un
uccès des plus éphémères. Les élèves commençaient à
'amuser de ses appréciations sectaires et à tourner en déri-

(1) *Normale*, par Edouard Herriot, p. 184.

sion l'oracle : l'année avant sa mort une revue de l'École, pour la première fois, l'attaqua violemment. Chose curieuse, elle était rédigée tout entière par des esprits de gauche, nettement anticléricaux. Mais ces jeunes ne pouvaient comprendre l'ostracisme barbare porté par le bibliothécaire contre certains de ses adversaires : *tant que Herr a vécu, aucun livre de Barrès ne reçut à l'École droit de cité.* Comment s'étonner d'ailleurs de cette intolérance chez l'homme qui écrit ces lignes charmantes : « Il y aura longtemps encore, il y aura toujours des égoïstes, des poètes et des catholiques ; il y aura longtemps encore, toujours peut-être, des aliénés et des phtisiques (1). » En 1920 déjà, le temps de ces gentillesses était passé. A l'école, le prestige de Herr ne brillait plus que dans la minuscule chapelle socialiste : les autres élèves goûtaient davantage l'individualisme absolu du sympathique Paul Dupuy, tandis que la parole brève et claire de Maurette leur apprenait à ne pas être dupes, et que l'enthousiasme juvénile de Bouglé groupait autour d'une intelligence plus souple et plus ouverte les esprits désireux de connaître le monde par d'autres yeux que ceux d'Hegel.

Que Herr ait été un grand homme, les survivants de sa génération le croient et l'affirment souvent. Nous leur laissons cette assertion risquée que ne justifient suffisamment ni les actes ni les œuvres de leur idole. Dans les deux volumes d' « écrits choisis » qu'on nous apporte, seules les quarante pages préfaçant les lettres de Schiller et de Gœthe méritent d'être retenues. Elles montrent suffisamment ce qu'aurait dû être la production du philosophe de la rue d'Ulm : une critique des systèmes et des maîtres d'Outre-Rhin, qu'il connaissait bien et sur lesquels il eût pu nous donner des pages capitales.

Si certains ont vu dans Herr un esprit d'une classe exceptionnelle, il faut n'en accuser que le souvenir attendri de leur propre jeunesse et l'impression profonde que causait, chez un intellectuel aussi abrupt, une bonté personnelle et un

(1) *Ecrits*, t. II, p. 22.

vouement hors de pair qui firent de Herr, sa vie durant, un ıi sûr et particulièrement délicat. Qu'il entre désormais ns la légende de l'École, nous n'y voyons aucun inconvé- ent du moment que l'histoire est sauve : il l'a tant aimée, ıt servie qu'elle peut bien à son tour embellir de quelques tons les traits un peu rudes de son vigoureux chevalier.

***

A ceux qui désireraient avoir de l'histoire normalienne une e plus complète et plus générale, le livre d'Édouard Her- ıt vient apporter l'ouvrage attendu (1). Dans cette intéres- ıte série consacrée à « nos grandes écoles », Normale avait place assurée : le signataire de l'ouvrage, qui convie fré- emment les muses de l'histoire et de la poésie à le délasser la Politique, était tout indiqué pour retracer les fastes de cole où les travaux de l'esprit n'ont jamais détourné per- ıne de l'action religieuse, sociale et politique.

Comment l'École est sortie des tâtonnements héroïques de Convention, puis de la volonté méthodique de Napoléon, st ce que M. Herriot nous rapporte tout d'abord, non sans cocher à Bernardin de Saint-Pierre et à M. de Fontanes elques traits d'une fine ironie : Lakanal et Monge dominent tte première époque, tandis que les « conscrits de l'an III » is ceux de 1811 entendent successivement retentir les uplets révolutionnaires et la louange du Fondateur. Pas si ıuvaises d'ailleurs, les premières promotions de l'Empire, isqu'on y voit Victor Cousin, Jouffroy, Augustin Thierry, i devaient tous les trois être des « archicubes » de marque.

La Restauration donne d'abord à l'École le règlement de 15, c'est-à-dire son assiette stable jusqu'à la fin du siècle, is la supprime en 1822 : déjà le « *libéralisme* » de ces jeu- s esprits inquiétait l'autorité. Cependant on la reconstitue 1827, et elle reçoit en 1829 cet extraordinaire prodige,

1) Edouard Herriot, *Normale* (Collection « *Nos grandes écoles* », Nouvelle Société d'Édition, Paris. 10 fr.)

Evariste Galois, qui devait en quelques semaines révolutio
ner les mathématiques. Vacherot est entré en 1827 : il no
dépeint l'ardeur des normaliens au cours de Michelet. On
beau cantonner celui-ci sur le terrain classique de l'histo
romaine, l'incendie couve à la rue d'Ulm. Il faut établir
aussi, après les journées de Juillet, un régime de « ju
milieu ». C'est Victor Cousin qui va l'incarner aux yeux d
jeunes normaliens : grand protecteur, mais directeur zé
inquiet de la carrière des « archicubes », Cousin dose sag
ment les lumières en ne permettant aux élèves que la lectu
de ses propres œuvres : il est vrai qu'elles sont nombreuse
Après lui, Dubois y fait régner l'esprit novateur du *Glob*
Vacherot, Nisard, Jouffroy, Damiron, enseignent à Bers
Boissier, Caro, au futur Cardinal Perraud, à Deschanel, e
Challemel-Lacour. L'École prend parti contre la monarch
de Juillet : quelques normaliens sautent le mur pour faire
coup de feu à côté des X intrépides. L'École se reconn
alors une âme guerrière, on touche de beaux uniformes, d
épées magnifiques, et Mézières aide Lamartine à défend
l'Hôtel de Ville contre l'insurrection communiste. L'Éc
avait désormais conquis ses traditions politiques : révolutio
naire et nationale.

La promotion de 48 amenait Taine, Edmond About, Fra
cisque Sarcey : c'est le début des temps contemporain
Taine est déjà sacré grand homme à l'École : autour de l
on est voltairien, hegélien, athée : seuls les lyonnais élèv
de l'abbé Noirot représentent le catholicisme intrépide, Ba
nave se fera prêtre, Cambier oratorien et missionnaire, Perra
est converti par l'abbé Gratry : il restera pour les conscr
futurs le cardinal-archicube! Survient le fâcheux incide
Vacherot-Gratry, puis tout se calme au COUP D'ÉTAT qui res
dans les traditions de l'École le souvenir le plus lugubre
son histoire. Le ministre Fortoul ne se contente pas d'épur
le collège de France, il réduit le recrutement de l'École, fa
expurger la bibliothèque, établit des surveillants dits ca
mans, ce pendant que la philosophie est supprimée, conn
subversive, des programmes de l'enseignement.

C'est pendant la persécution qu'entrent pourtant à l'École plus illustres de ses fils : Fustel de Coulanges en 1850, helier en 1851, Bréal en 1852. C'est par les sciences que ole va se relever et mériter à nouveau la faveur publique. *teur* (promotion 1843) rejoint en octobre 1857 Sainte-ire-Deville qui, depuis 1851, illumine l'École de la gloire son feu de forge.

nutile d'insister sur les dernières époques. Elles sont trop nues pour qu'on y revienne. La République ne fut pas jours plus juste pour elle que les régimes d'autorité. Les rets de 1903 mettaient en sommeil sa section littéraire et ıpromettaient gravement son prestige : on put dire de Lavisse qu'il n'était plus que le gérant inconscient d'un el garni! Mais apres la guerre, l'énergique, patient et ritoire labeur de M. Lanson continué par MM. Vessiot et ıglé redonnait à l'enseignement intérieur une vie nou-le : grâce à eux et aux belles promotions qui s'y succé-ıt, l'avenir de la grande maison paraît désormais assuré. songeons aux noms célèbres qui l'ont ornée ces derniers ıps : Boutroux, Durkheim, Bergson, Blondel et Brunsch-g — Gaston Bonnier, Dastre et Bertrand — Mâle, Mathiez, lian, Georges Goyau, Mgr Baudrillart — Jaurès, Léon ım, Edouard Herriot, François-Poncet — Boissier, Lévy, tor Henry, Meillet — Faguet, Lemaître, Bédier, Lanson, ctor Bérard — Émile Picard, Borel et Painlevé — Bouasse, ınly, Borel et Langevin — Charles Péguy, Richepin, audoux! Et il faudrait en citer cinq cents autres : il n'est un recoin de la pensée française ou ne s'inscrivent les ıns des nôtres. Souhaitons — comme le fait le président rriot, en conclusion de son ouvrage magistral — que les nes générations continuent l'œuvre entreprise et qu'elles dent dans les temps futurs les vertus principales de l'es-t normalien : le goût de la critique et de la pensée créa-ce, l'amour du travail méthodique et de l'élan original, la ssion de la vérité dans la charité des esprits et dans l'amitié ternelle.

PIERRE MESNARD.

DOCUMENTS

Les Journées franco-allemandes de Bon

Sous la direction de M. Platz, professeur honoraire de cul ture française à l'Université de Bonn (le titulaire étan M. Curtius), et du R. P. Delos, dominicain, un certain nom bre de professeurs catholiques français et allemands ont pri l'habitude, depuis un an, d'organiser des réunions où il confrontent leurs points de vue et cherchent un terrai commun d'entente. Ces « journées » n'ont aucun caractèr officiel. Ceux qui s'y rendent sont des *éducateurs* attaché à leur métier, désireux de former des hommes. Et ces éduca teurs sont des *catholiques*. Ils ont foi dans un certain idéa religieux dont l'une des notes est l'universalité. A ce doubl titre, il leur a paru bon d'entrer en rapports pour se voir se connaître, essayer de se comprendre. Ils ont conscienc de la modestie de leur rôle, mais aussi de leur responsabilité Chargés d'élever des adolescents de qui l'avenir dépend, il sont persuadés de bien servir leurs propres patries en offran à ces jeunes âmes un idéal non pas seulement national, mai humain et chrétien. Pour travailler ensemble à cette mêm tâche, ils jugent nécessaire de se concerter.

Les premières rencontres eurent lieu à Cologne, l'an der nier, et les débats y prirent le caractère d'une interrogatio réciproque : Comment les Allemands envisagent-ils la Franc et comment les Français l'Allemagne ? Aux « journées » d Juvisy, décembre 1931, plusieurs rapports de grand intér furent consacrés à l'étude du *statisme* français et du *dyna misme* allemand. Les réunions de Bonn, 5-6 septembre 193 avaient pour objet l'examen des questions suivantes :

Éducation du sentiment national et du sentiment interna tional en France et en Allemagne.

Rôle de l'éducation religieuse dans la formation du sent ment national et du sentiment international.

Conception allemande et conception française de l'huma nisme.

La première question donna lieu à deux rapports de M. Ar chambault, professeur de philosophie au collège Sainte-Croi de Neuilly (France), et de Mlle Seck (Allemagne). La deuxièm

it dévolue à M. l'abbé Flageolet. La troisième fut étudiée r M. Hanschke, professeur au gymnasium de Coblentz lemagne), et au R. P. Festugière, dominicain (France). Les professeurs français étaient les hôtes de leurs collègues emands et ils se plaisent à rendre grâces pour les soins licats dont ils furent l'objet.

***

Les deux premiers rapports avaient été préparés par une quête de chacun des deux rapporteurs. Un questionnaire ligé à l'avance ayant été envoyé par M. Archambault à ses ves ou anciens élèves de Sainte-Croix, il en obtint un and nombre de réponses dont il offrit le résumé et tira nseignement. Comme il le fit remarquer lui-même, ces onses ne valent que pour un certain milieu assez netteent cisconscrit.

I. — Le sentiment national chez les jeunes

Analyse du sentiment national.

a) Le sentiment national est à base naturelle et instinctive, mais ce fond est pratiquement recouvert par le legs de la tradition et par le cadre social, parents et éducateurs. Il se traduit négativement par la critique de l'étranger, positivement par la louange du pays.

b) L'idée de *patrie* est rattachée :

— au *territoire* par le plus grand nombre, et cette notion prend alors un caractère rural, concret ; chacun songe à une petite patrie, à une campagne, la sienne.

— à la *culture* par les meilleurs : la France est le pays de la logique, de la clarté, le pays où l'on vit librement.

— à la *race* par une infime minorité; le facteur racique jadis virulent (affaire Dreyfus) a disparu; on a le sentiment indistinct que la race est quelque chose de trop confus; l'hostilité à l'égard de l'étranger vient ou de la crainte d'une menace territoriale ou du mépris d'une culture qu'on croit inférieure.

Critique du sentiment national.

a) Dans les milieux traditionnels et clos (officiers), pas

de critique du nationalisme. On ne juge pas plus sa patrie que sa mère.

b) Dans les milieux plus ouverts, la critique vient de lectures, de voyages, de relations qui *font connaître* l'étranger. Le contact est ici décisif.

c) L'histoire est mal vue de ceux d'entre les jeunes qui sont hostiles au nationalisme aigu. Ils reprochent aux manuels de présenter l'histoire d'une manière trop belliciste ou de dégager à tort une *Idée* française. Ils blâment également la géographie de répandre des notions fausses frontières naturelles, ou de méconnaître les autres pays.

II. — Y a-t-il dans la jeunesse un sentiment international ?

1) *Le sentiment international, humanitaire, est déficient.*

a) Le sens de la solidarité humaine fait défaut.

b) La grandeur nationale paraît en opposition avec celle des autres pays. On étonne les élèves en alléguant qu'un pays qui progresse matériellement n'est pas forcément en progrès humain. La supériorité est conçue sous forme de domination : primer et commander.

2) *Réserves :* Succès de la revue *Europe*, des livres de Romain Rolland, des littératures étrangères, des cercles internationaux; mais, dans ce cas, on est plutôt disposé à accepter l'ordre international comme une gêne qu'à y voir un avenir souhaitable. La Société des Nations est considérée comme une ossature fragile ou comme une institution juridique, mais non comme un ordre.

3) *Causes :* Schèmes anciens (ennemi héréditaire, gloire nationale); surtout l'état d'esprit répandu un peu partout.

4) *Moyens de progresser dans le sens humanitaire :*

a) Développement du sentiment chrétien.

b) Se connaître, connaître les difficultés réciproques.

III. — Paix et guerre

A. *L'idée de paix est malade.* On n'y croit plus.

1) Sentiments à l'égard de la dernière guerre :

a) chez la minorité, ou bien une vague nostalgie

(c'était grand !), ou bien une réaction de colère contre cette « bêtise ».

b) chez la majorité, la résignation l'emporte.

2) Sentiments à l'égard d'une guerre future :

a) la peur d'une guerre future est rare chez les jeunes.

b) unanimité sur la possibilité d'une guerre future : on se sent en temps de « non-guerre » plutôt que de paix.

c) unanimité pour ne pas désirer cette guerre future.

d) unanimité sur le besoin où l'on est de la préparer matériellement et moralement.

Responsabilités.

1) De la part des *militaires*, responsabilités minimes : la formation militaire est subordonnée aux besoins de la défense nationale. Cependant la caserne, par sa seule existence, favorise l'esprit de guerre.

2) De la part des *pacifistes*, grandes responsabilités : l'opinion est très montée, chez les jeunes, contre Briand. On lui reproche d'avoir sous-estimé les difficultés, d'avoir manqué de virilité. Défiance des jeunes à l'égard du pacifisme sentimental.

Moyens de progresser.

Il faut progresser dans le sens *réaliste*, montrer qu'un certain relativisme, en matière de grandeur nationale, est réaliste, puisqu'il va à l'ordre réel.

IV. — Conclusions générales

Il faut respecter le sentiment national, d'ailleurs nécessaire pour établir l'ordre international, mais en redouter les déviations contingentes.

Il faut alimenter de façon positive le sentiment international en faisant connaître, voir et comprendre l'étranger.

Il faut éviter de faire appel aux sentiments qui sont sources de guerres.

Il faut donner un emploi aux instincts militaristes, héroïques, en créant de beaux mythes de paix.

5) Il faut orienter notre civilisation vers la confiance. L crainte de la guerre tend à devenir une névrose qui peu devenir un vertige.

Le rapport de M. Archambault donna lieu à quelques obser vations de M. Peiraube, professeur d'allemand au lycée Car not, à Paris, et de M. Mathieu, professeur à l'école normal d'instituteurs d'Obernai. Le premier fit remarquer que, dan les lycées tout au moins, le sentiment national se décompose d'ordinaire vers la seizième année, au temps de la réflexion que, les professeurs des lycées exprimant en cette matière les opinions les plus variées, un jeune lycéen reçoit inévitablement toutes les impressions ; qu'enfin l'enseignement primaire laïque (75 %) est vigoureusement anti-national. Le second corrobora cette dernière assertion, faisant état de l'opinion de 80.000 instituteurs environ.

Le rapport correspondant de Mlle Seck (Allemagne) se fondait sur 65 réponses, d'élèves et de professeurs de l'Allemagne de l'Est et de l'Ouest. Comme M. Archambault, Mlle Seck s'était appliquée à condenser ces réponses et à en dégager les leçons.

I. — Formation du sentiment national

1) *Sources :*

a) Enseignement de l'histoire, de la géographie (territoire, économie), de la *Deutschkunde* (connaissance de la vie nationale sous toutes ses manifestations, des mœurs nationales), étude de la langue.

b) Réunions entre des élèves allemands d'Allemagne et des élèves allemands vivant en pays étrangers, par exemple entre des jeunes filles d'Allemagne et des jeunes filles de Tilsitt et de Riga.

c) Correspondances, par exemple avec des élèves de Vienne ou de Tilsitt. On tient à rester en contact avec les Allemands de l'étranger.

d) Étude de la littérature allemande, de la poésie allemande. Rôle des fêtes littéraires, comme des *Schillersfestspiele* qui entretiennent la fierté nationale.

e) Sentiment qu'on possède une religion nationale, issue

de l'Allemand Luther. On se considère comme l'état chrétien par excellence.

Moins d'excès dans cette formation du sentiment national. On n'enseigne plus en général le superpatriotisme. Dans les fêtes scolaires, on s'intéresse souvent aux problèmes internationaux. Cependant les problèmes des réparations, des frontières, des responsabilités de la guerre, sont à l'ordre du jour.

Formation civique. Droits et devoirs des Allemands. Origine et structure de la constitution allemande.

II. — Formation du sentiment international

On étudie le vrai visage des peupes voisins. Lecture des littératures étrangères. Quelquefois abonnement à des journaux, échange de lettres, voyages. La Rhénanie est regardée comme un pays de médiation entre la France et l'Allemagne.

) Prédilection pour la littérature française.

) La religion catholique, étant supranationale, est considérée comme la meilleure base pour la formation du sentiment international. Cependant on voit parfois une difficulté insoluble dans la dualité entre le catholicisme international et le sentiment national.

III. — Réaction des jeunes touchant la plus grande Allemagne

) La plupart des jeunes sont favorables au rattachement de l'Autriche à l'Allemagne.

) Hostilité générale à l'égard de la Pologne. On refuse de s'entendre.

3) Le bolchevisme russe est regardé comme un mal.

4) Défiance à l'égard de l'Angleterre.

5) Envers la France, les sentiments sont très variés :

a) L'entente paraît irréalisable : la France veut anéantir l'Allemagne.

b) Tout au plus espère-t-on un rapprochement économique. En tout cas, on veut l'égalité parfaite entre les deux pays.

c) On n'a pas le sentiment d'une union culturelle.

6) On se défie en général de la Société des Nations, dont l'étude fait cependant partie des programmes de l'enseignement.

IV. — Conclusions pratiques

1) Organiser des voyages.
2) Instituer des correspondances entre deux classes.
3) Enrichir les bibliothèques de classes, trop exclusivement nationales, d'ouvrages étrangers.
4) Donner une large place, dans les manuels d'histoire, aux pays voisins.

Mlle Seck conclut, comme M. Archambault, sur cette remarque qu'il ne faut pas négliger le sentiment national lequel reste la base d'un ordre international. Elle fait observer, par ailleurs, que, sur 65 réponses, 18 seulement ont traité des liens entre la formation du sentiment international et l'éducation religieuse.

Ces deux rapports conjugués ont été suivis d'une discussion à laquelle ont pris part le R. P. Delos et M. Mathieu pour la France, Mlle Fassbinder, le Dr Schümmer, directeur du gymnasium de Bonn, et M. Dempf, privat-docent à l'Université de Bonn, pour l'Allemagne.

Le R. P. Delos tire des deux conférences trois leçons : il faut approfondir le sentiment national, en faire quelque chose de réfléchi, de moral, c'est-à-dire rationnel, de surnaturel; cet approfondissement n'est possible que si l'on enseigne la doctrine catholique sur les relations internationales, car il y a une vertu de *justice internationale*; en pratique, le sens international trouve un stimulant tout particulier dans l'éducation missionnaire cette observation se fonde sur les expériences faites à la Faculté Catholique de Lille).

M. Mathieu montre que le développement du sentiment international est en raison directe de l'approfondissement de la vie intérieure.

Mlle Fassbinder note qu'en Allemagne, jusqu'à la guerre, il n'existait aucun lien entre l'éducation religieuse et la formation des sentiments national et international ; après la guerre, les âmes s'inquiètent, les communistes internatio-

alistes s'éloignent de la religion, le domaine de la vie pu-
lique et la religion tendent à se séparer.

M. le Dr Schümmer évoque le malaise des jeunes en Alle-
agne : ils ne peuvent s'habituer à l'idée que l'histoire s'ar-
te sur une défaite allemande ; l'inégalité des armements
ur paraît un joug insupportable.

M. Dempf insiste sur les déficiences de l'enseignement de
histoire : l'histoire militaire doit s'insérer dans l'histoire
énérale, en particulier dans l'histoire économique ; l'his-
oire nationale doit s'insérer dans l'histoire mondiale et,
onnant ainsi le sentiment qu'on appartient à un même
orps, faire naître le sens du relatif.

*
* *

Le rapport sur *le rôle de l'éducation religieuse dans la
ormation du sentiment national et du sentiment internatio-
al* avait été dévolu à M. l'abbé Flageolet.

*
* *

Les deux derniers rapports avaient pour but d'étudier *la
onception de l'humanisme en France et en Allemagne.*
I. Hanschke, professeur d'humanités au gymnasium de
oblentz, traita le sujet d'une manière particulièrement
pprofondie. L'on offre ici un résumé de sa conférence.

I. — Difficultés de l'humanisme en Allemagne

L'humanisme rencontre des difficultés spéciales en Alle-
agne du point de vue de l'éducation spirituelle à cause de
a misère matérielle, de la lutte pour la vie : d'où la néces-
té de choisir de bonnes valeurs.

Difficultés extérieures.

a) Matérialisme, positivisme, américanisme, bolchevisme.
Le jeune Allemand est peu cultivé et ne peut le devenir
pour des raisons économiques. Ce manque même de cul-
ture rend les jeunes d'autant plus doctrinaires, absolus
dans leurs jugements.

b) D'autres formes d'éducation s'opposent à l'éducation humaniste :

α) éducation *nationale* : cependant il n'existe pas d'autarchie spirituelle allemande ; l'Occident est une unité.

β) éducation *moderne* : cependant il est nécessaire de maintenir la tradition; on n'est fort que si l'on s'enracine dans le passé.

2) Difficultés *intérieures*.

Les vraies difficultés sont immanentes à l'humanisme lui-même. Le véritable humanisme se fonde sur l'étude des anciens dans les textes originaux, et cette base est nécessaire. Cependant il existe une religion de l'humanisme, d'où un danger. En fait, l'humanisme est toujours une transposition de la réalité antique, le produit d'un acte qui recrée cette réalité et la transforme selon l'esprit du jour. Dans les temps de crise, la religion de l'humanisme tend à prendre la place de la religion proprement dite. Aujourd'hui, le tragique de la situation en Allemagne vient de ce que l'historicisme a tué l'humanisme et qu'on manque de force créatrice pour recréer cet humanisme.

II. — Comment reconstruire l'humanisme en Allemagne

1) Il faut étudier les grands classiques allemands :

Gœthe regarde l'humanisme comme un antidote contre son démonisme intérieur.

Hœlderlin est dionysien et cherche à unir ce dionysisme au mystère rédempteur.

Nietzsche laisse voir le Christ derrière Héraklès. Bref, l'Allemand cherche dans l'humanisme un complément plutôt que le tout de l'idéal humain.

2) L'humanisme est caractérisé par le culte de la beauté formelle. Les grands humanistes voient dans cette beauté un reflet de la beauté divine. Or le culte du beau a un grand attrait pour les jeunes Allemands. Cependant, ce culte de la beauté grecque est uni à une religion civique, à la religion de la *polis*. Il ne suffit donc pas à l'idéal humain complet. En outre, pour l'Allemand, il y a toujours scission entre la beauté formelle et la loi morale.

Il est impossible de renoncer à l'étude des textes anciens. La langue grecque offre un élément de fraîcheur que rien ne remplace.

Il faut que le professeur soit humaniste plutôt que philologue.

III. — Ce que doit être l'humanisme en Allemagne

Le faux humanisme.

W. Jaeger (Berlin) a proposé d'en revenir à l'idéal de la *paideia* grecque, fondement de toute la civilisation occidentale. La connaissance historique des anciens nous ramène à nous-mêmes.

Cette thèse est exagérée. A la *paideia* il faut ajouter le christianisme. La *paideia* n'offre qu'un idéal limité. Elle est issue du culte de la *polis* : en Grèce, religion, politique et éducation ne font qu'un.

Le véritable humanisme.

L'humanisme en Allemagne doit se fonder sur deux bases : Platon et saint Augustin.

a) Platon.

La Grèce présente deux formes d'idéal humain : sous l'influence de la sophistique qui fait la guerre à la religion, un idéal d'autonomie humaine où l'homme se divinise lui-même (cf. Thucydide, oraison funèbre de Périclès); un idéal qui subordonne l'homme à l'Idée divine (Platon). L'humanisme allemand sera du platonisme. Il fera sa place à l'intuition. Il sera un humanisme religieux. Il insérera dans les programmes les textes chrétiens. Au surplus, la fusion entre l'idéal de la *paideia* et l'idéal religieux n'est pas un fait nouveau. Cicéron, qui est le dernier représentant de la formation par la *paideia*, est le même qui écrit le *Songe de Scipion*.

b) Saint Augustin.

L'autre maître de l'humanisme allemand sera saint Augustin. Son évolution est un exemple mémorable du passage de l'antiquité païenne au christianisme. On appprend à son école que les lois immuables de notre raison sont un reflet des Idées divines.

Le R. P. Festugière, qui avait été chargé du rapport correspondant pour la France, s'attacha à dégager le caractère international, ou, mieux, universel, de l'humanisme. Ce fut le thème général de son exposé, dont voici le plan sommaire :

Humanisme français, humanisme allemand, sont des notions contradictoires. S'il existe un humanisme, c'est qu'il se fonde sur une certaine idée de l'homme en tant qu'homme.

Cet humanisme « catholique » a-t-il existé historiquement ?

Quelle en est la métaphysique ?

Comment la reconstruire aujourd'hui ?

Tels sont les problèmes qu'il convient de se poser.

I. — Histoire de l'humanisme universaliste

1 Il a existé historiquement un humanisme universaliste. Sans parler de la civilisation médiévale (XIIIe siècle), c'est ce que les historiens appellent le *premier humanisme* (fin du XVe siècle). Commun à l'Allemagne (Wimpfeling, Rudolf Agricola, Alexandre Hégius), à l'Italie (Ambrogio Traversari, Guarino de Vérone), à la France (Jean Heynlin, Rob. Gaguin), il se distingue par les traits suivants :

a) il se fonde sur la philosophie réaliste des théologiens du XIIIe siècle et, par delà, sur la tradition mieux connue de Platon et d'Aristote; dans la lutte entre le réalisme et le nominalisme qui sévit à la fin du XVe siècle, ce sont ces humanistes qui défendent saint Thomas, alors que, à l'opposé, les purs scolastiques nominalistes sont hostiles à l'humanisme.

b) il a souci de joindre à cette formation philosophique et chrétienne le culte des humanités proprement dites, de la beauté formelle, de l'idéal de la *paideia*.

c) il est universaliste en pratique comme en théorie; ces humanistes se rencontrent, s'écrivent, ont conscience de servir une même cause.

2) Puis, au XVIe siècle une scission se fait, en Allemagne et en France, entre ces deux éléments premiers (philosophie religieuse et humanités proprement dites) qui constituaient ce premier humanisme. Les causes en sont multi-

ples, mais peut-être les ramènerait-on sans se tromper à deux chefs principaux :

a) en Allemagne, la rupture de l'humanisme dérive de cette rupture religieuse qu'est la Réforme. Luther attaque l'Église catholique et il attaque Aristote. On en vient à une idée particulariste, nationale, de l'homme. La formation humaniste qui consistait à faire des *hommes* est remplacée par la philologie, tout de même que l'étude théologique des Livres Saints est remplacée par l'exégèse.

b) en France, la rupture est le fait de la Contre-Réforme, qui est elle-même un effet de la Réforme. Dans les collèges catholiques qui s'établissent alors, on prend l'habitude de séparer l'éducation religieuse, considérée comme un bloc à part, et l'éducation de l'*honnête homme*, dont la base unique est désormais l'étude des littératures anciennes, la *rhétorique*. Ainsi laisse-t-on de côté ce qui faisait la valeur du premier humanisme : sa métaphysique, sa philosophie religieuse. Religion et culture humaine sont maintenant deux choses. De là le caractère un peu brillant, artificiel, verbal, oratoire, de l'humanisme français.

Cependant le but de toute éducation humaniste est avant tout de former des hommes. D'où la nécessité d'y revenir, précisément du point de vue des relations internationales.

II. — Philosophie de l'humanisme universaliste

Le problème de l'humanisme a été souvent, en France, streint à des questions tout à fait secondaires, par exemple : savoir si l'étude du latin est nécessaire pour bien parler écrire le français. L'essentiel n'est point là, mais de cher-ıer ensemble quelle est la meilleure méthode pour dévepper l'homme.

L'idéal de la *paideia* grecque est insuffisant. Elle est intimement liée à une force religieuse périmée, associée à la *polis* et à son culte. De nombreuses inscriptions nous montrent les enfants de la palestre et les éphèbes obligés de participer officiellement aux cérémonies du culte civique. Cependant, sous l'influence des philosophes, en particulier des Stoïciens, par suite, aussi, de l'évolution des idées religieuses, une idée universaliste de l'homme (et non plus du citoyen de la *polis* grecque) tend à dominer aux appro-

ches de l'ère chrétienne (cf. *Lettres à Lucilius*). C'est cet idéal de la *paideia* véritablement humaniste ou, pour mieux dire, humaine, qu'il convient d'assimiler.

2) Elle reste en effet la meilleure base de l'éducation humaine. Car, entre bien d'autres qualités, les Grecs l'emportent sur deux points :

a) ils ont su dégager les *lois*. Qu'il s'agisse de mathématiques, de grammaire, de rhétorique, d'art, de musique, etc., l'esprit grec a le souci de faire ressortir les principes qui permettent ensuite de constituer la théorie, la science. Il passe spontanément du fait à l'Idée. La Grèce est la patrie du *logos*. Et la *paideia* grecque reste donc le modèle de la formation logique, de l'art de raisonner.

b) mais ce don de raisonnement n'exclut pas le sens du *concret*, et c'est même l'alliance unique de ces deux facultés, du *logos* et du *bios*, qui fait le mérite singulier de l'esprit grec. L'Idée a toujours rapport à l'individu concret. La langue elle-même dénote cette fraîcheur de perception, de sensibilité et d'imagination qu'il est si nécessaire de maintenir chez les jeunes gens.

3) Cependant le principal avantage de la *paideia* philosophique grecque est dans sa doctrine de l'ordre humain et de l'ordre du monde. C'est par là que Platon et Aristote ont vraiment un caractère universel, humaniste :

a) ils instituent une anthropologie qui tend à une hiérarchie des valeurs. Au-dessus des passions sensuelles et des passions nobles (*épithumétikon* et *thumos*), au-dessus même de la *dianoia*, faculté du raisonnement, du *discursus*, ils élèvent la faculté d'intuition, le *noûs*. Or le *noûs* est essentiellement la faculté d'intuition du divin, l'ordre humain est ainsi lié à un ordre religieux, à une doctrine de la contemplation. Le plus haut exercice de l'activité humaine est la contemplation de Dieu (cf. la fin de l'*Éthique à Eudème*).

b précisément cette anthropologie est elle-même subordonnée à une cosmologie, à un équilibre universel dont les éléments hiérarchisés sont suspendus à Dieu. Le *noûs* de l'homme est rattaché à un *noûs* supérieur qui est le *noûs* divin. Ainsi l'ordre du Tout est-il dépendant du Dieu-Pensée.

III. — Conclusions pratiques

C'est un fait remarquable que cet humanisme de la *paideia* grecque, enrichie d'une notion universaliste de l'homme et d'une métaphysique qui tend spontanément au divin, à la contemplation de l'Idée divine, ait été providentiellement assumé par la philosophie chrétienne, au XIIIe siècle. Et l'on peut se demander si ces données historiques ne doivent pas nous induire à adopter cet idéal humaniste comme la base culturelle commune à nos deux nations.

En France, on se préoccupe depuis quelques années du problème de l'humanisme. Des enquêtes ont été instituées (*Foi et Vie, Revue de l'Enseignement chrétien*). Et l'on a vu la question s'élargir jusqu'au problème majeur de la formation de l'homme.

Pourquoi n'en serait-il pas de même en Allemagne ? Pourquoi n'y établirait-on pas une enquête où l'on interrogerait les professionnels et les personnalités les plus marquantes sur les trois points suivants :

Qu'entendez-vous par humanisme ?

Croyez-vous que l'humanisme philosophique grec et médiéval ait encore quelque valeur éducative ?

Pensez-vous qu'il fournisse une base solide de compréhension réciproque entre la France et l'Allemagne ?

Il semble que les réponses à une telle enquête dussent suggérer des réflexions intéressantes.

*
* *

Les deux conférences sur l'humanisme n'ayant pu être ises en discussion, faute de temps, il revenait à M. Platz ui-même de discerner les résultats positifs de ces « jour-ées ». Il le fit avec l'autorité et la hauteur de vues qui lui ont familières, rassemblant tout ce qui avait été dit en quelues propositions qui nous peuvent servir de conclusion.

) Il faut accepter la diversité du réel, des particularités nationales qui tiennent à la personne même des deux pays.

Là est la source, la matière première de l'ordre futur. Là est aussi la puissance de renouvellement.

2) Il faut reconnaître le caractère inachevé des deux tendances nationales.

D'une part, l'Allemagne demeure dans l'incertitude par ignorance ou par orgueil, elle refuse d'aller au but naturellement prescrit à l'homme par l'organe de la raison. La *Germanitas* s'élève contre l'*humanitas*.

D'autre part, il y a quelque chose de décevant dans certaines formes du statisme français, la peur d'être dupe, la recherche de la certitude la plus menue, la sécheresse, le rationalisme.

3) Il est nécessaire de recourir à un idéal supérieur, à un réalisme métaphysique et héroïque, où l'homme réel soit réintégré dans le national, cet homme en tant qu'homme étant, des deux, le plus réel, le plus spirituel.

4) Il est nécessaire de reconnaître les insuffisances et les carences de l'enseignement chrétien quant à la formation du sentiment international et, pour y remédier,

a) de sortir d'abord de cette invraisemblable timidité des chrétiens d'aujourd'hui,

b) de travailler ensemble à constituer une doctrine et à former des vertus internationales,

c) de trouver des méthodes propres à enseigner cette doctrine et à faire vivre ces vertus.

5) En pratique, le but prochain est d'instituer des enquêtes personnelles, dans son métier même de professeur, pour voir comment chacune de ces expériences professionnelles contribue à former l'*homme* dans le *national*.

LES ARTS

ERRE CHIROL. *Théorie sur la construction des églises.*

Devons-nous répéter uniquement ce qu'ont fait nos ancêtres du Moyen Age? Devons-nous rompre totalement avec le passé?

AURICE BRILLANT. *Forain et ses contrastes.*

ENÉ BIZET. *Le Cinéma.*

En Amérique. En Allemagne. En France.

B. M. *Disques.*

Chant. Concerto en *la* pour piano et orchestre.

Théorie
sur la construction des église

Élever une église en un temps où les matériaux no veaux viennent apporter au bâtisseur des facilités éto nantes, où la documentation, accrue merveilleuseme encombre les bibliothèques et où se multiplient les rép toires, voilà une tâche en apparence assez simple, a yeux des profanes tout au moins.

Par malheur, si la richesse de la documentation certaine, elle apparaît comme un bienfait aux seuls dél tants, et le terme générique d'église recouvre une div sité dont un esprit averti redoutera le mirage. Il convie donc de mettre en garde certains prêtres, noblement dé reux de se construire une belle église, contre des rêve première vue magnifiques, et qui semblent d'abord faci à mettre au point, mais qui se heurtent bientôt con l'impitoyable réalité.

Bien loin d'être un adjuvant, l'extraordinaire riche de l'art chrétien dans le passé constitue, si l'on y réfléc un véritable obstacle pour l'artiste moderne. A la ha valeur intrinsèque des œuvres admirées — parfois ad rées à contre-temps — s'ajoutent bien des éléments div en un agrégat subtil : l'incomparable patine des siè les relents des prières accumulées, le charme mystiq indéfinissable, amené par tant de générations du fond âmes et des consciences. Aucune chimie organiq

cune sorcellerie intellectuelle ne ressuscitera dans une tisse neuve, le merveilleux sortilège. Devant ces éléents révélés par l'analyse, l'apprenti demeure impuisnt...

Une grave méditation s'impose donc aux clercs chargés édifier des églises, aussi bien qu'aux laïcs. Le dilemme paraît brutal : persistance de certains éléments prétenıs sacrés, mais regardés comme tels seulement par l'hade ou la routine, régression délibérée vers un état rimé, masque archaïque appliqué de force, avec malaesse, sur un programme renouvelé ; — ou bien au conaire rupture totale avec le passé et par suite, sous préxte de sincérité, résultats étranges, qui apparenteraient maison de Dieu à quelques machines à prières, comme ı cherche aujourd'hui à standardiser le sanctuaire famil suivant la norme d'une machine à habiter. Questions ıgoissantes, mais nécessaires à étudier de près.

Peu de programmes artistiques ont abouti à une floraon plus diverse, plus magnifique, que l'art religieux en ccident ; il n'en est pas où l'esprit humain se soit monté plus novateur et ait déployé plus d'activité. Chaque echerche le vient confirmer. Aucun historien ne parle lus, à son sujet, de caste sacerdotale ou d'hiératisme aralysant. L'art byzantin lui-même, si longtemps consiéré de cette façon, présente aux yeux avertis des courbes aractéristiques, au cours de sa longue carrière. Aussi echercher dans l'histoire, même dans l'histoire locale, es modèles à suivre docilement, c'est aujourd'hui un nfantillage. D'ailleurs l'histoire met de plus en plus en ımière, comme premier objet du constructeur, non des echerches de formes ou de décor, mais bien la réalisation 'un programme pratique, d'un programme incessamment nodifié par les besoins nouveaux, issus des climats, des essources, des exigences du culte. Or, dira-t-on, nous

vivons dans le même climat que nos devanciers, mais le ressources et les exigences du culte sont-elles analogues. Jadis les solutions ont varié à l'infini selon ces données; le même phénomène devra donc se reproduire aujourd'hui pour ajouter à l'art chrétien un chaînon digne de son merveilleux passé.

La règle semble facile à admettre, sinon aisée en son application. Il faut se placer courageusement devant les réalités, analyser impitoyablement les besoins du programme, non pas un programme abstrait, un exercice scolaire, une église en soi, — mais l'église dont on poursuit l'étude, pour la campagne ou la ville, pour le faubourg populeux, afin de satisfaire des ouvriers, des paysans ou des contemplatifs, dans une région froide ou chaude, prolifique ou désolée.

Ces éléments une fois précisés, il sera permis de rechercher dans le passé les solutions apportées aux mêmes problèmes, et de voir par quels partis-pris, par quelles ressources, par quels matériaux on y est parvenu. Mais trop souvent on s'apercevra, non sans quelque stupéfaction, que de cette enquête, on revient les mains presque vides. Notre vie s'écoule en effet dans un monde en perpétuelle évolution, et certains éléments (notamment sous l'influence des matériaux nouveaux) manqueront toujours dans notre inventaire. Le présent seul apparaîtra susceptible de fournir les principes de la solution.

Construire une église qui réponde aux besoins actuels ne saurait être reproduire un édifice déjà existant, moins encore juxtaposer des éléments hétéroclites, si intéressants soient-ils en eux-mêmes. Quelle formule plus illogique et plus néfaste que le rêve de la cathédrale idéale: clochers de Chartres, portail de Reims, nef d'Amiens, chœur de Beauvais, flèche de Rouen! Ce pot-pourri de magnificences, bien loin de constituer un florilège esthé

ue, aboutirait à un véritable monstre. Ce rêve enfantin it être banni. Un autre axiome n'est pas moins vain, i tranche le choix du pastiche selon les facilités budgé-res : le roman est une architecture bon marché, et le thique un article coûteux — d'ailleurs il fait plus riche. vérité, c'est qu'il ne s'agit point de choisir un style, ais d'étudier la bonne répartition de services et de com-ıer un plan, de l'approprier aux exigences d'une popu-ion, aux possibilités d'un terrain, aux caractères du mat, de sa lumière, de sa température.

On voit immédiatement comment l'aspect proprement : et les détails du monument sont refoulés au second an et réservés à une autre partie de l'étude générale. onstruire une église, c'est avant tout, selon l'étymologie ı mot, créer un lieu de réunion pour les fidèles.

Ces fidèles demandent à être soigneusement distingués. mples laïques au regard du droit canon, ils se subdivisent ı bien des catégories : nouveaux adeptes ou vieille popu-tion traditionnelle, ils présentent des états d'esprit dif-rents. Les religieux se classeront aussi en divers grou-es, par exemple, religieux contemplatifs et religieux :tifs. Autres problèmes : quelles habitudes locales evront être respectées, quel état d'esprit combattu, quel ombre de fidèles et quel accroissement envisagé?

A toutes ces questions, le plan seul peut et doit répon-re. Son étude primordiale s'impose donc et le choix du errain le conditionnera, si même, par un choc en retour, ne s'en trouve pas modifié. En tout cas, l'intérêt géné-ıl doit être le guide principal et ne pas se voir sacrifié à uelque fantaisie particulière. N'a-t-on pas vu parfois es églises orientées, pour ajouter une note pittoresque, omme une fantaisie de paysagiste, devant les fenêtres du resbytère?

Les fidèles se réunissent à l'église pour honorer Dieu et

s'y sanctifier, pour participer au sacrifice encharistique e entendre la parole divine : l'autel et la chaire devron donc s'adapter à ce dessein de la manière la plus précise

La nef, son ampleur, ses accès, sa perspective sur l sanctuaire, constituent la partie essentielle à étudier tou d'abord dans une église paroissiale. Pour une chapell conventuelle, le problème sera différent ; il appellera de solutions presque opposées. Une paroisse ne saurait don être une chapelle amplifiée. Pour avoir négligé ce poin de départ, de nombreux édifices ont vu leur constructio compromise.

En serrant de près les particularités de temps, de lieu de population, de ressources, on obtiendra des précision nombreuses et par suite des diversités de programm capables d'interdire à jamais toute ressemblances à deu compositions.

Dans l'étude détaillée d'un plan, le point le plus impor tant sera la bonne utilisation de la surface : de toutes le places, les fidèles devront voir et entendre convenable ment. Pas de seconde zone dans la maison du Seigneur laissons aux music-halls et aux grands concerts le parterr debout, qui accueille les moins riches, tandis qu'aux loge et aux balcons les favorisés de la fortune s'accoudent con fortablement. Ne l'oublions pas : au nom des plans trad tionnels, les enfants des écoles, de la « laïque », ont ét trop souvent relégués dans les bas-côtés, pendant d'inte minables offices. Qui pourrait dénombrer la masse d'in crédules ainsi couvés dans ces basses nefs ? On les ava prévues d'abord pour le déroulement des procession mais le clergé s'est vu contraint d'y placer ceux qui n payaient pas. Je n'hésite pas à le proclamer : le plan trois nefs est un plan périmé, dangereux, à notre époqu pour la vie spirituelle. L'apostolat moderne postule un nef unique, suffisante pour la population ; les bas-côtés,

ı y tient absolument, devront être ramenés à la dimen-
n d'une simple circulation : deux à trois mètres de lar-
ur.

Après la nef des fidèles, en vue de qui l'édifice est conçu,
tude envisagera le sanctuaire. Je dis le sanctuaire, et
n le chœur, dont l'importance variera suivant le nom-
e du clergé et la splendeur que l'on compte donner aux
ices. Les autels à la romaine, comme on disait au
VIIIe siècle, placés en avant du chœur près des fidèles, à
ır portée, nous offrent un exemplaire tout à fait sugges-
et très pratique pour un clergé malheureusement
duit. Quelle erreur de ressusciter un plan de collégiale,
t-ce la célèbre disposition d'Amiens, où le chœur est
ıssi important que la nef! Rejeté derrière le maître-
ıtel, l'emplacement destiné aux choristes sera plus pra-
que et d'un décor moins coûteux.

La transformation et la simplification du sanctuaire
ınt un des points où il faut secouer courageusement les
abitudes du dernier siècle.

Sur la question des chapelles absidiales et autres, il
erait néfaste aussi de se contenter du mol oreiller de la
adition, — tradition assez récente d'ailleurs, car son
closion et son évolution sont bien connues. Ignorées des
remiers siècles, puis multipliées autour du déambula-
oire ou du transept (les plans bénédictins et cisterciens
n font foi), les chapelles ont envahi les basses nefs au
IVe siècle seulement. Petits sanctuaires à l'usage des
orporations, petites chapelles, dans tous les sens du
erme, il n'est guère besoin de les maintenir béantes sur
grand vaisseau ; au contraire, installées dans des dépen-
ances, véritablement autonomes, elles répondent aux
écessités d'offices différents célébrés à la même heure :
ıariages et enterrements ne risqueront pas de se ren-
ontrer fâcheusement, les saintes femmes ne gémiront

plus sur les gamins turbulents du catéchisme. On co
mence même à doter la paroisse d'une chapelle d'hiv
image réduite de la grande église chauffée seulement
dimanche; elle recueille en semaine les fidèles plus rar
mais plus attardés dans leurs méditations.

En bien des cas, ces divers services sont concentr
dans une crypte, ou plutôt on charge celle-ci de répondr
tant bien que mal, à des besoins sans cesse accrus. C
adaptations malhabiles devraient éclairer les nouveau
bâtisseurs, si toutefois les leçons d'histoire ne les fo
renoncer à un noble mais inutile élément. Jadis tou
crypte se justifiait par la présence d'un corps saint. A
cours des siècles (à Chartres, par exemple) la crypte e
demeurée le noyau primitif autour duquel l'édifice s'e
splendidement développé. Mais si aucune relique insigr
n'enrichit le nouveau sanctuaire, pourquoi y figurer u
tombeau vide et amplifier tout le lieu sacré autour d'u
germe qui, en l'occurrence, n'est qu'un vain simulacre

Au contraire, des sous-sols, bien éclairés, bien ventilé
surtout si quelque déclivité du terrain les favorise, devie
dront de plus en plus indispensables. Ce seront la salle d
catéchisme et la salle du patronage, — au caractère tr
différent pour éviter toute confusion des services. La sal
du catéchisme garde un peu de l'allure grave d'un lieu d
culte, mais d'un lieu de culte où l'on parle haut, où l'o
pose des questions, où le gramophone fera entendre d
airs religieux, où le cinéma tracera ses images mouvant
pour dérouler une documentation précise. L'atmosphè
y inspirera encore un certain respect. Au contraire,
salle du patronage connaitra le film fantaisiste, la gaî
de la récréation et les interpellations plaisantes. No
sommes loin, n'est-il pas vrai? de la crypte primitive
glorieuse, où les vivants et les morts s'entassaient so
l'égide d'un bienheureux.

A côté de ces services d'apostolat, les services intérieurs clergé réclament leur place, de plus en plus étendue, ais une place retirée du bruit et participant à la dignité sanctuaire. La sacristie, au singulier, ne doit plus exis-. On envisagera plusieurs sacristies : celle du clergé, l'on parle à voix basse, avec un certain recueillement ; lles des chantres, où le ton grave s'enfle volontiers ; lle des enfants de chœur, bruissante de trépignements véniles. Auprès de celle-ci, le cabinet du vicaire exercera ne surveillance directe, tandis que M. le Curé pourra cevoir dans son local particulier et y trancher les affai-s délicates. Une sacristie moderne demande un confes-onnal pour les sourds, des cabines téléphoniques et des vabos.

Lorsque les divers services auront été répartis en bloc harmonieusement reliés entre eux, l'étude du détail ommencera, et ce sera par l'autel majeur. Surélevé, bien is en lumière, il doit permettre à tous les fidèles de voir . d'adorer. Dans les églises urbaines, l'autel sera placé rès des fidèles ; dans les campagnes, où les hommes rent encore gloire de porter chape et de chanter au ıtrin, il pourra être maintenu au fond de l'abside. Mais u'on évite de l'appuyer à un vitrail dont le halo rendrait npossible la vue du célébrant.

Après l'autel majeur, vient la disposition de l'appui de ommunion. D'ordinaire, la grille du chœur, une grille uelconque, accomplit cet office : une nappe blanche aspendue à quelques tiges scellées sur une marche, et oilà constitué un des éléments décoratifs dont on devrait nspirer la vénération à tous les chrétiens. Quelle étrange nconscience ! Au contraire, l'artiste se doit d'incorporer cet élément le symbolisme le plus haut, le plus nourri. Assez développée (huit à dix personnes) pour permettre les mouvements de foule sans précipitation, le décret de

Pie X nous persuadera de l'abaisser quelque peu, à la taille des enfants, et elle ne sera plus jamais placée en haut d'un perron, l'accès de la foule pouvant en ce cas provoquer des accidents. D'ailleurs l'attention requise pour gravir les marches recouvertes d'un tapis nuit certainement au recueillement des fidèles.

Le baptistère, de forme hexagonale, par tradition antique, trouvera sa place auprès de l'entrée, — si possible au fond d'un palier surabaissé, qui évoquera la descente imposée jadis pour l'immersion baptismale.

La chaire, qu'il serait souhaitable de confondre avec l'ambon dans les églises à surface restreinte, peut renoncer aux gigantesques abat-voix, encombrants et coûteux. Le prédicateur n'y doit pas paraître comme une marionnette, et de petite taille... Plus que toute autre pièce du mobilier religieux, elle sera étudiée avec un souci constant de l'échelle humaine.

Enfin les confessionnaux devront dépouiller l'aspect théâtral dont le XVIIIe siècle flamand les a parfois gratifiés. Ils sont et doivent rester le tribunal de la Pénitence, sans vains ornements ni colifichets superflus. On assurera leur aération, en faveur du prêtre, qui doit y séjourner parfois très longtemps. Un rappel plastique des commandements, des symboles figurant les vices et les vertus, à l'exemple de certains portails, s'y placeraient opportunément. Enfin leur emplacement, même par encastrement dans les murs, demande une extrême attention, car un confessionnal forme toujours le noyau d'un petit rassemblement et l'importance de celui-ci doit être considérée dans son rapport avec les circulations générales de l'édifice. On ne doit pas placer un confessionnal comme un meuble quelconque.

Nous avons parlé de tous les services réclamés par l'apostolat moderne, mais nous en avons parlé en « plan »

ıs nous soucier des élévations, des perspectives, de l'at-
osphère, tous éléments dont on se préoccupe pourtant
ordinaire en premier lieu. C'est qu'ils dépendent essen-
llement de la disposition horizontale : ils en traduiront
failliblement les bonnes ou les mauvaises solutions. On
saurait trop le répéter : le bon usage de l'église par les
èles, voilà le but de l'église, voilà le guide, et le guide
faillible, pour répondre à toutes les exigences actuelles.
ıssi, sans perdre son temps à rêver de certains effets, il
t nécessaire de pousser la minutie du plan aussi loin
ıe possible. Un spécialiste averti ne manque pas, en
fet, en triturant son plan, d'imaginer immédiatement sa
percussion sur la silhouette générale.

A ce stade de l'étude, il y a lieu de se préoccuper des
évations. Si les divisions du plan ont été bien réparties
harmonisées entre elles, si la nef, le chœur, les chapel-
s, les sacristies, les autres dépendances, sont traités selon
mportance et l'autonomie auxquelles elles ont droit, ne
ous effrayez pas d'avoir abouti à une agglomération de
rvices très différente des dispositions réputées classi-
ues, et même des plans cruciformes. Quoi d'étonnant,
uisqu'il s'agissait de résoudre un problème du XXe siè-
e, singulièrement éloigné d'un programme canonial du
.IIIe ? Aussi l'élévation provoquera une silhouette diffé-
ente, et cette métamorphose, ce sera encore une tradition
ui revivra. On ne médite pas assez, en effet, sur le pitto-
esque des églises de campagne : leurs juxtapositions et
eurs niveaux parfois déroutants ne viennent pas d'une
onception d'ensemble initiale ; mais les besoins chan-
eants des fidèles ont réagi sur elles. Cependant, quel-
ues-uns de ces besoins sont ou sont devenus permanents
t leur traduction architecturale affirme le caractère du
nonument.

Considérons ce motif si visible : le clocher. Son allure

varie selon les régions, selon les ressources et les caract-
ristiques du lieu. Dans le Nord, opulent et riche, il s'a-
firme vraiment monumental ; dans le Midi, au contrair
il est souvent réduit à quelques arcades couronnant l
portail. Trop souvent, l'insuffisance des crédits en fa
ajourner l'édification à des temps meilleurs, mais on ri
que ainsi de ne pas poser devant les indifférents le pr
blème évoqué par la présence de l'édifice religieux... S'i
ne voient un clocher monter et dominer, n'entendront-i
pas moins aisément, au fond de leur conscience, le sour
grondement du remords? Plus que le reste peut-être, l
clocher moderne doit s'apparenter aux modèles accoutu
més.

Si le clocher signale l'église, et, dans la contemplatio
d'un paysage, mêle invinciblement l'idée divine à tar
d'éléments matériels, le portail doit être accueillant e
souligner le caractère d'un lieu public. L'accès du monu
ment, ou plutôt les accès doivent par leur dispositio
tendre à frapper non pas seulement l'individu, mais l
foule. On a trop tendance, à l'heure actuelle, à se conter
ter d'entrées basses. Leur multiplicité et leurs faible
dimensions sont rationnelles dans un théâtre, où un fi
trage doit s'opérer auprès des guichets, mais la maison d
l'Hôte divin doit être ouverte à tous et, au premier regard
cette particularité doit exercer son attrait.

Tout cela concerne la pratique et semble bien terre
terre, mais l'atmosphère, si nécessaire à la méditation
comment la constituer? Quel style adopter pour un
église moderne? Le style, mot magique, grâce auque
tant de bévues ont obtenu une absolution injustifiée e
qui demeure responsable de beaucoup d'erreurs architec
turales au XIXe siècle... Le style, mot commode pour le
manuels, qui dissimule l'incompétence des artistes médio
cres. La situation pourtant est bien simple ; un pastich

XIIIe siècle ne peut répondre aux besoins du XXe. A vouloir faire cadrer nos habitudes modernes avec e solution qui était excellente sous saint Louis, nous pouvons obtenir qu'un édifice bâtard. Mais, si le style, sultat de formules absolues, n'existe pas, le caractère iste, et voilà le fil conducteur susceptible de relier notre ifice aux édifices du passé, d'intégrer le nouvel élément ns la chaîne magnifique de l'art chrétien. Le caractère, caractère religieux, fait de gravité, de noblesse, de ncérité dans l'emploi des matériaux, dans le choix de telques dispositions généralement adoptées au cours des es, voilà qui donnera aux églises cet aspect extérieur r quoi on reconnaît au premier regard l'édifice et sa nction.

Mais qu'on n'en prenne pas prétexte pour se rattacher une époque en négligeant les autres. L'étude du passé vèle qu'il s'agit bien plutôt d'un jeu de lignes, de la nstitution d'un volume intérieur, non d'ogives ou de ntres, à plus forte raison de têtes de chérubins ou de rochets en chou frisé. Un architecte de talent, s'appuyant sur le matériau du pays, respectant les données énérales de cette région, s'astreignant à obéir minutieusement aux besoins et aux difficultés actuelles, fera à la is œuvre traditionnelle et moderne. Au surplus, quoi u'il veuille, il n'échappera pas à l'ambiance de son époue; le diffuseur électrique, nécessaire à l'office de nuit, estera un diffuseur, malgré les plus habiles camouflages n style du XIIIe siècle.

L'hiatus entre le décor et l'élément essentiel échappe ux yeux des contemporains, mais aussitôt après la première génération, les dissonances s'affirment, les parentés e précisent, et l'impitoyable catalogue des historiens inscrira fraternellement sous la même rubrique — le style lu Second Empire — l'Opéra de Paris et la Basilique de

Fourvière, Charles Garnier, le joyeux compère, et Bos-
san, le converti du Curé d'Ars.

Comprenons donc, et faisons comprendre autour d
nous, combien il est vain de chercher dans une églis
nouvelle la reconstitution d'une disposition périmée. L
modèle, même prestigieux, s'il date de plusieurs généra-
tions, ne saurait convenir pleinement aux vivants d'au-
jourd'hui, qui viennent rencontrer ici l'Éternel Vivant
Comme le dit excellemment le R. P. Sertillanges : « L
cathédrale n'est pas seulement une pensée, un souvenir
une manifestation, un effort d'art, c'est une demeure
L'éternel et le mortel y habitent... La présence de l'Hôt
invisible, la venue et les évolutions de l'hôte visible, le
échanges qui se produisent entre eux, bref, l'action litur-
gique et l'action sacramentelle, telle est la vie du tem-
ple. » Je me permettrai d'ajouter : tel doit être le pro-
gramme, telle la technique d'un bâtisseur de temple. Pa
l'étude minutieuse des besoins actuels qu'il faut satisfaire
par le respect des éléments permanents, par l'adaptatio
nécessaire des exigences éphémères, il pourra réaliser un
œuvre à la fois traditionnelle et moderne, et sa bonn
volonté le conduira, pour sa plus grande joie, à intégre
peut-être, dans la symphonie séculaire de l'art religieux
un thème renouvelé qui n'en soit pas indigne.

PIERRE CHIROL.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Forain et ses contrastes

Son génie était fait de liberté — liberté fondée, il est vrai, ur une longue discipline et un travail constant, — et, s'il 'y a rien de plus classique que son dessin, il n'y a rien aussi e moins académique. Il avait exposé avec les Impressionnis-es, fréquenté chez les « Indépendants » qui se groupaient utour de Manet, Degas et Desboutin, lutté pour l'art vivant » (Huysmans, ce juge perspicace, l'avait remarqué ès ses débuts et classé dans la bonne troupe); il avait eu 'honneur d'être refusé au Salon. Or, venu à son épanouissenent et son style montrant une liberté plus grande et des implifications plus audacieuses, il avait refusé délibérément le suivre la nouvelle évolution artistique, et cette attitude « conservatrice » s'était accentuée en ces dernières années. « Il jugeait durement l'art contemporain », écrit avec sobriété M. Charles Kunstler dans le livre excellent qu'il vient de lui consacrer (1). Malgré, je ne dis pas son génie, qui n'a rien

(1) *Forain*, Coll. *Les maîtres de l'art moderne*, dirigée par Tristan Klingsor, Lib. Rieder, 1931 (64 pl. hors textes en héliogravure). Paru tout récemment, le livre était écrit avant la mort de Forain et n'a pas été modifié. — Une récente exposition à la galerie du Théâtre Pigalle a été fort instructive en ce qu'elle nous montrait non le Forain des dessins satiriques, mais le Forain moins connu dont nous parlons ci-dessous.

à faire en l'occurrence, mais tout son esprit, cette aventur fâcheuse et commune lui est arrivée de mépriser « l'avan garde » actuelle au profit de celle d'hier, devenue classiqu et entrée dans l'histoire.

M. Kunstler laisse deviner seulement ce contraste, mais en marque d'autres. « Il y a, dit-il, deux Forain », comme l'artiste avait « hésité sans cesse entre l'idéal et la réalité » d'une part, « un esprit sarcastique, impitoyable, négateur et d'autre part, une âme enthousiaste, parfois pénétrée de mys ticisme » (au sens vague du mot, évidemment). Mais voil qui s'explique fort aisément. M. Kunstler lui-même nous l dit. Ce peintre de la bassesse et du vice, qui ne l'a jamai peint séduisant, qui l'a observé avec prédilection (rich matière dont il avait besoin), mais avec une ironie cruelle e méprisante, c'était un moraliste déchaîné, un véritabl « accusateur public ». Le moraliste et le satirique ne travai lent bien — et avec la violence nécessaire — qu'en se réfé rant à un idéal, fût-il inconscient. Forain avait le sien et qu était conscient. De là, voisinant avec tant de pages cruelles — les plus nombreuses, — ces lithographies, eaux-forte et peintures « rayonnantes de tendresse et de pitié ». Un virile pitié d'ordinaire. « Ennemi des puissants, il a pris l parti des faibles et des misérables. » Comment, ainsi fait n'eût-il pas songé à l'Évangile? On sait que l'œuvre d Forain comprend toute une série d'évocations religieuses (de gravures surtout, eaux-fortes souvent relevées de point sèche) pleines d'une émouvante et tragique beauté.

Sans l'avoir, croyons-nous, jamais oubliée, il était revenu de plus en plus nettement, à la foi vécue. Les eaux-forte « évangéliques » ou les scènes de Lourdes sont d'un croyan décidé. Son amour des pauvres et des malheureux (il s'es toujours souvenu qu'il était né du peuple, et sa verve puis sante et savoureuse, sa rude et géniale gouaillerie, sont d couleur toute populaire), les dures années qu'il a vécues, so observation lucide et pénétrante des misères quotidiennes tout cela se retrouve transposé sur le mode lyrique, mais san cesse nourri de la vie présente, et crispé à la réalité familière

ns l'admirable série religieuse. Marcel Guérin (*Forain, aquatiste*, 1912), que cite M. Kunstler, a écrit fort justement : C'est de ces pauvres gens qui se meuvent autour du Christ e Forain a donné l'interprétation la plus personnelle et la ıs vivante. Il était ici dans son élément... A part quelques ures à turbans... il a tout simplement représenté l'homme peine de nos campagnes et de nos faubourgs... A côté de s humbles, il a dessiné d'un trait mordant le gros bourgeois 'il connaît bien, l'éternel Pharisien. » Au gré de ce bon ge, la divine figure est traduite par Forain avec moins de ɔnheur et les plus parfaites de ses eaux-fortes religieuses nt celles d'où « le Christ est absent ». De quelque façon ı'on les juge, ce sont des pages qui resteront, et qui longmps émouvront les hommes, que les divers épisodes pris ı récit d'Emmaüs (traité maintes fois et avec un visible nour par cet héritier de Rembrandt) ou le *Christ aux outras, le Christ portant sa Croix, la Femme adultère, le Calvaire, Bon Samaritain, le Retour de l'Enfant Prodigue* (cinq planıes, la 4° en trois états fort différents, mais on sait qu'il ultipliait les états).

Le grand artiste était de souche catholique. Mais sait-on ıe, fort jeune (il avait à peine quinze ans), ayant été remarıé par un inconnu, tandis qu'il dessinait au Louvre, en ıchette, il reçut les leçons gratuites d'un certain M. Jacques-ɔn de la Chevreuse, vieux peintre d'histoire, aussi pauvre ıe son élève et qui était homme de grande dévotion. Il emmenait aux adorations perpétuelles et chaque matin, nous it M. Kunstler, l'enfant et le vieillard se rendaient « à pied ıns une des quarante basiliques de Paris » (on passera cette gère inexactitude à un excellent critique d'art, qui n'est pas ɔligé de connaître en détail le Paris catholique...). Il est ıalaisé de savoir quels ont été les effets de cette éducation eligieuse... Il ne l'est pas moins d'évaluer ce que doit l'arste aux leçons de M. Jacquesson, ancien professeur de dessin Toulouse. On admettra qu'il a une dette plus lourde à l'éard de Carpeaux, qui lui aussi l'avait vu dessiner au Louvre t l'avait tout de go invité à fréquenter dans son atelier. Le

temps qu'il y a passé, les conseils qu'il a reçus du maître de *la Danse* (plusieurs nous ont été conservés qui, se rapportant à l'observation de la vie quotidienne ou à la nécessité du *labor improbus*, allaient dans le sens même où s'engageait Forain), surtout le métier de sculpteur qu'il a exercé chez Carpeaux, ont laissé leur marque dans son œuvre. M. Kunstler l'a bien montré pour la peinture, où son analyse « décèle un véritable travail de sculpteur ». On peut dire la même chose du dessin. Rappelons-nous aussi que l'admirable dessinateur qu'était Degas, et certainement plus dessinateur que peintre, s'est adonné par plaisir au modelage. Forain a beaucoup connu Degas, plus âgé que lui, et il a même été quelque peu son élève. Huysmans avait exactement noté cette influence, qui écrivait dès 1879 (à propos d'aquarelles envoyées à l'exposition des Impressionnistes) : « M. Forain s'est écarté du chemin tracé par M. Manet et suit maintenant la voie frayée par M. Degas. » Si une comparaison est légitime entre les deux grands artistes, — leur maîtrise de dessinateur, leur liberté puissante, et l'attention amoureuse donnée au réel, mais surtout à la réalité pitoyable ou cruelle, c'est-à-dire le choix des sujets, suffisent d'ailleurs à les rapprocher — il vaut mieux toutefois noter ce qui les rend personnels et la différence de leurs génies.

« Le petit Forain? disait Degas. Il me tient encore par le pan de l'habit, mais il ira loin, s'il le lâche. » Il n'a pas tardé à le lâcher. Comme ils ont pris souvent leurs thèmes en des milieux analogues, il est aisé de voir combien, en même temps que la technique, diffère l'esprit qui anime leurs observations. Un de leurs terrains de chasse favori le montre jusqu'à l'évidence. Degas est le peintre, pastelliste et dessinateur, pour l'éternité, des danseuses d'Opéra; Forain comme lui beaucoup fréquenté les coulisses et le foyer de la danse et, sans atteindre ici à la fécondité de son rival, il en a laissé de nombreux souvenirs. Mais, explique M. Kunstler, leur but (ou du moins leur centre d'intérêt, leur « éclairage intellectuel) n'est pas le même. Degas, plus simplement « visuel », (j'ajoute passionné de chorégraphie et en connais-

s t les aériens secrets, en sachant parler la langue spéciale), q : laisse avant tout séduire par les lignes mouvantes de la d se », étudie « la vie physique des danseuses », « l'allon- nent ou la contraction des muscles » et il « excelle à ren- l'atmosphère visible du théâtre ». C'est ce qu'a très intel- emment, à son habitude, mis en relief André Levinson... ne se connaît pas moins bien en art sans épithète qu'en de la danse (1), et il estime que ces « images sont les plus cieuses des références que nous possédions sur le ballet péra en France aux alentours de 1870 » et le plus sûr docu- nt pour son histoire à venir. Forain lui, toujours moraliste sens le plus large du mot), rend de préférence, continue Kunstler, « l'atmosphère morale des loges ou des coulis- »; plus que les « apparences fugitives », il épie « les actères et les mœurs », « les conversations et les pensées ». est psychologue. Ce qui ne veut pas dire que le pur jeu s formes ne l'ait pas intéressé, pas plus que Degas ne man- ait de psychologie : on a souvent noté la mélancolie et la auté même qui chargent ses danseuses vues hors de la ne; on a dit comment, le masque une fois tombé, la lassi- de et l'abandon libèrent la vulgarité ou parfois la laideur avaient transfigurée l'art en mouvement et la lumière du éâtre.

A l'influence des contemporains on sait qu'il faut joindre ez Forain celle des dessinateurs anciens, ces grands maî- es de la largeur, de la précision, de la liberté unies dont, l'absence de témoignages, on eût deviné l'action au seul amen de l'œuvre : Holbein, que, tout jeune, il copiait avec deur; Goya, dont un jour la révélation l'éblouit en feuille- nt un cahier d'estampes; Rembrandt surtout, dont l'œuvre avée lui fut un perpétuel sujet d'étude et dont il est si oche. Encore un contraste, observe M. Kunstler : « Ce eintre de la vie moderne a demandé conseil aux maîtres

(1) *Le ruban de velours noir ou Degas chorégraphe, Figaro artisti- ue*, numéro sur *la Danse*, novembre 1930.

d'autrefois. » Mais rien de mieux explicable et, chez l
grands artistes, rien de plus ordinaire. Or ce contraste mên
en explique un autre... « Devant ces dessins, si libres et
francs, et dont l'inachèvement fait croire à l'improvisatio
[mais ce n'est qu'une manière de suggérer davantage, u
refus d'insister inutilement et ici on dit mieux en ne disa
pas tout, comme au théâtre], qui se douterait qu'ils sont
fruit d'un travail forcené » [même travail sous l'appare
premier jet d'un Dugas, cf. l'article cité de Levinson], q
ces simples « caricatures » pour journaux, procèdent d'u
remise constante sur le métier? Cela encore est de la me
leure tradition...

Chez Forain, c'est le dessinateur surtout qui est connu
grand public — et le dessinateur politique. M. Kunstl
estime que c'est après la quarantaine (vers l'époque — ce
de l'affaire Dreyfus — où il fonde son deuxième journal illu
tré, le *Psst!* [1898-1899] préfiguré par le *Fifre*, dix anné
plus tôt) que Forain atteint, en ce genre, à la complète ma
trise et que les charmants dessins, d'ailleurs piquants, spi
tuels, nourris de « blague » et de rosserie, qui l'ont dé
rendu notoire, font place décidément aux grands éclairs
génie. Il est maintenant le « Juvénal du trait ». Son attitu
— ou son évolution — politique est assez connue. En mên
temps qu'il se montrait plus ouvertement catholique,
devenait conservateur et nationaliste à l'extrême. — ce q
n'est pas, certes, une conséquence logique, et on aimera
mieux évidemment qu'il n'eût pas lié les deux croyances,
religieuse et la temporelle... Au surplus, ce changement n
que l'apparence d'une contradiction : sa précédente « ana
chie » n'était qu'indignation — fort justifiée —, révol
morale et sursaut d'un brave homme. La politique, il e
vrai, l'a conduit, sans qu'il l'ait expressément voulu, à pre
dre quelquefois le parti des puissants, mais il gardait vivan
sa pitié pour les faibles et les sacrifiés, il gardait l'intenti
de combattre pour eux, et du moins il n'a jamais exalté l
financiers ou adulé les bourgeois... Ce qui est remarquab
c'est que, par le prestige de l'art, ces fugitifs événements

tualité politique se haussent au drame éternel et pren-
ıt une valeur d'humanité lisible pour tous les temps.
'est le style, dit excellemment M. Jacques-Émile Blanche,
indéfinissable don des maîtres, qui sauve le côté pénible
cette campagne caricaturale. En bafouant ses adversaires,
n de les abaisser, il les anoblit malgré lui. »
Ses légendes, d'un tour bref, saisissant, inoubliable, ont,
ose rare, exemple peut-être unique, la même qualité que
dessin lui-même. Ils sont bien autre chose qu'un mot
ituel, heureusement tourné, amusant; c'est une lueur
ve et cruelle plongeant au fond des âmes. Si le mérite
téraire ne se juge pas à l'aune de matière imprimée, elles
ffisent à faire de leur auteur un grand écrivain. « Sa véri-
ble place, a dit M. Albert Flament, cité par M. Kunstler,
ait non à l'Académie des Beaux-Arts, mais à l'Académie
ançaise, » — c'est-à-dire qu'il eût honoré celle-ci comme il
ıorait celle-là. Séparées des dessins qu'elles précisent, ses
gendes composeraient un recueil étonnant. M. Kunstler
est amusé, dans les dernières pages de son livre, à les
ouper en petites comédies — fort amères — qui ne donnent
ıs de notre époque un visage très flatté. Mais, peut-être
apables de vivre une vie séparée, elles s'accordent merveil-
usement aux dessins. Mieux, elles en sont quelquefois
irectement issues. Ce détail, rapporté par M. Kunstler, m'a
appé : « La légende, dit-il, lui vient au cours de ses recher-
hes [de dessinateur]; le plus souvent, il la trouve quand
on dessin est achevé. » Aussi la composition garde-t-elle sa
aleur en l'absence du mot (de nombreux dessins originaux
ont conservés sans la légende qui parut ensuite dans l'im-
rimé). Rien ne prouve mieux que cet art, tout lié en appa-
ence à l'histoire ou à l'anecdote, n'a rien de littéraire (sans
uoi sa qualité d'art baisserait aussitôt), qu'il vaut par lui-
même et que, si Forain est moraliste, il l'est d'abord en
rtiste et par son métier d'artiste. On sait, d'un autre côté,
que les mots « parlés » de ce grand et terrible homme d'es-
prit (voilà qui le rapproche encore d'un Degas) ne sont pas
noins fameux que ses mots écrits et qu'ils ont circulé de

bouche en bouche depuis sa jeunesse — non pas toujour authentiques, bien entendu.

Mais Forain était loin de n'être qu'un dessinateur. L'ac tivité artistique la plus variée... Nous avons rappelé so talent de graveur (eau-forte et pointe sèche) en parlant d son inspiration religieuse. Ces émouvants sujets, qui se mu tiplient à partir de 1908, c'est-à-dire au moment où s'épa nouit son métier de graveur, ne sont évidemment pas le seuls qu'il ait confiés au cuivre; les scènes de tribunaux, o il excelle (et qu'aime le satiriste à la fois et l'âme pitoyable sont nombreuses en cette période; mais, si la ressemblanc du thème a souvent fait évoquer Daumier, M. Kunstler raison de marquer que leurs génies n'ont presque rien d semblable.

La recherche de la perfection et son inquiétude d'artist lui faisaient quelquefois, au cours d'un long travail de repri ses (comme pour ses dessins, où les lignes s'embroussaillent dans la quête de l'arabesque essentielle), « alourdir ses cui vres »; c'est pourquoi on estime quelquefois davantage se premiers états (j'ai dit qu'il les faisait nombreux), plu sobres et plus nets. Le lithographe admirable qu'il a été us de traits plus décisifs et moins compliqués (sans doute explique-t-on, parce qu'il suivait sur la pierre le progrès d ses dessins, qu'il ne pouvait voir sur le cuivre). En tout cas il y a là de purs chefs-d'œuvre, où il traite d'ailleurs le mêmes sujets qu'en ses eaux-fortes et ses dessins, et où l diversité des jeux de lumière, les nuances de l'ombre, l gamme incomparable des noirs, nous dispensent de rare enchantements.

Durant sa première période, Forain s'était surtout fai admirer comme peintre (aquarelles et tableaux) et c'est l peintre qu'avait loué Huysmans. On remerciera M. Kunstle d'avoir étudié avec quelque détail cet aspect de son génie car c'est le plus mal connu, presque toutes ses peintures, e les meilleures, étant enfermées dans des collections particu-lières. M. Kunstler ne veut pas entendre répéter que che Forain « le dessinateur l'emporte sur le peintre », et il l

sse délibérément parmi les maîtres de la fin du XIXe et commencement du XXe siècle. Je n'en puis juger de façon ·taine, mais il est indéniable que des œuvres (très différen- de ses dessins les plus célèbres) comme l'admirable *Buf-* (il a peint souvent la vie moderne), *Les coulisses de l'Opéra*, *Boudoir* (à propos de quoi on a évoqué, non sans raison, :rburg ou Metsu), *La femme à sa toilette* méritent tous les ›ges qu'en fait son biographe et manifestent un coloriste une étonnante harmonie (plus tard sa palette deviendra ·us sobre et un peu plus sévère). Mais sa causticité géniale, vocation irrésistible de la satire et du pamphlet au trait, ıfin ce que Ghéon appelle (1) « l'entrée en jeu de son humour » :vaient couper court, presque absolument, à une carrière ɜ peintre qui s'annonçait, qui était déjà des plus séduisan- :s. Ghéon poursuit très finement : « Ses dons d'auteur ›mique vont à la fois perdre et sauver Forain : soit qu'ils ıterrompent tout net l'évolution naturelle du coloriste vers n art délicat que nous ne pouvons qu'entrevoir, soit qu'ils uvrent le champ au dessinateur admirable qui va prendre orps peu à peu à la faveur de cet humour. » Faut-il exprimer es regrets? Nous avons perdu un peintre, mais gagné un .es plus grands dessinateurs de tout l'art français. L'un et 'autre pouvaient-ils cohabiter? Vaine question. Contentons- ıous de ce que nous avons. C'est assez beau.

MAURICE BRILLANT.

(1) *Art et Décoration*, janvier 1913.

Le cinéma

Il serait malaisé, dans l'ensemble d'une production assez désordonnée, d'établir un classement, puis un bilan qui eussent vraiment quelque clarté. Le cinéma s'organise sans doute, sans direction supérieure, mais où va-t-il ? Encore que le parlant ait réduit au strict minimum son internationalisme, et que les lois les plus récentes aient tendance à enfermer chaque production dans chaque pays, on ne peut écrire du cinéma sans tenir compte d'abord de la production étrangère qui nous a certainement donné les œuvres les plus intéressantes — si l'on excepte *A nous la liberté* de René Clair.

D'Amérique nous ne retiendrons guère que *Street Scene* (scènes de la rue) de King Vidor et que l'*Homme que j'ai tué* de Lubitsch. Chacune de ces bandes, d'un point de vue tout à fait différent d'ailleurs, nous enseignent l'amour des hommes et la pitié. Dans l'appel général au massacre que sont les films de gangsters de New-York ou de Chicago, c'est un soulagement de voir des bandes vraiment humaines et qui n'incitent point au meurtre.

Rien n'est plus lamentable, en général, que la production d'Outre-Altlantique si on la considère sous l'angle de l'art ou sous celui de la morale. Les éternelles histoires sentimentales qui conduisent au baiser final, ou celles qui nous mènent à l'arrestation des assassins sont mêmement écœurantes, et si elles ont une valeur documentaire, elles donnent la plus fâcheuse idée des mœurs des Américains.

Sans doute est-il des metteurs en scène qui sont de véritables virtuoses, et qui trouvent le moyen de retenir l'attention du public au milieu des aventures les plus pénibles, mais à part les deux films que nous avons cités, nous ne voyons dans cet ensemble que médiocrité intellectuelle et spirituelle, sur laquelle il serait vain d'insister.

*
* *

Tout autre en vérité est le cinéma allemand. Il se présente à nous avec une richesse d'inspiration et des ressources qui

sont pas négligeables. Dirigé par des Israélites assimila-
ırs et d'une culture incontestablement très supérieure à
le des Israélites maîtres de la production américaine ou
nçaise, il a su emprunter les qualités essentielles à tous les
ıres, et s'il s'agit de tourner une bataille de bandits, il en
ut remontrer aux productions d'Hollywood. S'il faut, au
ıtraire, donner une fleur un peu rare et légère, voici le
ngrès s'amuse d'Erich Pommer, qui est une sorte de chef-
œuvre de l'opérette viennoise. Le drame psychologique —
le plus raffiné — fournira *Jeunes filles en uniforme* dont
qualités d'évocation d'un milieu neuf et de délicatesse
ıtimentale méritent tous les éloges.

Faut-il aller en plein domaine de la fantaisie puérile et
fraîchissante ? C'est *Émile et les Détectives*, ce film tourné
r des enfants, qui nous en donnera le plus bel et le plus
aisant exemple.

Puis Pabst vient avec sa personnalité puissante de nous
frir coup sur coup l'*Atlantide*, d'une tenue artistique pres-
ıe sévère et d'une émotion sans artifice, et la *Tragédie de
mine*, qui est vraisemblablement ce qu'on a fait de mieux
ɔur solliciter le pacifisme dans le cœur de l'homme.

Toutes ces productions affirment la conscience des met-
urs en scène dans leurs travaux, une intelligence qui s'im-
ɔse plutôt qu'elle ne s'efface pour plaire au public, une con-
ɔption du cinématographe plus relevée que celle que nous
ɔyons de l'autre côté de l'Océan et même chez nous.

Il semble qu'on ait commencé de comprendre, en Allema-
ne, qu'il en était du « parlant » comme de tout autre art :
u'il fallait, en dehors des routines, essayer de composer des
ɛuvres maîtresses qui peut-être, au début, étonneront le
ɔectateur, mais qui, dans la suite le rendront plus exigeant,
arce qu'il aura senti que l'écran peut lui donner autre
hose que de simples divertissements.

*
* *

Dans quelles conditions travaillons-nous donc, en France,
our que nous ne soyons pas capables d'opposer à ces pro-
uctions d'Outre-Rhin autre chose qu'un seul film : *A nous
ı liberté* de René Clair et, dans une certaine mesure, *Les
roix de Bois* de Raymond Bernard ?

L'ironie, la malice, l'intelligence supérieure d'un René

Clair font de lui un des premiers metteurs en scène d
monde, et il faut le dire tout de suite : malgré nous. Car
ne crois pas qu'il ait jamais travaillé pour une grande firm
française. Son étonnante connaissance de la cinématographi
sa pensée qui procède par images, la netteté de ses conce
tions longuement réfléchies le distinguent fortement de s
confrères. C'est un indépendant parce qu'on l'y oblige,
parce que partout où il irait, il manifesterait cette indépe
dance, dont on sait que le cinéma français a plus de crain
que de l'ignorance ou de la maladresse. *A nous la liberté*
avec sa raillerie subtile de la vie moderne et son consta
humour effraierait des dirigeants de nos grandes firmes q
ne conçoivent point qu'on s'éloigne du médiocre, et q
n'ont pas encore deviné pourquoi les films de Charlot sont
la fois des chefs-d'œuvre et plaisent à la foule...

Les *Croix de Bois* ont pour principal mérite un réalisn
sans ménagement et une transposition directe et violente
la littérature à l'écran. On reste d'abord stupéfait d'une ré
lisation aussi sincère, aussi brutale, et l'on se demande, à
réflexion, si un tel film atteint bien le but qu'il voulait to
cher.

Plus on voit les films de guerre, plus on doute de leur ef
cacité pacificatrice sur l'esprit du public. Les spectateurs
laissent prendre à l'ardeur de la lutte; ils voient se déroul
une action qui leur semble plus ou moins romanesque,
n'en retiennent ni l'horreur, ni la leçon qu'elle compor
La vue des combats n'en inspire pas le dégoût. On y cherc
toujours le vainqueur et le vaincu, et l'instinct — individu
ou grégaire — pousse toujours à se passionner pour le vai
queur. Que ce dernier soit plus mal en point peut-être q
le vaincu, nul n'y prend garde.

Mais ces réflexions ne retirent point aux *Croix de Bois* le
mérite cinématographique, qui est d'excellente qualité.

*
* *

En dehors de ces deux productions, que voyons-nous ? I
genres conventionnels qui s'épanouissent à l'aise, devant
public indifférent ou indulgent à l'excès. Opérette, films
Boulevard, films policiers, se multiplient sans profit auc
pour personne, même pas, j'imagine, pour ceux qui
exploitent, puisqu'il n'est bruit, à tout instant, que des

ultés financières où se débattent les firmes productrices. leur propre aveu, cent fois répété, elles « commercialint » la production, et les résultats commerciaux sont à ce oint médiocres, que les échéances sont toujours pénibles. ors ? Alors, on ne comprend plus.

Dans un récent article du *Temps*, précisément René Clair, ui a son franc parler et qui est bien l'homme le plus quaié par ses propres expériences pour nous parler de la quesion, nous faisait toucher du doigt la plaie dont se meurt la nématographie française. C'est une plaie financière. Tout t soumis à l'argent, au rendement, au trafic; rien n'est fait our servir — non pas avec désintéressement, ce serait exiger mpossible — mais avec intelligence un art dont on n'a ucun souci. Nous avons importé des méthodes américaines, ous essayons de les appliquer avec fierté. Mais l'incompénce reconnue, indiscutée de ceux qui ont la responsabilité la production, du plus grand au plus petit, cette assemée singulière d'anciens acteurs ratés, de financiers qui veunt imposer des idées et des vedettes, de musiciens de fanre qui discutent d'égal à égal avec les véritables composiurs, d'ex-laveurs de voiture promus à la dignité de direcurs de production, ne peuvent pourtant pas donner au néma français une impulsion artistique et bienfaisante...

Un exemple entre mille illustrera cette vérité première. endant des années, un critique français dans les *Nouvelles ittéraires* et à l'*Intransigeant* a prodigué non pas des conils, mais les avis les plus éclairés, les plus lucides sur le néma : c'est Alexandre Arnoux. Il y témoignait d'une conaissance parfaite des problèmes, d'un désintéressement osolu, d'une intelligence à la fois hardie et souple, d'un ns visuel exercé et subtil.

Qui croyez-vous qui ait fait appel à tant de dons ? Une rme française ? Que non pas ! Sait-on seulement son nom armi nos dirigeants et nos producteurs ? Mais bien un Alleand, M. Pabst.

En faut-il dire plus ? Qu'un directeur d'une firme imporinte refusa d'examiner un scenario extrait des *Oiseaux* d'Aistophane sous le prétexte qu'il ne voulait pas éditer un documentaire » ! Qu'on a demandé à un grand musicien e la jeune génération d'écrire pour un film célèbre une marhe triomphale dans le genre de... « la marche du *Tannhauer* » ou de la « marche des *Grenadiers* » (*sic*) que chantait

Jeannette Mac Donald ? Mais on n'en terminerait point ave ces anecdotes qui montrent l'extraordinaire ignorance de potentats de notre cinématographie.

*
* *

Que veut-on que devienne dans ce désarroi financier, intel lectuel et moral, la production française ? Elle est livrée a seul hasard, et si ce dernier veut qu'un bon scenario soi confié à un bon metteur en scène, on peut espérer un bo film. On ne saurait faire d'autres pronostics pour la saiso prochaine.

Les conséquences de ces incroyables faiblesses peuvent êtr grandes. On sent bien, partout, l'importance de cette propa gande animée et parlante qui s'adresse à un immense public On devine bien que l'État lui-même n'y est pas indifférent mais soucieux de ménager les intérêts de chacun, et peu fait il faut bien le dire, pour suppléer aux défaillances du cinéma il se contente de défendre par un contingentement sévère le producteurs français qui, à l'abri de ces décrets, défendu contre la concurrence, continueront de prodiguer les œuvre médiocres, et même s'efforceront, pour autant que la loi leu permettra, d'empêcher l'entrée des œuvres étrangères de va leur...

Aussi longtemps que le cinéma français sera prisonnier de puissances financières, nous verrons nos films justement dé criés par la critique indépendante, qui d'ailleurs n'est pa assurée de survivre à la crise, dans les grands quotidiens d moins, ni à cette vague sans cesse grandissante de la publi cité, qui prend tous les prétextes pour submerger les libre jugements...

Peut-on espérer que des groupements de metteurs en scèn essaieront de s'affranchir de la tutelle des grandes firmes Peut-on croire à un prochain changement de régime ? Poson ces points d'interrogation pour ne pas supprimer tout espoi

René Bizet.

Disques

Chant. — Voici quelques enregistrements très réussis. ozart, Wagner, Duparc.

Vanni Marcoux chante en italien le fameux « mille et trois » *Don Juan*, ajoutant sa verve à celle, d'une santé si étincente, de la musique. La langue maternelle du célèbre chanur semble favoriser plus encore que la nôtre le déploiement ses qualités vocales. Le disque est très sonore et sans faut (GRAM., DA 4811).

Un autre disque de semblable qualité, nous révèle, sur n orchestre peut-être plus discret que nature, un ténor lemand, inconnu, je crois, en France et tout à fait remarable : Lauritz Melchior. Il chante en sa langue maternelle, i aussi, comme cela vraiment s'impose en l'espèce, le *chant Printemps de la Walkyrie*, déformant un peu le rythme vec un dynamisme de bel et fougueux animal, qui est à peu rès toute l'intelligence qu'on peut mettre en un rôle wagnéen. En tournant le disque vous aurez le « *Am stillen Herd* » es *Maîtres Chanteurs*, air d'un moindre intérêt que le prenier, mais où la voix si riche, si moelleuse et si éclatante du hanteur se déploie avec plus d'abandon. Il est remarquable ue les chanteurs allemands chantent plus volontiers en ouplesse que les Français. Cet élément doit entrer en ligne e compte dans les études de psychologie comparée. Avouons, ans nous laisser égarer, que ce disque nous a causé un plaiir surtout physique, pas du tout méprisable d'ailleurs. Mais olci davantage pour l'esprit :

Charles Panzera, accaparé par l'heureux GRAMOPHONE, lonne à cette maison plusieurs jolies ou belles choses. Je 'en ai entendu que deux, qui font bien présumer du reste. l chante, lui, sinon dans sa langue maternelle — et qui lonc apprit jamais à *parler Baudelaire* sur les genoux de sa naman? — du moins en des mots qui nous sont facilement econnaissables et qui raniment notre esprit critique. C'est, du médiocre au mieux, la *Vie antérieure*, c'est-à-dire ni du meilleur Baudelaire, ni du meilleur Duparc, et, des mêmes,

l'*Invitation au voyage* où l'on trouve plus d'émotion vraie et de musique. A vrai dire il faut maintenant un beau courage pour se lancer dans cette mélodie trop connue, que tant de chanteuses en mal de rêveuses langueurs ont réussi à teinter de ridicule. Mais ici c'est un chanteur. Et, par ma barbe! c'est bien la première fois que j'entends cette *Invitation* faite, comme il convient pourtant, par un homme. C'est excellent et très personnel. Le chanteur interprète manifesment et, mon Dieu, Duparc, qui n'a jamais été ravélien, lui en laisse le droit bien volontiers. Il dédouble les *piano* et les *forte*, supprime toute antithèse trop marquée pour, dans une demi-teinte continuelle, rester émouvant à force de délicatesse et délicat à force d'émotion. Peut-être est-ce même ainsi un peu trop étudié et trop triste. Il est intéressant de comparer avec la belle interprétation de Mme Croiza, qui, malgré tout, n'atteint pas, me semble-t-il, à cette perfection (DB 4819).

Concerto en la pour piano et orchestre (Gramophone, DB 1491 — 1493). — Là tout n'est qu'ordre et clarté. C'est du Mozart. Non du meilleur, mais du vrai. L'auteur, à vrai dire, ne se propose pas de nous offrir une solution à la crise ou au problème des universaux. Qui, de nos jours du moins, l'en blâmerait? Il ne songe qu'à s'amuser, comme un grand gamin, avec son piano et les quelques instruments qu'il lui a pris fantaisie de rassembler. Mais à s'amuser follement avec toute sa verve et tout son génie, et sa joie est si candide et si musicalement ruisselante qu'y pouvoir résister serait vraiment un signe de réprobation. Il y a bien aussi un *adagio* d'une bien émouvante mélancolie. Mais, hélas! le *London, Symphony Orchestrer*, bien lourd, l'écrase et le rend simplement ennuyeux. J'eusse aimé aussi que le final fût endiablé d'un diable moins saxon. Il frise ici la truculence. Quant à M. Arthur Rubinstein, je ne vois pas ce que cette interprétation assez mécanique pourra ajouter à sa gloire. L'enregistrement est bon, avec quelques fêlures.

B. M.

Avec la permission des Supérieurs.

Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).